This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06932890 8

NAPOLÉON

SA FAMILLE

SES AMIS, SES GÉNÉRAUX, SES MINISTRES

ET SES CONTEMPORAINS

OU

SOIRÉES SECRÈTES

DU LUXEMBOURG, DES TUILERIES, DE SAINT-CLOUD

DE LA MALMAISON, DE FONTAINEBLEAU, ETC

Par M. le.....

Ex Ministre de S. M. Impériale et Royale

Un homme a rempli le monde du bruit de son nom; sa fortune a passé, sa gloire reste, et, géant, il grandit à mesure que son époque s'éloigne.

IV.

Lamotte-Langon

PARIS

P.-H. KRABBE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, QUAI SAINT-MICHEL

1840

I 13

SOIRÉE XLI.

Tableau rapide des révolutions françaises depuis 1792. — Analyse de ce quatrième volume. — Etat de la France sous Napoléon. — Grandeur de celui-ci et de sa famille. — Tableau de l'Europe, en janvier 1812. — Démêlés politiques et religieux de Napoléon et du pape. — Conspiration des philosophes modernes. — Part que Napoléon y prend. — Qui l'excite. — Commencement de la querelle. — Envahissement des États romains. — Captivité de Pie VII. — Négociateurs. — Propos d'un vrai Français. — Histoire du concordat de 1813. — Napoléon n'a jamais voulu de schisme. — Le cardinal Pacca.

Un grand acte venait d'être accompli, et en moins de douze années révolues, la monarchie éteinte, le 22 septembre 1792, dans la personne de Louis XVI, roi de France et de Navarre, avait été rétablie à titre d'Empire, en faveur de Napoléon Bonaparte.

Chaque changement dans le gouvernement français, depuis que la démagogie avait été vaincue au 9 thermidor, et depuis, surtout, l'é-

tablissement, en 1795, de la Constitution dite de l'an III (celle du Directoire), chaque pas avait été un retour plus certain vers la forme du pouvoir absolu. Cinq directeurs d'abord avaient remplacé les trente comités révolutionnaires, puis l'autorité souveraine s'était vue renfermée dans la main seule du premier Consul. Enfin, l'érection de l'Empire en mars 1804, et le sacre solennel de Napoléon au 2 décembre de la même année, devinrent les compléments de ce tour de roue qui, en dernier, replaçait les choses au point où elles étaient en 1789.

Bientôt une nouvelle noblesse, créée ainsi que des titres rétablis avec d'autres ordres de chevalerie, avaient accompli entièrement l'œuvre, et les Français, par leur empressement à se rallier à leur jeune monarque, semblaient rendre son trône éternel. Mais ce n'est pas ainsi que marchent les choses humaines : il y a derrière elles un bras puissant et irrésistible qui entraîne, qui brise, qui change tout et qui renverse ce que la fortune heureuse, la victoire, la terreur, l'admiration et même l'amour paraissent avoir assis sur une base qui semble inébranlable au regard et au toucher du mortel.

Voilà ce qui arriva à l'Empire fondé par Bonaparte; voilà ce qui remit en jeu parmi nous, en si peu de temps, le rêve de Nabuchodonosor, où un colosse composé des plus durs métaux,

mais dont les pieds étaient d'argile, fut renversé et brisé instantanément par le choc d'une faible pierre.

C'est donc la chute et l'anéantissement du trône impérial et du système archiféodal mis en jeu par Bonaparte, que je vais présenter au lecteur dans ce dernier volume qui, pour accomplir ma promesse, sera terminé au moment où Napoléon, captif à Sainte-Hélène, rentrera une dernière fois dans la vie privée.

Avant toutefois d'entrer en matière, je vais tracer rapidement la position de la France et de l'Europe, aux approches de la fatale campagne de Russie.

L'Empire de Charlemagne était rétabli et presque avec ses mêmes limites, lorsque Napoléon, nouvel Empereur d'Occident, épousa, en secondes noces, l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise.

La France d'alors, où pour mieux dire le nouvel Empire, comprenait, en outre des provinces soumises à Louis XVI, les provinces espagnoles en deçà de l'Èbre; car un décret impérial dont la date m'échappe, mais qui existe au Bulletin des Lois, y réunit en 1811 ou 1812, la Navarre, la Biscaye, la Galice, l'Aragon et la Catalogne, avec des portions de la vieille Castille, le comté de Nice, la Savoie, le Piémont, le duché de Gênes avec les fiefs impériaux, les en-

claves, le duché de Parme et de Plaisance, le duché de Modène, la Toscane et toutes les provinces de l'État Romain qui n'avaient pas déjà été attachées à la république Cisalpine, l'Illyrie, l'Istrie, la Dalmatie, la Carniole, la Styrie, la Carinthie, le Montenégro, Raguse, les îles Ionniennes, l'île d'Elbe, celle de Corse, le Valais, Sion, Genève et autres enclaves, les électorats de Mayence, de Trèves, de Cologne, et les contrées sur les deux rives du Rhin; la Belgique, le pays de Liège, le Limbourg, le Luxembourg, le Brabant, la Hollande, la Gueldre, la Frise; enfin Hambourg, Berne, Lubeck et tout ce qui formait la grande Hanse. Ces pays et autres que je confonds avec eux, formaient l'Empire par excellence, mais la puissance du grand Empereur ne se bornait pas à cette masse d'environ cinquante-un millions de sujets.

Comme roi d'Italie, Napoléon régissait encore despotiquement l'ancien duché de Milan, le duché de Mantoue, tous les États Vénitiens de terre ferme, moins ceux au nord ou à l'est de la mer Adriatique; ceux-là réputés Français. Les trois légations romaines arrachées au Saint Siège, par le traité de Tolentino, savoir : celles de Bologne, de Ferrare et de Rimini ou de Ravène; tous ces pays peuplés d'environ dix millions d'âmes.

De plus, et en sa qualité de médiateur suprême

de la Confédération Suisse, Napoléon comptait l'antique Helvétie au rang de ses provinces.

Enfin, la Confédération du Rhin dont il était le protecteur, et que remplissaient ses troupes, lui assuraient l'autorité sur près d'un tiers de l'Allemagne. Là et comme ses fondataires, il avait créé trois rois de Bavière, de Saxe et de Wurtemberg.

Le Portugal encore demeurait isolé, ses souverains avaient fui dans le Nouveau Monde. Napoléon réunirait-il à l'Empire cette belle portion de la Péninsule Ibérique, ou bien en ferait-il une couronne qui lui servirait à parer un autre esclave-roi ?

Mais sa puissance colossale n'était pas bornée à cette immensité de royaumes, d'États et de provinces.

Au cœur de l'Allemagne du nord, il avait créé pour le puîné de ses frères, le beau royaume de Westphalie, formé aux dépens du Hanôvre, de la Hesse, de la Prusse, etc. Là encore, il possédait la Poméranie suédoise et l'île de Rugen, le duché d'Oldembourg enlevé au beau-frère de l'Empereur de Russie, et là tout proche, le roi de Danemarck et de Norwège tremblait en sa qualité de monarque lieutenant de Napoléon.

Un de ses beaux-frères, Joachim Murat, possédait le royaume de Naples.

Un autre de ses beaux-frères était prince souverain de l'ancienne république de Lucques.

Enfin, toute l'Espagne en delà de l'Ebre avait forcément pour roi le frère aîné de l'Empereur (Joseph Napoléon).

La Prusse, réduite à la moitié de son étendue, n'avait plus de forces et devait suivre, en satellite secondaire, l'astre radieux qui entraînait l'Europe presque entière.

L'Empire d'Autriche, quatre fois vaincu et mutilé, semblait s'être attaché par un mariage, à la fortune de Napoléon Bonaparte.

Là bas, seule, et touchant aux plaines hyperborées soumises à son pouvoir, la Russie pouvait se croire encore indépendante, bien que trois fois, en 1799, en 1805 et en 1807 et 1808, les Français eussent écrasé ses bataillons.

Telle était, dis-je, la puissance gigantesque de notre Empereur. Déjà enivré de tant de prospérité comme de tant de gloire, il se demandait si sur la terre connue devait exister un ennemi assez fort pour le combattre, car il ne se demandait pas si celui-là pourrait le vaincre..... Le vaincre! aucun ne se targuait de tant d'orgueil, et néanmoins, un faible vieillard l'entreprit et y parvint en peu d'années..... Quel a donc été ce conquérant, ce foudre de guerre... Un vieillard, je le répète, armé non de fer, ni de feu, mais de clefs; celui en un mot, à qui il a été dit : « TOUT

CE QUE TU LIERAS SERA LIÉ, TOUT CE QUE TU DÉLIERAS SERA DÉLIÉ DANS LE CIEL ET SUR LA TERRE; ».

le Pape, enfin le vicaire de Dieu.

C'était le 25 juin 1815, et au palais de l'Élysée, que Napoléon Bonaparte qui, vaincu à Waterloo, et de retour à Paris, avait abdiqué une seconde fois le 22 précédent, se promenait rapidement avec le prince archichancelier de l'Empire, et le comte Regnault, dans le jardin féerique de ce beau lieu. Tantôt il s'arrêtait, tantôt il reprenait sa course, parlant sans écouter les réponses, et hors de lui, contractait ses muscles et ses nerfs avec violence. Les deux témoins de son désespoir cherchaient à le consoler en se rejetant sur cent causes et sur mille hommes, ses malheurs passés, et sa chute actuelle. Tout à coup lui, sortant d'un morne silence prolongé pendant plus de dix minutes, s'écrie :

« Gens de terre qui ne savez regarder vers le ciel, pourquoi cherchez-vous partout le moteur de ma perte hors au lieu seul où il est. Je suis tombé parce que j'ai voulu renverser l'édifice inébranlable, parce que moi, catholique très-convaincu, j'ai tenté de combattre avec les armes de verre de la philosophie; il ne me restait plus qu'à vouloir rendre aux Juifs la Palestine..... Je ne l'ai pas fait.... »

Il se remit à marcher, et suspendit son propos. Cambacérès et Regnault, frappés de cet

aveu, le suivaient... Parvenus tous les trois dans un cabinet de feuillage, où plusieurs chaises étaient posées çà et là, Napoléon en prit une, et s'adressant à ses deux conseillers, leur dit :

« Eoutez-moi.... écoutez-moi bien, et soit faiblesse d'âme, soit force, puisque j'avoue ce qui me ronge, apprenez ce que je vous ai caché à tous. »

Il s'arrêta encore..... Les autres, avides de la haute révélation qu'il leur promettait, s'assirent sans faire de bruit sur les sièges qu'il leur indiquait; lui, tantôt faisant comme eux, et tantôt se levant entraîné par son agitation intérieure, leur raconta ce qui suit, et ce que je tiens de tous deux avec des variations légères.

DÉMÊLÉS POLITIQUES ET RELIGIEUX

Du S. P. Pie VII, souverain pontife, avec S. M. Napoléon Ier, Empereur et Roi, etc.

Napoléon. — « Depuis que le général Bonaparte se fut fait connaître à la France, à l'Europe et au monde, par ses campagnes d'Italie, en 1796 et 1797, deux hommes, pour ne pas dire pire, se placèrent à mes deux oreilles, et ne cessèrent de m'irriter et de m'aigrir contre le père commun de la chrétienté, ligués avec le directeur La Réveillère Lepaux, ce ridicule pontife des théophilantropes. Tous les trois, l'un par motif de rivalité, de fondateur d'un nouveau culte, le second et le

troisième, autres Sathans, par le cri de leur conscience qui leur reprochait leur apostasie, s'imaginèrent, le moment venu, de renverser la vieille idole romaine et la religion chrétienne avec son chef.

» Ce fut ce trio qui m'écrivit tant de lettres incendiaires contre le Pape et le clergé, ce fut lui qui, par dessous main, augmentant le désespoir du Saint Siège, le poussa, avec autant d'habileté que de noirceur, à des démarches imprudentes. Ma présence déjoua ces complots pervers. Les Papes ne perdirent que la moitié de leurs États, je leur conservai le reste, et tant que je demeurai en Italie et en Europe, la république romaine ne s'établit pas.

» Mais je partis pour l'Égypte, et ces trois démons profitèrent de mon absence. Ce furent eux qui organisèrent et armèrent la sédition prétendue religieuse, dans laquelle le général Duphot trouva la mort, et où mon frère Joseph faillit laisser aussi la vie; eux qui poussèrent la lie romaine à la rébellion; eux qui firent proclamer la République romaine, et la déchéance du Pape; eux enfin, qui, enragés de l'abnégation sublime de Pie VI, l'envoyèrent mourir à Valence, en Dauphiné, de chagrins et de vives douleurs.

» Alors ils poussèrent un horrible cri de joie et de triomphe; le christianisme, à les entendre, était enseveli dans la tombe de son dernier chef;

et la philosophie athée serait seule prêchée et adoptée désormais.

» Aveugles ! insensés !.... A peine ce grand crime avait été consommé, que voilà les Français repoussés hors de l'Italie, qui, poursuivis par les Russes, les Napolitains, et les Allemands, trouvent à peine un refuge et la victoire en Suisse, tandis que dans Venise, libre des attaques impies, le sacré Consistoire se réunit, et nomme paisiblement à la chaire de Saint-Pierre, le vertueux évêque d'Imola, Barnabé Chiaramonté, qui prend le nom déjà si vénérable de Pie VII.

» Pour les achever dans leur confusion, je reviens comme conduit par la main de Dieu; je traverse la Méditerranée couverte de voiles ennemis qui me guettent; je suis admis sur le sol français malgré les lois sanitaires, par un élan naturel tellement irrésistible, que les plus indifférents croient y voir une intervention surhumaine. Mes adversaires, mes ennemis, semblent frappés de cécité. J'arrive à Paris, sans avoir été arrêté en route, le 16 octobre; j'y reste jusqu'au 17 brumaire (8 novembre) sans être inquiété, bien que partout on se dispose en ma faveur. Le lendemain 18 brumaire (9 novembre) et les jours suivants, je suis porté par la volonté générale, au gouvernement suprême.

» Mon premier soin est de me mettre en com-

munion et en communication avec le nouveau Pape; il me traita comme si j'étais déjà son fils aîné. J'offre de rétablir le culte catholique, je le fais, et le concordat signé le 15 juillet 1801, ferme à la fois les plaies de l'Église, en général, et de l'église française, en particulier.

» Jusques là, j'avais agi par ma seule impulsion; un des trois Sathans modernes était tombé au 18 brumaire, dans son obscurité primitive; celui-là ne pouvait plus nuire, mais ses deux acolytes, par une fatalité que maintenant je déplore de tout mon cœur, au lieu de disparaître avec lui, se dressèrent à mes côtés, et ne me soufflèrent plus que des pensées empoisonnées.

» N'espérant pas d'abord me faire renverser le concordat pacificateur, mon plus bel ouvrage, ils entreprirent avec autant de fallace que de malignité, de me brouiller avec le souverain Pontife, non dans son caractère sacré, mais en sa qualité de prince temporel.

» Dès que ce plan nouveau eut été conçu entr'eux, ils s'en distribuèrent les diverses parties. Il est à admirer que, toujours divisés par l'excès de leur ambition, je les trouvais réunis toujours lorsqu'il s'agissait de nuire au Pape et à l'Église. Cette voie ténébreuse et détournée surtout, vers laquelle ils me poussèrent, tarda peu à m'égarer. Je ne vis pas l'impossibilité de séparer le père commun des fidèles, du souverain de

certaines provinces de l'Italie, et j'allai longtemps persuadé que je ne combattais qu'un autre roi de Prusse, ou qu'un autre Empereur d'Allemagne.

» Je demandai premièrement, que les États Romains repoussassent les marchandises anglaises; que les Anglais ne pussent habiter Rome, et le patrimoine de saint Pierre; enfin, que sa Sainteté entrât dans la ligue Italique, et déclarât à son tour la guerre au cabinet de Saint-James. Tout cela me fut refusé, et aujourd'hui je comprends que ces choses ne devaient pas m'être accordées. On a tant reproché au Saint Siége de s'être trop mêlé des intérêts humains; on a voulu pendant trois siècles, l'amener à demeurer neutre entre tous.

» La cour romaine, où brille entre toutes la suprême sagesse, la haute raison, la politique prudente et chrétienne, a compris enfin quel noble rôle elle était appelée à jouer. Aussi, mettant bas les armes, depuis plus d'un siècle elle n'a voulu vaincre que par sa modération, que par sa mansuétude: elle en a appelé à l'équité, et plus au droit de la guerre; elle a supporté les offenses, et n'a combattu ses ennemis que par ses prières et ses bienfaits.

» Et c'était moi, moi chef de l'Empire des philosophes, qui demandais à Pie VII de rentrer dans une voie sanglante, moi qui voulais qu'il ex-

posât le salut de presque toute l'Irlande, demeurée catholique; et de tant de catholiques anglais et écossais, qui certes auraient été compromis, dans le cas où le Pape serait devenu l'allié belliqueux de Napoléon!

» Il me refusa, il le devait sans doute; mais alors nos ennemis communs m'assaillirent, et s'attachèrent à me montrer le Pape comme s'il eût été mon ennemi personnel. Je me laissai aveugler par eux, et dans ma colère, je m'emparai successivement des diverses provinces de ses États. Lui de son côté, persuadé de son droit et de la nécessité de se défendre avec les armes qu'il possédait, arrêta les institutions canoniques des divers sièges vacants, et sans m'en douter, je me vis presque schismatique dans mes représailles.

» L'occupation de Rome, et du reste des États de l'Église, faite en mon nom par le général Miolis, amena de nouveaux incidents. Le Pape, poussé à bout, excommunia mes émissaires; je redoublai de colère et d'injustice; alors lui, ne gardant aucune mesure, m'excommunia.

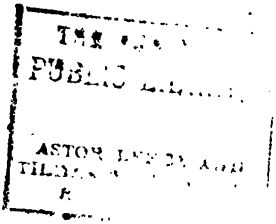
» Ce coup, je l'avoue, me fut rude. Je ne suis pas de ceux qui ne croient à rien, et si égaré par les fausses maximes de ces temps derniers, j'ai paru plus philosophe que catholique, je ne suis pas moins, au fonds de l'âme, plus catholique cent fois que philosophe. En conséquence de mes principes secrets, j'aurais dû reconnaître ma faute

et me soumettre, je n'en fis rien : il est en nous une portion d'esprit superbe qui nous porte à la révolte, au lieu d'aller à la soumission. Je persistai donc dans ma mauvaise route.

» Me croyant en pleine guerre avec le Pape, je donnai l'ordre de son enlèvement. Une nuit, le palais du Quirinal où habitait sa Sainteté, est envahi; on y pénètre par dessus des murailles, et en escaladant des fenêtres, afin que le cri des portes extérieures n'appelle pas le peuple romain à la colère et à la vengeance. On se dédommage sur celles de l'intérieur, qui sont forcées ou jetées bas vivement. C'est ainsi que l'on arrive jusqu'à l'antichambre du Saint Père.

» Le général de cavalerie et de gendarmerie, alors le colonel Radet, se présente avec son état-major devant Pie VII; il montre un papier que celui-ci doit signer : c'est son consentement à la réunion temporelle du patrimoine de saint Pierre à l'Empire français. A cette condition le pape demeurera à Rome, et y conservera toutes les attributions de la souveraineté; s'il refuse, il doit partir.

» Le pape refusa, mon ordre dernier fut exécuté. On le conduisit seul vers une voiture, sans aucune suite, sans le moindre officier de sa maison, sans argent même, et avec le cardinal Pacue, son pro-secrétaire-d'état, qui fut peu après séparé de lui, et enfermé, pendant trois ans


PUBLIC
ASTOR
TILDEN

MAURY

(Jean, Siffreim, l'Abbé)

Député aux Etats généraux

Publié par P.H. Krabbe.

environ, dans le fort de Frenestrelles, en Piémont, et dans les Alpes. Ce cardinal est un honnête homme, une manière de saint modernisé, que je regrette d'avoir si mal connu.

» Pie VII, amené d'abord à Florence, puis à Grenoble en France, fut ensuite conduit à Savone, dans l'ancien État de Gênes. Là j'envoyai pour négocier avec lui, l'archevêque de Tours, M. de Barral; l'évêque de Plaisance, M. Fallot de Beaumont; celui de Nantes, M. Duvoisin; l'évêque d'Évreux, M. Boursier; le cardinal de Bayanne, le cardinal Maury et autres, qui plus ou moins intervinrent dans ce démêlé, dont le cardinal Rivarolla était l'âme, et en outre l'ennemi secret de son collègue mon oncle Fesch, qui devint contre moi le plus chaud défenseur du saint Père.

» Mes envoyés et autres ne réussirent pas, Pie VII demeura comme moi inflexible; il n'avait pour me combattre que des armes spirituelles, il les employa vivement, son énergie passive comprima l'activité de la mienne. En vain je menaçai le viellard intrépide d'un concile œcuménique; en vain je convoquai ce dernier, cet éclat fut à ma honte. Car le premier acte de l'Église assemblée fut de se mettre en communion avec son chef visible, et de lui jurer obéissance éternelle et soumission sans fin.

» Je tombai dans une attaque de colère poussée

à l'excès. Ne sachant plus que faire, je m'imaginai de faire partir pour Savone, un jeune homme qu'au besoin je pourrais désavouer. Ce fut l'auditeur au Conseil-d'État, de Lamothe, qui a depuis montré un caractère si ferme, soit en Languedoc, avant 1813; soit en Italie, en me servant de son intelligence et de son épée; soit à Toulouse, en 1814, lorsque par sa noble réponse à Wellington, il releva l'honneur des gentilshommes Français, tant compromis par ces actes de folle bassesse qui signalèrent les évènements de 1814, dans le Midi et dans le reste de la France (1).

» Jusqu'à la mission de M. de Lamothe, j'étais demeuré dans un aveuglement complet en ce qui touchait le Saint Père. Mais cet auditeur me rap-

(1) M. le baron de Lamothe-Langon, arrivant à Toulouse le 16 avril 1814, où l'appelaient de grands intérêts de famille, fut arrêté par son parent le colonel de Mac-Mahon, qui le mena devant lord Wellington, alors maître de Toulouse. Cet ennemi, en lui promettant sa faveur, lui demanda des renseignements sur la position de l'armée du maréchal Soult, qu'il venait de traverser. Sa réponse appartient à l'histoire :

« Général, un de mes aïeux fut décapité à Bordeaux, en 1443, en punition de son attachement à la France! Je répudierais son nom et sa gloire, et je trahirais ma patrie en répondant à vos questions ; je laisse ce rôle aux Français qui ne le sont plus, et dont la foule vous entoure. »

(*Biographie des Hommes du Jour*, t. 2, p. 97 et suiv.)

J. B. A. M. DE LAMARCK.

Gravé par A. Tessier

Publié par P. H. Krabbe.

porta le conseil lumineux du cardinal Rivarola, et à peine me l'eut-il transmis, que mes yeux se dessillèrent, et je pus comprendre que c'était à Napoléon seul, qu'était réservé le pouvoir de vaincre Pie VII.

» Cependant trop de soins m'entraînèrent encore, et je n'appelai que plus tard sa Sainteté à Fontainebleau. Et ce ne fut aussi que plus tard encore, que je vins y négocier, sans intermédiaire, avec lui.

» Mes ennemis avec leur malignité ordinaire, M. de Châteaubriand, avec son irréflexion et sa légèreté coutumière, ont outrageusement défiguré les détails de cette entrevue. Ils ont fait de moi un théophilantrope, ou un verdet du Midi; soit qu'en qualité d'impie, j'eusse parlé d'après les maximes du directeur la Réveillère; ou soit que comme jacobin blanc, j'eusse agi en Trestaillon contre quelque malheureux libéral.

» Grâce à Dieu, ce n'est pas ainsi que j'ai agi: le pape vit encore, tous ses cardinaux, parents et serviteurs existent aussi; je les adjure tous de dire la vérité. Au reste, ils l'ont proclamée à haute voix, et m'ont blanchi d'une souillure qui n'a plus fait tache que sur mes calomniateurs, et que sur M. de Châteaubriand. Voici, Messieurs, le récit exact de mon entrevue avec Pie VII, elle me frappa assez dans toutes ses parties, pour que j'aie pu retenir presque mot à mot, tout

ce que nous nous sommes dit réciproquement.

» Je venais de rentrer à Paris, vers la fin de 1812, et j'allais en repartir, en janvier 1813, lorsque pour mettre fin aux troubles de l'Église, je me résolus à ne plus souffrir d'intermédiaires entre le pape et moi. En conséquence, le 19 janvier de la dite année, et sous prétexte d'une partie de chasse au château de Gros-Bois, je me rendis précipitamment à mon palais impérial de Fontainebleau, où certes je n'étais pas attendu.

» Dès mon arrivée, et avant qu'aucune bouche indiscrète eût annoncé au pape que je venais à lui, je courus vers son appartement; et certes, pour changer Pie VII en statue de pierre, pour l'effrayer complètement, je n'eus besoin ni de paroles dures et terrifiantes, ni de mauvais traitements. Ma présence seule suffit à le confondre et à le décontenancer.

» Son maître de chambre m'annonça.... Le Saint-Père, le plus simple, le plus humble des hommes, conservait sur le trône suprême les habitudes du pauvre moine dans son ancien couvent : c'est-à-dire que lui-même blanchissait le devant de ses tuniques de laine blanche, son vêtement journalier souvent souillé dans sa netteté par les gouttes saturées de tabac qui tombaient de son nez. Il n'en agissait pas ainsi par ladrerie, mais en forme de délassement, bien permis, sans doute, à un saint vieillard à qui

l'austérité de la grandeur interdit les communes distractions de la royauté. Le pape ne joue à aucun jeu, n'assiste jamais à aucun spectacle, ne chasse pas, ne goutte même pas les plaisirs de la table, puisqu'une étiquette inexorable l'oblige à manger seul, à moins qu'il n'ait pour convive un monarque ou un Empereur.

» Pie VII, frappé à mon nom comme par un coup de foudre, se leva précipitamment, repoussa aussi vite encore le guéridon sur lequel était la jatte remplie d'eau savonneuse, et fit glisser derrière son fauteuil les deux ou trois tuniques qu'il blanchissait modestement; sa bouche en même temps essayait de me sourire, mais l'effroi remplissait ses yeux, et une pâleur morne couvrait ses joues et son front, tandis qu'il frissonnait de tous ses membres, et que ses jambes flageolaient involontairement.

» Je vis tout cela, et pour ma part, loin d'en être satisfait, j'en rougis de honte. Aussi, sans vouloir me servir comme d'une auxiliaire favorable de cette épouvante que je reconnaissais occasionner, je tâchai de rendre ma physionomie riante et d'éteindre la flamme ardente allumée dans mes yeux. Je souris également, et d'un pas réservé me rapprochant de mon hôte, qui prétendait être mon prisonnier:

« Votre Sainteté, me mis-je à dire, pardonnera à l'un de ses fils tendres et respectueux de n'avoir

pu commander à son impatience, en accourant à vous si précipitamment; me faire annoncer eût été agir en prince, et moi, je le répète, c'est en fils qui vient à son père que j'ai tenu à vous aborder..... Allons, Très-Saint Père, calmez-vous et partagez la joie que j'éprouve à vous retrouver si frais et si bien portant.

» Charmé autant que surpris de mes paroles bienveillantes, Pie VII rassuré ne put néanmoins retenir ses larmes, elles coulèrent en abondance. Lui, dans ce temps, s'approcha d'un pas en avant de son siège, et me tendit les bras; j'ouvris aussi les miens, et nous nous embrassâmes cordialement.

« Mon cher fils en Dieu, dit Sa Sainteté, Empereur Napoléon, que je vous sais gré de votre bonne visite, je la préfère à celles des hommes qui prennent plaisir à semer la discorde entre nous. »

» Je compris ce qu'il sous-entendait, et reprenant promptement la parole :

Moi. — Très-Saint Père, mon cœur a deviné vos désirs, j'ai senti qu'entre vous et moi il ne peut y avoir que Dieu; aussi vous me voyez accourir ici avec la résolution arrêtée de discuter et de m'entendre avec vous, seul à seul; cela vous convient-il ?

Lui. — Oh! beaucoup; oui, beaucoup, que Votre Majesté le croie.

Moi. — Ah! Saint Père, pourquoi me traiter

en Empereur, ne vous ai-je pas affirmé en arrivant, que je ne voulais être ici que votre fils..... C'est, poursuivis-je en cette qualité, et au nom de vos autres nombreux enfants qui souffrent trop de nos discussions fatales, que je vous conjure d'entendre de ma bouche et d'exaucer mes paroles de paix.

Lui, *souriant sans peur cette fois.* — Mon fils, ce n'est pas moi qui repousserai ce qui tendra à rapprocher de moi les membres divers de ma grande famille. Parlez donc, j'y consens, ou plutôt je vous en prie : j'accepterai tout ce qui sera compatible avec ma justice et les vrais intérêts de l'Église romaine que je ne peux abandonner. »

» A ces derniers mots, je sentis ma confiance diminuer, car j'étais déterminé à ne rien rendre des États du Saint Siège qu'à la paix générale, et je compris que mon antagoniste me demanderait la réintégration à son trône des provinces que le traité de Tolentino lui avait laissées. Ma situation était pénible, difficile, je tâchai d'éluder le point capital.

» Laissant à part la question temporelle comme étant devenue un fait accompli, je ne m'arrêtai qu'à la spirituelle. Je lui montrai en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Portugal, en France, en Belgique, en Hollande surtout, et dans le Nord aussi, cette quantité d'évêques nommés sans pouvoir remplir les fonctions de leur ministère, et

par suite tant d'âmes exposées à perdre leur salut éternel. Je me courbai sous la foudre qui m'avait frappé, et je lui demandai instamment de ne pas la diriger sur tant de populations innocentes, je m'écriai ensuite :

« Eh ! non, Votre Sainteté, je ne discute pas avec vous mes fautes, mes excès de pouvoir, mes envahissements; je ne vous oblige pas à m'accorder en souveraineté les provinces que vous venez de perdre, protestez contre leur occupation, n'acceptez aucun équivalent, que les choses politiques restent dans le *statu quo* actuel, soit; mais accordez à l'Église catholique ce qu'elle vous demande, ce qu'il faut qu'elle obtienne, sous peine absolue de périr prochainement. »

» Que vous dirai-je, je fus si habile dans mon allocution éloquente, je profitai si sagement de ma supériorité morale, que je parvins peu à peu à déterminer Pie VII à la signature du concordat additionnel de Fontainebleau, ainsi qu'on l'appelle. Je le fis dresser par Fain, mon secrétaire, et signer par le Pape, en éludant l'appel de toute intervention étrangère, et chaque fois qu'il voulait, par synderèse de conscience, appeler à son aide l'expérience de quelques cardinaux ou théologiens ses conseillers, moi, à mon tour, je lui remettais devant les yeux son omnipotence pontificale. « N'est-ce pas vous, disais-je, qui seul pouvez lier et délier, n'êtes-vous pas à vous seul le

Sacré-Collège, tous les Consistoires, les Conciles de toute qualité, l'Église entière, enfin le vicaire de Dieu? à ce titre, agissez, voulez, signez, engagez-vous. »

» Je fis tant, je dis si bien, que Pie VII, entraîné et par ma force et par mon adresse, et par sa confiance en sa suprématie terrestre, consentit à tout ce que je lui demandais, et certes, cette victoire-là ne fut pas la moindre parmi toutes celles que je remportais depuis tant de temps.

» Le Pape, ébloui par mes arguments et mieux encore par l'ascendant irrésistible que j'ai toujours pris sur quiconque j'ai abordé, oublia le motif réel de notre querelle, ou se flatta qu'à la paix universelle, il rentrerait en possession de ses provinces. Quoi qu'il en fût, la paix se trouva pleinement conclue, nous nous embrassâmes, et je ressentis une joie bien vive. Grâce à cette réconciliation avec le Saint Siège, qui aurait pour moi des résultats immenses en Portugal, en Espagne, dans les Amériques du Sud, au Mexique, en Italie, en Allemagne, et en France surtout, ce pacte m'enlevait le plus redoutable de mes adversaires.

» Il est vrai qu'en signant ces articles additionnels au concordat, articles dont l'exécution empêcherait dorénavant le Saint Siège de prolonger indéfiniment la promotion des évêques, le Pape y avait mis une condition : celle que la chose de-

meurerait secrète jusqu'au jour où des cardinaux, en nombre suffisant pour tenir un consistoire majeur, seraient de retour auprès de leur chef auguste.

» Je m'étais bien gardé de refuser ceci, qui, pour moi, était une niaiserie réelle; car, enfin, le Pape seul avait son omnipotence autant que lorsqu'il s'éclairerait des lumières du Sacré Collège. J'avais donc promis le silence provisoire; mais il eût été pour moi trop dangereux à garder : les journées devenaient des années à ce moment, et il m'importait beaucoup de précipiter celui où l'Europe et le reste du monde apprendraient la levée de l'excommunication, levée, obtenue de droit, puisque le Saint Père avait traité avec moi.

» Aussi, dès mon retour à Paris, je fis un acte de haute politique en faisant insérer au *Moniteur* et au *Bulletin des Lois* le concordat qui venait d'être signé. Je ne m'étais pas trompé sur l'effet que j'espérais : l'allégresse en France et dans le reste de l'Empire fut universelle, chaque église chanta son *Te Deum* en action de grâce. Le clergé qui se taisait sur moi depuis un temps reparut en chaire et me proclama de nouveau le Fils, ami de l'Église et l'oint du Seigneur. Le contentement général serait devenu un puissant auxiliaire en faveur de ma cause, si Pie VII n'eût pas reculé.

» A peine lui eus-je rendu ses cardinaux ita-

liens, qu'il changea de forme et de langage. Bientôt il me reprocha ce qu'il qualifia de manque de foi, et déclara ne m'avoir rien accordé; il protesta que les articles additionnels au concordat étaient non un traité définitif, mais un simple projet sur lequel il fallait discuter. Ceci produisit un très-méchant effet. Ma colère me servit mal, les cardinaux, boute-feu, furent remis en prison ou en exil, le Pape demeura renfermé plus étroitement, et pour cette fois, le clergé de France et d'Europe repassa pour jamais au rang de mes ennemis.

» Messieurs, poursuivit Napoléon en s'adressant à ses auditeurs après un temps de repos, je ne crains pas de le redire, trois fautes immenses ont terni et perdu mon règne : la mort du duc d'Enghien, l'affaire d'Espagne, et ma conduite avec le Saint Siège. Eh bien! toutes les trois sont l'œuvre de ce couple infernal, de ces deux vipères, qui depuis 1796 ont plus ou moins obtenu ma confiance. Le régicide voulut d'abord que moi aussi je me tachasse du sang des Bourbons, et l'autre apostat, avec ses tours d'escamotage, en paraissant étranger à cette action fatale, en a été peut-être le premier instigateur. Quant à la guerre d'Espagne, je déclare devant Dieu qu'elle m'a été soufflée par le duc d'Otrante et le prince de Bénévent.

» L'affreuse habileté de l'ancien évêque a con-

sisté à manœuvrer avec tant d'art, que sa disgrâce, qui n'avait pour fond réel que ses trames avec l'étranger, fut attribuée à l'opposition généreuse qu'il aurait mise à la captivité de la famille royale espagnole, lorsqu'au fond, il m'avait inspiré le premier ce projet, dont il avait dressé tous les plans.

» Enfin, depuis 1797, l'un et l'autre ne perdirent aucune occasion de m'aigrir contre le Pape, m'insinuant tous les deux que je devrais, comme le monarque anglais, me déclarer le chef suprême de l'Église nationale; oui, ils ont voulu me pousser au schisme, et en désespoir de cause, ils ont travaillé avec succès pour me rendre personnellement irréconciliable avec le Saint Siège.

» Ce n'est pas que certains membres du haut clergé ne les aient vivement secondés : les cardinaux Maury, Rivarolla, les évêques de Plaisance, d'Évreux, de Nantes surtout; l'archevêque de Poitiers et depuis de Malines, M. de Pradt, qui s'est surnommé lui-même l'*aumônier du dieu Mars*. J'ai laissé l'an dernier, dans mon cabinet, un projet d'érection d'une *Catholicité française*, où l'Empereur aurait tenu la place du Pape, où il serait entouré de vingt-quatre Primats rouges faisant fonctions de cardinaux, et où les métropolitains, les archevêques, les évêques, les grands-vicaires, les chapitres, les curés, les vicaires et les simples prêtres, n'auraient qu'à écrire en cour de Rome à chaque exaltation de Pape, pour se conserver

dans la communion de l'Église catholique, apostolique et romaine; tandis que pour tout le reste, ils auraient relevé uniquement de l'Empereur et du Saint-Synode Primatial, qui en son nom sacré aurait régi disciplinairement l'Église nationale française.

» Cette sotte œuvre, approuvée en partie de ceux que je viens de vous nommer, fut vivement combattue par les cardinaux Fesch et Cambacérès, votre oncle; par les archevêques de Bordeaux, de Besançon, de Toulouse, etc., par les évêques d'Arras, de Cambrai, de Troyes, de Montpellier, de Carcassonne, d'Agen, de Strasbourg, etc., et par moi surtout, qui en aucun temps n'ai voulu être hérésiarque ou schismatique. Vous le savez, vous Prince archichancelier, vous qui, du même avis que moi sur ces maximes de théologie, avez combattu, dans mon cabinet et au conseil privé ou d'État, ces prétendus philosophes ou gallicans, véritables pestes publiques (1).

(1) Le cardinal Pacca, dans les mémoires remplis de faits curieux, de mesure, et de véritable esprit évangélique, rend sur ce point pleine justice à Napoléon. Il répète plusieurs fois que cet Empereur n'a jamais pensé à se séparer de l'Eglise, et que le schisme lui était en horreur autant que l'hérésie. Certes, un témoignage pareil est d'un grand poids, et corroborre puissamment ce qui est rapporté ici, et je déclare sur l'honneur l'avoir entendu dire au prince Cambacérès, vice-archichancelier, et au comte Regnault Saint-Jean-d'Angely.

A cette interpellation, le prince Cambacérès qui, en 1813, avait fait les fonctions de garde-des-sceaux (grand juge), éleva la voix et répondit que la chose était exacte, et que si lui avait combattu avec chaleur le projet de l'érection d'une église française indépendante du Saint Siège, l'opinion de S. M. l'Empereur et roi l'avait soutenu en ceci, avec autant d'énergie et de persévérance que de conviction.

Napoléon. — « Eh bien ! malgré votre assertion, ma parole donnée et la réalité, vous allez voir que pendant long-temps on m'accusera seul de ce qui ne doit être reproché qu'à des apostats audacieux, coupables. »

Ici, l'arrivée d'un message secret du prince Lucien interrompit la conversation, et Napoléon déchu encore, rentra dans les appartements de l'Élysée, d'où peu après il partit pour aller à la Malmaison.

SOIRÉE XLII.

Napoléon à l'île d'Elbe. — Audience accordée à des Polonais et à des Allemands. — La Tugenbund. — Campagne de Russie, en 1812, racontée par Napoléon. — Preuves écrites de la mauvaise foi du czar. — Preuve de la mauvaise foi du cabinet de Vienne. — Causes réelles de la guerre. — Note du prince Kouraskin. — Préparatifs. — Tableau des divisions de la grande armée. — Entrée en campagne. — Proclamation. — Combats et batailles. — Pourquoi Napoléon ne put rétablir la royauté polonaise. — Détails militaires. — Bataille de la Moskowa. — Proclamation de Napoléon. — Proclamations de Kutusow et de Rostopchin.

Après la première abdication, et pendant son séjour de dix mois à l'île d'Elbe, Napoléon se promenait, un soir du mois de décembre, sur la plage voisine de son palais, vivement agité par des pensées secrètes. Il allait et venait au hasard, regardant les dernières clartés du jour s'éteindre dans les flots, qui, mollement poussés par une brise légère, expiraient à ses pieds presque sans clapote-

ment et sans bruit. Tantôt il tournait ses regards vers le ciel de velours noir, si richement brodé d'étoiles scintillantes; il admirait la magnificence de ce spectacle, sa grandeur, sa profonde mélancolie, et surtout la douceur d'une atmosphère presque chaude et éminemment parfumée des odeurs suaves apportées des côtes de l'Italie.

Le pas rapide de son grand maréchal le retira tout à coup de cette rêverie délicieuse, et en sortant des palais magnifiques que lui créaient ses illusions, il rentra dans la triste réalité de son existence humaine, tellement semée de gloire et revers.

L'homme qui alors méritait sa confiance, et dont la raison n'était pas encore affaiblie, l'aborda respectueusement, et le prévint à voix basse que les étrangers auxquels il avait accordé une audience, étaient arrivés de Livourne, et attendaient qu'il daignât les recevoir. Napoléon, impatient de leur parler, marche précipitamment vers l'humble demeure devenue pour lui le palais de la nécessité, et en ayant franchi le seuil, apparut aux voyageurs dans toute la majesté de sa splendeur passée, maintenue par l'énergie avec laquelle il soutenait ses malheurs présents.

» Ils étaient là, six; tous s'inclinèrent avec ce respect profond et réel que le grand homme inspire, fût-il même dans les fers. Lui parcourut leurs physionomies de son regard d'aigle, trois lui

étaient inconnus ; les trois autres, par leur aspect, rouvrirent les plaies encore saignantes de son cœur. Ces étrangers derniers étaient trois Polonais; les trois premiers appartenaient à la jeune Allemagne, ils étaient auprès de Napoléon, les députés secrets de la Tugenbund (l'Association de la vertu).

Cette franche maçonnerie moderne et importante s'était formée avec la naissance du siècle, et en vue de l'indépendance française, pour réunir en un faisceau, fortement lié par la liberté et la vertu, les nombreuses contrées, qui, au delà du Rhin, parlent la même langue, et qui étaient divisées, morcelées sous le joug oppresseur, disait-on, d'une multitude de princes grands ou petits.

La Tugenbund plus tard avait agi contre l'Empereur des Français, parce qu'il pesait sur l'Allemagne de son poids trop oppressif; les rois, les princes, les empereurs, s'étaient alliés à elle dès 1812, sous la promesse que, les Français refoulés hors des plaines Germaniques, des constitutions libérales seraient données à celles-ci, par ces mêmes souverains qui s'y engageaient de leur honneur.

Secondés par la Tugenbund, les souverains avaient délivré l'Allemagne des fers étrangers; mais loin alors de tenir leur parole, ils avaient imposé leurs chaînes privées, à ces peuples qui avaient versé leur sang et vaincu pour leur affran-

chissement. La mort, la prison à temps ou perpétuelle, l'exil, la torture, la confiscation, les galères, etc., avaient répondu à l'association de la vertu, quand elle avait réclamé naïvement l'exécution des promesses impériales, royales et princières.

Dès ce moment, la Tugenbund s'était retournée vers le géant vaincu, et trois députés venaient conclure avec lui une alliance destinée à punir qui manquait à sa parole; mais avec eux, étaient également débarqués à Porto-Ferrajo, trois enfants de cette Pologne malheureuse, dont en apparence, Napoléon, n'avait pas voulu, disait-on, la régénération complète, ni limitée. Peut-être que la vue de ces vrais patriotes, devenait un reproche tacite, et Napoléon, qui craignait que leur bouche ne le formulât énergiquement, frémit, rougit peut-être, et avant qu'aucun des six envoyés n'eût prononcé un mot, lui, prenant la parole, se hâta de dire :

Napoléon. — « Allemands, Polonais, voici la première fois que, depuis nos désastres derniers et communs (car le triomphe aussi vous a été funeste), nous nous retrouvons en présence; la calomnie, la nationalité aveugle et sourde, presque toujours m'ont flétri dans votre esprit, et vous m'avez jugé sans m'entendre. Vous, Allemands, m'accusez encore de la guerre de 1812, en laissant la Russie en dehors de plus justes reproches.

Et vous, Polonais, me maudissez parce que j'ai mis des obstacles à votre insurrection générale. Écoutez-moi, maintenant que nous sommes ensemble, et lorsque vous m'aurez entendu et que vous aurez examiné petit à petit mes moyens de défense, peut-être l'arrêt que vous prononcerez me sera-t-il moins amer, moins injuste qu'il le serait si vous le portiez maintenant... Oui, je le répète, écoutez-moi, et je me confie à la sincérité avec laquelle je vais prendre ma défense. »

Il dit et s'arrête. Les auditeurs émus le contemplent avec un respect déjà mêlé d'amour; ils admirent la majesté de ce front, fait pour porter des couronnes, et le feu de ces regards d'où part la foudre, tandis qu'un sourire délicieux annonce la clémence et la magnanimité. Chacun prend une pose attentive, et tous les yeux attachés sur ses lèvres sont avides de ce qui va s'en échapper. Lui, méditant, prolonge quelque peu le silence, et tandis qu'une de ses mains se repose dans l'ouverture de sa veste, l'autre, par un geste expressif, ordonne un redoublement de repos recueilli.

CAMPAGNE DE RUSSIE, EN 1812,

Racontée par Napoléon.

Napoléon. — « J'avais, Messieurs, en 1809, pacifié l'Europe continentale, pour la cinquième fois. La Russie, par moi ou par la France, avait

été vaincue en trois années mémorables, 1799, 1805, 1807, et 1808. L'Autriche, à son tour et par les mêmes mains, avait demandé la paix à Campo-Formio, à Lunéville, à Presbourg et enfin à Vienne. Lasse d'une lutte accablante, elle s'était liée à moi par les nœuds sacrés de la famille, et je devais croire à son amitié. La Prusse à son tour, honteusement chassée de nos frontières, en 1792, venait d'être rayée presque du rang des nations, et cela en six jours, lors de la folle levée de boucliers, de 1807. Deux fois la Russie me demanda et obtint la paix. Deux entrevues avec son monarque, à Tilsitt et à Erfurt, semblaient nouer entre nous les nœuds d'une affection sincère.

» Eh bien! ni à Vienne, ni à Saint-Pétersbourg, l'alliance jurée n'était sincère. Dans l'une et dans l'autre cour, la paix n'était qu'une trêve à l'ombre de laquelle on se préparerait à me surprendre avec avantage, lorsque je me croirais en sûreté du côté de mon beau-père et de celui de mon ami. Le ministre russe, comte Becklécoff, presque immédiatement après notre première rencontre, écrivait à son souverain, ces phrases significatives :

« Le traité de Tilsitt ne peut être considéré que » comme un armistice qui sera plus ou moins » prolongé, suivant les vues ambitieuses de Na- » poléon. » (Remarquez ici, Messieurs, la forme

irrévérencieuse par laquelle on me désigne à mon ami l'empereur Alexandre, je poursuis.) « Il a » blessé la nation Russe, il le sait, tout indique » l'intention où il est de l'humilier encore; telle » est la tendance de sa politique, résultat de ses » desseins gigantesques; il s'est ménagé des pré- » textes. Il saura bientôt faire naître l'occasion » d'une rupture pour attaquer de nouveau V. M. » Tous les soins de V. M. doivent tendre dès » cet instant à se tenir prête à cet évènement, » et à préparer sans relâche ses moyens de dé- » fense, » etc.

» Or, Messieurs, ces moyens, le ministre les indiquait habilement : ce serait l'organisation d'un corps de milice mobile, et de soixante mille Russes. Sans doute c'était peu de chose en apparence; mais, comme chaque trois mois on le remplacerait par un nombre égal, il devait s'ensuivre, au bout d'une année, que deux cent-quarante mille hommes seraient armés, instruits, équipés et prêts à marcher. Ainsi donc, lorsque moi, comptant sur la franchise du czar, j'allais diminuer mon état militaire, lui accroîtrait inopinément le sien d'un chiffre énorme. Voilà, Messieurs, la bonne foi de mon ami.

» A Vienne, on en faisait autant, et la paix à peine était signée, à peine l'archiduchesse m'était accordée en mariage, qu'un agent fidèle enleva, dans le cabinet de M. de Metternich, un

rapport qui devait être mis sous les yeux de l'Empereur François II, et qui disait :

« Sire,

» L'intérêt de l'Autriche et de l'Allemagne » n'est pas de demeurer en paix avec la France, » mais de travailler sans relâche, en profitant du » répit que nous laisse notre dernier traité (du » 14 octobre 1809), pour regarnir nos arsenaux, » ravitailler nos magasins et remplir le trésor » impérial, pour lever sous main le plus de » troupes possibles, et surtout pour renouer » une forte alliance avec la Russie, la Suède, » la Prusse, l'Angleterre, le Portugal et l'Es- » pagne. L'excommunication du Saint Père *rebel-* » *lera* l'Italie, le Tyrol, le Piémont et même la » Bavière. S. A. I. l'archiduchesse pourra nous » instruire des secrets du cabinet de Paris, qui » lui seront confiés ou qu'elle surprendra. Il » faut que ses rapports avec l'ambassadeur de » V. M. I. et R. soient de tous les jours, il faut » envoyer des émissaires sûrs et braves, dans le » Tyrol, la Bavière, les électorats de Mayence, » de Trèves, de Cologne, dans la Belgique, dans » la Hollande, au royaume de Westphalie; enfin, » partout où l'on peut susciter à la France les » populations pour ennemies. Le royaume de » Naples, le patrimoine de Saint-Pierre, la » Toscane, Gênes, Parme, Modène, les États » Vénitiens, la Lombardie, doivent être excités

» au nom des anciens souverains, » etc., etc.

» Voilà, Messieurs, la bonne foi de mon beau-père.

» L'Empereur Alexandre agissait selon l'avis de son conseil; il négociait la paix avec l'Angleterre, et par celle-ci, la paix avec la Turquie. Vers la fin de 1811, le czar avait déjà sur pied quatre cent mille hommes environ, et dans le nombre, trois cent quarante mille étaient en mesure de marcher contre moi. Dès lors, il ne garda plus aucune mesure, il brisa mon système et rompit le blocus continental en ouvrant tous ses ports aux Anglais. Le prince Kouraskin, son ambassadeur auprès de moi, devint aigre, jactant et cassant : il me présenta, au nom de son souverain, une note par laquelle la Russie manifestait la crainte que la création du duché de Varsovie ne fût une entrée à la reconstruction entière de l'ancien royaume de Pologne. On me reprochait la réunion du duché d'Oldenbourg à mon Empire; la tyrannie du blocus continental et le maintien de l'occupation armée de la Prusse, par mes troupes. On voulait que la Hollande fût indépendante, et que je rétablisse en Espagne la maison de Bourbon, et en Portugal, celle de Bragance.

» Je récriminai facilement, en demandant pourquoi cinq divisions de l'armée de Moldavie étaient de retour, et pourquoi, de concert avec d'autres corps russes, avait-on forcé l'armée saxonne

du grand duché de Varsovie à se replier derrière la Vistule? pourquoi les vaisseaux anglais marchands ou de guerre, entraient-ils dans les ports russes, depuis Archangel jusqu'à Odessa ? pourquoi un décret du czar autorisait-il ce commerce interdit par la Convention de 1807? Je promettais de ne pas rétablir la Pologne (je l'avoue, alors, cela convenait), d'indemniser le duc d'Oldenbourg, et d'adoucir pour la Russie, la rigueur du système prohibitif...

» Le 30 avril 1812, Kouraskin répondit à mes propositions par la note suivante : « La France » évacuera entièrement la Prusse, sans s'y réser- » ver aucune place quelconque, et quel que soit » le fondement de leur occupation par les Fran- » çais; l'entière évacuation de la Poméranie Sué- » doise, la diminution de la garnison française » de Dantzick auront lieu aussi, et tout cela en » seul préliminaire et avant de rien discuter. »

» Parler ainsi, Messieurs, et parler ainsi à moi surtout, c'était me déclarer la guerre; je ne m'y trompai pas, et je me disposai à la faire, tandis que je signai, le 12 mars 1812, un nouveau pacte de paix et d'alliance avec l'Autriche, dont la félonie travailla à m'endormir jusqu'à la dernière heure. Un traité antérieur et pareil, du 12 février, avec la Prusse, restera une autre marque de la mauvaise foi de ce souverain.

» J'avais alors en nombre effectif, une masse

d'environ cinq cent mille hommes, y compris cinquante mille Italiens. L'Espagne en occupait la moitié, je pouvais opposer l'autre à la Russie, j'augmentai ce premier noyau de quatre-vingt mille Allemands de la Confération du Rhin, ce qui me permettait de mettre en ligne trois cent mille soldats renforcés chaque année de deux cent mille conscrits ou recrues, de France, d'Italie, d'Allemagne, de Hollande et de Belgique.

» Cela ne me contentait pas. Tous les mâles en état de combattre, furent compris dans trois bans de la garde nationale. Le premier englobait tous les célibataires depuis vingt à vingt-six ans; le second allait de ce chiffre à celui de quarante ans, et là les mariés valides étaient admis. L'arrière ban touchait à la vieillesse, puisqu'il ne s'arrêtait qu'à la soixantième année. C'était une ressource immense; je trouvais dans le premier ban, en France et en Italie, trois cent quatre-vingt mille combattants, et cinq cent mille dans le second. Je devais être invincible..... Mais Dieu a combattu contre moi et j'ai été vaincu. En attendant, je ne levai du premier ban, qu'environ cent mille hommes, dont quinze mille de cavalerie.

» Du 23 au 28 juin 1812, l'armée française, réunie rapidement et poussée en avant avec non moins de volonté, passa le Niémen à Korwno et autres lieux. Je fus établir à Wilna mon quartier général. La grande armée, divisée en dix corps avec

la garde impériale, les contingents étrangers, l'armée de réserve commandée par le roi de Naples, et forte de trois corps et du contingent autrichien, présentait *trois cent cinquante-cinq mille fantassins, et cinquante-neuf mille cinq cents cavaliers.* Total *quatre cent cinq mille trois cents combattants* (1).

	Infant.	Caval.
(1) *Premier corps :* commandé par le prince d'Eckmülh. — Division française : Morand, Friant, Gudin, Desaix, Compans.	65,000	»
Brigades légères : Bordesoules et Pajol.	»	2,400
Deuxième corps : le duc de Reggio. — Division française ; Legrand, Verdier et Merle.	32,000	»
Brigades légères : Castex et Corbineau.	»	2,400
Troisième corps : le duc d'Elchingen. — Division française : Ledru et Razout; division wurtembergeoise du général Marchant.	55,000	»
Brigades légères : Mouriez et Beurman.	»	2,400
Quatrième corps : le prince vice-roi. — Division française : Delzons et Broussier; garde royale italienne, division italienne de Pino.	38,000	»
Cavalerie de la garde italienne, brigade légère italienne de Villata.	»	2,400
Cinquième corps : le prince Poniatowski. — Division polonaise Sambrowsky, Zayonschek, Fischer.	36,000	»
Cavalerie légère.	»	2,400
Sixième corps : le maréchal Gouvion-Saint-Cyr. — Division bavaroise ; Deroi et de Wrède.	25,000	»

» Le 22 juin, la proclamation suivante annonça l'ouverture et le but de cette campagne.

« SOLDATS,

» La seconde guerre de Pologne est com-

	Infant.	Caval.
Brigades légères bavaroises de Siéclewitz et Pecissing.	»	2,400
Septième corps : le général Reynier. — Division saxonne de Lecoq et Zeschau.	24,000	»
Cavalerie légère de Tunk et Gablentz.	»	2,400
Huitième corps : le duc d'Abrantès. — Divisions westphaliennes de Ochs et Damas.	18,000	»
Cavalerie légère de ***.	»	1,200
Dixième corps : le duc de Tarente.—Division française de Grandjean ; corps prussien d'York, composé des divisions Kleist et Grawert, de vingt bataillons d'infanterie.	26,000	»
Cavalerie légère prussienne, aux ordres du général Massenback.	»	3,000
Garde impériale : vieille garde, commandée par le duc de Dantzick ; jeune garde, par le duc Trévise.	32,000	»
Cavalerie de la garde, par le duc d'Istrie.	»	3,000
Réserve de cavalerie, commandée par le roi de Naples.	»	»
Premier corps : le général Nansouty. — Division Bruyères, Saint-Germain et Valence.	»	7,200
Deuxième corps : le général Montbrun. — Division Wathier, Sébastiani et Defrance.	»	7,200

» mencée. La première s'est terminée à Friedland » et à Tilsitt. A Tilsitt, la Russie a juré éternelle » alliance à la France et guerre à l'Angleterre; » elle viole aujourd'hui ses serments, elle ne veut » donner aucune explication de son étrange con- » duite, que les aigles françaises n'aient repassé » le Rhin, laissant par là nos alliés à sa dis- » crétion.

» La Russie est entraînée par la fatalité, ses » destinées doivent s'accomplir. Nous croit-elle » donc dégénérés? Ne serions-nous donc plus » les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre » le déshonneur et la guerre. Le choix ne sera » pas douteux, marchons donc en avant, passons » le Niémen, portons la guerre sur son territoire.

	Infant.	Caval.
Troisième corps : le général Grouchy. — *Quatrième corps :* le général Latour-Maubourg (l'organisation de ces deux corps fut changée pendant la campagne : ils se composaient des divisions Kellermann, Lahoussaye, Chastel, Rometzky, polonaise, et Thielmann, saxonne), en tout :	»	12,000
La division Doumerc (cinquième de cuirassiers), détachée avec le deuxième.	»	2,300
Corps autrichien : le prince de Schwartzenberg. — Division autrichienne de Siegensthal, Trantenburg et Bianchi.	24,000	»
Division de cavalerie et remonte.	»	6,000
TOTAL GÉNÉRAL.	355,000	59,500

» La seconde guerre de Pologne sera glorieuse » aux armes françaises, mais la paix que nous » conclurons portera avec elle sa garantie, elle » mettra un terme à la funeste influence que la » Russie exerce depuis cinquante ans sur les » affaires de l'Europe.

« NAPOLÉON. »

» J'avoue, à tel point j'étais aveuglé par la main de Dieu, que jamais guerre ne me fut plus agréable que celle-là; je me voyais entrant victorieux à Moskova, à Saint-Pétersbourg. Avant de partir, j'avais dit à quelques-uns de mes affidés :

« Il n'y a que trois capitales importantes de » l'Europe que je n'aie pas visitées les armes à la » main : Rome, Saint-Pétersbourg et Londres, » et tout m'assure que pour aller à celle-ci » il faut passer par celle-là. »

» Néanmoins, jusqu'à ce moment, je proposais la paix. Caulincourt, mon ambassadeur près du czar, et Lauriston, envoyé extraordinaire, ne purent changer les intentions de l'Empereur Alexandre. Il voulait la guerre, je la voulais aussi.....

» J'ai donc déjà pris possession de Wilna. Au lieu de combattre, les Russes reculent. Leur armée active et en ligne était de *trois cent mille soldats*, y compris *quatre-vingt-neuf mille cavaliers*,

» mencée. La première s'est terminée à Friedland » et à Tilsitt. A Tilsitt, la Russie a juré éternelle » alliance à la France et guerre à l'Angleterre; » elle viole aujourd'hui ses serments, elle ne veut » donner aucune explication de son étrange con- » duite, que les aigles françaises n'aient repassé » le Rhin, laissant par là nos alliés à sa dis- » crétion.

» La Russie est entraînée par la fatalité, ses » destinées doivent s'accomplir. Nous croit-elle » donc dégénérés? Ne serions-nous donc plus » les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre » le déshonneur et la guerre. Le choix ne sera » pas douteux, marchons donc en avant, passons » le Niémen, portons la guerre sur son territoire.

	Infant.	Caval.
Troisième corps : le général Grouchy. — *Quatrième corps :* le général Latour-Maubourg (l'organisation de ces deux corps fut changée pendant la campagne : ils se composaient des divisions Kellermann, Lahoussaye, Chastel, Rometzky, polonaise, et Thielmann, saxonne), en tout :	»	12,000
La division Doumerc (cinquième de cuirassiers), détachée avec le deuxième.	»	2,300
Corps autrichien : le prince de Schwartzenberg. — Division autrichienne de Siegensthal, Trantenburg et Bianchi.	24,000	»
Division de cavalerie et remonte.	»	6,000
TOTAL GÉNÉRAL.	355,000	59,500

» La seconde guerre de Pologne sera glorieuse » aux armes françaises, mais la paix que nous » conclurons portera avec elle sa garantie, elle » mettra un terme à la funeste influence que la » Russie exerce depuis cinquante ans sur les » affaires de l'Europe.

« NAPOLÉON. »

» J'avoue, à tel point j'étais aveuglé par la main de Dieu, que jamais guerre ne me fut plus agréable que celle-là; je me voyais entrant victorieux à Moskova, à Saint-Pétersbourg. Avant de partir, j'avais dit à quelques-uns de mes affidés :

« Il n'y a que trois capitales importantes de » l'Europe que je n'aie pas visitées les armes à la » main : Rome, Saint-Pétersbourg et Londres, » et tout m'assure que pour aller à celle-ci » il faut passer par celle-là. »

» Néanmoins, jusqu'à ce moment, je proposais la paix. Caulincourt, mon ambassadeur près du czar, et Lauriston, envoyé extraordinaire, ne purent changer les intentions de l'Empereur Alexandre. Il voulait la guerre, je la voulais aussi.....

» J'ai donc déjà pris possession de Wilna. Au lieu de combattre, les Russes reculent. Leur armée active et en ligne était de *trois cent mille soldats*, y compris *quatre-vingt-neuf mille cavaliers*,

divisée en première et deuxième armée de l'Ouest et en réserve, et commandées par les généraux Barelay de Tolly, Bagration et Thormasow; on osa vanter leur plan de campagne après l'évènement : ils n'en eurent point ou plutôt je rompis toutes leurs mesures. La fatalité seule les a fait vaincre par les actes qui, en d'autres temps, les auraient perdus à jamais.

» Dès que je fus à l'autre rive du Niémen, le 23 à deux heures du matin, je jetai par dessus ma redingote grise, la capote d'un chevau-léger polonais, et ma tête couverte du colbac militaire du même corps, je courus à cheval et en la compagnie du général de génie Haxo, inspecter les mouvements de l'ennemi : il restait immobile, je profitai de son inaction, et je fis passer successivement tous les corps qui m'accompagnaient.

» Le 28 juin, le maréchal Oudinot battit le premier les Russes à Deweltovo. Chassés de positions en positions, ils reculèrent et abandonnèrent intact le pont important de Wilkomir; ils incendièrent, il est vrai, cette ville, en la mettant au pillage, et nous la sauvâmes de ces maîtres barbares. Ainsi l'ennemi prélude par la flamme à la destruction prochaine de sa capitale antique.

» Au 1^er^ juillet, la grande armée était ainsi campée : le dixième corps (chef, duc de Tarente), à Rossiena; le deuxième (chef, duc de Reggio), à

Vilkomir; le troisième (chef, duc d'Elchingen), entre Suderwa et Szirwinty; la réserve de cavalerie (chef, le roi de Naples), vers Niemintchin; la garde impériale (chef, duc de Dantzick, la vieille; duc de Trévise, la jeune), à Wilna; le premier corps (chef, prince d'Eckmülh), en avance légère sur le chemin qui mène à Oschmiana; le quatrième (chef, le prince Eugène), à Nov-Troky; les cinquième, septième et huitième (chefs, prince Poniatowsky, général Reynier, duc d'Abrantès), à Grodno; et le corps autrichien (chef, prince de Schwartzenberg), sur le derrière, à Drotgitchin.

» Quant à mon plan, car j'en avais un et bien médité, veuillez le croire, il consistait à couper, à morceler la masse ennemie, et déjà j'avais réussi par la marche rapide de mes divisions, et la pointe très-habile que j'avais faite sur Wilna, avait séparé irrévocablement les troupes aux ordres du général Doctorow, avec celles du prince Bagration, de l'armée commandée par Barklay de Tolly. C'était un résultat avantageux.

» Ici, messieurs les Polonais, commencent vos griefs, vous me demanderez encore pourquoi je ne vous reconstituai pas sur-le-champ en corps de nation? Voici ma réponse : JE NE LE POUVAIS PAS, et voici pourquoi : je commençais la guerre, et avant aucun succès majeur, vous vouliez que

j'enlevasse au roi de Prusse l'espérance de recouvrer cette portion de son royaume; que je reprisse si violemment au roi de Saxe, dont les troupes combattaient sincèrement avec nous, le grand duché de Varsovie que je lui avais donné; ou bien que je le créasse roi de Pologne, lorsque ma politique exigeait que je plaçasse là mon fils adoptif, le prince Eugène, auquel je retirais l'espoir de me seconder au royaume d'Italie ? Le roi de Naples encore prétendait à la couronne polonaise, et je ne voulais pas, aussi près de la Suède, recréer la Pologne et la lui refuser, je l'aurais trop mécontenté. Le meilleur moyen pour contenir ces ambitions, était de ne recréer la Pologne que lorsque la victoire aurait achevé de me rendre prépondérant sur tout. Enfin, et voici la raison principale : en vous refaisant peuple, j'arrachais à l'Autriche sa belle et précieuse Gallicie. Fallait-il que je l'irritasse ainsi dès le début de la campagne ? La prudence, la sagesse, me défendaient de me faire un ennemi qui, en se déclarant contre moi, pouvait me perdre. Vous voyez le mal que cette puissance m'a fait.

» Tout donc, à part l'impatience polonaise, m'interdisait une autre conduite que celle que j'ai suivie. J'ai même eu tort de vous autoriser, comme Polonais, à prendre les armes; car dès ce moment, le roi de Naples, celui de Prusse, les Saxons et l'Empereur d'Autriche, m'ont pris

en haine, m'ont accusé de duplicité. Oui, Messieurs, vous ne pouviez devenir Polonais que lorsque la victoire aurait refoulé le czar sur la mer Blanche et vers l'Asie. Jusque là, il fallait vous laisser engourdir. Votre demi-réveil ne m'a été que trop funeste. Eh bien! que vous semble maintenant de ce qui s'est passé ? »

(La haute puissance de ces paroles graves et de cette politique à vol d'aigle, éblouit les trois Palatins; ils sentirent qu'un Empereur des Français devait se guider par d'autres règles que celles d'un gentilhomme de Pologne; et en inclinant leur front et en gardant un profond silence, ils acquiescèrent à ce qui venait de leur être expliqué aussi lucidement.)

NAPOLÉON, *poursuivant*. — « Après ce que je viens de vous dire, je ne m'appesantirai point sur ce qui eut lieu principalement dans Varsovie, où les Palatins, les Starostes et les Castelans polonais se réunirent en reconstituant, en dehors presque du roi de Saxe, et comme en vertu de leur seule volonté, cette nationalité si périlleuse pour eux autant que pour moi. Je fis la faute énorme d'accréditer auprès de vous un Capelan, écrivassier, bavard, fanfaron et menteur; un de ces intriguants sans vertu, sans sagesse, ambitieux et tout autant brouillon, qui, épouvantés du vide immense qu'ils aperçoivent en eux-mêmes, cherchent à ne cacher, sous la bouffissure des

grands mots, des phrases pleines de vent. Chacun de vous, Messieurs, a déjà reconnu l'abbé de Pradt, archevêque de Malines, mauvais prêtre, méchant diplomate, sujet insoumis et courtisan séditieux. Son bavardage, son inquiétude, sa jactance, son incapacité foncière, en ont fait une sorte de météore obscur, qui a fait du bruit sans jeter la moindre lumière, et qui sera oublié même de son siècle, avant qu'il ait été frappé de mort.

» Cet aumônier *du dieu Mars* mit en feu la Pologne, souffla partout la zizanie et l'insubordination, parla pour moi; parla pour mes ministres; parla pour le roi de Saxe; parla pour la Pologne; parla pour tout le monde; parla surtout pour lui et de lui, et néanmoins, malgré ce flux de paroles incommensurables, n'a lancé aucun mot que le moindre écho ait répété.

» Je voulais que le grand duché de Varsovie me secondât par ses efforts, et au lieu de cela, les Polonais établirent des diètes, se constituèrent en confédération générale, déclarèrent le royaume de Pologne rétabli, convoquèrent les dictines provinciales, et soulevèrent si bien tout cœur polonais, que dès ce moment l'Autriche résolut de m'abandonner, ne voyant que ce moyen de se conserver la Gallicie.

» Vous fîtes aller la faute jusqu'à me demander officieusement de dire cette phrase périlleuse :

La Pologne existe. C'était me mettre au pied du mur : en la prononçant, je doublais le nombre de mes ennemis ; en refusant de la dire, je faisais acte de faiblesse ; et comme je ne la dis pas, j'en eus les désagréments, sans en obtenir le moindre avantage.

» Je continuai ma marche d'invasion. Partout nous battîmes les Russes, qui toujours se reculaient vers Moskow, et nous avions plus à nous défendre de la pénurie des vivres, que des obstacles opposés par l'ennemi. Doctorow, poursuivi vivement par le prince d'Eckmülh, les généraux Pajol et Nansouty, se retira de en ville ville, laissant son bagage, ses blessés et son matériel, et parvint, grâce à ses sacrifices, à se réunir à Barklai de Tolly, dont il s'était presque vu séparé.

» La pluie qui survint et qui tomba pendant quatre jours, abîma les chemins, et faillit, en causant la perte de plusieurs transports, affamer la grande armée, et cet embarras se maintint jusqu'à ce que nous eûmes atteint le Niémen. Je ne m'attacherai pas à détailler les combats partiels, les diverses rencontres qui signalèrent notre entrée en campagne. L'affaire la plus remarquable parmi celles-là, fut les combats d'Osstrowno, en date des 25 et 27 juillet. Au premier de ces jours, mes troupes écrasèrent complètement celles de l'Empereur Alexandre. Nous fîmes six cents prisonniers, nous enlevâmes huit canons

et le champ resta couvert de cadavres. Les généraux Nansouty, Bruyères, Saint-Germain, Piré, eurent les honneurs de cette journée. Le 26, le prince Eugène commandait, et fut vaillamment secondé par les généraux Delzon, Imard, Roussel, Girardin, par le roi de Naples, qui chargea avec sa bravoure ordinaire. Ce fut le corps russe d'Ostermann qui, fort de vingt-six mille hommes, fut détruit presque en cette rencontre.

» Barklay forma un nouveau corps d'arrière-garde dont il donna le commandement au comte Palhen. Le 27, le prince Eugène recommença l'attaque en avant de Dobriska. Ici, les généraux Broussier, Piré, Delzon, firent des merveilles, aidés de mon beau-frère (Murat), et de mon fils d'adoption; deux compagnies de voltigeurs aux ordres des capitaines Guyard et Savary, soutinrent l'effort de toute la cavalerie russe, séparée par un pont, des divisions françaises; ils durent leur salut à leur courage. Formés en bataillons carrés, ils ne se laissèrent pas entamer, et leur résistance héroïque donna le temps au roi de Naples de venir les dégager.

» J'étais présent et non loin placé sur un mamelon voisin; je contemplais avec admiration ces deux cents braves. J'envoyai savoir à quel régiment ils appartenaient. Ils répondirent : « Du 9e de ligne et presque tous enfants de Paris. » — Dites leur, leur fis-je répondre, que ce sont

de braves gens, et qu'ils ont tous mérité la croix d'honneur.

» Les Russes perdirent en ces jours-là trois mille morts. Nous eûmes neuf cents blessés, et quatre cents des nôtres perdirent la vie.

» L'armée westphalienne se distinguait par sa mutinerie et son insoumission. Le maréchal Davoust m'en porta ses plaintes, je lui ordonnai d'enjoindre le commandement suprême au sien. Mon frère, le roi Jérôme, quitta aussitôt l'armée et l'ensemble des mouvements de celle-ci fut suspendu et mal exécuté.

» Le prince d'Eckmülh parut devant Mohilow. Le 23 juillet, Bagration ne put refuser plus longtemps la bataille. Je n'avais sur ce pointqu'un nombre d'hommes bien inférieur à celui des Russes; car je n'y comptais qu'environ vingt-quatre mille soldats, et on nous en opposait trente-cinq mille, dont neuf mille cosaques et huit mille cavaliers.

» La mêlée fut opiniâtre et chaude, et le succès balancé d'abord, mais la victoire, là comme ailleurs, se déclara pour moi, grâce à l'habileté et à la vaillance du maréchal prince Davoust, des généraux, des officiers et des soldats, sous ses ordres. Les résultats furent d'empêcher la jonction des deux premières armées de l'ouest, et de contraindre Bagration à repasser le Dnieper, et à courir vers Smolensk, seul lieu où les deux armées russes pourraient se réunir.

» La fortune, qui me favorisait encore, me rendit vainqueur doublement, là où les maréchaux Oudinot et Macdonald commandaient les deuxième et dixième corps. Le premier de ceux-ci triompha d'abord au combat de Iakubowo, livré le 30; à la bataille de Kliastitzi, le 31, où fut battu complètement le général russe Wisscinsten, bien qu'il crût d'abord avoir remporté la victoire, en raison d'un mouvement de retraite derrière les rivières de Nizza et la Drissa.

» Le 1er août, l'ennemi s'imaginait nous voir battus. Mais les dispositions savantes du duc de Reggio nous rendirent bientôt l'avantage, abandonné momentanément avec intention. Le feu de notre artillerie, les manœuvres brillantes qu'exécutèrent, avec autant de science que de bravoure, les généraux Verdier et Legrand, anéantirent les Russes, qui, dans ces trois jours, eurent à pleurer quatre mille hommes laîssés sur le champ de combat, et trois mille prisonniers. Nous leur enlevâmes quatorze canons et treize drapeaux. Cette bataille est connue sous le nom de la position d'Oboriaszina.

» Ce qu'il y eut de plaisant, c'est que les Russes chantèrent dans toutes leurs églises deux *Te Deum* en l'honneur de ces deux derniers succès prétendus remportés sur nous.

» De son côté, le maréchal Macdonald, duc de Tarente, se montrait digne de ses collègues. Le

général russe Essen, gouverneur de Riga, le voyait s'approcher avec une vive inquiétude. Déjà le 18 juillet, une division qu'on lui envoyait en reconnaissance, sous les ordres du général Lewis, chargé de reconquérir Baousk et toute la ligne de l'Aa, avait été battue par notre allié le colonel Rocder, aide-de-camp de mon frère le roi de Prusse. Néanmoins l'ennemi, très-supérieur, se maintenait à Eckau.

» Le duc de Tarente fit attaquer cette ville par les généraux prussiens Crawert et Kleist, qui en firent sortir Lewis, leur adversaire, après un combat opiniâtre, et qui, également, furent vaincus à Schlock et contraints de renoncer à la navigation de l'Aa. Ces deux armées ne firent plus rien d'important pendant une vingtaine de jours. Le prince de Schwartzenberg d'autre part et à la tête du corps autrichien, gagna, appuyé de la haute habileté du général Regnier, la bataille de Gowdetcha, le 12 août.

» Pendant que l'aile droite se signalait ainsi, le centre et l'aile gauche se reposaient de leurs fatigues en attendant que je les remisse en légère. *Ma garde* et *le quartier-général* étaient à Witepsk; le *premier corps* était, le 8 août, à Dubrowna, en delà du Dnieper; le *deuxième* à Rielork, sur la Drisla; le *troisième*, à Liozna; le *quatrième*, à Suraj, etc.; le *cinquième*, à Mohilow; le *sixième*, à Polotsk; le *septième*, avec les Autrichiens, arri-

vait de Slonim ; le *huitième*, à Orscha ; le *neuvième*, campé sur la Vistule ; le *dixième* observait Riga et Dünaburg ; le *onzième* s'organisait à Stellin. Enfin, la cavalerie tout entière se trouvait postée avec le roi de Naples, son chef suprême, à Rudnia, d'où ils surveillaient Inkowo, occupé par les troupes avancées russes.

» Le 8, mon élégant Sébastiani fut battu par Platow, l'hetman des Cosaques. Il perdit là comme en Espagne, plusieurs canons, cinq cents prisonniers, et son revers fut dû à ses manœuvres inhabiles.

» Cependant le czar s'approchait du théâtre de la guerre. Il arriva le 24 juillet à Moscow : il leva dans cette ville quatre-vingt mille combattants et quinze cent mille roubles pour les armer et les vêtir. Les autres provinces suivirent peu à peu ce noble exemple, qui allait augmenter de cinq cent mille combattants l'armée russe. Le fanatisme religieux, ce pouvoir formidable qui change en forts les faibles, et qui fait faire des prodiges de valeur aux plus timides, vint à son tour enflammer les Russes. Voici que les patriarches, les archimandrites, les évêques, les prêtres séculiers et les moines, rivalisent de prédication et d'enthousiasme. A les entendre, cette guerre est sacrée, les Français sont des impies qui viennent en sacrilèges profaner les autels et les temples du Seigneur. On bénit pompeusement des drapeaux,

on reproduit des miracles oubliés. Les anges se prononcèrent, dit-on, pour les Russes, et les Français furent doublement excommuniés.

» Il ne faut pas rire de l'emploi de ces leviers terribles, lorsqu'on s'en sert parmi des nations encore loin de la civilisation parfaite. Il est certain que dès cette circonstance, la Russie fut soudainement soulevée contre moi. Les vieillards, les enfants et les femmes me maudirent; les hommes faits ne doutèrent plus que la mort sur un champ de bataille ne fût pour eux le purgatoire expiateur. Dès lors tous devinrent des héros, et les actes les plus mémorables de dévouement en cette fatale cause, se comptèrent par nombre immense, et nous amenèrent jusqu'au milieu des flammes vengeresses de Moscow...

» En même temps et le 16 août, une proclamation de l'Empereur Alexandre annonça la paix déjà conclue avec l'Angleterre, car la marine militaire de la Grande-Bretagne avait, dès le 20 juillet précédent, concouru avec celle de Russie pour la défense de la place maritime de Riga.

» Les ennemis, ravageant tout le pays qu'ils abandonnaient, ne nous laissaient que la famine. Il fallait donc réunir des approvisionnements immenses, et ce fut la cause réelle de mon inaction dans un moment où il semblait que je ne devais aller qu'à marches forcées. Aussi, dès que les magasins furent remplis, je repris l'offensive, et cepen-

dant je voyais avec effroi ma belle armée diminuée déjà de moitié, sans avoir presque combattu, par ces maladies cruelles et trop communes, suites inévitables des mauvaises eaux, de la méchante nourriture et de l'indiscipline, funeste état coutumier des étrangers dans une terre ennemie et conquise. C'est ainsi que nous étions traités partout, partout à tel point on nous haïssait, et cela certes sans motif, puisque ma présence, par exemple, devenait une sauve-garde, et que mes fourriers du palais donnaient chaque soir aux domestiques de la maison où je m'étais arrêté, neuf cents francs en dédommagement des provisions fournies et du bruit occasionné.

» Enfin, craignant que mon armée ne s'affaiblît trop, je me déterminai donc à reprendre l'offensive et à marcher sur Smolensko, où je savais que je rencontrerais l'armée russe. En conséquence, tous les corps s'ébranlèrent dès le 10 août, et se portèrent à la gauche du Dnieper. Les Russes, de leur côté, se rendirent à Smolensko, où nous les rejoignîmes. Le 14 et le 16, et à l'aube, Grouchy chassa deux régiments de Cosaques. Un nouveau succès en notre faveur eut lieu le 15 à Liady, en avant de Krasnoy, où le roi de Naples, soutenu par le maréchal Ney, tua, blessa ou prit mille hommes et huit canons au général russe Newerowski. Le 15, mon quartier-général fut à Korysnia. Le 16, le maréchal Ney atteignit le premier Smolensko.

» C'était une ville ancienne et forte, garnie de murailles de dix pieds d'épaisseur, hautes de vingt-cinq, et flanquées de grosses tours garnies d'artillerie de siège, aussi bien que les remparts. En outre de la population, l'armée russe y avait renfermé trente mille hommes. Le reste était sur la rive droite du Dnieper, et communiquait avec la ville par trois ponts construits en aval de Smolensko. Barklai de Tolly, Bagration, étaient là, et l'ordre du czar voulait que l'on y livrât bataille.

» Je montai à cheval : je reconnus la ville et les positions extérieures, puis j'établis ainsi l'ordre du combat : ma gauche militaire fut commandée par le duc d'Elchingen; ma droite, par le prince Poniatowski; le prince d'Eckmülh au centre, et la garde impériale en réserve de celui-ci, en avant de Iwanowskoe, où je me tins de ma personne. Le prince Eugène était posté en réserve de la droite, ainsi que la cavalerie du roi Murat. Les Russes, en opposite, occupaient les deux côtés de la rivière et les mamelons qui s'élèvent au dessus de la partie basse de la ville; divers corps les renforcèrent successivement.

» Le 10, il n'y eut que des escarmouches. Le 17 on s'attaqua décidément; et pour répondre à l'impatience française, dont les cris demandaient la bataille, je fis savoir au prince Poniatowski qu'il eût à la commencer. La cavalerie du roi de Naples, la division Bruyères, suivirent ce mouve-

ment, et je fis appuyer le tout d'une batterie de soixante pièces de canon, établie sur le plateau de Sbolda-Raczenka, dont nous chassâmes les Cosaques. Elle foudroya si bien l'ennemi, qu'elle le contraignit à changer de position.

» Le maréchal Davoust s'ébranla aussi avec les divisions Desaix, Compans, Gudin et Friant. La canonnade, la fusillade, furent vives sur ce point, et après une résistance opiniâtre, à cinq heures du soir les faubourgs furent enlevés malgré l'artillerie russe. Les Français marchèrent jusque sur la bouche des canons, et repoussèrent les ennemis à la baïonnette. Ce fut un fait d'armes admirable.

» Le feu continuait : nous voulions emporter la ville, et Barklai voulait la conserver jusqu'à la nuit, afin de donner à Bagration le temps de se porter sur Dorogobuj. Le combat sanglant se maintint tout le soir et pendant la nuit entière. L'habileté du général d'artillerie Sorbier me servit beaucoup. Barklai, épouvanté et craignant de perdre six divisions, évacua Smolensko vers sept heures. A une heure du matin, les Russes avaient passé le Dnieper, après avoir mis le feu aux quartiers principaux avec une barbarie atroce. A deux heures nous tentâmes l'assaut, et sans avoir éprouvé de résistance, entrâmes dans la ville, où nous trouvâmes deux cents pièces de canon. Quatre mille Russes, avec les généraux Skalon et Balla, y périrent. Ils eurent sept mille blessés, dont deux

mille prisonniers. Notre perte s'éleva à douze cents morts, dont le général polonais Grabouski, et à trois mille blessés, dans ce rang les généraux Zayoncheck, Grandeau et Daltors.

» Ce grand succès pour les Français fut changé à Saint-Pétersbourg en une victoire russe, dans laquelle nous aurions eu vingt mille morts, et des régiments entiers auraient mis bas les armes, trois régiments de Cosaques ayant battu le roi de Naples, etc., etc. Ces causes furent démenties par ma marche triomphale sur Moskow.

» Le 19, au combat de Valutina-Gora, nous remportâmes une autre victoire. Elle eût été complète si le duc d'Abrantès eût pris part au combat, mais attardé par divers incidents, il laissa à cinq divisions russes le loisir de se sauver. Là mourut du trépas des héros le général Gudin, vrai chevalier français, et qui possédait un cœur de géant dans l'enveloppe d'un vrai pygmée : sa taille était à peine de quatre pieds dix pouces. Certes on pouvait lui appliquer le beau vers :

Et dans un faible corps s'allume un grand courage.

» Nous le vengeâmes par mille Russes tués ou blessés : plusieurs de leurs généraux y laissèrent aussi la vie. Notre perte ne dépassa pas trois mille morts ou blessés.

» Le 20, je passai en revue mes nobles et braves troupes, cette pépinière de maréchaux. A la vue

de ces hommes de bronze, simples comme des enfants et valeureux comme des lions, je ne pus me retenir de dire :

« Ah ! je poursuivrai mes avantages : avec de tels soldats on doit aller au bout du monde, et Londres et Moskow ne sont pas si loin ! »

» Les Russes, défaits de manière à ne pas changer cette fois leur déroute en victoire, se mirent à fuir sur Borodino. Ce fut là que l'opinion de la nation moscovite et celle surtout de son clergé, contraignirent le czar à investir le feld-maréchal Kutusow du commandement suprême des deux armées de l'ouest. Ce fut un double et cruel affront pour Barklai de Tolly et pour Bagration. Au reste, le nouveau venu, peu estimé de son souverain, a dû aux éléments toute la part de gloire qu'il s'attribue dans la campagne de 1812.

» Je passe sous silence le combat de Swolna, du 17 août, où le duc de Reggio fut grièvement blessé. La bataille de Polotsk, le 18, où nous perdîmes les généraux Deroi et Sierbein, et où furent blessés les généraux Verdier et Raglowich ; les combats de Grafenthal, le 26, et d'Olaï. Je ne m'arrête qu'aux faits principaux.

» Je me dirigeai vers Moskow, que j'allais atteindre, et jusque là il me semblait que les Russes n'avaient pas fait ce qu'ils devaient faire. Je désirais mieux que Smolensko, lorsque j'atteignis, le 5, les rives de la Moskowa, rivière qui a donné

son nom à la capitale, et peut-être à la nation des Moskovites; là, enfin, l'ennemi se présenta avec une masse imposante: Kutusow le commandait, et son centre obéissait à Bennigsen. Kutusow avait fait construire, à cent toises en avant du village de Chivarino, une redoute formidable qu'il fallut emporter dès le 6 septembre, tant son feu nous était meurtrier. Le général Compans, avec sa division, prit ce soin. Trois fois vainqueurs, trois fois repoussés, les Français s'emparèrent enfin de cette batterie, qui vomissait le feu et la mort. Elle avait fait un mal immense : elle avait tué plus de mille des nôtres. Et moi, ayant demandé au colonel du 61e ce qu'était devenu son deuxième bataillon, il me répondit:

« Sire, il est resté dans la redoute. »

» A deux heures du matin, le 6, et déguisé, je parcourus le front des Russes. Je vis que leur gauche, trop resserrée, était le côté faible. Je me déterminai à frapper sur ce point: un grand succès devenait nécessaire pour abattre l'orgueil des ennemis, et pour les amener à la paix. Je fis mes dispositions en conséquence. Kutusow, de son côté, faisait promener dans les rangs de ses soldats une image miraculeuse de saint Serge, et leur distribuait une proclamation folle, dirigée contre moi uniquement.

» Les fatigues, les combats partiels, les maladies, avaient diminué les deux armées, ainsi que

les garnisons à laisser en arrière. Nous n'avions mutuellement que cent trente mille combattants, mais les Russes touchaient à leur capitale, et nous étions à cinq cents lieues de la mienne. Une déroute devenait pour moi décisive, et je n'avais de salut que dans le succès. Hélas! si je l'obtins, ce fut le dernier.

» Le 7, à trois heures du matin, j'étais sur pied, et j'inspectais encore la position prise depuis le 5. Tous les maréchaux qui commandaient sous moi vinrent prendre mes ordres. A cinq heures et demie, le ciel rayonna aux feux d'un soleil pur. A sa vue, je m'écriai :

« Ah ! c'est le soleil d'Austerlitz. »

» Des cris joyeux en acceptèrent l'augure. Je m'avançai en dehors des colonnes ; je fis battre un ban, et je fis lire au milieu de chaque régiment la proclamation suivante :

« SOLDATS,

» Voilà la bataille que vous avez tant désirée. » Désormais la victoire dépend de vous : elle nous » est nécessaire ; elle nous donnera l'abondance » de bons quartiers d'hiver et un prompt retour » dans la patrie. Conduisez vous comme à Aus- » terlitz, à Friedland, à Witespk, à Smolensko ; » que l'antiquité la plus reculée cite avec or- » gueil votre conduite dans cette journée, et que » l'on dise de vous : *Il était à cette grande bataille* » *sous les murs de Moskow.* »

» J'achevais, et de tous côtés s'élevèrent les cris de *vive l'Empereur ! en avant, victoire à la France.* De pareils hommes, en effet, ne pouvaient être vaincus que par les éléments.

» A six heures du matin, le général Sorbier fit tirer un coup de canon, qui devint le signal de la mêlée. Cent vingt autres bouches à feu, placées à notre extrême gauche, lui répondirent. Les princes Poniatowski, d'Eckmülh, Eugène ; le roi de Naples; les généraux Friant, Compans, Desaix, Bernetti, Delzon, Morand, Gérard, Broussier, Poitevin, Nansouty, Montbrun, Grouchy, Foucher, Dufour, Plauzonne, Ornano, Auguste de Caulaincourt, Bruyères, Saint-Germain, Pajol, Paultre, Chouard ; les maréchaux commandants ; tous se signalèrent, tous se distinguèrent dans cette journée mémorable, où aucune faute ne fut commise ; où la vaillance, où l'habileté de chacun, concourut au succès universel. Jamais on ne vit un plus bel ensemble. Le colonel Charrière, du 57e, se fit distinguer avec son régiment parmi cette multitude de beaux faits. Toutes les armes rivalisèrent de zèle, de courage et d'intelligence.

» Les Russes, en retour, se battirent en braves gens : il fallut des Français pour les vaincre en cette circonstance. Le triomphe, opiniâtrement disputé, fut acheté par de grands sacrifices, mais enfin, à la nuit, la déroute des ennemis fut complète. On tira ce jour plus de cent-vingt mille

coups de canon des deux côtés. Les Russes perdirent soixante pièces d'artillerie et plus de trente mille hommes tués ou blessés. Le prince Bagration, les généraux Koulaïkoff, les frères Toutchkoff, n° 1 et 4, restèrent sur le champ de bataille. Trente de leurs généraux furent en danger de vie. On leur fit cinq mille prisonniers, deux généraux étaient au rang de ceux-ci.

» Mon armée fut presqu'autant maltraitée : elle n'eut pas moins de vingt-neuf mille morts et treize mille blessés. Avec ceux-ci l'on compta le prince d'Eckmülh, les généraux Compans, Desaix, Rapp, Morand, Friant, Nansouty, Grouchy, Latour-Maubourg, La Houssaye. J'y vis mourir le brave Montbrun, que je pleure encore, et avec lui, méritant de pareils regrets, les généraux Compère, Plausolles, Romeufs, Marion, Lepel, Auguste de Caulaincourt et Labanère.

» Certes, si chacun fit son devoir, ce fut dans cette circonstance. Je ne demeurai pas en arrière du mien ; je profitai de tous mes avantages, j'utilisai toutes les fautes de l'ennemi, et plusieurs fois je m'exposai dans la mêlée en simple soldat. L'armée se plut à me rendre justice.

» Mais ce qui outrepassa les bornes du ridicule, fut le bulletin gascon ou plutôt véritablement russe, par lequel Kutusow annonça *sa victoire complète* remportée à Borodino, car c'est le nom que les Russes donnent encore à cette bataille; il

y disait : « L'armée française a été taillée en » pièces, et la garde impériale est détruite ; j'ai » pris cent pièces de canon, tué seize mille hom- » mes, fait vingt mille prisonniers, entre autres » le prince Eugène, le prince d'Eckmülh, le duc » d'Elchingen, » etc., etc. Et tandis qu'à Moscow on chantait le *Te Deum* en remercîment de la délivrance de l'Empire russe, le vaincu (l'Empereur des Français) faisait insulter déjà par ses enfants perdus les alentours de cette capitale moscovite. Croirait-on, enfin, que Kutusow reçut le bâton de feld-maréchal et un présent de cent mille roubles ; c'était récompenser à haut prix une défaite. Quant à moi, je donnai avec plus de justice à Ney le titre de prince de la Moscowa, pour rappeler la part éclatante qu'il venait d'avoir à cette victoire (1).

(1) Je transcris ici la proclamation du prince Kutusow à son armée avant la bataille de la Moskowa. Elle donnera une idée de l'éloquence russe.

« Frères et camarades :

» Vous voyez devant vous, dans cette image sacrée du saint objet de votre admiration, un appel qui vous crie hautement de vous lever tous avec fermeté contre le tyrannique perturbateur du monde. Non content de détruire l'image de Dieu dans la personne de millions de ses créatures, ce tyran universel, cet archi-rebelle à toutes les lois divines et humaines, pénètre à main armée dans vos sanctuaires, les souille de sang, renverse vos autels, foule aux pieds vos têtes, et expose la vraie crêche

» Le bulletin de Kutusow ne rassura pas pourtant le gouverneur de Moscow, le comte Rostopchin. A la première nouvelle qu'il eut de la bataille, il fit partir secrètement les archives de l'Empire, celles de la noblesse, et les trésors du Kremlin; il fit avertir le clergé et les gens de qualité d'en faire autant; et ce soin rempli, il organisa rapidement sa légion d'incendiaires. En même temps, il faisait afficher les plus bizarres proclamations (1).

du Seigneur (consacrée dans cette sainte enseigne de notre église), aux profanations des accidents, des éléments et des mains sacrilèges. Ne craignez donc pas que ce Dieu, dont les autels sont insultés par ce vermisseau que sa toute-puissance a tiré de la poussière, ne craignez donc pas qu'il ne veuille point être avec vous, qu'il ne veuille point placer son vouloir en avant de vos rangs, et qu'il ne combatte pas son propre ennemi avec l'épée de l'archange Michel.

» C'est dans cette croyance que je vais combattre et vaincre; c'est dans cette croyance que je combattrai et mourrai, sûr que mes yeux expirants verraient la victoire. Soldats ! je vous le dis, pensez au sacrifice de vos cités consumées par les flammes; pensez à vos femmes, à vos enfants, qui réclament votre protection, songez à votre Empereur, à vos seigneurs, qui vous considèrent comme le nerf de leurs forces; et demain, avant le coucher du soleil, tracez sur le sol de votre patrie les caractères de votre foi et de votre fidélité avec le sang de l'agresseur et de ses guerriers. »

(1) En voici une : elle fera juger des autres.

« Le prince Kutusow, afin d'aller se réunir plus tôt aux » troupes qui venaient le joindre, a quitté Mojaïk pour » occuper un endroit fortifié, où il est probable que l'en- » nemi ne se présentera pas de sitôt. On a envoyé au » prince quarante-huit canons et des munitions. Il dit » qu'il défendra Moscow jusqu'à la dernière goutte de » son sang, et qu'il est prêt à se battre même dans les » rues de cette ville. On a fermé les tribunaux; mais que » cela ne vous inquiète pas, mes amis, il faut mettre les » affaires en ordre; nous n'avons pas besoin de tribunaux » pour faire le procès au scélérat. Si cependant ils me » devenaient nécessaires, *je prendrai les premiers jeunes* » *gens* de la ville et de la campagne. Dans deux ou trois » jours je donnerai le signal (de quoi?). Armez-vous bien » de haches et de piques, et si vous voulez faire mieux, » prenez des fourches à trois dents : les Français ! *les* » *Français ne sont pas plus lourds qu'une gerbe de blé.* De- » main j'irai voir les blessés à l'hôpital de Sainte-Cathe- » rine; j'y ferai dire une messe et *bénir de l'eau* pour leur » plus prompte guérison. *Pour moi je me porte bien. J'a-* » *vais mal à l'œil, et maintenant je vois bien des deux.*

Comte ROSTOPCHIN. »

Le 12 au soir, il fit afficher les phrases suivantes :

« Je pars demain pour me rendre auprès de S. A. le » prince Kutusow, pour prendre conjointement avec lui » les mesures pour exterminer nos ennemis.

» Nous renverrons au diable ces hôtes, et nous leur fe- » rons rendre l'âme.

» Je reviendrai pour le dîner, et nous mettrons la main » à l'œuvre pour exterminer ces perfides. »

SOIRÉE XLIII.

Prise et incendie de Moscow, avec nos derniers revers en Russie, racontés par Napoléon. — Détails curieux. — Révélations touchant Murat. — Récit des malheurs affreux de la retraite. — Héroïsme du prince Eugène. — Combats glorieux. — Bons conseils du colonel Pelet. — Arrivée sur la Bérésina. — Récit du sieur Réné Bourgeois. — Même récit extrait des *Victoires et Conquêtes*. — Fragments du 29e bulletin. — Napoléon journaliste.

PRISE ET INCENDIE DE MOSCOW-LA-SAINTE,

AVEC NOS DERNIERS REVERS EN RUSSIE,

RACONTÉS

PAR S. M. L'EMPEREUR ET ROI NAPOLÉON.

« Jusque là, Messieurs, poursuivit l'auguste narrateur, vous devez convenir avec moi qu'il ne m'avait pas été possible, sans me faire un tort immense, de reconstituer dans sa plénitude le royaume de Pologne; la politique et la nécessité m'en commandaient l'ajournement à une époque

plus heureuse, et j'obéissais à cette divinité qui porte des coins de fer, en signe de sa puissance irrésistible. Ainsi, ma volonté était enchaînée tant que mon œuvre ne serait pas menée à bout.

» Maintenant, et dorénavant, les circonstances imprévues, une catastrophe épouvantable dont je vais vous faire le récit, m'interdirent sans retour la possibilité de faire ce qui malheureusement n'était déjà plus en mon pouvoir. Vous le savez, Messieurs; l'histoire fatale de ma chute, hélas! sans seconde, a trop fait de bruit pour que vous n'en connaissiez pas les circonstances majeures; néanmoins, j'éprouve un tel besoin de vous convaincre, je sens une telle fantaisie de me rappeler ces époques de douleur, que je vais ici poursuivre mon récit :

» La bataille de la Moscowa, malgré les bulletins insensés de Kutusow et les proclamations folles de Rostopchin, me livrait l'entrée de la ville sainte. Le dernier ne le comprit que trop, et dans son désespoir, il médita le plus grand acte de destruction moderne, et il consomma la ruine de sa patrie, afin d'opposer une barrière infranchissable au vainqueur.

» L'incendie de Moscow est un fait unique dans l'histoire moderne, ainsi que l'est celui de Rome dans l'histoire ancienne. L'accomplissement de celui-ci livre à jamais à la postérité, le nom de Néron chargé d'infamie, et je ne serais pas étonné

que, trompé par une fausse apparence de grandeur malentendue, l'avenir, au contraire, ne placât le nom du comte Rostopchin parmi ceux dignes de sa vénération et de ses applaudissements, tant il est facile d'en imposer aux hommes lorsque l'on s'enveloppe de fausseté ou d'hypocrisie.

» Rostopchin, trop informé de ma marche victorieuse vers la ville sacrée, traîna lui-même sur la place du Kremlin un de ses compatriotes dont la faute unique était d'avoir traduit pour un ami, dans le mystère de l'intimité, une gazette saxonne qui racontait franchement notre course rapide vers le cœur de l'Empire moscovite, et désignait la position des corps divers de notre armée.

» Cet infortuné fut condamné au supplice horrible et triple de la mutilation des pieds, des mains, du nez, des oreilles, du pal et du bûcher, que l'on alluma autour du pieu de fer qui lui traversait le corps en lui déchirant les entrailles. Lorsque la populace eut été bien animée à ce spectacle effrayant, il fit ouvrir les prisons, en retira tous les assassins, les faux monnoyeurs, les empoisonneurs, les parricides, les voleurs de grandes routes, en un mot, toute la lie de la nation, et les fit conduire devant lui; là, pressant leurs mains sanglantes dans les siennes également impures :

« Quant à vous autres, mes frères, dit-il, vous

avez commis quelques crimes, mais vous n'en êtes pas moins au fond d'excellents, de vrais Moscovites, prêts à expier vos fautes en servant dignement votre pays. » Il achève, les attire en secret, leur dicte ses volontés, les leur explique, et leur remet les torches qui doivent ruiner cent mille familles.

» Non, il n'y a eu dans cette détermination affreuse rien de national, rien de patriotique, rien d'ensemble surtout; cet embrasement ne fut pas l'effet du dévouement des Moscovites, mais de la seule fureur du comte Rostopchin. Les Russes y prirent si peu de part, que dans toutes leurs relations premières de cette catastrophe immense, ils en accusent les Français uniquement, et rien qu'eux seuls.

» Après la victoire décisive de la Moscowa, le roi de Naples, en vertu de mes ordres, se mit à suivre l'ennemi en pleine fuite sur tous les points. Ce même 8, et le reste de l'armée classé en trois colonnes, je me dirigeai vers Moscow. Diverses affaires peu importantes eurent lieu entre mon avant-garde et l'arrière-garde russe. Le 9, eut lieu le combat de Mojuisk résolu encore à notre avantage. Le 14, à une heure après midi, nous atteignîmes la capitale de toutes les Russies.

» Le 12, la cavalerie française prit possession de Moscow; le Kremlin, ce palais antique des

czars, cette forteresse sombre et menaçante, me fut ouverte sans coup férir, je m'y établis le même jour.

» Dirai-je ma surprise, lorsqu'en approchant de la ville sainte, je ne vis venir à moi ni les autorités locales, ni les principaux habitants, ni même le clergé, c'était l'unique fois où les capitales conquises se dispensaient de ce cérémonial des vaincus. J'en ressentis une impression pénible, mon triomphe pesa sur moi d'un poids lourd et inconnu; je ne sais quel pressentiment étouffant vint glacer mon sang autour du cœur, mais ce qu'il y a d'assuré, c'est que celui-ci fut comme oppressé à une heure où certes, en toute autre occasion, il se serait dilaté dans la plénitude de la victoire.

» Fut-ce également par l'effet de la même impression, mais il me parut qu'autour de moi la joie n'était pas franche, et qu'un doute pénible s'y mêlait; mes maréchaux, mes courtisans, éprouvaient plus de surprise de se voir dans Moscow, que d'allégresse de leur beau succès.

» Cette ville était inanimée, ses cinq ou six cent mille habitants avaient pris la fuite comme des insensés, ou avaient été entraînés par la terreur que leur inspirait la terreur de Rostopchin. Partout on rencontrait des témoignages sinistres de leur départ précipité : les portes des hôtels et des magasins étaient ouvertes, laissant apercevoir

dans les cours et dans les salles basses des ballots, des paquets à demi-emballés, qu'on n'avait pas eu le loisir de transporter hors de notre sphère d'activité.

» Là sans doute, s'offrait un butin immense qui devait récompenser le soldat français de tant de combats et de fatigues; là on signalait des magasins immenses remplis à comble d'approvisionnements, qui feraient enfin cesser la disette parmi nous. On ne concevait ni cette fuite universelle, ni ce délaissement absolu. Cette abondance, ce luxe sans égal, promettaient de telles richesses, que, ne pouvant pas croire à leur réalité, on s'imaginait être sous la puissance d'un songe imposteur qui ne tarderait pas à disparaître pour nous remettre en présence de la vérité.

» Nous ne nous trompions pas, le rêve existait en effet, et notre réveil allait être épouvantable.

» Dès le même jour de notre entrée, cinq à six mille brigands, enrégimentés par Rostopchin, et munis chacun de haches, de mèches souffrées, de fusées, d'étoupes goudronnées, et de tout ce qui devait servir à ce terrible forfait, s'étaient répandus dans la ville, et avaient, pour commencer l'œuvre infernale, mis le feu à l'hospice des enfants-trouvés, débutant ainsi par le plus abominable des crimes. Les Français se hâtèrent d'y porter du secours.

» Mais le 15, le feu reparut en plusieurs lieux,

et l'on n'espérait pas de pouvoir lui commander, lorsque dans la nuit suivante, et pendant la durée du 16, tous les quartiers de Moskow prirent feu soudainement.... Oh ! pour cette fois, la cause de cet incendie fut trop bien connue; et on devina ce qui allait en résulter.

» Un vent de nord-est impétueux et puissant, ministre sans doute d'une haute colère, s'éleva violent et bientôt furieux ; ses bouffées, ses raffales tumultueuses, alimentèrent le brasier colossal, et la ville, au point du jour, ne fut plus qu'un océan de flammes.

» Qui pourra peindre, même après en avoir été le témoin, cette manifestation visible d'un châtiment divin ? ces rues entières, paisibles, d'abord obscures dans leur solitude, et tout à coup s'illuminant par mille et mille jets de flammes qui s'échappaient spontanément des fenêtres, des portes et des toîts ; chacune bizarre dans son développement natif, chacune diversement colorée, en raison des nombreux aliments où elle prenait la vie et l'éclat ?

» Les huiles de toute espèce, les vins de tous pays, les eaux-de-vie, le soufre, le nitre, l'alun, le camphre, la poix-résine, les graisses, les tonnes remplies de stokfiche et de poissons salés; les étoffes de cent matières, les draps, les pelleteries, et tout ce que présentaient de combustible les emmagasinements du commerce mos-

kovite; et puis tant de maisons, tant d'hôtels même, construits en sapins, et autres bois résineux, servirent fatalement à accroître, dans une progression épouvantable, ce nouveau feu du ciel qui consumait si précipitamment une des Babylones modernes.

» En vain mon armée entière tenta de combattre ce nouvel ennemi, les efforts de cent mille hommes ne purent rien contre la flamme allumée par le courroux des cieux. Elle se jouait des obstacles qu'on cherchait à lui opposer, elle s'échappait tout à coup par mille ouvertures, des lieux où l'on avait cru la comprimer. Opiniâtre, fougueuse, elle s'avançait en pétillant, en sifflant, en grondant; ici, elle étreignait de ses bras ardents une vaste église; là, elle s'attachait aux murailles d'un palais, dont elle tardait peu à dépasser le faîte. On la voyait s'enlacer en longue couleuvre brûlante, contre les flancs arrondis d'une tour, l'environner de ses orbes radieuses, et bientôt s'épandre sur la cime crénelée, en girande flamboyante. L'édifice ainsi attaqué criait, s'entr'ouvrait, chancelait comme un homme ivre, et enfin s'écroulait avec un horrible fracas.

» De temps en temps, on entendait une détonation violente, c'était un magasin à poudre qui sautait en l'air, en jetant de tous côtés des obus, des bombes chargées, qui à leur tour crevaient avec un bruit désespéré. Les canons des rem-

parts, ceux du Kremlin, se déchargeaient eux-mêmes par l'effet de la chaleur inévitable.

» Le feu courait sur l'aile du vent, les quartiers oubliés par les incendiaires ne l'étaient point par l'incendie qui venait à eux. De même que le tigre affamé court à sa proie, temples, édifices particuliers ou publics, monuments des arts ou érigés à l'humanité souffrante, aucun ne fut épargné par ce terrible élément, qui dévora, dans sa faim de démon, d'innombrables richesses. Les meubles, les tableaux, les statues, les objets d'orfèvrerie, si communs dans un pays où le luxe est tout d'ostentation, et que sept à huit siècles avaient accumulés dans cette ville, disparurent en un ou deux jours. A peine si on en sauva la trois centième partie.

» Le 20 septembre vit le terme de ce désastre, et le feu ne s'arrêta que lorsque l'aliment lui fit faute. Pendant cette funeste semaine, les agents de tant de crimes, égarés par une rage forcenée, ne s'arrêtèrent pas non plus. Trois mille furent saisis s'occupant de leurs fonctions exécrables; cinq cents, punis par la justice militaire, tombèrent fusillés, en holocauste indigne; le reste, gardé pour plus tard, et pour qu'ils répétassent à haute voix ce qu'ils avouaient dans leur interrogatoire : qu'ils étaient les satellites de Rostopchin. Les autres, au milieu de nos désastres, finirent par périr misérablement.

» De quatre mille maisons en pierre, deux cents existaient encore; des huit mille en bois, cinq cents restaient, et encore endommagées. Sur seize cents églises existantes encore le 12 septembre, la moitié était retrouvée le 21, et celles-ci devaient presque toutes être réédifiées. Dans les hôpitaux et ailleurs, vingt-cinq mille malades ou blessés, furent livrés par leurs compatriotes, au supplice du feu. Il ne resta pas un magasin public ou particulier, intact; et toutes les manufactures furent détruites; il n'y en eut pas une seule sauvée de la furie de l'élément destructeur.

» J'étais au Kremlin, et je puis dire que je m'y vis assiégé par la flamme; elle gagna peu à peu, malgré tout ce que fit l'armée, les environs de ce palais; puis non retenue, et maîtresse de l'espace, elle l'encercla d'une quadruple circonvallation de flammes; et je me vis sur le point d'être canonné et mitraillé par ma propre artillerie. Car, par peur d'une attaque inopinée et nocturne des Cosaques aventureux, on avait chargé nos bouches à feu, et bientôt on ne put plus les approcher pour les décharger; elles aussi firent leur explosion.

» Je dus enfin me déterminer à fuir devant cet ennemi invincible; j'avais trop attendu ne le connaissant pas assez; déjà il s'était logé de tous côtés, et je le répète, il enceignait le Kremlin à triple et quadruple rang de muraille vivante et

flamboyante. Déjà aussi, et portées par le vent déchaîné, de grosses flammèches, une pluie de feu, tombaient sur les terrasses et sur les dômes verts et dorés du Kremlin. Plus d'une coupole aux formes orientales, ou fumaient ou s'embrâsaient; il n'y avait pas de temps à perdre, et la honte de la retraite devait céder à la nécessité. Je quittai le Kremlin et fus m'établir hors de la ville, au château impérial de Pétrowsko.

» Cependant, et malgré les soins coupables de l'ennemi, tous les approvisionnements de guerre, de vivres, et de marchandises, ne furent pas perdus. La situation des caves qui les contenaient, en préservèrent des parties majeures. Ainsi, par exemple, on déterra ou retrouva en divers lieux cent cinquante canons, soixante mille fusils, sept cent mille projectiles, quinze cent mille cartouches, quatre cent milliers de poudre, etc. Le duc de Trévise fut nommé gouverneur de la ville; et le général Durosnel, commandant.

» Les divers corps campèrent autour de Moskow, et prirent le repos dont certes ils avaient bon besoin. Après les instants donnés à un premier établissement, qui avait lieu au milieu d'une catastrophe pareille, je crus que le czar, effrayé de tant de désastres qui l'accablaient plus que moi, serait charmé de recevoir des propositions de paix, au lieu d'endurer l'humiliation de

la demander lui-même. En conséquence, j'envoyai, le 5 octobre, le général Lauriston, vers l'Empereur Alexandre.

» Ici, j'en conviens, je fus joué; on m'amusa par des négociations perfides; et dans le temps que je croyais à la sincérité du czar, il recrutait ses armées, il négociait avec l'Autriche et la Prusse, et attendait, pour m'attaquer, la venue de l'hiver qui se retarda cette année; autre leurre dont je ne fus que trop la victime; et pour m'achever, la paix conclue inopinément entre les Russes et la Turquie, ce que je ne sus que lorsque je devais en ressentir le contre-coup sans pouvoir le parer, acheva de mettre au pis ma situation.

» Toutes les mauvaises nouvelles m'arrivèrent à la fois: celle de ce traité fatal, celle qui m'annonça la retraite du prince de Schwartzenberg, qui avait été contraint, disait-il, de se rejeter dans la Gallicie; celle de la bataille du 18 octobre, gagnée par Kutusow, sur le roi de Naples. J'appris en outre que les munitions, que les vivres manquaient ou venaient difficilement; des rapport véridiques m'apprirent encore que l'Allemagne toute entière, la Prusse, la Suède, le Danemarck même, et l'Italie en avant de tous, étaient sourdement excités. On me manda de Paris, que des partis comprimés, et que je croyais détruits, se relevaient en secret, mais pouvaient devenir

hostiles. Enfin la neige qui, pour la première fois, tomba autour de nous le 13 octobre, et la gelée à glace qui la suivit de près, tout cela me détermina à une prompte retraite.

» Ce fut une résolution qui me coûta cruellement, vous pouvez le croire ; je comprenais tout ce qu'allait perdre mon auréole de gloire à ce retour, sans traité préliminaire qui le justifiât. J'avais par delà, d'autres sujets de chagrins et d'inquiétudes, j'avais vu dans un de mes proches parents et dans plusieurs de mes grands officiers, des ambitions démesurées qui les portaient à oublier ce qu'ils me devaient. Un roi de ma famille avait obtenu de la faiblesse d'un de mes fidèles, la promesse inconsidérée, si par cas la guerre m'enlevait à mon fils, d'user, en faveur de ce monarque étourdi, de la haute influence que sa place lui donnait dans Paris, pour lui faire obtenir la régence, au détriment de l'Impératrice, et de mes frères Joseph, et Louis (1).

(1) Ceci se rapporte aux intrigues de Murat et de sa femme ; ils voulaient succéder à Napoléon si celui-ci venait à mourir inopinément. La disgrace de Junot provient de ce que, comme gouverneur de Paris, il avait promis à la reine de Naples (Caroline), de proclamer Murat Empereur des Français, si par un évènement quelconque Napoléon perdait la vie. La duchesse d'Abrantès, en indiquant ceci, n'a pas voulu dire tout ce qu'elle savait et que je réserve pour mes mémoires à ce sujet.

» Ces faits que je crayonne seulement, et que vint corroborer l'échauffourée de Mallet, m'inquiétèrent dans les affections de mon âme, tandis que mon amour-propre l'était déjà suffisamment. Je compris que de toutes façons il fallait abandonner la Russie, puisque l'incendie de Moskow empêchait l'hivernage, et me replier sur la Vistule, d'où je pourrais recruter mon armée avec moins d'embarras ; sauf à recommencer en 1813 de meilleure heure, et de sorte à pouvoir parvenir à Saint-Pétersbourg dans les derniers jours de juillet.

» En conséquence de ma détermination prise le 23 octobre, après quarante jours de campement sur les ruines fumantes de Moskow, je donne le signal de l'évacuation de cette ville fatale. Mortier fait sauter les magasins et les remparts intacts du Kremlin; je fais descendre du haut du clocher de l'église principale, la fameuse croix d'Iwan IV, que j'emporte en trophée de la conquête; et nous marchons vers la France. La route était longue à fournir, elle serait étrangement périlleuse.

» Quelques beaux faits d'armes illustreraient cette retraite en son début. Le prince Eugène, ce modèle des fils, des sujets et des princes, le 24, à Mala Jaroslawitz, à trente lieues en deçà de Moskow, n'ayant avec lui que dix-sept mille hommes, repoussa complètement le prince Kutusow,

qui l'attaquait avec vingt mille. Le vice-roi d'Italie fut noblement secondé dans ce jour, par le général Delzon, qui y perdit la vie avec gloire, par les généraux Broussier, Ornano, Pino, Levié, Fontannes, le prince d'Eckmülh, et les généraux Gérard, Compans, etc., etc. Le colonel des chasseurs royaux Peraldi doit aussi avoir sa part d'éloges. Kutusow, craignant que je le forçasse à une bataille générale, se hâta de fuir vers Kalango. Les Russes, à cette brillante bataille, perdirent, ou eurent hors de combat, dix mille soldats environ. Je dis avec joie le lendemain à mon fils d'adoption : « Eugène, l'honneur de cette belle journée vous appartient tout entier. »

» Le même jour, et à Gorodnia, le duc d'Istrie, aidé vigoureusement du général Rapp et du major des dragons de la garde Lefort, sabra sept ou huit mille Cosaques qui avaient tenté de le surprendre.

» Malgré ces succès partiels, je compris que la supériorité numérique des Russes ne me laisserait pas achever tranquillement ma retraite. Je ne tardai pas à être débordé, et il me devint nécessaire de remonter vers Mojaïck pour reprendre à ce lieu la grande route de Moskow à Smolensko, toutes les autres plus rapprochées ne pouvant être suivies sans multiplier des combats qui tendraient par trop à m'affaiblir.

» Le 27, mon arrière-garde était à Borowsk ;

ce jour-là la cavalerie légère du prince Poniatowski se heurta vivement contre l'hetman Platow et ses cosaques; ce chef de barbares perdit un fils en ce moment, et nous fîmes prisonnier le général russe Richkewistz. Le 29, nous étions tous réunis auprès de Mojaïck, moins le cinquième corps; et il fallait sans relâche faire le coup de sabre avec les Cosaques.

» Ici commença notre affreux désastre; la faiblesse des attelages de l'artillerie était désespérante et augmentait prodigieusement les difficultés; à chaque moment il fallait faire sauter des caissons et enfouir des canons, afin de ne pas les abandonner à l'ennemi. La famine, si elle ne se faisait pas sentir, talonnait déjà l'armée, et je voyais avec désespoir le moment où elle fondrait sur nous avec toute sa rigueur. Chaque nuit ajoutait à la vivacité du froid, et cet autre fléau n'était pas moins redoutable; on se chauffait déjà chèrement à la flamme qui consumait nos meilleurs bagages, et alors les bijoux, les pierres précieuses, avaient moins de prix que la plus grossière fourrure.

» La discipline souffrait, l'égoïsme se montrait dans toute sa laideur; chacun pensait à soi et pas à d'autres; on se reculait de ses parents, de ses amis, pour peu que l'on craignît qu'ils ne demandassent le moindre partage de transport, de nourriture, et de couvert.

» Le 3 novembre, le prince Eugène eut à soutenir le combat dit de Wasma, où il fit des merveilles selon son usage; le prince d'Ekmülh le seconda vaillamment selon sa coutume; aussi le prince de la Moskowa, ce brave des braves, ce noble héritier de la bravoure de Lannes et de son titre d'*Achille français*, se multiplia en quelque sorte, combattit partout et partout fut vainqueur. Nous remportâmes l'avantage, chèrement acheté, de cette journée où, si nous perdîmes quatre mille hommes, nous fîmes mordre la poussière à sept mille ennemis.

» Le 6, nous atteignîmes Dorogobuj; alors le froid, qui se maintenait aux environs de huit à dix degrés au dessous de glace, tomba soudainement à dix-sept et dix-huit; des brouillards denses et froids couvrirent le soleil; la bise, entraînant une neige abondante et épaisse, s'éleva et souffla violemment; on ne vit plus trace de routes: champs, fossés, lacs, étangs, tout disparut sous la couche blanche et glacée qui couvrit la terre. Les soldats démoralisés s'isolèrent de leurs compagnies, et marchant irrégulièrement, s'abandonnèrent à toutes les mauvaises actions inséparables de l'indiscipline. Mais bientôt le désespoir s'empara d'eux: ils jetaient leurs armes que leurs membres gelés ne pouvaient plus porter; eux-mêmes, abandonnés, tombaient épuisés et mouraient misérablement. Oh! combien d'actes

répréhensibles et de crimes furent commis, dans le but de se procurer du peu de la nourriture et des boissons échauffantes que quelques-uns avaient en leur pouvoir. Chaque bivouac, chaque cabane enflammée, étaient environnés au matin d'un cercle de cadavres expirés pendant la nuit.

» Les Cosaques, les paysans, les loups, et les oiseaux de proie, tombaient sur les malades, sur les blessés, et leur ôtaient la vie. Là, les hommes nos ennemis n'avaient pas plus de pitié de nous, que les bêtes carnassières n'en avaient de tous. La cavalerie fut la première anéantie, une seule nuit nous coûta trente mille chevaux de tous services. Les régiments se disloquèrent, il n'y eut plus de subordination, les chefs étaient sans pouvoir ou eux-mêmes abandonnaient leurs subordonnés, sans songer à la honte et à la patrie.

» Les passages des rivières surpassaient par leurs difficultés, tout ce que nous avions rencontré d'obstacles jusques là. Le général Broussier, en franchissant le Wop, dut laisser enclouer soixante canons sur la rive; et avec douze pièces qui lui restaient, il repoussa, le 10 novembre, une nuée de Cosaques. Le quatrième corps arriva le 13 à Smolensko, où j'étais déjà, depuis le 9, livré à toutes les angoisses d'une telle situation.

» Pendant cette marche si pénible et le 18 octobre, avait eu lieu la bataille de Polosck, gagnée par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, soutenu

principalement des généraux Corbineau, Verdier, Maison, Legrand, Merle, etc. Les Suisses et les Croates de notre armée s'y battirent en braves et en dignes alliés de la France; les Russes eurent plus de morts que nous, mais cela n'était pas une victoire utile. Le 19, le général Wittgeinstein recommença l'attaque avec une nouvelle opiniâtreté; les deux armées se firent un mal incalculable, sans que cela pût amener aucun résultat. Le maréchal Saint-Cyr, blessé d'une balle au pied, demanda un successeur, qui fut le duc de Reggio. Dans cette lettre il signalait à ma reconnaissance les généraux de Wrede, qui depuis... Legrand, Merle, Laurencey, Aubry, Dode, et les colonels d'Albignac et Guéhéneuc. Wittgeinsten, dans un repas que ce jour même il donna à son état-major, après avoir vanté le courage des Français, porta la santé du *brave maréchal Gouvion-Saint-Cyr*. Les vrais militaires savent rendre justice à qui elle est due.

» Je passe sous silence une foule de combats partiels, de beaux faits d'armes inaperçus au milieu des désastres de cette retraite si malheureuse; je passe ses commencements et n'en signalerai plus que ceux très-importants. Toute l'armée ou à peu près, s'était réunie à Smolensko; il importait d'en partir promptement afin de pouvoir franchir la Bérésina avant que les Russes, qui nous avaient dépassé, ne se présentassent sur

l'autre bord de cette rivière, et cela pour nous en intercepter le passage. Les magasins de Smolensko étaient épuisés, tandis que nous en trouverions, à Minsk, d'autres abondamment pourvus. Je me mis en route le 14, craignant pour la première fois de ne pouvoir accepter une bataille générale si elle m'était présentée; et d'une autre part, sans un succès je ne voyais pas comment nous pourrions rallier à nous les ailes qui déjà étaient séparées du centre.

» La garde m'accompagnait, les autres divisions partirent successivement le 15 et le 16, abandonnant au moins quatre cents bouches à feu. Le 14, à la suite d'une mêlée opiniâtre et sanglante, ma garde passa sur le corps à l'avant-garde russe, commandée par Miloradowish, qui voulait nous empêcher de coucher à Krasnoy ou nous entraver. Pourtant, l'épée à la main, le colonel Lenoir du 1er des tirailleurs, en combattant avec une constance héroïque, eut la jambe emportée par un boulet.

» Le lendemain 15, ce fut le tour du prince Eugène d'être attaqué par Kutusow, payé pourtant pour le croire invincible. Ce fier Russe n'osa-t-il pas lui commander de faire mettre bas les armes à ses Italiens?... Le vice-roi répondit avec le dédain que méritait une proposition aussi folle, et comme un autre Spartiate, lui fit dire : « *Viens les prendre.* »

» En même temps, il forma deux bataillons carrés, l'un des corps italiens, l'autre des divisions Guilleminot et Broussier, placés chacun sur un bas côté de la route, le général Pino faisant la réserve. Mais il n'avait en tout que six mille soldats, et l'ennemi l'attaquait avec le double d'hommes. Cependant il conserva sa position pendant la journée sans être aucunement enfoncé, mais à la nuit, sachant que douze autres mille Russes manœuvraient pour l'envelopper, il changea de plan, trompa ses adversaires avec des manœuvres savantes, et sut si bien les éblouir, que sans avoir été enfoncé ni contenu, il vint avec tout son monde me rejoindre à Krasnoy, en arrivant par Kensowa, où la jeune garde était campée.

» Je le reçus avec l'accueil que l'on doit aux héros; celui-là avait autant de génie que de bravoure, et pas surtout d'arrière-pensée; je n'en dirai pas autant des autres, je dois me taire aujourd'hui sur ce point.

» Le 16, je courus avec lui à l'aide du premier et du troisième corps, ceux des princes d'Eckmülh et de la Moscowa. Nous fûmes d'un vrai secours au premier, et malgré les efforts des ennemis, le maréchal Davoust effectua victorieusement son passage, bien que l'armée de Kutosow fût toute entière réunie en cet endroit.

» Kutusow, pour se dédommager, et sachant le maréchal Ney seul sur le derrière, se flatta de l'é-

craser en fonçant sur lui avec toutes ses forces. Ney, l'Achille français, j'aime à lui répéter ce titre, partit de Smolensko le 17 novembre; il trouva à quinze cents toises de Krasnoy les Russes retranchés sur les bords d'un ravin; le général Ricard commandait l'avant-garde française, elle s'arrêta à la vue de la forte contenance de l'ennemi, et ce temps d'arrêt donna celui de s'approcher aux divisions du centre. A leur aspect, Ricard, se précipitant à son front de bataille, cria aux siens :

« Soldats ! du premier coup, vous laisserez-vous » devancer ? »

» Aussitôt, sa troupe, sans être soutenue ni par l'artillerie ni par les autres divisions, part en trois colonnes et, la baïonnette au bout du fusil, refoule trois fois les Russes; mais leur nombre énorme ne se laissa pas entamer. L'audacieux Ricard, Barbanegre, cet autre Ajax moderne, le belliqueux Dufour, furent blessés; le colonel Pelet eut le bras cassé et les deux cuisses brisées par un biscaïen. Presque tous les soldats furent ou mis hors de combat ou blessés, et méritèrent leur part de la gloire acquise dans cette journée, que des historiens ont surnommée LA BATAILLE DES HÉROS (*troisième de Krasnoy*).

» L'intrépidité folle de cette attaque étonna tellement les Russes, qu'ils demeurèrent d'abord comme Médusés; mais bientôt, à leur tour, ils cou-

rurent, secondés par des batteries formidables, repoussant Ney vers Smolensko. Il soutint le choc avec vigueur; on ne l'entama point, c'était déjà un prodige; que devait-il faire? il le demandait à ses idées, lorsqu'il vit, sur un brancard formé de lances de Cosaques, le colonel Pelet que ses soldats emportaient ne voulant pas l'abandonner. Le maréchal lui exprima d'abord les regrets de son triste état, puis emporté par son idée fixe, il se plaignit sans raison à Pelet de moi, m'accusant d'avoir délaissé l'arrière-garde.

» Pelet, malgré ses horribles blessures, ne songea qu'à la patrie, il me justifia pleinement; puis, sur la question qui lui fut adressée touchant ce qu'il fallait faire, il lui dit :

« L'Empereur a été forcé de manœuvrer de son » côté pour réunir son armée derrière le Dnieper, » vous devez également manœuvrer pour le re» joindre; il nous reste encore bien des braves et » des moyens d'agir.

— Mais que faire? reprit le maréchal.

— Marcher sur le Dnieper, qui est glacé main» tenant, et dont nous ne sommes éloignés que » de deux lieues; le passer sur la glace et rejoin» dre l'armée impériale au grand coude du fleuve, » à Oroscka, où Napoléon nous attend sans » doute. »

» Ney, à ce bon avis, repartit qu'il avait dans l'idée de se porter sur Mohilow; le sage et pa-

triote Pelet ne l'approuva pas, et lui fit voir « que » depuis Wiasma, dit-il, l'armée russe avait sans » cesse côtoyé les troupes françaises sur le flanc » méridional de la route ; qu'il fallait se hâter de » mettre le Dnieper entre cette armée et l'arrière- » garde, en gagnant quelques heures de marche ; » que si les Russes continuaient à suivre les » troupes du maréchal, ce serait sans artillerie ; » enfin, qu'en marchant sur Mohilow, l'arrière- » garde française tomberait au milieu des forces » principales de l'ennemi, et de tout ce qui ac- » courrait du Midi pour nous combattre. »

» Le maréchal, vaincu dans son hésitation, se rendit au conseil de l'héroïque colonel, qui, tout expirant, put lui montrer sur une carte l'exactitude de ce qu'il avançait. Il est bon qu'un mouvement aussi majeur dans ses conséquences soit bien connu, et surtout qu'il soit attribué à son auteur véritable ; le prince de la Moscowa est assez riche de son fond en beaux actes militaires, pour ne pas s'irriter de ce que je vous dis aujourd'hui.

» Par deux fois, un major russe était venu sommer le prince Ney de mettre bas les armes ; à la dernière, l'agent ennemi fut arrêté, car on s'aperçut qu'il n'était revenu que pour s'assurer de la situation des corps. Celui-ci ayant fait volte-face et cheminé rapidement, passa avec les siens le Dnieper, à la hauteur de Gasinoé, malgré des dif-

ficultés toujours croissantes. Il fallut jeter dans le fleuve les bagages, les canons, le maréchal y précipita sa dernière voiture. Un grand nombre de Français se noyèrent, et ceux qui parvinrent sur l'autre rive étaient à peine au nombre de six mille, dont le tiers appartenait à divers régiments qui s'étaient dissous. Plus tard, les Cosaques de Platow leur firent un mal énorme. Enfin, et sans avoir été vaincus ni entamés, ils atteignirent le prince Eugène en avant d'Oroscka, où Ney rencontra le premier, le quatrième corps, et la garde impériale.

» Certes, il existe des marches, des retraites célèbres, mais aucune ne peut être comparée à celle-là, où, malgré la force numérique, la saison, le manque de vivres, de munitions, d'armes, etc., douze régiments furent sauvés avec les débris de tant d'autres, et maintenus en leur honneur. Quoi qu'on en ait dit en Russie et même ailleurs, voici la vérité : le 15 novembre, le vice-roi et six mille hommes en affrontèrent trente mille; le 16, Davoust eut à supporter, avec dix mille combattants harassés de fatigue et demi-morts de faim et de froid, l'attaque de cinquante-huit mille Russes, dont seize mille cavaliers; et le 18, Ney, enveloppé par peut-être quatre-vingt mille ennemis, parvint à se faire jour à travers des myriades de Cosaques, et à se rallier à nous. On est fier d'être

Français en présence de ces admirables faits d'armes.

» Ici encore et aux approches du dernier et du plus grand des désastres, le passage de la Bérésina, je dois taire, dans leurs détails inutiles à la narration et trop affligeants dans leur ensemble, une foule de combats partiels où la gloire du particulier s'éteignit dans l'infortune de tous. Nous quittâmes Oroscka le 21 novembre; le 24, l'armée se rallia sur les collines entre Niemanitza et Borisow.

» Jamais position ne fut plus critique : toute la cavalerie se trouvant à pied, on en réunit, en quatre compagnies de cent cinquante militaires, les officiers qui avaient conservé leurs chevaux. Ce *bataillon sacré*, car on le nomma ainsi, fut destiné à me servir d'escorte, voilà où nous étions arrivés. Les généraux, de France, Saint-Germain, Sébastiani, N..., en furent les capitaines; des colonels en étaient les sous-officiers; le général Grouchy le commandait sous le roi de Naples.

» Hélas! combien mon cœur est navré au souvenir de tant de dévoûment et de fidélité; il ne se trouva pas un seul traître parmi tant d'infortunés, et le plus misérable ne sortit pas devant moi des bornes du respect, je demeurai l'idole du soldat.

» A notre arrivée sur la Bérésina, et environné partout de Cosaques et de troupes régulières, ne commandant plus qu'à une armée en pleine dis-

location que soutenait à peine l'énergie de ses chefs, je me demandai par quel endroit il fallait tenter le passage de cette rivière. La prise de Minsk et de Borisow, dont les Russes venaient de s'emparer, ajoutait au critique de ma position. Kutusow me suivait en arrière de trois journées; il fallait se hâter, car je savais que Tchischagow était en force sur la rive droite, mais seul... Je me décidai pour le point de Wesilowo.

» Le passage commença dans la nuit du 25 au 26 novembre. Je fis, ce dernier jour, construire deux ponts, ce fut un travail pénible et bien méritant pour les ouvriers qui l'entreprirent. Dès qu'il fut achevé, je traversai avec ma garde; le duc de Reggio m'avait devancé; les troisième et cinquième corps suivirent, et je les mis en bataille afin de protéger le reste du défilé, les Russes nous attaquant vivement.

» Le passage eut lieu pendant la nuit avec assez d'ordre, mais un pont s'étant brisé, chacun s'alarma; la frayeur, l'égoïsme, la tendresse, égara les têtes, et dès ce moment, tout fut perdu. Non, non, il m'est impossible de vous décrire froidement les divers tableaux de cette catastrophe épouvantable, son souvenir déchire mon âme; et d'ailleurs, vous en trouverez le récit dans cent ouvrages estimés, vous y trouverez à contenter votre curiosité, et il n'en coûtera pas tant à ma sensibilité cruellement excitée.

» Le 5 décembre, le quartier-général était à Smorgoni. A peine étions-nous arrivés en ce lieu, que le roi de Naples, le vice-roi d'Italie, les maréchaux, le duc de Bassano, le duc de Caulaincourt, le prince Berthier, et nombre d'autres fonctionnaires, vinrent à moi, et se jetant à mes pieds (ceci sans figure), me conjurèrent de partir soudainement. A les entendre, ma présence ne pouvait plus servir dans l'armée, et ailleurs elle était urgente. Il y avait à craindre, me dirent-ils, que l'Autriche, la Prusse et d'autres États de l'Allemagne, ne profitassent de mes malheurs pour me déclarer la guerre. Qu'arriverait-il si, par un soulèvement de toute la Germanie, on me retenait en Pologne, si on m'empêchait de revenir en France, si même on parvenait à me faire prisonnier...; tandis que, prévenant les complots, les menées coupables, et pendant que l'on me croirait avec l'armée, je pourrais traverser rapidement la Pologne, la Prusse, le reste de l'Allemagne, et arriver à Paris. Là, ma seule présence ranimerait l'élan national, presserait les levées des conscrits indispensables, activerait les réquisitions, les armements, les approvisionnements en tous genres, et ferait trembler encore l'Europe, lorsque les princes de celle-ci me verraient enfin indépendant et tout à fait hors de la portée de leurs trames.

» Bien, certes, que toutes ces choses eussent

leur bon côté, je ne me serais pas déterminé encore à suivre ce conseil unanime, si en même temps je n'eusse reçu la nouvelle de la conspiration incroyable du général Mallet; je ressentis une terreur inexplicable à la connaissance de ce qui s'était passé. Quoi! si un militaire seul, le général Doucet, n'eût opposé de la résistance, en un jour et quelques heures j'aurais perdu mon trône; quoi! les droits de mon fils et ceux de mes frères étaient si bien mis à l'écart, qu'aucun de ceux à qui Mallet s'était adressé n'avait songé à stipuler pour eux. Cet abandon complet de tous les miens en des circonstances tellement critiques, fut ce qui me détermina à me séparer momentanément de l'armée. Je compris que la France, aussi bien que la troupe, avait un besoin extrême d'être remis de sa faiblesse, et que cela ne pourrait avoir lieu qu'à Paris.

» Toutes les chances de l'avenir ayant été soumises à une forte et vive discussion, je me rendis à l'accord général, et bien que mon âme restât attérée, je partis de Smorgoni le 5 décembre, après avoir remis, et à contre-cœur assurément, le commandement suprême à mon beau-frère le roi de Naples, Joachim Murat. Cette nuit, le froid atteignit le vingt-septième degré au dessous de glace, et la température ne diminua plus pendant toute la durée de l'hiver.

» Mon départ acheva de tout brouiller; le roi

Murat perdit la tête et la plupart des autres en firent autant. Il n'y eut plus d'armée, mais des fuyards sans retenue. On en vint au point que n'ayant plus à faire qu'une lieue pour atteindre Wilna, on abandonna dans la campagne tous les bagages, tout le matériel et six millions d'or ou d'argent; enfin Kutusow, dans cette ville, dont il s'empara, fit prisonnier sept généraux, deux cent quarante officiers, neuf mille cinq cent dix-sept sous-officiers, et cinq mille cent trente-neuf soldats, tous blessés, tous à l'hôpital militaire ou ayant leurs membres gelés.

» Mais nos malheurs n'étaient pas encore à leur comble : la trahison du roi de Prusse acheva de consommer la perte de mon armée. Par les ordres de ce monarque, le général Yorck, qui commandait la majeure partie de ses troupes, tourna soudainement le dos, et passa avec toute l'armée prussienne du côté des Russes. Cette défection honteuse fut repoussée cauteleusement par le monarque, qui sous main l'avait ordonnée, et qui plus tard la récompensa, comme si la perfidie peut être jamais de la fidélité.

J'étais encore à craindre; aussi Frédéric-Guillaume, se maintenant dans son rôle de dissimulation, m'envoya une ambassade solennelle pour protester contre la conduite de son général en chef, de ses officiers et de ses soldats; il m'écrivit, il me conjura de croire à sa sincérité. Je fei-

gnis d'être sa dupe, mais dès ce moment, je me promis de n'avoir plus en lui aucune confiance et de le traiter désormais en ennemi acharné et déloyal. La fortune ne m'a pas permis d'en tirer une juste vengeance, nul de nous ne peut percer dans la profondeur des décrets de Dieu.

» Cependant, par cette défection, par la retraite du prince de Schwartzenberg, qui fut une autre trahison encore déguisée, je demeurai dans l'impossibilité de me maintenir sur le Niémen. Mes troupes se replièrent d'abord sur la Vistule, puis sur l'Oder, et de l'Oder sur l'Elbe; enfin ce fut là seulement qu'elles purent tenir l'ennemi en respect, et de ce point que commença la fatale campagne de 1813, qui consomma mes revers, ceux de la France et ceux de la Pologne.

» En vous les présentant ce soir après souper, j'aurai achevé de vous raconter et de mettre sous vos yeux l'ensemble des calamités qui me mirent dans l'impossibilité d'accomplir ce que je ferai peut-être, si une autre fois je remonte sur le trône d'où je suis tombé. »

.....

.....

Nota. — Pour compléter le tableau des malheurs de cette fatale retraite, je joins au récit tronqué de Napoléon l'esquisse suivante, où l'on trouvera réunies les misères de la marche forcée sur la Bérésina; et enfin, un récit fidèle du pas-

sage de cette rivière, extrait de l'ouvrage, *Victoires et Conquêtes*, fameux à juste titre.

RELATION DU SIEUR RÉNÉ BOURGEOIS.

« A notre arrivée auprès de cette rivière (la Bérésina), que nos vœux appelaient avec tant de vivacité, généraux, officiers, soldats, tous étaient dans le même accoutrement et marchaient confondus; l'excès du malheur avait fait disparaître tous les rangs; cavalerie, artillerie, fantassins, tous étaient pêle-mêle.

» La plupart avaient sur leurs épaules une besace remplie de farine, et portaient, pendu à leur côté, un pot attaché avec une corde; d'autres traînaient par la bride des ombres de chevaux, sur lesquels étaient chargés l'attirail de la cuisine et les chétives provisions.

» Ces chevaux étaient d'autant plus eux-mêmes des provisions précieuses, qu'on n'était pas obligé de les transporter, et que lorsqu'ils succombaient, ils servaient de pâture à leurs maîtres; on n'attendait pas qu'ils eussent expiré pour les dépécer: dès qu'ils tombaient, on se jetait dessus pour en enlever toutes les parties charnues.....

» La plupart des corps de l'armée étaient dissous, il s'était formé de leurs débris une multitude de petites corporations, composées de huit ou dix individus qui s'étaient réunis pour mar-

cher ensemble, et chez lesquels toutes les ressources étaient en commun.

» Plusieurs de ces cotteries avaient un cheval pour porter leur bagage, l'attirail de la cuisine et les provisions, ou chacun des membres était muni d'un bissac destiné à cet usage.

» Ces petites communautés, entièrement séparées de la masse générale, avaient un mode d'existence isolé, et repoussaient tout ce qui ne faisait point partie d'elle-même. Tous les individus de la famille (du moment) marchaient serrés les uns contre les autres et prenaient le plus grand soin de ne pas se diviser au milieu de la foule. Malheur à celui qui avait perdu sa cotterie, il ne retrouvait plus personne qui prît à lui le moindre intérêt et qui lui donnât le plus léger secours; partout il était maltraité et poursuivi durement; on le chassait sans pitié de tous les feux auxquels il n'avait pas de droits, et de tous les endroits où il cherchait à se réfugier; il était assailli jusques au moment où il parvenait à rejoindre les siens. Napoléon vit passer devant ses yeux cette masse inconcevable de fugitifs et d'hommes désorganisés.

» Qu'on se figure, s'il est possible, soixante mille infortunés, les épaules chargées d'un bissac, et soutenus par de longs bâtons couverts des guenilles les plus sales et les plus grotesquement disposées, fourmillant de vermine et livrés à toutes

les horreurs de la faim; qu'à cet accoutrement, indice extérieur de la plus affreuse misère, on joigne des physionomies affaissées sous le poids de tant de maux; qu'on se représente ces hommes pâles, couverts de la terre des bivouacs, noircis par la fumée, les yeux caves et éteints, les cheveux en désordre, la barbe longue et dégoûtante : et on n'aura qu'un faible aperçu du tableau que présentait l'armée.

» ..... Nous cheminions péniblement abandonnés à nous-mêmes au milieu des neiges, sur des routes à peines tracées, à travers des déserts et d'immenses forêts de sapins.

» Ici des malheureux, minés depuis long-temps par la maladie et la faim, succombaient sous le poids de leurs maux, expiraient au milieu des tourments et en proie au plus violent désespoir. Là, on se jetait avec fureur sur celui qu'on soupçonnait recéler des provisions, et on les lui arrachait malgré sa résistance enragée et ses jurements affreux.

» D'un côté, on entendait le bruit que faisait le broiement des os des cadavres, que les chevaux foulaient aux pieds, ou qu'écrasaient les roues des voitures roulantes ; de l'autre, les cris et les gémissements des victimes auxquelles les forces avaient manqué, et qui, gisant sur les chemins et luttant avec effort contre la plus effrayante agonie, mouraient dix fois en attendant la mort.

» Plus loin, des groupes réunis autour d'un cadavre de cheval, se battaient entr'eux pour s'en disputer les lambeaux; pendant que les uns coupaient les parties charnues extérieures, les autres s'enfonçaient jusques à la ceinture dans les flancs du cadavre, pour en arracher le foie et le cœur.

»De toutes parts, des figures sinistres, effrayées, mutilées par la congélation; partout, en un mot, la douleur, la consternation, la famine et la mort.

» Pour surmonter les atteintes de ces calamités incessantes et qui pesaient si durement sur nos têtes, il fallait être doué d'une âme pleine d'énergie et d'un courage inébranlable; il était indispensable que la force morale s'accrût à mesure que les circonstances devenaient plus périlleuses. Se laisser affecter par la considération des scènes déplorables dont on était témoin, c'était se condamner soi-même à la mort, il fallait donc fermer son cœur à tout sentiment de pitié.....

» Ceux qui furent assez heureux pour trouver en eux-mêmes une force de réaction suffisante à tant de maux, développèrent la plus froide insensibilité et la fermeté la plus imperturbable.

» On les voyait calmes et intrépides au milieu des horreurs dont ils étaient environnés, supporter toutes les vicissitudes, braver tous les dangers, et à force de voir la mort se présenter à eux sous les formes les plus ridicules, s'accoutumer, pour ainsi dire, à l'envisager sans effroi.

» Sourds aux cris de la douleur qui de toutes parts retentissaient à leur oreille si quelque infortuné succombait sous leurs yeux, ils les détournaient froidement, et sans éprouver la moindre émotion continuaient leur chemin.

» Ainsi, ces malheureuses victimes restèrent abandonnées sur les neiges, sans recevoir les moindres consolations, et sans que personne leur portât le plus léger secours..... Nous marchions à grands pas tant que le jour durait, et nous ne nous arrêtions qu'à la nuit fermée.

» Excédés de fatigue et de besoin, il fallait encore que chacun de nous s'occupât avec ardeur, si non de trouver un logement, au moins un abri contre l'âpreté de la bise. On se précipitait dans les maisons, les granges, les hangars, les bâtiments qu'on rencontrait; en peu de temps on y était entassé de manière à ne pouvoir plus entrer ni sortir.

» Ceux qui ne pouvaient s'y introduire, s'établissaient en dehors ou derrière les murailles et à proximité; leur premier soin était de se procurer du bois et de la paille pour leurs bivouacs, et à cet effet, ils escaladaient toutes les maisons environnantes; ils enlevaient d'abord les toitures, puis quand elles ne suffisaient pas, ils arrachaient les solives, les lattes des greniers, les cloisons, et finissaient par démolir le bâtiment de toutes pièces et par le raser entièrement, malgré l'opposition

de ceux qui s'y étaient réfugiés et qui les défendaient de tous leurs moyens. Si l'on n'était pas chassé de cette façon des chaumières où l'on cherchait un asile, on courait risque d'y être dévoré par les flammes d'un incendie, allumé par l'imprévoyance ou la malignité. Très-souvent, quand on ne pouvait entrer dans les maisons, on y mettait le feu, afin d'en faire sortir ceux qui s'y logeaient ; c'est surtout ce qui arrivait, quand des officiers-généraux s'en étaient emparés, après en avoir chassé les premiers occupants.

» Il fallait donc se résoudre à rester au bivouac. Aussi, loin de se loger dans les maisons, on avait pris l'habitude de les démolir de fond en comble et d'en disperser les matériaux au milieu des champs, pour s'en construire des abris isolés.... Dès qu'on s'était pourvu, autant que les localités le permettaient, de ce qui était nécessaire pour établir ces bivouacs, on allumait le feu, et chacun des membres de la cotterie s'empressait de concourir à la préparation du repas... La bouillie était la nourriture la plus ordinaire du soldat; il y donnait du goût en y délayant des cartouches; puis on chargeait les charbons embrasés de tranches de viande de cheval saupoudrées de poudre à canon; ensuite, on se plaçait au tour du feu, en rond..... Le lendemain matin à la pointe du jour, et sans qu'aucun instrument militaire donnât le signal du départ,

la masse entière se levait simultanément, et reprenait sa route.... »

PASSAGE DE LA BÉRÉSINA.

EXTRAIT DES VICTOIRES ET CONQUÊTES,

Tome 21, *page* 296 *et suiv.*

« Le passage dura presque toute la nuit, parce que les ponts, construits à la hâte et avec les matériaux que l'on avait pu réunir dans les villages, se rompirent plusieurs fois (il y en avait deux, un pour l'armée, l'autre pour les bagages, etc.). Mais le zèle des intrépides pontonniers parvint à les rétablir. Le 27 novembre, l'armée continua son passage; mais avec plus de lenteur encore, à cause des réparations continuelles.....

» Pendant la nuit suivante, le défilé continua jusqu'alors avec assez d'ordre; mais le pont réservé pour les chevaux et pour les voitures s'étant brisé et n'étant plus susceptible d'être remis en état, les bagages et l'artillerie cherchèrent à se frayer une route sur l'autre; il s'engagea une lutte effrayante entre les gens de pied et ceux à cheval, et ceux qui conduisaient les voitures. L'artillerie et les caissons, une foule de malheureux employés, de femmes et d'enfants, qui s'étaient sauvés de Moskow et avaient suivi l'armée jusque là, se précipitèrent vers ce passage. Les isolés y accoururent avec la même vivacité. Soudain le pont

fut encombré de cadavres et de fourgons; il fallait, pour approcher de la rivière, monter sur les corps de ceux qui avaient été écrasés; il y en avait qui, précipités à terre, respiraient encore, et rassemblant leurs forces épuisées, cherchaient à se relever et s'accrochaient aux individus qui n'étaient pas tombés, mais ceux-ci les repoussant avec violence, les foulaient aux pieds et s'efforçaient d'avancer, pour aller eux-mêmes succomber à quelques pas plus loin. Pendant qu'on se débattait avec acharnement dans les environs du pont, la multitude toujours croissante, se rapprochait de la rivière; les obstacles et les victimes se multipliaient, tous se pressaient, se culbutaient et voulaient passer à la fois. Les hommes à cheval renversaient les piétons; les voitures qui roulaient au milieu de ces scènes d'horreurs, se faisaient faire place en écrasant sous leurs roues tout ce qui se trouvait devant elles. On entendait de toutes parts les cris aigus de la douleur, ou les vociférations de la rage et du désespoir..... Des bataillons envoyés... pour débarrasser le pont, ne purent résister à cette foule de malheureux que leur infortune rendait furieux. Vainement plusieurs généraux se présentèrent pour arrêter, pendant quelques moments, la multitude épouvantée; ils ne furent pas écoutés. La voix de l'Empereur eût été méconnue en cet instant terrible.

» Chacun se précipitait avec fureur sur le pont; on ne se connaissait plus, la rage égarait les esprits, on se frayait un passage à coups de sabre, à coups de baïonnettes et en renversant tout ce que l'on rencontrait devant soi. Les voitures, les pièces d'artillerie, heurtées les unes contre les autres, étaient culbutées sur les malheureux qui se rencontraient à proximité. Les hommes, les chevaux, étaient écrasés impitoyablement, un grand nombre fut jeté dans la rivière; plusieurs Français s'y jetèrent volontairement, dans l'espérance de se sauver à la nage. Peu parvinrent à la rive opposée, les autres périrent au milieu des glaçons; l'artillerie de l'ennemi vint bientôt redoubler l'horreur de ces scènes de destruction. Aux cris affreux qui s'élevaient de toutes parts, aux gémissements des hommes et des chevaux abattus, écrasés, mutilés, se joignaient les sifflements des boulets, l'explosion des obus, le choc des projectiles sur les voitures de bagages qu'ils brisaient et dont les éclats, lancés avec violence, multipliaient les effets de la mitraille et produisaient des mutilations effroyables.

» Les fuyards continuaient à s'entasser sur le pont qui venait de prendre feu, et à chercher une issue au milieu des flammes, lorsqu'enfin les appuis principaux étant consumés, ce pont fatal s'abîma avec un craquement épouvantable, et

disparut aussitôt dans le gouffre de la Bérésina !!!

» Par une conséquence inattendue et quoique dérivant de la marche des évènements, le passage de l'armée dans Wilna fut une des époques les plus désastreuses de la retraite, sans excepter même la catastrophe que nous venons de décrire ci-dessus. Un grand nombre d'officiers, de soldats, d'employés, de négociants français, de vieillards, de femmes, d'enfants, d'artistes, avaient épuisé leurs forces pour arriver dans une ville dont les magasins offraient à leur imagination l'idée de l'abondance et un dédommagement à leurs longues souffrances. C'est là que les premiers espéraient réacquérir assez de forces pour reprendre les armes qui échappaient à leurs membres engourdis, et arrêter l'insolent triomphe d'un ennemi toujours vaincu sur un champ de bataille, et devant lequel la rigueur d'un climat supérieur aux forces physiques des peuples policés, les contraignait en frémissant à se retirer. Mais là même leur espérance fut déçue; ils avaient fait le dernier effort; ils y succombèrent. Beaucoup d'entr'eux ne pouvant plus rencontrer un asile dans les maisons encombrées par leurs camarades qui, comme eux, cherchaient de la nourriture et une température plus supportable, restèrent dans les rues et y trouvèrent bientôt la fin de leurs maux. Ceux qui avaient rencontré un toit hospitalier ne furent pas moins malheureux, surtout

s'ils étaient isolés ou désarmés. Leur corps épuisé, qui ne se soutenait que par une tension extrême, tomba dans l'abattement et dans la consomption, par l'effet même du soulagement spontané qu'il éprouvait; leurs membres conservés par l'action du froid qui les avait engourdis, furent frappés d'une corruption rapide qui bientôt éteignit en eux le principe de l'existence. On les voyait gisant à la place où, pour la première fois depuis long-temps, ils avaient reposé à l'abri des injures de l'air, hors d'état de se mouvoir pour chercher des secours tardifs, et dévoués à la pitié ou à l'humanité de ceux qui les entouraient.

» C'est là que le fanatisme, la barbarie, la cupidité, la trahison, enveloppés dans le voile du patriotisme, venaient sous l'égide des proclamations adressées au peuple russe, leur porter la mort sous mille formes. Les plus modérés de leurs bourreaux se contentèrent de les jeter dans la rue, où bientôt ils cessaient d'exister. Le plus grand nombre les dépouillèrent et les assassinèrent ensuite. *Les Juifs, surtout, se signalèrent par cette lâche cruauté dont on trouve tant d'exemples dans leurs annales.* Le lendemain, des cadavres nus ou habillés qui encombraient les rues, attestèrent à la face du ciel qu'il n'est point d'excès auxquels un peuple barbare ne se porta. Quiconque fut témoin alors des scènes qui se passèrent à Wilna, a perdu le droit de taxer d'exa-

gération les atrocités qui noircissent tant de feuilles de l'histoire des nations.

» Quel terrible compte la ville de Wilna aura à rendre aux Français, lorsque pour venger tant d'injures accumulées, ils reprendront les armes et se reporteront en vainqueurs vers les quatre points cardinaux. Le jour de notre vengeance nationale luira lorsque les intérêts du gouvernement seront les mêmes que celui des citoyens. »

.....

.....

Nota. — J'achève ces tristes récits par la transcription de divers fragments du 27e bulletin de 1812; il complétera le tableau déjà tracé.

« Molodeschno, 3 décembre 1812.

» Le froid qui avait commencé le 7 novembre, » s'accrut subitement, et du 14 au 15, marqua » 16 ou 18 degrés au dessous de glace. Les che- » vaux de cavalerie, d'artillerie et de train, péri- » rent par milliers... Plus de trente mille mou- » rurent en peu de jours. Notre cavalerie se » trouva à pied, notre artillerie sans transport... » Cette armée, si belle le 14, était bien différente » le 16..... Les hommes que la nature n'a pas » trempés assez fortement pour être au dessus » de toutes les chances de la fortune et du sort, » furent ébranlés, perdirent leur gaîté, leur

» bonne humeur et ne rêvèrent que malheurs » et catastrophes; ceux qu'elle a créés supé- » rieurs à tout, conservèrent leur gaîté et virent » une nouvelle gloire dans des dangers à sur- » monter..... Cependant l'ennemi occupait tous » les passages de la Bérésina; cette rivière était » large...; elle charriait des glaçons; ses bords » sont couverts de marais, de trois cents toises » de largeur, ce qui la rend difficile à traverser. »

Ici suit un compte rendu et très-atténué des combats et des désastres dont ce fleuve fut la cause et le témoin. Puis le bulletin continue.

« Dire que l'armée a besoin de rétablir la dis- » cipline, de se refaire, de remonter sa cava- » lerie, son artillerie, son matériel; c'est l'ex- » posé du résultat qui vient d'être fait. Le repos » est son premier besoin. Le matériel et les che- » vaux arrivent...

» Les cosaques ont pris nombre d'hommes » isolés, d'ingénieurs géographes qui levaient » les positions, et des officiers blessés qui mar- » chaient sans précautions.

» Sans cavalerie, nous ne pouvions pas nous » éclairer à un quart de lieue; cependant sans » artillerie nous ne pouvions pas risquer une » bataille et attendre de pied ferme. Il fallait » donc marcher pour ne pas livrer cette bataille » que le défaut de munition nous empêchait de » désirer; il fallait occuper un certain espace

» pour ne pas être tournés, et cela sans cava-
» lerie qui éclairât et qui liât les colonnes.
» Cette difficulté, jointe à un froid excessif
» venu subitement, rendit notre position fâ-
» cheuse.... L'ennemi, qui voyait sur les che-
» mins les traces de cette affreuse calamité qui
» frappait l'armée française, chercha à en pro-
« fiter; il enveloppait toutes nos colonnes par
» ses cosaques qui enlevaient, comme les Arabes
» dans le désert, les trains et les voitures qui les
» suivaient..... Dans tous ces mouvements, l'Em-
» pereur a toujours marché au milieu de sa
» garde..... Notre cavalerie était tellement dé-
» montée que l'on a pu réunir les officiers aux-
» quels il restait un cheval pour en former quatre
» compagnies de cent cinquante hommes chacune.
» Les généraux y faisaient fonctions de capitaines,
» et les colonels celles de sous-officiers; cet esca-
» dron sacré, commandé par le général Grouchy,
» et sous les ordres du roi de Naples, ne perdait
» pas de vue l'Empereur. Dans tous ses mouve-
» ments, jamais la santé de Sa Majesté n'a été
» meilleure (1). »

(1) Napoléon compte au nombre des journalistes : il a, depuis son élévation au consulat, rempli le *Moniteur* de ses articles. Ceux de sa plume sont les notes acerbes contre l'Angleterre; celle relative à l'enterrement de La Chaumeraix; celle pour empêcher des indiscrets de remettre directement à l'Empereur leurs requêtes au lieu de lui

écrire ; celle relative au classement des corps de l'État, et ratifiant une erreur de Joséphine ; enfin tous les bulletins dans leur partie pittoresque, ainsi qu'un bon nombre d'autres articles faciles à reconnaître au style, qui est le même que celui des proclamations toutes faites par lui seul.

SOIRÉE XLIV.

Soirée dans une maison de santé. — Le général Mallet. — L'abbé Lafond. — Le caporal Ratteau. — Conversation et explication. — Mallet conspire. — Sa femme. — Colloque romain, en 1812, à Paris. — Le général La Horie. — Le général Guidal. — Un Vendéen. — L'action est entamée. — Le colonel Soulier. — Arrestation du duc de Rovigo et du baron Pasquier. — Scène à l'Hôtel-de-Ville. — Le préfet comte Frochot. — Mallet à l'état-major. — Il blesse le général Hullin. — On l'arrête avec tous les conjurés. — Jugement précipité. — Noms des conjurés. — Leur mort. — Épilogue.

Le 21 octobre 1812, et à l'entrée de la nuit, trois hommes, portant chacun un costume différent, étaient réunis dans une chambre au second étage de la maison de santé du docteur Dubuisson. Le premier, vêtu d'une redingote bleue, boutonnée dans toute sa hauteur, était coiffé à l'ancienne mode militaire, et il portait le catogan serré; il était crêpé sur les tempes, et un œil de poudre blanchissait ses cheveux déjà grisonnants. Tout

en cet individu annonçait un caractère ferme, et manifestait en lui la profession des armes; sa physionomie paraissait froide, sévère, hautaine presque, et dans ses yeux brillait la flamme de l'énergie et de cette fermeté peu commune dans ceux ployés aux exigences minutieuses d'une obéissance passive; les gestes, le son de la voix, l'attitude du corps, trahissaient l'habitude du commandement; les traits d'ailleurs étaient fins, nobles et expressifs; des malheurs non mérités, des injustices bien communes, avaient encore plus que l'âge, marqué ce visage et ce front du sceau fatal d'une vieillesse anticipée. Des rides légères déparaient le charme de l'ensemble, et pourtant elles ajoutaient quelque chose au respect involontaire que vouait à celui-là quiconque l'approchait ou se trouvait par hasard en contact avec lui.

Le deuxième individu, plus jeune d'environ quinze années, laissait voir sur sa figure expressive et mobile toute la vivacité méridionale; quelque chose de moqueur, de malicieux même, animait sa bouche et paraissait dans un regard qui n'était contenu qu'à demi; un costume semi du monde et semi d'église, une coiffure toute ecclésiastique, une bague dite à chapelet, et cette prétention à l'air béat si commun aux hommes qui sentent la nécessité de se donner l'apparence de la dévotion, lorsque peut-être celle-ci leur manque en réalité, annonçaient clairement ce que, dans

l'ancien régime, on était convenu d'appeler un abbé, ce qui en réalité ne faisait pas toujours un excellent prêtre.

Enfin le troisième jeune homme, à la physionomie gaie, franche, animée, aux formes grâcieuses et néanmoins quelque peu raides, expliquait ce contraste, par la coupe de son habit, celui de la garde de Paris, orné des insignes modestes du grade de caporal.

Ces deux derniers écrivaient, ou pour mieux dire copiaient divers actes et documents que le premier leur faisait passer, après les avoir retirés d'une poche secrète de sa lévite. Ce travail tirait à sa fin, et devait être important et secret, car la porte de la chambre était soigneusement fermée au verrou, et les rideaux de la fenêtre unique, détachés de leurs patères, retombaient en double obstacle contre la curiosité du dehors.

Celui des trois dont les vêtements annonçaient la profession pieuse, traça un nom au bas de la page qu'il transcrivait, et après avoir attentivement examiné la signature d'une lettre placée devant lui, le fit accompagner d'un paraphe hardi dans ses contours; et aussitôt, reculant sa chaise, se leva et se mit à dire, en employant une expression plus en rapport avec la violence méridionale, que la sainteté de son habit.

« De par tous les diables, Satan lui-même s'y tromperait!

— *Amen,* dit à son tour le jeune caporal en éclatant de rire.

— Êtes-vous fou, M. l'abbé Lafond, s'écria le général Mallet, qui, né en 1754, à Dôle en Franche-Comté, avait sur tous la suprématie de l'âge, du caractère et du génie... Et si on nous écoutait !..

— Bagasse! répartit l'abbé Lafond, le Bordelais, plus jeune d'environ dix ou douze ans que son chef temporaire ; Saint-Michel, protecteur des justes entreprises, aveugle et assourdit les espions Bonapartistes. Voyez si jusqu'ici, aucun de ces drôles, qui pourtant rôdent autour de nous en grand nombre, a soupçonné l'ouvrage majeur dont nous nous occupons; n'est-ce pas vrai, mon cher Ratteau, mon jeune compatriote?

Ratteau. — Je suis comme le général, je compte plus sur notre réserve que sur la protection de Saint-Michel qui, enfin, ne peut être partout, car il n'est pas lui.....

L'Abbé. — Oh! vous êtes un impie autant que le général, et si l'affaire manque, ce sera faute d'une neuvaine à Saint-Louis, patron de la famille royale et à Sainte-Geneviève....

Mallet, *avec ironie.* — Et aussi un peu par la vigilance de la police, ou par la lâcheté de ceux qu'il faut employer..... Messieurs, tout est-il prêt de notre œuvre patriotique?

L'Abbé. — Tout au moins ce que j'ai dû confectionner; et vous, Ratteau?

RATTEAU. — Voilà que j'achève; tenez, Général, est-ce bien ?

MALLET. — Oui, très-bien, mon enfant, que la France te le paie, car c'est pour elle que toi et moi travaillons.

L'ABBÉ. — Et pour le roi aussi j'espère, car c'est un point convenu.

MALLET, *à part et haussant les épaules*. — Le roi... et dire que l'on est esclave par plaisir. (*à M. Lafond.*) M. l'Abbé, le roi soit, puisque vous et tant de dupes en voulez un, mais bien à condition; primò : qu'il promulguera la constitution de 1791, et que le peuple à son tour le proclamera, (*à part*) et j'aurai soin qu'il n'en fasse rien.

L'ABBÉ. — Le peuple!!! Encore cette marotte; eh! mon Dieu! que le peuple s'occupe de ses travaux, et qu'il laisse à qui de droit.....

RATTEAU. — Le droit de l'opprimer n'est-ce pas?... *Oh! pas de ça, Lisette! pas de ça.*

L'ABBÉ, *à part*. — Oh! les infâmes sans-culottes!

MALLET. — Je vous entends, monsieur l'Abbé; et vous, à votre tour, comprenez-moi pour une bonne fois, mais auparavant, veuillez me répéter mot à mot ce que je vous ai dit et ce que vous avez promis de faire au nom de votre parti.

L'ABBÉ, *embarrassé*. — A quoi bon ces propos inutiles?

MALLET, *fermement*. — Je l'exige.

RATTEAU. — Oui, corbleu! pour ma part, je le veux aussi.

L'ABBÉ. — Allons, soit, j'obéis. Je suis de Bordeaux, j'étais déjà, quoique très-jeune, engagé dans les ordres sacrés, lorsque la révolution commença. Je la détestai dans son origine, et la combattis du jour de sa naissance. On me vit, agent du clergé et de la monarchie, lutter ensemble pour Dieu et le roi au péril de ma vie. Poursuivi, persécuté, menacé du dernier supplice, je vins me réfugier à Paris. Là, depuis le 9 thermidor 1794, j'ai pris part à toutes les conjurations royalistes; toujours trompé, mais toujours infatigable. Membre influent de l'*Institut philantropique* inventé par M. Constant, pour en propager les maximes, pour en assurer le succès, j'ai prêché, prié, combattu, agi; j'ai même imité le langage démagogique, j'ai été l'antagoniste des Comités de salut public, de sûreté générale, du Directoire, du Consulat, autant qu'aujourd'hui je le suis de l'Empire. Enfermé par la police impériale dans cette maison de santé avec mes chef de file, MM. de Polignac, Roux de Puivert et autres, je me suis rapproché de vous, général Mallet, de vous, homme d'honneur, de capacité, d'énergie et d'exécution; vous avez vu en moi quelques-unes de ces qualités dont manquent totalement mes chefs de file, et vous avez bien voulu m'associer à vos plans. Voici d'abord ce que vous m'avez dévoilé.

» Moi, Claude-François de Mallet, gentilhomme mais patriote en avant de ma noblesse, j'ai cinquante-huit ans. Mousquetaire dans ma jeunesse, capitaine de cavalerie à la destruction de ce corps, en 1775, je fis les guerres d'Amérique avec Lafayette et Rochambeau; là je puisai l'amour de la liberté, je saluai sa venue en France en 1789; et en 1791, je partis le premier à la tête d'un bataillon de volontaires; en 1792 et années suivantes, mes opinions furent celles d'un franc républicain, et l'armée daigna me ranger parmi ses plus braves officiers. Détestant la Montagne, mais adorant l'indépendance, je me séparai des coupables assassins, et je combattis intrépidement les ennemis de la France. Adjudant-général en 1793, général de brigage en 1799, mes services sont écrits dans mes blessures. Championnet, ce brave des braves, m'appréciait et me loua publiquement. J'allai avec Masséna prendre ma portion des lauriers de sa campagne de Zurich et d'Italie; j'obtins divers commandements importants, celui de Rome. Ici, de prétendus patriotes et dilapidateurs réels ne me pardonnèrent pas ma probité inflexible. L'époque était bonne aux fripons, ceux qui alors gouvernaient la France me punirent parce que je ne leur ressemblais pas. Disgracié, ramené en France, remplacé par Miollis, un jugement solennel reconnut ma loyauté, et déclara que j'avais été sans tache et incorruptible; le mi-

nistre Regnier, le conseiller d'État Corvetto, proclamèrent mon innocence. Je devais être employé, mais Napoléon me déteste et me craint, il sait que je hais sa tyrannie et que je méprise son ambition, aussi m'a-t-il tourmenté toujours. Depuis l'Empire, je vais d'une prison à une autre, si bien que je veux motiver ses persécutions, je veux lutter contre lui, et j'espère l'abattre. Oui, moi seul avec vous, avec le jeune Ratteau, soyons la pierre qui renversera le colosse !

» Après ce préambule, vous m'avez appris comment vous vous offriez en sacrifice à la patrie, lui immolant vous, votre jeune et belle femme et vos deux jeunes enfants; comment du fond de cette manière de prison vous tenteriez de décider la chute du gouvernement impérial; vos plans, vos moyens d'exécution enfantés par un beau génie; vous avez voulu ma coopération, je vous l'ai accordée, mais à une conditon, celle de rendre le trône à la famille de Louis XVI; vous y avez consenti, mais en exigeant la mise en jeu de la Constitution de 1791; la condition a convenu à Sa Majesté Louis XVIII dont j'ai les pleins pouvoirs, et je vous proteste qu'il remplira ses engagements. Êtes-vous satisfait?

Ratteau. — Et bien il fera, car sans cela je lui fais avaler six pouces de la lame de mon sabre.

Mallet. — Non, je ne suis pas content, vous me trompez, vous et les vôtres, vous promettez ce

que vous ne voulez pas tenir... Qu'importe! le peuple souverain levé une fois, saura bien vous punir du parjure. Malheur aux vôtres s'ils n'y vont pas de franc jeu, le gouvernement provisoire qui va s'installer après-demain, saura aussi bien proclamer la république que le retour à la monarchie; pourtant, je remplirai mon engagement si l'on est chez vous sincère envers les citoyens.

L'Abbé. — Je jure.....

Mallet. — Assez, assez, plus de paroles, mais dorénavant des actes. On sonne en bas, c'est ma femme; partez, Messieurs, à demain midi pour nous accorder et fixer l'heure de l'entrée en jeu. (*Bas à Ratteau.*) Veille sur lui.

Ratteau, *du même ton.* — Oh! le capelan, c'est un malin traître.

Mallet, *seul.* — Brave Ratteau!... bon jeune homme, excellent citoyen! voilà des cœurs nobles!... il pense et dit vrai. Quant à l'autre..... l'insensé! peut-il se flatter de me tromper..... Quand tout ne me dirait pas que les royalistes ne veulent que se servir de moi, cette lettre sans signature, sans adresse, mais qui est tombée d'une des liasses de papier de l'Abbé, en dit assez..... Ma femme!!!... mes enfants!!!...»

Le monologue du général fut interrompu par une apparition réellement céleste. Une dame jeune, à la taille élancée, à la physionomie pure et distinguée, belle d'ailleurs et pleine de no-

blesse dans tous ses vêtements, vêtue avec autant de goût que de simplicité, s'avança portant dans ses bras le plus jeune de ses deux fils, tandis qu'elle conduisait l'aîné par la main.

La douleur qui troublait son âme, celle qui dévorait son digne époux, furent suspendues instantanément dès que leurs regards se rencontrèrent; chacun du couple vertueux recouvra son énergie, et ils la confondirent dans leurs chastes caresses. Les deux beaux enfants, riant, pleurant à la fois, adoucirent par leurs baisers la douleur poignante qui déchirait ces âmes loyales. Madame Mallet, ce modèle de l'épouse chrétienne et française, après avoir réussi à distraire ses deux fils en leur montrant un livre de gravures, vint, en nouvelle Romaine, à son mari, et lui serrant les mains dans les siennes :

« Eh bien! dit-elle, à quand la délivrance de la patrie?

MALLET. — A demain au soir, sans faute.

MADAME MALLET. — Ah! j'en rends grâces à Dieu, les délais me tuent..... Oh! mon ami, quelle belle part de gloire ton patriotisme te prépare.

MALLET. — Vois plutôt dans quel piège ma bonne foi allait me faire tomber, tiens..... lis..... (*Il lui tend un papier.*)

MADAME MALLET. — A qui?...

MALLET. — Je l'ignore, le ciel, qui protège la

liberté, l'a jeté à terre devant moi; lis-le, je t'en prie, il faut que je l'apprenne par cœur.

MADAME MALLET, *lisant à voix basse.* — « Très-» cher Ximénès... »

MALLET, *ironiquement.* — Bien nommé; un S..., poursuis.

MADAME MALLET. — « Très-cher Ximénès, tout » prend une bonne tournure, puisque vous avez » ébloui l'oison n° 1... »

MALLET. — Moi.

MADAME MALLET. — Toi! les infâmes!...

MALLET. — Oh! tu vas voir beaucoup mieux.

(*Elle lit*). « Celui-là compte seul. N° 2... »

MALLET. — L'ami seul, Ratteau.

MADAME MALLET. — « ... est si niais que c'est trop » facile que de le jouer. Continuez à tout promet-» tre, engagez le roi, mais les parlements qui n'au-» ront rien promis feront bonne justice de tous » ces misérables impénitents ou repentants; tous » ceux qui demanderont des garanties seront » pendus, on exilera les autres. Quant à nous, » j'aurai la charge de grand-écuyer, dont le prince » de Lambesc a promis la démission; et mon » frère, dès qu'il aura vingt-cinq ans, sera fait » premier ministre; le roi lui a promis cette place, » bien due à sa fidélité et à d'autres considéra-» tions éminentes. Pour vous, un évêché, celui » de Mirepoix ou d'Aleth, sera mis à votre disposi-» tion, avec cent mille francs pour nettoyer vos

» dettes. Quant au sieur Mallet, attendu qu'il est » un bon gentilhomme et qu'il va rendre un vrai » service, il sera maintenu dans son grade de » maréchal-de-camp, avec le brevet de comman- » deur de Saint-Louis, une pension de mille louis » reversible par moitié sur sa femme, et par quart » sur ses enfants. Mais, si au lieu de servir fidèle- » ment le roi, lui aussi veut des exigences, on » l'enverra pourrir à Pierre-Encise ou au château » d'If. Du reste, promettez, acceptez tout ce que » l'on vous demandera; Mgr. l'évêque de Châlons » (*depuis cardinal de Clermont-Tonnerre, et mort ar-* » *chevêque de Toulouse*) prétend que ce n'est pas » péché véniel que de combattre les Jacobins » avec leurs propres armes.

» Je suis, Monsieur, avec civilité, votre servi- » teur, P.....»

MALLET. — Que te semble ?

MADAME MALLET. — Ah ! mon ami, Bonaparte a bien raison, aucun de ceux-là n'a rien appris ni rien oublié. Les misérables ! et tu exposerais tes jours, les miens, ceux de nos enfants !...

MALLET. — Pour eux ! non jamais; pour la patrie, à la bonne heure, celle-là du moins a droit à être ingrate, car jamais nous ne ferons assez pour elle; mais sois tranquille, le coup exécuté, le nouveau gouvernement provisoire une fois installé, je me mets à sa tête, et à moins que Dieu ne soit pour le diable, je t'assure que la répu-

blique assise sur une base large remplacera sans retour l'ancienne monarchie. Mais as-tu achevé la pièce originale qui, prétendue émanée du Sénat, nommera le vrai pouvoir exécutif? »

A cette demande, madame Mallet se mit à découdre l'un des remplis de sa robe, elle en sortit plusieurs papiers qu'elle remit à son mari par ordre.

MALLET. — « Bon! (*Il lit.*) « N° 1. Les sieurs Ma- » thieu de MONTMORENCI. » (*Parlé.*) Autrefois un fou, aujourd'hui un pénitent, demain un saint, et toujours un imbécille. (*Il lit.*) « Alexis de NOAILLES. » (*Parlé.*) Honnête homme qui a plus d'esprit que de génie, médiocre diplomate, que je ferai taire en lui confiant une mission diplomatique; cœur courageux, sans doute, mais effrayé pour le compte d'autrui, il ne m'embarrassera guère. (*Il lit.*) « Le » général MOREAU. » (*Parlé.*) Celui-ci me ferait peur s'il était en France; son nom me servira, je l'emploierai jusqu'au jour où sa personne sera dangereuse; alors... oh! oui, Moreau n'est qu'un ambitieux sans caractère, il ne rentrera jamais; Bonaparte l'a bien connu. (*Il lit.*) « Le comte FROCHOT, préfet actuel de la Seine. » Excellent administrateur, machine habile pour exécuter ce qu'on lui commandera; ce sera le premier, je gage, qui fera acte d'obéissance.

MADAME MALLET. — Mon ami, un nom reste en blanc.

MALLET. — Le mien, et celui qui fera pencher la balance.

MADAME MALLET, *avec froideur*. — Général!... Mon cher mari, jusqu'à ce moment je t'ai servi avec zèle et soumission, maintenant calme ma crainte, que veux-tu tenter?

MALLET. — Le renversement de Bonaparte.

MADAME MALLET. — Après?

MALLET. — L'établissement de la république.

MADAME MALLET — Après?

MALLET. — Mais plus rien, je pense.

MADAME MALLET.—Quoi! plus rien... plus rien?

MALLET. — Je ne te comprends pas.

MADAME MALLET, *hésitant*. — Et toi!... oui, toi, que veux-tu être?

MALLET. — Ah!... quoi, toi me soupçonner, tu ne me connais donc pas... Ce que je veux être! le premier citoyen... Afin de faire preuve de dévoûment et de soumission, je garderai le pouvoir pendant tout le temps du péril, et une fois le navire à flot, je céderai le gouvernail, et me retirant à l'écart, je veillerai toujours au maintien de la manœuvre; si je ne suis pas tyran, je ne veux pas qu'un autre puisse l'être. Quant à toi, prends ce poignard, je le gardais pour ma défense, sers t'en pour me frapper si tu me vois devenir traître à la liberté et à l'égalité (1).

(1) Je tiens tous ces détails de madame de Mallet. Son

MADAME MALLET, *acceptant le fer et le cachant dans son sein.* — Ami, sois certain que je t'obéirai en ceci comme dans tout le reste. Je préférerais le rôle de Charlotte Corday à celui de la femme sans gloire d'un mari déshonoré.

MALLET, *embrassant sa femme.* — Tu es digne de moi... Allons, pourquoi pleurer maintenant?

MADAME MALLET. — Et si tu ne réussis pas?

MALLET. — Alors, tu vivras. (*Montrant les enfants.*) Doivent-ils tout perdre à la fois.

MADAME MALLET. — Je remplirai donc mon devoir de mère, mais il sera bien cruel. »

Mallet ensuite achève de tout disposer. Voici son plan : Il suppose la mort de Napoléon; le Sénat ayant appris la fin de l'Empereur s'est assemblé nuitamment, il a décidé l'abolition de l'Empire et la création du gouvernement provisoire, en confiant au général Mallet, commandeur de la Légion-d'Honneur, l'exécution de ses ordres : nomination du gouvernement provisoire présidé, influencé par Mallet. Ce pouvoir exécutif se réunira à l'Hôtel-de-Ville. Arrestation du général Savary, duc de Rovigo, ministre de la police générale; du baron Pasquier, préfet de police; les généraux Guidal et Lahorie aideront au mouvement. Ce

mari, quoique de très-ancienne noblesse, et peut-être à cause de cela, était meilleur républicain, et plus franc, surtout, que tel *exaltados* de nos jours qui n'est sans-culotte que parce qu'on ne l'achète pas.

dernier sera ministre de la police ; d'autres sénatus-consuls feront marcher la troupe et récompenseront ses chefs. Les proclamations ne feront faute, il y en a pour les soldats, pour le peuple, pour le Sénat, pour tout le monde.

Madame de Mallet, de laquelle je tiens tous ces détails et nombre d'autres encore plus curieux, mais que leur étendue ne permet pas de consigner ici, et qui trouveront leur place dans des mémoires particuliers, ceux du B... d... L... M... L...; madame de Mallet, dis-je, remet à son époux une écharpe aux trois couleurs, un habit d'aide-de-camp, en outre, le propre habit de cérémonie du général; ceux-ci ne sont pas conservés dans la maison, il craint qu'on ne les y surprenne, et il les fait transporter à la place Royale, chez un prêtre espagnol, avec lequel il s'est lié d'amitié, dans la maison de santé du docteur Dubuisson.

Cet étranger, guéri, et non plus suspect, a été facilement entraîné par Mallet, car son malheur est de se rapprocher de quiconque hait ou conspire contre Napoléon. Prisonnier relâché, il a été se loger à une extrémité de Paris, là il entretient une liaison active avec Mallet d'une part, et avec un Corse, Joseph-Louis Bouchejampe, né en 1770, et depuis dix ans, détenu dans les cabanons de la Force ou d'ailleurs; neveu du fameux Sallicetti. Cette parenté ne le sauvera pas du trépas.

Le 22 octobre, se lève Mallet, examine de

nouveau les papiers, étudie son plan, et en est encore seul le maître; tous ceux qui doivent concourir à son exécution en ignorent les divers aspects, ils seront tour à tour appelés pour y prendre part, et à l'avance ne sauront rien ou presque rien. Ainsi, par exemple, les généraux Guidal et Lahorie, ses principaux acteurs, sont bien instruits déjà que leur coopération sera réclamée; mais pourquoi? mais quand? c'est ce qu'eux non plus ne savent pas.

Lahorie, général de brigade, ancien chef d'état-major de Moreau, est républicain de cœur et d'âme; aussi, depuis assez long-temps était-il en prison. Après avoir fui de France, à la suite de l'affaire de Georges et de Pichegru, le général Guidal, homme assez ordinaire, quoique brave, avait été arrêté par ordre à Marseilles, où il conspirait. Cependant il devait être ramené dans cette ville, soit pour y demeurer en surveillance, soit pour y être jugé : on l'accusait d'être espion des Anglais. Quant à Lahorie, ses protecteurs nombreux venaient d'obtenir de l'Empereur son exil en Amérique. L'arrêt de sa translation était décidé, et il allait partir, que dis-je, il devait même être en route depuis trois semaines; la fortune le frappa malheureusement, et d'une autre façon.

Le 22, à dix heures du soir, dès que les portes de la maison de santé eurent été fermées,

le général Mallet, après avoir pris congé de sa femme, qui ne le revit plus, descendit furtivement dans le jardin, franchit la muraille, et se trouva dans la rue du Faubourg-Saint-Antoine, tout contre la barrière du Trône, puis de là se dirigea vers la demeure de l'Espagnol. Déjà Ratteau et un jeune vendéen, dont le nom est demeuré inconnu, que je sais et que je ne peux révéler encore, après avoir dîné chez le général, étaient partis pour venir le rejoindre au même lieu. L'abbé Lafond accompagnait Mallet, tous les quatre avaient dîné ensemble. Arrivés chez l'Espagnol, ils se concertèrent de nouveau. Mallet revêtit son uniforme, et prit provisoirement le nom de général Lamotte, chargé de l'exécution des sénatus-consuls organiques.

Là, on se distribua les rôles. Ratteau sera son aide-de-camp; le Vendéen, ceint de l'écharpe tricolore, est un commissaire du pouvoir exécutif; l'abbé Lafond endosse également un costume de circonstance. On boit un immense bol de punch au bon succès prochain, et l'exécution commence de l'entreprise la plus gigantesque possible, avec des moyens si faibles et en même temps si forts. Mais on a trop tardé à entrer en lice. Le succès eût été au bout si on eût agi dès onze heures du soir, au lieu d'attendre à deux heures du matin. On ne saurait tout prévoir!

Derrière la maison de santé du docteur Du-

buisson était la caserne habitée par la 10e cohorte de la garde nationale, et un dépôt du 32e de ligne. Le colonel de la 10e était un brave et loyal officier, Carcassonnais de naissance, compté par son courage dans les campagnes d'Italie et d'Égypte, mais esprit faible, borné et hors d'état de démêler la réalité de la ruse. Ajoutez en outre que dans ce moment il était sous l'empire d'une fièvre ardente qui lui laissait à peine l'usage de ses facultés physiques et morales, du moins elle le contraignait à ne pas quitter le lit. L'infortuné était arrivé d'Espagne depuis plusieurs jours, comme s'il eût couru au devant du supplice dont il allait être frappé.

Au nom du Sénat et en disant qu'il veut parler au commandant, on ouvre contre la règle, à Mallet, dit le général Lamotte, la caserne de Popincourt. Soulier n'y logeait pas; le chef de la conspiration va le rejoindre et lui annonce la mort de l'Empereur. Soulier, qui adorait Napoléon, verse un torrent de larmes, et encore plus affaibli par un tel malheur, ne peut se lever; mais il ordonne d'obéir au Sénat, et reçoit en retour un brevet de général, un bon de cent mille francs; et cela fait, il se recouche d'abord, car il avait le froid de la fièvre.

La troupe est réunie; la proclamation lui est lue aux flambeaux. Le nouveau pouvoir exécutif est désigné; tous gémissent et obéissent, et douze

cents hommes marchent sans que Mallet leur ait fait prendre des cartouches ni même changer les pierres à fusil de bois contre de véritables. Soulier devra au point du jour se rendre à l'Hôtel-de-Ville, où il sommera le préfet de la Seine d'obéir, et où il protégera l'installation du gouvernement provisoire, et ceci sera pleinement exécuté.

Mallet, encore sous le nom de Lamotte, se dirige vers la Force, où il rencontre la même soumission. Le geôlier, confondu, appelle et fait sortir les généraux Guidal et Lahorie, avec le Corse Bouchejampe. Mallet embrasse les deux premiers, apprend la mort de Napoléon, les instruit de tout ce qu'il a inventé, leur donne ses instructions, leur abandonne presque toute sa troupe, et ne se réservant que cinquante hommes, s'en va follement, aussi peu accompagné, à l'hôtel de la place Vendôme, où était le siège de l'état-major de Paris.

Lahorie partit avec Guidal pour chez le baron Pasquier, préfet de police, qui fut arrêté soudainement et conduit à la Force. L'abbé Lafond et le Vendéen s'emparèrent de la préfecture de police, donnèrent leurs ordres, et furent assez heureux pour se démêler de ce terrible incident (1).

(1) Le récit imprimé de l'abbé Lafond étant démenti de tout point par celui de madame de Mallet, seul authentique, ne doit inspirer que peu de confiance. Ce coup d'État n'était pas tenté dans un esprit royaliste. M. Lafond espé-

A six heures du matin, les deux généraux arrivèrent chez le ministre de la police générale, qui se laissa arrêter sans tenter la moindre résistance. On ne doit ajouter aucune foi à ce que M. Rovigo dit de cette aventure dans ses mémoires pas plus qu'à sa relation de la mort du duc d'Enghien. Dans toutes les deux sa mémoire est infidèle, ou il a trop senti le besoin de déguiser la vérité. Jamais les deux braves généraux n'eurent la pensée de l'assassinat : c'était un crime hors de leur âme, et dont sa rancune les charge mal à propos. Selon madame de Mallet, il paraîtrait que le ministre de la police, loin d'outrer l'impérialisme, se serait plaint amicalement de ce que le Sénat aurait manqué de confiance envers lui, qui, si on eût voulu l'employer, se serait empressé de diriger le coup d'état selon le vœu national. Oh ! que de révélations neuves et piquantes contiendront les Mémoires de M. le baron de L. M. L....., à leur publication.

Le général Lahorie prit possession du ministère de la police, envoya quérir un tailleur pour se faire habiller, et demeura dans l'inaction pendant que son prédécesseur, conduit par Guidal, était écroué à la Force avec Pasquier et Desmarais.

rait tromper l'habileté de Mallet, tandis que celui-ci, au génie bien autrement supérieur, se servait de l'abbé comme on le fait d'une marionnette : c'est peu flatteur pour l'orgueil d'un homme d'église, mais c'est vrai.

A l'Hôtel-de-Ville, une autre scène avait lieu. Le Préfet de la Seine habitait la campagne : il venait le matin à Paris, et s'en retournait le soir. Le colonel Soulier, étant monté à l'Hôtel-de-Ville, y annonça les événements prétendus, et en prit possession. Un employé envoya au devant du préfet un courrier porteur de ces deux mots tracés au crayon : FUIT IMPERATOR (il fut Empereur). Le comte Frochot, sans trop comprendre ce que cela voulait dire, vint à la place de Grève, et en entrant dans son hôtel, il fut accosté par le colonel Soulier, qui lui réitéra les ordres qu'on lui avait intimés à lui-même. Le préfet, sans réfléchir, sans opposer la plus légère résistance, commanda que l'on disposât les salles *Saint-Jean* et du *Trône*, qu'on y dressât une table avec les sièges destinés au gouvernement provisoire. Cela fait, il courut chez l'archichancelier pour être mieux instruit de ce qui se passait.

Enfin le général Mallet ayant enjoint à des officiers d'aller s'emparer du Trésor et du ministère des finances, et de faire fermer les barrières, poursuivit son chemin vers la place Vendôme. Là, il envoya vingt-cinq hommes s'emparer de la porte du bureau de l'état-major, qui était, où il est encore, dans la maison à l'angle à gauche en arrivant par la rue Saint-Honoré, en lui commandant d'en interdire la sortie à qui que ce fût. Ceci dit, il confia au même officier, chef de ce détache-

ment, un pli renfermant un exemplaire de toutes les pièces qui paraissaient établir la réalité de ce qu'il exécutait. Une de celles-là conférait à l'adjudant-général Doucet le grade de général de brigade, avec une gratification de cent mille francs. Une autre nommait le général Mallet gouverneur de Paris, etc., etc. Enfin, il le prévenait que ne voulant pas le charger de l'arrestation du général Hullin, commandant la place, il allait l'effectuer lui-même.

En effet, il se rendit chez Hullin, qui, ayant contesté son obéissance aux ordres extraordinaires qui lui étaient intimés si singulièrement, fut frappé à la tête d'un coup de pistolet : il devait en mourir mille fois, et pourtant il revint à la vie, mais sans qu'on pût extraire de sa mâchoire le projectile qui l'avait atteint. Aussi a-t-il conservé depuis le sobriquet de *bouffe la balle*, comme le ministre de la police celui de duc de *la Force*.

Ce crime commis, Mallet se rendit chez l'adjudant-général Doucet. Il s'y rencontra avec l'inspecteur des prisons, nommé Pâque, à ce que je crois, qui, l'ayant aperçu, se douta de la vérité et se mit en mesure de le faire arrêter. Mallet, au désespoir, allait se brûler la cervelle avec son second pistolet. Mais une glace ayant trahi ses mouvements, il fut désarmé et garotté.....

Dès ce moment la conspiration, ourdie avec tant de hardiesse et qui aurait eu un plein succès

si elle eût commencé plus tôt, cessa de cheminer dès que Mallet, son unique rouage, ne fut plus libre d'agir. Lahorie fut lié à un fauteuil dans le salon de la Préfecture de police; Guidal fut pris à l'Hôtel-de-Ville. Les troupes mises en mouvement, rentrèrent dans leur caserne. Le duc de Rovigo, le baron Pasquier, sortirent de la Force, où les trois généraux et leurs complices innocents allèrent les remplacer.

Les ministres de la police et de la guerre, épouvantés même après la victoire, et remplis tous deux d'une rage furieuse contre des insensés ou des ignorants qui avaient compromis leur avenir en les exposant à la mauvaise humeur de Napoléon, se hâtèrent de punir et de supplicier pêle-mêle les coupables et les innocents, au lieu d'attendre que l'Empereur eut connu l'affaire et prononcé sur les suites qu'elle devait avoir. Le 28 octobre, une commission militaire fut convoquée, et séance tenante rendit un arrêt sanglant.

Elle condamna à la peine de mort et fit exécuter dans les vingt-quatre heures, les sieurs Mallet, Guidal et Lahorie, tous trois généraux de brigade; Soulier, colonel; Sthenhouwer, Bordarieux et Piquerel, capitaines; Fessart, Lefèvre, Regnier et Beaumont, lieutenants; Ratteau, caporal (1); Bouchejampe, Corse et prisonnier d'État.

(1) Celui-ci ne fut pas exécuté : il y eut un sursis par le jugement, même un autre. Le colonel Rabbe ne périt pas non plus, et plus tard ils furent graciés.

Tous les autres accusés de complicité furent acquittés. Les juges de cet acte si rigoureux étaient :

Cambacérès, prince archichancelier, et le duc de Feche, ministre de la guerre, qui décidèrent le genre de jugement. Quant à ceux de la commission dite militaire, voici leurs noms :

Le comte Dejean, ex-ministre de l'administration de la guerre, grand-officier de l'Empire, grand-aigle de la Légion-d'Honneur, premier inspecteur-général du génie, *président*.

Le général de brigade de la garde impériale, baron Deriot, commandeur de la Légion-d'Honneur et chevalier de la Couronne de Fer, *juge*.

Le baron Henri, major de la gendarmerie d'élite de la garde impériale, officier de la Légion-d'Honneur, et chevalier de la Couronne de Fer, *juge*.

Geneval, colonel de la dix-huitième légion de la gendarmerie impériale, officier de la Légion-d'Honneur, *juge*.

Le colonel Moncey, premier aide-de-camp du premier inspecteur-général de la gendarmerie impériale, officier de la Légion-d'Honneur, *juge*.

Thibault, major du deuxième régiment d'infanterie légère, chevalier de la Légion-d'Honneur, *juge*.

Delon, capitaine-adjoint à l'état-major de la première division militaire, *rapporteur*.

Boudin, *greffier*.

Aucun sursis ne fut accordé : on avait hâte de punir, et cette précipitation fut honteuse. Napoléon en manifesta un vif mécontentement, et néanmoins il ne punit que le moins blâmable, le comte Frochot, préfet de la Seine, qui fut destitué tant de cette fonction que de sa place à vie de conseiller d'État.

L'abbé Lafond courait à la recherche de Mallet, lorsqu'arrivé sur la place Vendôme, il apprit ce qui venait de se passer. Il se sauvait, mais on l'arrêta dans les Tuileries. Amené devant l'adjudant Laborde, il se défendit avec tant d'audace, dit-il (car on ne sait ceci que par lui-même : les récits de Laborde et de Doucet étaient bien différents), qu'il fut relâché non pas une fois, mais deux, et cela toujours par le même officier, ce qui est peu probable s'il n'avait pas eu de fortes raisons pour le faire. Lafond, échappé à ces périls où tant d'autres laissaient leur tête, répandit le bruit de sa mort, et alla se cacher à Louhans sous un nom d'emprunt. La restauration l'y trouva dix-sept mois après, remplissant l'office d'instituteur. En 1817, il reçut la croix de la Légion-d'Honneur, et fut en même temps nommé précepteur des pages du roi : peut-être vit-il encore.

Madame Mallet, en véritable Romaine, pleura toujours son époux, et vécut pour élever ses enfants, dont elle a fait de nobles hommes : ils suivent la glorieuse carrière des armes avec distinc-

tion, et on retrouve en eux le mérite de leur père et les qualités de leur mère. Celle-ci, aimée, estimée, vénérée de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, a terminé peu après la révolution de juillet son honorable existence. Sa mémoire est chère à tous ses amis, et je me servirai plus tard des matériaux importants que j'ai recueillis de mes conversations avec elle. Honoré de sa confiance et rempli de reconnaissance pour les services qu'elle a rendus à une personne qui m'est bien chère, je ne manquerai pas à ce que je dois à son souvenir. Je ne connais pas messieurs ses fils : j'espère qu'ils apprécieront mes intentions vraies et délicates.

SOIRÉE XLV.

Causes de la chute de Napoléon. — La campagne d'Allemagne, en 1813, racontée par Napoléon. — Discours au Corps Législatif. — Composition de l'armée. — Entrée en campagne. — Bataille de Lutzen. — Mort du duc d'Istrie. — Bataille de Bautzen et de Wurschen. — Combat de Rischembact. — Mort de Duroc. — Récit de ses derniers moments. — Armistice. — Divers *allinacteurs*. — Rupture de l'armistice. — Etat des armées. — Trahison de Moreau. — Lettre de Louis XVIII. — Bataille de Dresde. — Mort de Moreau. — Victoires, revers et désertions. — Bataille de Leipsick. — Le pont de l'Elster. — Retraite en France. — Défection générale. — Discours de Napoléon.

Jusqu'à la fatale campagne de 1812, Napoléon avait toujours été heureux. Son deuxième mariage ayant prospéré, il était, depuis le 20 mars 1811, père d'un fils appelé aux plus hautes destinées. Baptisé sous les prénoms de Charles-François Napoléon, qualifié dès le jour de sa naissance du titre impérial de roi de Rome, il avait comblé le bonheur de Napoléon. Mais dès ce moment

on vit pâlir cette étoile brillante, et parmi les causes qui amenèrent tant de revers, on doit compter :

1° L'injustice commise envers le jeune roi d'Étrurie, chassé de son trône malgré son bas âge, son innocence et sa faiblesse.

2° L'escamatoge à main armée et sanglant de toute la succession du roi d'Espagne, Charles IV, ce monarque, tous ses fils en captivité, un château d'emprunt et des pensions non payées, un espionnage vil et continuel devenu le prix de tant de royaumes cédés en apparence.

3° La prise sans aucun droit des États Romains, et le saint Père traîné de ville en ville.

4° Le désespoir du roi de Hollande, Louis Napoléon, contraint à abdiquer pour ne pas rendre ses peuples malheureux.

5° La discorde insinuée dans la famille impériale, Lucien Bonaparte ennemi de Napoléon, Murat et sa femme travaillant à ravir au jeune roi de Rome son héritage.

6° L'évènement qui porta au trône de Suède le prince de Ponte Corvo, contraint à devenir l'ennemi acharné de Napoléon, qui avait repoussé constamment ses avances et dédaigné ses sacrifices.

7° La répudiation de Joséphine.

8° La criante iniquité qui enlevait au prince Eugène Beauharnais l'héritage qui lui avait été tant promis de la couronne d'Italie.

9° La lutte entre le clergé italien, espagnol, portugais, belge et même français, et entre Napoléon.

10° Le désespoir auquel il avait réduit les souverains étrangers, qui tous pouvaient se plaindre de lui.

11° La fatalité de son second mariage, qui lui fit compter à tort sur la bonne foi et l'amour du sang de la maison d'Autriche; qui ouvrit à une femme, ennemie secrète de la France, de son époux et de son fils, les secrets de notre cabinet, dont le mystère faisait notre force.

12° L'incessante guerre d'Espagne, qui dévorait nos meilleures troupes.

13° La guerre contre l'Angleterre, dont nul ne pouvait prévoir la fin.

14° La rigueur du blocus continental qui ruinait tant de familles.

15° La multiplicité des levées d'hommes, surtout dans les pays réunis.

16° L'envahissement de Lucques, de Gênes, de la Hollande, d'Hambourg, Breme, Lubethz.

17° La justice violentée par les décrets impériaux et tyranniques.

18° La création d'une nouvelle noblesse plus arrogante, plus oppressive que l'ancienne.

19° Le désespoir des familles, contraintes, par les réquisitions sans nombre, à donner leur dernier écu, et par des levées toujours renaissantes, à

se séparer de leur dernier enfant s'il était robuste, ou à se ruiner pour le remplacer s'il était souffreteux.

20° Le mécontentement de la Suisse, dépécée, envahie, comprimée.

21° Celui de l'Allemagne, non moins écrasée.

22° Celui de la noblesse hollandaise, belge, piémontaise, rhénane, suisse, italienne, etc., supprimée par un trait de plume et contre la volonté des nations.

23° La destruction arbitraire des couvents qu'il fallait réduire de nombre et non anéantir.

24° L'asservissement de la presse, du théâtre, de la conversation et même de la pensée.

25° L'éducation, dirigée de manière à faire non des hommes libres, mais de vils esclaves.

26° L'anéantissement de notre marine et le mépris manifesté pour ses débris.

27° Le projet insensé de marier par mesure d'État toutes les héritières ayant plus de trois mille francs de revenu, projet déjà mis en exécution. Des préfets, des sous-préfets, avaient dressé les tableaux à ce sujet. Je peux affirmer qu'ils me furent demandés.

28° La campagne funeste de 1812.

29° Le refus insensé de la paix *à tout prix* en 1813, car il y a un temps où elle est nécessaire, ne serait-ce que pour reprendre des forces, comme fit l'Autriche en 1800, 1805 et 1809.

30° Son opiniâtreté à faire servir dans les dernières campagnes la plupart de ses maréchaux et des vieux généraux qui, comblés d'honneurs, de titres et de richesses, et n'ayant plus rien à prétendre, faisaient la guerre mollement et même avec dégoût.

31° Son opiniâtreté à ne savoir ni punir les méfaits du prince de Talleyrand et du duc d'Otrante, ni à pouvoir se passer d'eux; ces hommes l'ont trahi constamment, et après les avoir querellés, exilés, etc., il revenait à eux sans rancune et sans deviner que la leur ne lui pardonnerait pas. Il leur doit sa double chute.

Ces causes et nombre d'autres qui découlèrent de celles-là, déterminèrent la catastrophe dernière. J'ai extrait tout ceci des documents que l'Empereur Napoléon remit à la fin de 1814 ou aux premiers jours de 1815, à l'auditeur au conseil d'État que le comte Regnault et autres dépêchèrent à l'île d'Elbe pour presser le retour de S. M. l'Empereur et Roi. Ces documents devaient faire partie d'une histoire contemporaine à laquelle le comte R..... attacherait son nom, et il les confia à M. D....., pour qu'il dressât d'après eux le travail préliminaire. Le comte R.... étant mort sans avoir rien exécuté de ce projet, M. D...., par respect pour la mémoire de Napoléon, nous a accordé le privilége inestimable d'insérer ici plusieurs de ces fragments, bien faits pour piquer la curiosité gé-

nérale ; leur lecture augmentera d'intérêt au moment où, après s'être emparé de la personne de l'héritier de ce grand homme, on va le condamner peut-être à mort, et où, par un contraste sans exemple, on se prépare à rendre des honneurs presque divins aux restes glacés de Napoléon. Nous croyons que les souscripteurs apprécieront le mérite saisissant de nos dernières soirées.

LA CAMPAGNE D'ALLEMAGNE DE 1813, *racontée par Napoléon.*

« Je venais d'être vaincu, et pour la première fois. Ce qui soutenait mon amour-propre, c'était la pensée rassurante que j'avais cédé aux éléments seuls, et non aux hommes. Ceux-ci, toujours battus quand il y avait l'égalité du nombre, ne pouvaient se targuer de n'avoir triomphé que là où ils étaient soixante contre un. J'avais encore d'immenses ressources, je ne doutais pas que le triomphe ne me fût promis encore, et c'était pour l'assurer sur tous les points que j'arrivais si soudainement à Paris.

» J'avais bien conçu la chose ; ma présence inopinée fit trembler les cabaleurs, et rehaussa le courage de mes fidèles. C'était aux approches de minuit qu'en la compagnie seule du duc de Vicence, je parus aux grilles des Tuileries ; on se refusait à les ouvrir, je me fis reconnaître, le poste entier tomba à mes genoux en pleurant de

joie, tant ils n'osaient plus me revoir, tant ils avaient honte de leur résistance.

» Pareil obstacle m'arrêta dans le salon avant la chambre de Marie-Louise. L'Impératrice venait de se coucher et ses femmes refusaient d'ouvrir la porte; j'insistai, on résista; je me fâchais lorsque le son de ma voix frappa des oreilles amies; un cœur battit et celui-là me fit admettre où je devais commander. Déjà l'Impératrice était effrayée, ma vue la rassura.

» Dès le lendemain, et jusqu'au jour de mon départ pour l'armée, je ne suspendis guère le cours de mes travaux. Arrivé le 18 décembre, le 19 je tins conseil avec l'archichancelier et avec les ministres, auxquels je communiquai mes plans pour la campagne prochaine. Le 20, jour de dimanche, j'eus à ouir les compliments des flatteurs, je m'y résignai; aucun des Corps de l'État, aucune des autorités constituées, n'y fit faute. Le 21, je tins, de midi à six heures du soir, un conseil d'administration. Le 22, je réunis encore les ministres. Le 23, conseil d'administration et de finance. Le 24, le 25, le 26, furent employés à donner des ordres à toutes les parties de l'Empire, à régler les affaires de la guerre, de la marine, du génie, du matériel, des vivres, etc. Le 27, je reçus en audience d'abord solennelle, et ensuite privée, le Corps Municipal de Paris, les magistrats et le Corps Électoral de

Rome. Le 28, après un long conseil d'administration, je fus pour me délasser visiter le Musée, laissant les portes ouvertes, afin que tous pussent librement venir à moi. Le 29, conseil des finances, et puis j'allai chasser dans le grand parc de Versailles. Le 30, conseil d'administration; je présidai après le conseil des ministres. Le 31, j'achevai l'année par la tenue d'un conseil relatif à la liste civile. Je pense que l'on avouera qu'après une fatigue aussi effroyable que celle de ma retraite depuis Moskow, je ne perdais pas mon temps.

» Je conviens à mon tour, que j'avais fort à faire. L'année qui finissait avait été pleinement mauvaise; la récolte manquant, le sac de blé était monté à cinquante-cinq francs; un décret impérial en fixa le maximum à trente-trois francs. J'eus tort, il en résulta des émeutes, apaisées bien différemment en Normandie et en Languedoc. A Caen, le sieur Méchain, préfet, répondit par des fusillades et par des commissions militaires rendant des arrêts sanglants à la misère affamée, craintive, et séditieuse, mais par des paroles et des cris.

» A Villemur, ville importante de la Haute-Garonne, une émeute s'était organisée et retranchée dans la cité que défendait le Tarn. M. De Lamothe, auditeur au conseil d'État, sous-préfet de Toulouse, partit seul avec un secrétaire et une

ordonnance, contraignit cette population égarée à l'admettre dans la ville; et là, en deux heures, sans éclat, sans fusillade, sans meurtres, il calma les esprits, fit ouvrir les magasins, et rendit à ce pays la tranquillité et l'abondance (1). . . .

» Je récompensai tant de zèle en appelant ce jeune et sage administrateur aux sous-préfectures de Livourne et de Rome. *(Il n'eut pas le temps d'occuper celle-ci, à cause de la trahison de Murat.)* Voilà comme j'aime que les administrateurs me servent : celui qui emprisonne, qui exile, qui tue, fait haïr le gouvernement plus que sa propre personne.

» L'an 1813 commença par un vendredi, et finit par un autre vendredi. Ce fut également un vendredi, 8 janvier, que le roi de Naples, qui avait tant commis de fautes et fait tant preuve d'incapacité, rendit au prince Eugène le commandement d'une armée réduite par sa faute à ce dernier instant, à environ vingt mille soldats.

» Ce fut le 25 janvier, que je signai le dernier concordat avec le Pape.

(1) A cette époque on hésitait à répandre le sang du peuple, et une affaire pareille à celle où le nommé Petit de Bantel, préfet de l'Ariège, a fait périr tant d'innocents, aurait été sévèrement punie. Il est vrai qu'à cette époque on prenait les magistrats administrateurs autre part que dans les rangs des prodigues interdits par arrêts de la police correctionnelle.

» Le 11 février, ayant ouvert la session du Corps Législatif, je dis aux sénateurs et aux députés, après avoir parlé de l'état de la France, et de celui de l'Espagne :

« .... Je suis moi-même entré en Russie... » Nulle part les armées russes n'ont pu tenir » devant nos aigles, Moskow est tombée en notre » pouvoir... L'incendie même de cette capitale » n'a rien changé à l'état de mes affaires..... » La rigueur de l'hiver a fait peser sur mon âme » une affreuse calamité ; *en une nuit j'ai vu tout* » *changer*, j'ai fait de grandes pertes, elles auraient brisé mon âme, si dans ces grandes circonstances j'avais dû être accessible à d'autres » sentiments qu'à l'intérêt, qu'à la gloire, qu'à » l'avenir de mes peuples!!!..... J'ai besoin » de grandes ressources pour faire face à toutes » les dépenses qu'exigent les circonstances ; mais » moyennant diverses mesures que vous proposera mon ministre des finances, je ne devrai » imposer aucune nouvelle charge à mes peuples. »

» Cependant le prince Eugène, en vertu de la faiblesse de son armée, et du soulèvement de l'Allemagne que la Russie appelait à l'indépendance, replia le quartier général sur Leipsick, Magdebourg, Willenberg et Torgau. Le 31 mars, le roi de Prusse levant le masque, publia son manifeste et me déclara la guerre.

» Je me préparais à reprendre l'offensive ; un

sénatus-consulte du 1er avril 1813, déclara la guerre à la Prusse. Divers autres décrets autorisèrent la levée de cent cinquante mille conscrits, d'un supplément de cent mille hommes, de quatre-vingt mille pris dans le premier ban de la garde-nationale, de dix mille gardes d'honneur, et de trente-sept cohortes urbaines destinées à la garde particulière des places maritimes. J'ai rétabli les cadres des régiments, remonté la cavalerie, approvisionné l'artillerie, rempli les arsenaux d'armes, de poudre, et de projectiles; j'ai ramassé des vivres et des munitions de toute espèce, veillé à la réparation des places fortes, et négocié à l'extérieur, sans succès il est vrai.

» Quand je crois avoir pourvu à tout, à la régence, en cas de mort, que je transmets à l'Impératrice, à la tranquillité intérieure; quand la vigilance de ma police me répond de l'inaction des Bourbonnistes, des Orléanistes et des Jacobins; du concours des magistrats et des administrateurs, de la fidélité des maréchaux, des généraux et du reste de l'armée; quand j'ai préparé les ressources pour l'avenir, je quitte Paris.

» Ce fut le 13 août que je sortis de la capitale; et le 28, j'étais à Erfurth, avec le quartier général. Là, j'appris que l'Allemagne, toute entière travaillée, ne souhaitait que son indépendance, et que la guerre désormais serait nationale. *La Tugenbund* (association de la vertu) embrassait

toutes les classes. On me haïssait en Westphalie, en Wurtemberg, en Bavière et en Saxe, autant qu'en Autriche, qu'en Bohême, qu'en Prusse et que dans le nord.

» J'emmenais avec moi cent-vingt mille hommes. Le prince Eugène avait fini par en réunir environ quarante mille. Voici comment je distribuai les diverses forces de la grande armée.

PREMIER CORPS : Vandamme, *chef*, et ensuite le prince d'Eckmülh. *Divisions.* Généraux Carra, Saint-Cyr, Dufour, Dumonceau, Lagrange 24,000

DEUXIÈME CORPS : Maréchal duc de Bellune, *chef*, près Magdebourg. *Divisions.* 5,000

TROISIÈME CORPS : Prince de la Moskowa, *chef. Divisions* Souham, Brennier, Gérard, Ricard, Marchand (*troupes hessoises et badoises*). 30,000

QUATRIÈME CORPS : Bertrand, *chef. Divisions* Morand, Peri (*italiennes*), Franquemont (*wurtembergeoises*). . . 22,000

CINQUIÈME CORPS : Lauriston, *chef. Divisions* Maison, Putod, Rochambeau. 18,000

SIXIÈME CORPS : Duc de Raguse, *chef. Divisions* Compans, Bonnet. . . . 12,000

ONZIÈME CORPS : duc de Tarente, *chef. Divisions* Charpentier, Gérard,

Freyssinet.	18,000
Douzième corps : Duc de Reggio, *chef*. *Divisions* Pacthod, Laurencez, Raglowisch (*bavaroises*).	18,000
Garde impériale : *Divisions* Roguet (*six bataillons de vieille garde*), Dumoutier (*seize bataillons de jeune garde*).	16,000
Cavalerie : Le duc d'Istrie, *chef*. *Division* Latour-Maubourg	4,000
Total.	167,000

qui auront combattu *cent-vingt-cinq mille Russes, et cent-vingt mille Prussiens.* Le reste de mes troupes est employé ailleurs, et les corps non compris dans ce tableau ou manquent, ou ont une destination encore plus pressée.

Le Prince Eugène était sur l'Elbe, au confluent de la Saala, ayant avec lui Victor, Lauriston, Macdonald, avec quarante mille combattants.

» Le 30 avril, s'ouvrit la campagne. Heureusement diverses affaires eurent lieu ce même jour, et toutes à notre avantage. Je me dirigeai sur Weissenfields où le général comte Souham, sans cavalerie, réussit pourtant à battre les Russes, commandés par le général Lanskoï.

» Mais un grand malheur allait me frapper. Au combat du 1^er^ mai, où je remportai pareillement la victoire, j'eus le malheur de perdre l'un de mes meilleurs capitaines, le maréchal Bessières,

duc d'Istrie. Le combat finissait lorsque lui, cherchant auprès du village de Rippach, à bien examiner la situation de l'ennemi, fut atteint par un boulet qui lui coupant la main, le frappa à la poitrine et l'étendit raide mort. Ce fut un deuil universel pour l'armée et pour moi en particulier: c'était le deuxième de mes anciens compagnons d'armes que le destin m'enlevait comme s'il eût voulu me préparer à d'immenses infortunes. Je m'en suis trop bien assuré plus tard.

» Les ennemis réunis avaient pour but de me tromper dans mes manœuvres; les siennes tendaient à m'envelopper et à m'isoler de mes derrières; je devinai ces mouvements, et par les miens aussi, je les amenai sur le champ de Lutzen. Ce fut là que, le 2 mai, je pris ma première revanche des revers que j'avais essuyés l'an passé.

» L'Empereur de Russie, le roi de Prusse, y étaient de leur personne. Wittgenstein et Blücher y commandaient pour eux. Au premier moment mon armée, presque toute composée de nouvelles recrues, parut étonnée, d'autant que l'attaque fut vigoureuse; mais cette hésitation tarda peu à disparaître, surtout lorsque les corps des généraux Bertrand et Marchand furent arrivés et purent soutenir les autres. L'artillerie ennemie faisait d'horribles brèches dans le flanc de la division Souham, qui allait être pressée

par des forces supérieures, ce fut alors que ces divisions parurent, celles Brenier, Gérard et Ricard, les appuyèrent d'un feu si bien nourri, que les Prussiens foudroyés, prirent la fuite et s'éparpillèrent; néanmoins elles retournèrent au combat, et le succès parut compromis.

» Mais l'entrée en jeu du sixième corps, presque tout composé de soldats de marine, arrêta les Russes et les Prussiens; ceux-ci firent marcher leur réserve et prirent le village de Kaya; pris et repris plusieurs fois, mais enfin enlevé par la division Ricard, il nous resta. Le général Gérard, grièvement blessé, s'écria, en refusant de se rendre à l'ambulance : « Le moment est arrivé où » tout Français qui a de l'honneur, doit vaincre » ou périr les armes à la main. »

» Wittgenstein, croyant que l'heure était venue de tenter un dernier effort, amena là de nouvelles troupes russes, fraîches et pleines de valeur. La fureur avec laquelle je les vis se précipiter sur mes soldats, me détermina à leur opposer mes Titans (c'est le nom que je donnais à la garde impériale). Je donnai l'ordre, et peu de minutes après, seize bataillons de la jeune garde s'ébranlèrent les premiers la baïonnette en avant; six bataillons de la vieille les suivaient, et eux tous appuyés par ma cavalerie et par une artillerie leste, formidable; une telle masse soutint le combat. Peut-être que la fin nous eût été fatale,

lorsque vers le soir, une forte canonnade lointaine annonça l'arrivée du prince Eugène, qui, ce jour-là fut nôtre sauveur. Il venait avec le onzième corps. Le maréchal duc de Tarente conduisait à sa suite trois divisions qui, appuyées par une triple batterie de quatre-vingts bouches à feu réunies en une seule, porta partout le désordre et la mort. Les ennemis, battus sur tous les points, et n'osant pas attendre au lendemain, repassèrent l'Elster à Degau. Là, les deux nations se séparant, les Prussiens effectuèrent leur retraite sur Borna, et les Russes, sur Frohberg. Alexandre et Frédéric Guillaume partirent encore plus vite, et coururent chercher à Dresde un asile momentané.

» Il y eut du côté des coalisés, seize mille morts ou blessés; parmi les premiers, on compta le prince de Hesse Hombourg; parmi les seconds, les généraux prussiens Blücher, Lcharnhorst et Ternerbein, et le général russe Konwitzin. Nous leur fîmes près de trois mille prisonniers; eux nous tuèrent ou blessèrent douze mille hommes, presque tous du troisième corps, et nous enlevèrent six cents soldats. Nous perdîmes le général Gourré; et les généraux Gérard, Bussier, Chemineau et Guillot, furent plus ou moins grièvement atteints.

» Le même soir, je dis aux généraux qui m'environnaient : *Depuis dix-sept ans que je commande*

les armées françaises, je n'ai pas vu plus de bravoure et de dévouement (1).

» Je ne m'arrêtai pas après le succès. Tandis que le roi de Prusse faisait chanter des *Te Deum* pour prix de victoires imaginaires, je chassais devant moi et ce monarque et le czar et leurs armes; rien ne m'arrêtait. Le 8 mai, j'entrai à Dresde, abandonné sans combat par leurs Majestés. Je fis rétablir les ponts sur l'Elbe. Le 12, je sortis en cérémonie de la ville, pour aller au devant du roi de Saxe. Je le rejoignis à Grimma, et chevauchant à son côté, je le ramenai dans son palais, au bruit du canon, au son des cloches et aux acclamations joyeuses de ses sujets.

» A Dresde, je réformai mes plans, j'envoyai en Italie le prince vice-roi; car je comprenais que sa présence y était nécessaire. Je savais que les alliés renforçaient leurs armées, j'augmentai la mienne; je recevais le comte de Dubna, ambassadeur pacifique de l'Autriche, sans encore consentir à traiter; j'apprenais que le maréchal Davoust avait repris Hambourg, momentanément

(1) Il faut convenir aussi que dans cette journée, l'Empereur des Français s'était lui-même exposé beaucoup plus qu'il ne l'avait fait depuis qu'il avait ceint la couronne, bien convaincu que son exemple donnerait l'impulsion à une jeunesse devant laquelle on ne pouvait prononcer en vain les mots sacrés HONNEUR et PATRIE.

(Victoires et Conquêtes, t. 22, p. 44.)

occupé par la coalition ; enfin je livrais la bataille de Buntzen et de Wurschen.

» Les coalisés avaient réuni cent soixante mille hommes. J'en conduisais cent cinquante. Le 20, j'enlevai les deux rives de la Spree, malgré les efforts qu'on m'opposa ; je fus admirablement secondé dans cette affaire, par le maréchal duc de Tarente, le prince de la Moskowa, le duc de Reggio, le duc de Raguse et le duc de Dalmatie, les généraux Balathier, Barot, Dulaulois, Drouot, Devaux, Barrois, Lorencez, Francmont, Cléneuffer, Latour-Maubourg, Dumoustier.

» Le 21, le combat à Wurschen recommence plus terrible que la veille. J'étais là, encourageant les Français, et je me donnais tant de mal depuis plusieurs jours, qu'au milieu de la mêlée, je fus saisi par un sommeil tellement irrésistible, que je m'y abandonnai. Jetant mon manteau sur le penchant d'un ravin, je m'endormis au milieu d'une canonnade épouvantable. Le duc de Raguse, qui passa par là, m'arracha fort à propos à cet engourdissement léthargique. Les miens pliaient, je remonte à cheval, j'examine les positions diverses de nos corps et des alliés, et devinant ce qui nous fera vaincre, je transmets à mes pages, à mes officiers d'ordonnance, à mes aides-de-camp, les ordres qui font prendre à la bataille une face nouvelle et qui m'assure d'un second triomphe remporté, celui-là, sur le

traître général d'Yorck, et sur le prince Barklay de Tolly. Cette journée a pris le nom de Wurtschen.

» La perte des Prussiens et des Russes fut de dix-huit-mille tués ou blessés, et nous leur fîmes trois mille prisonniers, nous regrettâmes cinq mille morts et sept mille blessés, dont trois généraux, Lorencez, et les Wurtembergeois, Franquemont et Leneuffer.

» Le 23, à Reichembach, nous fîmes un mal énorme à l'ennemi, et pourtant ces victoires n'avaient plus les résultats géants de mes anciennes. La cause en était simple : si l'infanterie détermine le gain d'une bataille, la cavalerie seule la complète; sans une forte partie de cavaliers, on ne peut poursuivre les vaincus, les envelopper et les ramener captifs; j'avais perdu cent mille chevaux de tous services à la fatale retraite de Russie, et maintenant je ne pouvais avoir rassemblés et instruits qu'un nombre très-minime de cavaliers et de chevaux. C'est à l'absence de ces corps légers et rapides que j'attribue les faibles résultats de triomphe qui autrement auraient été autant décisifs que les autres.

» Voulant éterniser le souvenir de la journée de Wurtschen, je signai un décret impérial dans lequel je disais :

« Un monument sera élevé sur le mont Cénis » à l'endroit le plus apparent. On y lira : *L'Em-* » *pereur Napoléon, du champ de bataille de Wurts-*

» *chen, a ordonné l'exécution de ce monument,* » *comme un témoignage de sa reconnaissance envers* » *les peuples de France et d'Italie.* Ce monument » transmettra d'âge en âge, le souvenir de cette » grande époque, où, en trois mois, douze cent » mille hommes ont couru aux armes pour assurer » l'intégrité du territoire de l'Empire français. »

» J'ai suspendu mon récit par ce sentiment qui nous porte à éloigner tout ce qui blesse notre cœur. Hélas! ce combat de Reichembach fit aux miens une cruelle blessure. Là devait tomber, après l'affaire finie, mon meilleur ami, le plus probe de mes grands officiers, le confident secret de mes moindres pensées, et celui qui modérait ma fougue ou qui savait me faire veiller à ma conservation. J'aurai de la peine à poursuivre. Oh! mon cher Duroc, tu sais si je t'aimais! Si souvent à ta voix, je n'ai pas calmé ma colère, je te rends aussi la justice de dire que jamais tu ne me poussas à la vengeance, que toujours tu pris auprès de moi le parti des infortunés et même de mes ennemis, lorsque tu savais ceux-ci hors d'état de me nuire.

» A Reichembach, dont la mêlée fut chaude, le brave général Bruyères tomba mort en faisant une charge décisive. Les boulets, les obus, pleuvaient autour de mon escorte; je les entendais passer et siffler près de moi. Tout à coup un chasseur de ma garde est atteint d'un biscaïen; il

chancelle et chute en bas de son cheval. A cette vue, un noir pressentiment me saisit; je m'adresse au grand maréchal du palais :

« Duroc, lui dis-je, la fortune nous en veut aujourd'hui. »

» Tout à l'heure encore étonné de ma victoire sans prisonniers, je m'étais écrié, en m'adressant au même : « Comment après une telle boucherie, aucun résultat, pas un captif! ces gens-là ne me laisseront pas un clou. »

» Duroc, touché de ce propos, n'y avait pas répondu, mais au second, il répliqua : « Sire, il serait convenable d'aller plus loin, Votre Majesté fait trop le sous-lieutenant. »

» Moi alors : Messieurs, dis-je en m'adressant à ma suite, au galop! qui m'aime me suive! Je pique des deux, je pars, et m'enfonce dans un chemin creux. Mais sur la hauteur et en avant sont encore le général de génie Kirgener, les ducs de Vicence (Caulaincourt), de Trévise (Mortier), de Frioul (Duroc); ils ont été vus d'une batterie ennemie, et trois coups de canon, dirigés vers ce groupe doré, partent aussitôt; un boulet siffle au dessus de ma tête, frappe un arbre voisin, ricoche, et dans son retour, jette raide mort sur le sable le malheureux Kirgener, et par un double accident, ouvre les entrailles du grand maréchal du palais, mon parfait, mon sincère ami Duroc.

» Je courais déjà, ai-je dit; aussi je ne fus pas témoin de ce coup fortuit et horrible; je ne le sus que lorsque j'arrivai à ma tente. Le grand écuyer Caulaincourt, le duc de Trévise, se présentent; leur contenance sinistre me prépare à une nouvelle catastrophe, mon cœur se serre avant d'avoir rien appris. « Qu'est-ce?.. Que se passe-t-» il? » je demande.

» Et en retour, l'affreuse mort de Duroc me fut annoncée, elle m'atterra... Mes yeux se remplirent de larmes, je sentis ma poitrine se briser; et aux ordres qu'on vint chercher, aux incidents multipliés dont on me rendit compte, à tout enfin, je répondis par ce seul mot : « A demain!!! »

» Cependant je me hâte de me rendre dans la maison où Duroc a été transporté; j'étais hors de moi, et la vue de ces linges sanglants, de cette foule éplorée (car il était aimé de tous), l'aspect enfin de mon ami prêt à m'abandonner, tout achève de me plonger dans un désespoir morne, qui éclate en tous mes mouvements et qui se peint sur mon visage. Je m'approche, pâle, tremblant; Duroc entend prononcer mon nom, il ouvre les yeux, cherche ma main ; tandis que je presse la sienne dans les miennes, et d'une voix affaiblie, me dit :

« Toute ma vie a été consacrée à votre ser-
» vice, et je ne la regrette que par l'utilité où elle
» pouvait vous être encore... »

» Je ne parlais pas, j'étouffais ; on prétend que je lui ai répondu :

« Duroc, il est une autre vie, c'est là que vous » irez m'attendre et que nous nous retrouverons » un jour ! »

c'est possible, mais j'étais trop ému pour me ressouvenir de mes paroles. Les siennes, au contraire, allaient à ma mémoire par le chemin de mon cœur, aussi me sont-elles encore présentes.. Je sais fort bien que lui répartit alors :

« Oui, Sire, mais ce sera dans trente ans, » quand vous aurez triomphé de nos ennemis » et réalisé les espérances de la patrie..... J'ai » vécu en honnête homme, je ne me reproche » rien. Je laisse une fille, votre Majesté lui servira » de père.

— Oui, oui, m'écriai-je, elle sera ma fille et » ma fille bien aimée, je vous le jure! Que Dieu » ratifie ce serment. »

» Dieu sait si j'y ai manqué. Je restai là pendant vingt minutes environ, toujours muet, toujours immobile, toujours serrant la main du cher moribond qui répondait à cette pression par le même geste, hélas! renforcé des convulsions de l'agonie. Je ne pouvais me résoudre à m'éloigner. L'excellent Duroc, prenant de la force pour tous deux, me dit enfin :

— « Sire, allez vous en, ce spectacle vous tue.

— Adieu, adieu mon ami, dis-je, adieu. Oh!

» tu me seras conservé; pour te ravoir, je donne-
» rais dix de mes meilleures provinces! ».

» Puis, m'appuyant sur Caulaincourt et le maréchal Soult, qui était venu mêler ses larmes aux miennes, je sortis de la chambre et du logis; je me retirai dans ma tente, où je me maintins en un isolement complet pendant toute la nuit.

» Les évènements qui suivirent apportèrent de la distraction à ma douleur, sans néanmoins la soulager; et je le consigne ici, de toutes les pertes que j'ai faites, celle-là est, et pèse constamment sur mon âme; aucune n'a eu peut-être des conséquences plus fatales pour moi, comme la mort du grand maréchal de mon palais. Le comte Bertrand est sans doute un noble militaire, un homme ferme, incorruptible, lui non plus ne me trahira pas; et pourtant, qu'il y a loin de lui à mon parfait Duroc!

» Un peu plus tard et à l'époque de la marche de la grande armée de Reichembach à Gorlitz, je m'arrêtai à Markersdorff, où le duc de Frioul avait péri; j'en désignai la place au roi de Naples avec un vif chagrin. Puis, je fis appeler le propriétaire de la ferme où il avait expiré douze heures plus tard, et je lui achetai cette maison, en y joignant une somme pour qu'un monument modeste fût élevé à mon ami défunt. La maison à moi, j'en fis cadeau à son ex-possesseur, par un acte en bonne forme qu'un notaire retint, et affirmé de la signa-

ture du curé et du juge du lieu. On incrusta une simple plaque de marbre noir à l'endroit où était le lit de Duroc lorsqu'il rendit le dernier soupir, et l'on y grava cette inscription que j'improvisai.

DEO OPTIMO MAXIMO.

ICI

LE MARÉCHAL DUROC

DUC DE FRIOUL

GRAND MARÉCHAL DU PALAIS

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON

FRAPPÉ D'UN BOULET

A EXPIRÉ DANS LES BRAS

DE SON EMPEREUR

ET DE SON AMI

LE 23 MAI 1813.

» Le 30 mai, le général russe Schouvaloff et le général prussien Kleist, se réunirent avec le duc de Vicence au couvent de Walstadt, dans le dessein de conclure un armistice. On ne put ce jour là s'entendre, j'avais envie de continuer la guerre et de poursuivre mes avantages... Un fatal ascendant l'emporta sur ma résolution : une lettre de Marie-Louise, qui me suppliait de laisser à son père la gloire de pacifier le monde, fut le piége dans lequel je tombai. Je donnai l'ordre à Caulaincourt de finir, et le traité provisoire fut conclu, le 4 juin, à Sleswig.

» J'acceptai pour médiateur l'Empereur d'Autriche mon beau-père; je lui donnai par là le moyen de mieux prendre ses mesures et de parvenir à m'accabler quand il le jugerait à propos. L'Empereur de Russie profita de la suspension d'armes pour faire venir de nouvelles troupes; le roi de Prusse augmenta considérablement son armée, et je fis de mon côté tout ce que je pus, afin de pouvoir faire tête à l'orage qui me menaçait de tous les points de l'horizon.

» Je me rendis à Dresde où j'habitai le palais Marcolini, n'ayant pas voulu que le roi de Saxe me cédât son propre palais. Un congrès dut se rassembler à Prague; il eût été convenable de ne pas retarder l'ouverture de ses séances, mais comme on ne voulait que gagner du temps, il n'agit activement qu'à dater du 12 juillet suivant, c'est-à-dire trente-huit jours après la signature de l'armistice. Tous les ministres plénipotentiaires des cours de l'Europe s'y rendirent, à part ceux de l'Angleterre et des cours de Portugal, d'Espagne, de Sardaigne et de Sicile.

» Le premier *conclusum* fut la seule possession pour la France des États et pays en deçà de la ligne des Alpes et du Rhin, la Belgique comprise. Je ne permis pas même la discussion de cette proposition par trop orgueilleuse.

» Le 7 août, le comte de Metternich (fait prince depuis) me signifia l'*ultimatum* des puissances,

car toutes étaient maintenant assez préparées à fondre. Elles entendaient qu'avant le 15 courant, j'acceptasse les articles suivants, sous peine de voir l'Autriche passer de sa qualité de médiatrice au rang des princes mes ennemis :

« 1° Le grand-duché de Varsovie serait enlevé au roi de Saxe, et abandonné aux empereurs d'Autriche, de Russie, et au roi de Prusse, qui se le partageraient amicalement entre eux; Dantzick reviendrait au roi Frédéric-Guillaume;

2° Je rendrais aux villes transéatiques leur pleine indépendance;

3° Des provinces seraient rendues au roi de Prusse, et on lui établirait une frontière sur l'Elbe;

4° L'Autriche rentrerait en possession de Trieste et de toutes les provinces illyriennes;

5° De part et d'autre on se garantirait réciproquement l'état de chaque royaume, grand-duché, principauté, etc., tel qu'il aurait été reconnu dans le traité de la paix générale;

6° A cette époque prochaine de paix universelle, on ajournerait les questions à résoudre touchant les États de Leurs Majestés Très-Fidèles et Apostoliques (les rois d'Espagne et de Portugal). »

» J'aurais dû accéder à ces conditions, elles ne m'écrasaient pas, elles me laissaient en position de me rendre bientôt plus redoutable qu'auparavant; car, enfin, je conservais la Hollande, le

Hanôvre, la Belgique, toute l'Italie, une forte portion du royaume de Westphalie, et ma suprématie sur la Confédération du Rhin n'était minée aucunement; mais j'appris par dessous main qu'aussitôt que j'aurais acquiescé à ces clauses, on me contraindrait à les exécuter, sans que la coalition désarmât ou se séparât; et la chose consommée, on élèverait de nouvelles prétentions bien autrement exorbitantes.

» En conséquence, le surlendemain, 9, je ripostai par l'*ultimatum* suivant :

« 1° Je cède le duché de Varsovie, dont les trois puissances, Russe, Autrichienne et Prussienne, disposeront à leur gré, moins Dantzick, qui restera ville libre, avec un rayon de deux lieues autour de ses remparts; il sera donné en indemnité de la perte du grand-duché, au roi de Saxe, certains cantons de la Silésie et de la Bohême;

2° Je céderai l'Illyrie à l'Autriche, mais je retiendrai Trieste, en donnant à son lieu et place la ville et le port de Fiume;

3° La Confédération étendra jusqu'à l'Oder ses limites;

4° Garantie de l'indépendance danoise. »

» C'était bien peu, je l'avoue, mais certes ce n'était pas mon dernier mot; je m'attendais à une prolongation de négociation, lorsque, dès le 11 août, on signifie à mes ambassadeurs que le congrès est rompu, et on se sépare. En vain on

répond de ma part, que pour le bien de la paix, j'accède au traité proposé par l'Autriche; on répliqua par des prétentions tellement arrogantes, que je dis au comte de Metternich, dans le palais Marcolini et sur la grande pelouse en face des appartements, où nous nous promenions ensemble : *Les destins doivent l'emporter.*

» Les défections parmi mes alliés ne se firent pas attendre. Le 12 août, c'est-à-dire, le lendemain, l'Empereur d'Autriche mon beau-père oublie ses serments, mes bienfaits, ma clémence, les nœuds du sang, et me déclare la guerre. Le coup me fut rude, je n'avais pas voulu croire à tant de fallace; en vain le comte Louis de Narbonne avait voulu m'ouvrir les yeux, je lui répondais constamment :

« Vous êtes comme tous les Français de 1789; vous détestez l'Autriche, vous vous méfiez d'elle, et cependant elle a beaucoup plus de bonne foi que n'en ont ensemble tant d'autres souverains estimés.

« Sire, répliquait Narbonne, Votre Majesté ne connaît pas ce cabinet, il sacrifierait toutes les archiduchesses pour un canton de quatre lieues de circonférence; il n'a jamais tenu religieusement que les accords qu'il n'aurait pu rompre qu'à son désavantage. »

» Je repoussai alors de telles allégations; aujourd'hui la conduite de mon beau-père m'a

rendu plus crédule, mais il n'est plus temps. Ah! s'il l'était encore!!!

» De nouvelles lumières m'arrivèrent de toutes parts, je sus que les rois de Bavière et de Wurtemberg, que tous les souverains faisant partie de la Confédération du Rhin, moins le loyal et pieux roi de Saxe, et le fidèle et philosophe prince primat baron de Dalberg, avaient traité secrètement avec la Prusse, la Russie et l'Autriche, et se préparaient à m'abandonner aussitôt qu'ils pourraient l'effectuer sans péril pour eux-mêmes; j'appris encore que l'armée saxonne, loin de partager la noble manière de voir de son monarque, se tournerait malgré lui vers mes ennemis à la première occasion favorable.

» Des agents anglais parcouraient toute l'Allemagne, semant de fausses nouvelles, promettant des merveilles, et achetant à prix d'or les consciences incertaines. Je compris l'imminence de ma position, je vis combien deux grandes victoires me seraient utiles. Mais pour en profiter, où était cette cavalerie, indispensable, ai-je dit, à compléter un grand succès! Je me repliai sur moi-même, je ne comptai plus que sur la France et sur moi; et néanmoins j'aurais dû me méfier de la lassitude où tant de guerres, d'une part, où tant de grandeur et de richesses de l'autre, avaient jeté mes grands seigneurs, mes maréchaux. Ceux-là désiraient la paix pour jouir des fruits de leurs

beaux-faits d'armes ; je les croyais toujours remplis de zèle, et ils étaient en réalité tièdes, mous et indifférents.

» Je me remettais en campagne avec une armée dont le chiffre total de *trois cent quinze mille hommes* était divisé en quatorze corps, commandés par le prince de la Moskowa, les maréchaux Macdonald, Oudinot, Victor, prince d'Eckmühl, Augereau, Marmont, Gouvion-Saint-Cyr, et les généraux Régnier, Rapp, Lauriston, Bertrand, Vandamme et le prince Poniatowski.

» La coalition, sans y comprendre aujourd'hui les alliés que nos désastres tarderont peu à leur procurer, m'opposeront dans leur ensemble formidable les masses de *cent quinze mille* soldats et *quarante mille* cavaliers russes, *cent cinquante mille* piétons et *trente mille* cavaliers prussiens, *vingt mille* combattants, *cinq mille* cavaliers suédois, *vingt-cinq mille* cavaliers allemands, enfin *cent dix mille* hommes de ligne, et *vingt mille* de cavalerie autrichiens; totaux : CINQ CENT VINGT MILLE combattants de toute arme, ce qui en faveur de la coalition établit l'avantage énorme de DEUX CENT VINGT MILLE soldats de plus que nous.

» Je ne m'en effrayai pas; je me promis de vaincre comme par le passé, ne voyant pas, aveugle que j'étais, que mon étoile, en s'éclipsant, m'avait abandonné. Je demeurai plein de confiance au moment de mes disgrâces, et je ressen-

tis plus de joie que de peine en apprenant que l'Europe en armes contre moi comptait pour son plus solide appui le concours d'un transfuge Moreau, ce traître, cet autre Dumourier, ce nouveau général sarrasin, ce second Jomini.

» Moreau, depuis 1804, sommeillait en Amérique sur ses lauriers déjà ternis, car sa double trahison avait été patente; le comte de Lille, d'une part, l'Empereur Alexandre, de l'autre, tentèrent son orgueil et sa jalousie. Entraîné par l'espérance qu'il me fera du mal et qu'il déterminera ma chute, il cède à l'appât de la vengeance et à l'avidité (car on lui promet une fortune colossale), et part après la réception et la lecture d'une lettre autographe du prince qui alors se prétendait roi de France, et qui lui mandait :

« Mon Cousin,

» Je sais combien vous regrettez de ne pouvoir » servir utilement votre monarque légitime, » croyez que je relis souvent les lettres par lesquelles, en me demandant pardon d'avoir porté » les armes contre une cause qui était la mienne, » vous me témoignez le désir de réparer ce tort » en vous consacrant à la défense de ma cause. Le » moment est venu de me prouver la sincérité de » vos paroles; il ne s'agit pas cette fois d'un complot dangereux, mais d'aider de vos conseils et » de votre haute science militaire une nouvelle

» croisade de rois contre l'usurpateur de la moitié » des trônes de l'Europe. Ces potentats ont des » soldats, mais un grand général leur manque : » venez vous mettre à leur tête, comme votre roi » je vous l'ordonne, et vous en prie comme vo- » tre ami. Je permets à mon fidèle sujet de servir » momentanément une cour étrangère mon al- » liée; allez, hâtez l'instant où, Monck français, » vous recevrez, de ma main et dans la capitale de » Rheims, cette épée de connétable qu'illustrèrent » Duguesclin et quatre héros de mes ancêtres. On » ne parle pas de récompenses à des âmes telles » que la vôtre, on ne leur montre dans le lointain » pour leur faire faire des miracles, que votre gloire » augmentée, votre roi rétabli et vos concitoyens » délivrés de leurs fers.

» Sur ce, monsieur le Maréchal de France et » mon cher cousin, je prie Dieu qu'il vous ait en » sa digne et sainte garde, la présente n'étant à » d'autre fin. *Signé* Louis. »

» Le faible Moreau, dominé par sa femme, ne sut résister ni à cette lettre ni aux sollicitations pressantes du cabinet de Londres, et du czar en particulier. Il quitta l'Amérique, se rendit d'abord en Angleterre, où le comte de Lille lui confirma sa nomination comme maréchal de France, et la certitude de l'épée de connétable dès la *grande œuvre accomplie de la Restauration*. Puis il

se rendit auprès de l'Empereur Alexandre; nous tarderons peu à le retrouver en face des canons français, que l'on croirait doués d'intelligence, tant ils ont su si bien faire justice de ce transfuge, chef de tous.

» J'avoue encore la faute que je commis; à la reprise des armes, j'aurais dû me rappeler ma tactique de 1797, lorsque pour augmenter le chiffre de mes troupes, je ne craignis pas de lever le siège de Mantoue, prête par famine à tomber en mon pouvoir. En usant du même moyen, en confinant dans Kustin, Stettin, Glogau, Modhin, Thorn, Dantzick, etc., près de quatre vingt mille soldats, tous de vieilles troupes, tous hommes forts et dévoués, j'ai donné à l'ennemi un avantage immense, tandis qu'avec ce renfort puissant, je l'aurais ramené battant, soit à Vienne soit vers Moscow.

» J'occupe les rives de l'Elbe que je voudrais ne pas abandonner, je domine sur tout cet espace vaste, qui va de Dresde jusqu'à Hambourg. Mes places de garde le long de cette ligne sont Kœnigstein, Torgau, Wittemberg et Magdebourg. J'ai disposé un plan magnifique de campagne, je dois pivoter vers Berlin. Mais ici commence une autre série de défection, celle des individus, qui marchera de front avec celle des princes. Le 15 août, et au moment où le secret concernant mes opérations prochaines doit être le plus religieusement

gardé, voilà qu'un général, Suisse de naissance, attaché à mon état-major, ayant la connaissance de tous mes projets, s'évade lâchement, et court enrichir mes ennemis des fruits de sa scélératesse. Qui ignore son nom? c'est le parjure Jomini!

» N'importe, il me surprend, mais il ne me décourage pas, j'espère encore que je pourrai faire ma pointe vers la capitale de la Prusse et vers Breslau. Je pénètre dans la Lusace, le 18 août. Le 18 août, je prends possession de Gortlitz; c'est le général Blücher que je semble menacer, il s'apprête à me voir fondre sur lui, et il se met en mesure. Mais cette démonstration n'est qu'une feinte : au lieu de poursuivre mon mouvement de ce côté, je fais un tour à droite et me jette précipitamment dans la Bohême avec les corps du maréchal duc de Bellune, avec le huitième et le deuxième, sous les ordres du prince Poniatowski; j'amène également avec eux le premier et le quatrième de cavalerie, que commandent les généraux Lefèvre, Desnouettes et Kellermann, cet intrépide fils du maréchal d'Empire de ce nom. Mais les ennemis m'ont prévenu, ils se précipitent sur Dresde dans l'espoir de me cerner; je ne dois plus songer qu'à contrecarrer leur espérance, et je reviens sur Blücher.

» Il était temps de prendre ce parti, car Blücher, soutenu par plus de cent mille combattants de toute arme, a déjà contraint le prince de la

Moscowa, le duc de Raguse, le maréchal Macdonald et le comte Lauriston, qui entre eux tous ne lui opposait que soixante-dix mille hommes, à se replier, mais sans être entamés. Instruit de la présence des Prussiens, je passe la Bober avec toute mon armée. Je remporte sur eux une victoire, le 22 août; et le lendemain 23, je les malmène encore; ils reculent, ils m'échappent; et moi, laissant Macdonald avec soixante-dix mille hommes pour contenir Blücher, s'il revient à l'attaque, je me dirige sur Dresde, où j'arrive triomphant le 26.

» C'était un début heureux, il me promettait mieux pour l'avenir; et je comptais que le maréchal Oudinot, par la vélocité de sa marche, se serait emparé de Berlin, et cette conquête devenait pour moi un coup décisif. La fortune ici commença la longue série de mes désastres. Oudinot, au lieu d'aller vite, se mit à cheminer avec une telle lenteur qu'il laissa pleinement le loisir aux alliés de mettre dans Berlin des troupes trois fois plus fortes que les siennes. Au lieu d'emporter la ville, il doit se retirer; il sème sa retraite d'actes brillants, de faits de courage rare, mais le but de son expédition est manqué. Il m'a fait un mal immense, et certes, c'est peu le punir que de le rappeler et de faire passer son commandement au maréchal Ney, prince de la Moskowa.

» Mon plan de campagne ayant été compromis

dans son ensemble, d'abord par la fuite de Jomini, puis par la fausse manœuvre d'Oudinot, je ne peux pas empêcher les coalisés de se présenter devant Dresde. Le 26 et le 27, au nombre de cent quatre mille, ils arrivèrent par la Bohême, et par la rive gauche de l'Elbe. Là sont les trois généraux chefs, le prince de Schwartzenberg, pour l'Autriche; Wittgeinstein, pour la Russie; et Kleist, pour la Prusse.

» Ils m'ont tourné, mais ils ne m'ont pas vaincu. J'ai fait faire à l'armée en trois jours quarante lieues, et sans avoir assuré leur nourriture. Nul ne se plaint, je suis avec eux, je les encourage par mon exemple marchant à pied comme eux, et mangeant aussi ce que la Providence nous donne. Oh! mes Français, comme nous nous entendions, et que j'étais fier et heureux de vous commander!

» Aussitôt et sans prendre de repos, l'action commence dans les faubourgs de Dresde, et le 26 l'avantage est balancé; c'est beaucoup pour les alliés, mais pour moi il me faut la victoire. Je la cherche le lendemain, et la volage m'est pourtant encore fidèle. Je gagne la bataille complètement par le concours du feu infernal de notre artillerie, et par la bravoure sept fois héroïque de quatre-vingt-dix mille Français, qui parviennent à se dégager et à repousser cette masse deux fois au moins supérieure à la leur.

» Dans cette journée mémorable, je fus noblement secondé par tous ceux de mes maréchaux qui s'y trouvèrent; par mes généraux, et dans les rangs de ceux-ci je citerai les généraux de la garde Dumoutier, Boïeldieu, Teindal, Combelles, et Gros; tous cinq au nombre des blessés; des généraux ou divisionnaires ou de brigades, Latour-Maubourg, Reynier, Marchand, Marransin, Guillot, etc. L'ennemi dans ces deux jours a perdu vingt mille des siens, morts, blessés, ou faits prisonniers ; cinquante canons, et des caissons et des bagages en nombre. Les vaincus, frappés de consternation, se retirèrent dans la Bohême, emportant avec eux le général Moreau, qui tarda peu à rendre le dernier soupir.

» Ce transfuge au combat du 27, s'était avancé pour mieux examiner notre position, pour déterminer notre côté faible. Cet acte de parricide fut terriblement puni; le premier canon auquel on met le feu, lance un boulet qui, conduit sans doute par l'ange de la France, vole et brise les deux jambes du Français devenu l'ennemi de sa patrie. Moreau, frappé, tombe et s'écrie : O JUSTICE DU CIEL!.... et il perd connaissance. L'Empereur Alexandre accourt à lui, pleure sur son infortune, et Moreau lui recommande sa femme, car il ne songe plus qu'il est Français.

» Nous fûmes long-temps à douter de cet incident, il étonna les soldats, et le soir au bivouac

je les entendis se dire entr'eux qu'il ne faisait pas bon entreprendre le métier de traître ; et que mieux valait mourir avec honneur regretté de ses amis et de la France, qu'expirer avec le remords de mériter la malédiction civique.

« Ah ! se mit à dire un vieux grognard, ce n'est pas le petit caporal qui se fera inscrire sur la liste flétrissante des Dumourier et consorts, des Pichegru, des Sarrasin, des Jomini, et des Moreau. Il battra encore plus d'une fois les *Keiserlichen*, et jamais ne nous fera battre par eux... »

« Ceux-là me connaissaient bien, leur amour et leur estime étaient mes douces récompenses.

» Dans de meilleurs temps, une victoire tellement décisive aurait amené la paix, ici elle ne fit que me nuire. Car désormais chaque succès m'affaiblira, et je ne vaincrai que comme Pyrrhus, en m'épouvantant des pertes que m'occasionnaient mes triomphes (1).

» De malheureuses affaires suivent ce jour glorieux. Le maréchal Macdonald, moins favorisé que moi de la fortune, est repoussé par les Prussiens. Le 27 et le 29, la trahison disperse son armée, des corps entiers d'Allemands l'abandon-

(1) Pyrrhus, roi d'Épire, faisant la guerre aux Romains dans l'intérêt des Tarentins, ses alliés, perdit tant de soldats à la troisième bataille qu'il gagna, qu'on l'entendit dire à son ami Cynéas : *Encore une pareille victoire, et je suis perdu.*

nent, il perd quinze mille hommes et cent canons. Ce revers est suivi d'un autre plus considérable encore, et dont les conséquences nous deviendront bien autrement funeste. Le comte Vandamme, mal guidé en Bohême, se voit par suite d'un mouvement maladroitement combiné, environné par les ennemis. Malgré sa bravoure et celle de ses régiments, il est battu de tous côtés et contraint à mettre bas les armes; aucun des siens ne s'échappe; et cette victoire réhausse l'espoir des alliés. Une nouvelle du même genre achève de les transporter de joie; ils apprennent que le 6 septembre, à Donnevitz, le prince royal de Suède a vaincu le maréchal prince de la Moskowa. Cette bataille aura des résultats immenses, ceux de couper nos communications avec Leipsick et la Franconie.

» Je ne me laisse pas plus abattre par ces revers que par ceux antécédents, je ne renonce pas à conserver ma position sur l'Elbe, bien que partout l'Allemagne s'agite, se soulève, m'échappe et change mes tièdes alliés en ennemis ardents. Je fais de Dresde mon quartier général, j'en sors pour battre ceux qui m'attaquent; ils reculent devant moi, je les disperse; mais à peine suis-je rentré, que même renforcé par des levées qu'inspire un sentiment irrésistible de nationalité, je reconnais de nouveau que je travaillerai vainement à remplir cet autre tonneau des Danaïdes.

» Des manœuvres hardies, souvent heureuses, effet des affaires où le sang coule sans que cette perte serve à ma cause, remplissent l'intervalle jusqu'au 15 octobre. Ce jour-là, à mon désespoir patent, le roi de Bavière abandonne lâchement son bienfaiteur. De simple électeur, je l'avais fait roi, j'avais agrandi ses États de moitié, je lui avais fait présent du beau comté de Tyrol; deux fois, ma main le ramena vainqueur dans sa capitale; sans moi, l'Autriche l'aurait réduit au rang du duc de Bade. Eh bien! il oublie tout, et il amène à mes ennemis quarante mille hommes d'excellente troupe. Déjà les régiments saxons ont déserté malgré leur roi, dont la conduite demeure admirable.

» Chaque jour augmente la masse de la coalition. Le Russe Bennigssen leur conduit soixante-dix mille de ses compatriotes. Depuis le Cap nord jusqu'aux confins de l'Italie, les États, les provinces et les peuplades courent aux armes; déjà la France est toute seule, car doit-elle compter sur des alliés prétendus qui lui échappent à chaque pas en arrière que la fortune me contraint à faire, certes bien malgré moi!

» Enfin, les 18 et 19 octobre, ne conduisant avec moi que cent soixante-quinze mille hommes, je me rencontre à Leipsick avec trois cent mille Russes, Suédois, Prussiens et Allemands, et je suis attaqué par eux. Peut-être que

malgré cette différence toute à mon désavantage, j'aurais remporté une de ces grandes victoires qui m'étaient si communes; mais, au moment le plus décisif de la bataille, quand il me faut un seul esprit et un seul sentiment pour triompher, tout à coup vingt-six bataillons et dix escadrons saxons, wurtembergeois, demeurés jusque là fidèles, s'isolent d'abord, troublent l'ensemble de la manœuvre, puis s'ébranlant, passent aux alliés et tournent brusquement leurs canons et leurs armes contre ceux-là qui, tout à l'heure fraternisant avec eux, venaient de manger, et se battaient pêle mêle.

» Cette défection inattendue étonne, et bientôt épouvante mes Français. Je ne peux lutter contre la Providence; j'admire mon malheur, et me tournant vers le roi de Saxe consterné de l'infidélité des siens :

« Sire, lui dis-je, vous le voyez, votre peuple se prononce contre moi; je ne vous ferai pas payer sa conduite ingrate; j'apprécie votre loyauté, je sais qu'elle n'a pris aucune part à tout ceci, je vous rends vos serments, reprenez votre libre arbitre, faites dans votre intérêt le traité le plus avantageux, embrassons-nous et retournez à Dresde. »

» Le bon roi pleurait et ne voulait pas me quitter. Je l'y décidai; il s'éloigna enfin; mais il avait trop tardé à faire cette démarche. La Prusse

ambitieuse, qui prétendait s'enrichir de ses dépouilles, obtint sa mise au ban des alliés. Prisonnier en quelque sorte, exclu de la sainte alliance, on le punit de la perte de la moitié de ses États, parce qu'il avait voulu être fidèle.

» J'avais ordonné la retraite, et pour l'effectuer, il fallait passer de la rive droite à la rive gauche de l'Elster; un pont construit à cet effet devait sauter lorsque tous les Français et tous les charriots auraient franchi l'espace. Un tiers de troupes, presque tout le bagage, les trois quarts de l'artillerie étaient encore sur le bord ennemi, lorsqu'un sergent, ou imbécille ou perfide, et chargé du soin d'allumer les fougasses qui feront sauter le pont, présente le feu à la mèche soufrée, et cinq minutes après, le pont couvert de monde, se brise, s'enfonce et disparaît avec un fracas épouvantable.

» Cette explosion malencontreuse interdisant la retraite à tant de braves, les livre à un désespoir qui leur fait chercher la mort, soit dans la rivière, soit dans les rangs ennemis. Le prince Poniatowski se noya, espérant que son cheval passerait à la nage. Nous fîmes là, en munitions, matériel, objets de tous genres, une perte irréparable. Les prisonniers civils éprouvèrent tous les maux de la guerre, et le sol fut jonché de cadavres des deux sexes et de tout âge.

» Nous perdîmes dans ces deux journées trente-

sept mille individus tués; parmi eux, outre Poniatowski, les généraux Rochambeau, Vial et Delmas, cinquante mille blessés, dont les maréchaux Ney et Marmont, avec les généraux Lauriston, Regnier, Charpentier, Rotnietzki Krasinski (Polonais), Hochbert (Badois), le prince Émile de Hesse Darmstadt, vingt mille prisonniers, deux cent-cinquante canons, neuf cents caissons, etc.

» Si quelque chose pouvait nous consoler de ce grand désastre, c'est que la perte des alliés fut si immense, qu'ils n'osèrent pas nous poursuivre dans notre retraite. Les Autrichiens, de leur aveu, perdirent ou eurent blessés quatre feld maréchaux, trois cents officiers; les Russes, deux lieutenants-généraux, quatre généraux majors tués, trois généraux majors blessés; les Prussiens, à proportion; et quant à la totalité du carnage dans leurs rangs, on ne peut le baisser au dessous de quatre-vingt mille hommes tués ou blessés.

» Ce fut à Erfurt, jadis témoin de ma gloire, que je ralliai les débris de l'armée, les 23 et 24; en venant à moi, les généraux Curial, Nansouty et Drouot passèrent sur le ventre à soixante mille Bavarois retranchés derrière les remparts d'Hanau. Leur commandant le général Wrède qui avait manigancé cette perfidie, faillit y laisser la vie, et ne s'en releva que long-temps après. Mais mal-

gré ce succès, je ne voyais en ligne que cinquante-cinq mille hommes, et ce n'était plus assez pour me maintenir sur l'offensive; je crus convenable de me replier sur la France. Le 1er novembre, j'étais sur le Rhin, et le 2, j'entrais à Mayence.

» Là, de nouveaux malheurs allaient achever de dévorer mes braves soldats; des maladies pestilentielles et mortelles s'emparèrent des hôpitaux, où soixante mille Français bourgeois et militaires trouvèrent la fin de leur triste existence. Du moins en expirant, ne virent-ils pas l'envahissement de leur belle patrie....; de leur patrie abandonnée par ses propres enfants.

» Le 9, je rentrai à Paris. Le 12, je disais au Sénat conservateur :

« Toute l'Europe marchait avec nous, il y a un » an; toute l'Europe aujourd'hui marche contre » nous: c'est que l'opinion du monde est faite par » la France ou par l'Angleterre, nous aurions » tout à redouter sans l'énergie et la puissance » de la Nation. »

» Le 19 décembre, à l'ouverture de la session du Corps Législatif, je parlai en ces termes :

« MESSIEURS,

» D'éclatantes victoires ont illustré les armées » françaises dans cette campagne; des défections » sans exemple ont rendu ces victoires inutiles, » tout a tourné contre nous; la France même se-

» rait en danger sans l'énergie et l'union des » Français.

» Dans cette grande circonstance, ma première » pensée a été de vous appeler près de moi, mon » cœur a besoin de la présence et de l'affection de » mes sujets.

» Je n'ai jamais été séduit par la prospérité, » l'adversité me trouverait au dessus de ses at- » teintes.

» J'ai plusieurs fois donné la paix aux nations » lorsqu'elles avaient tout perdu d'une part de » mes conquêtes. J'ai élevé des trônes pour les » rois qui m'ont abandonné.

» J'avais conçu et exécuté de grands desseins » pour la prospérité et le bonheur du monde. » Monarque et père, je sens que la paix ajoute à » la sécurité des trônes et à celle des familles. Des » négociations ont été entamées avec les puis- » sances coalisées, j'ai adhéré aux bases préli- » minaires qu'elles ont présentées; j'avais donc » l'espoir qu'avant l'ouverture du congrès de » Manheim tout serait fini, mais de nouveaux re- » tards qui ne doivent pas être attribués à la » France, ont différé ce moment que presse la » paix du monde.

» J'ai ordonné qu'on vous communiquât toutes » les pièces originales qui se trouvent au porte- » feuille de mon département des affaires étran- » gères. Vous en prendrez connaissance par l'in-

» termédiaire d'une commission. Les orateurs de » mon conseil vous feront connaître ma volonté » sur ce sujet.

» Rien de ma part ne s'oppose au rétablissement de la paix, je connais et partage tous les » sentiments des Français; je dis des Français, » parce qu'il n'en est aucun qui désirât la paix au » prix de l'honneur (1).

» C'est à regret que je demande de nouveaux » sacrifices à ce peuple généreux, mais ils sont » commandés par les plus nobles, par ses plus » chers intérêts. J'ai dû renforcer mon armée par » de nombreuses levées, les nations ne traitent » avec sécurité qu'en déployant toutes leurs forces; un accroissement dans les recettes devient » indispensable. Ce que mon ministre des finances vous proposera, est conforme au système » de finance que j'ai établi; nous ferons face à » tout, *sans emprunts qui consomment l'avenir, sans* » *papier monnaie qui est le plus grand ennemi de* » *l'ordre social*.....

» Le Danemarck et Naples me sont restés fidèles..... J'ai reconnu la nationalité des 19 can-

(1) Bientôt Murat et sa femme oublieront, dans leur ingratitude, qu'ils doivent tout à la France et à Napoléon, et en janvier 1814, traiteront avec les coalisés. Le prince de Lucques, Bacchiochi et la princesse sa femme, sœur de Napoléon, suivront cet exemple, mais leur égoïsme sera puni. Comme on ne les craint pas, on les chassera sans

» tons Suisses... Messieurs, vous êtes les organes
» naturels de ce trône, c'est à vous de donner
» l'exemple d'une énergie que recommande notre
» génération aux générations futures. Qu'elles ne
» disent pas de nous : Ils ont sacrifié les premiers
» intérêts du pays, ils ont reconnu la loi que
» l'Angleterre a cherché en vain pendant quatre
» siècles à imposer à la France.

» Mes peuples ne doivent pas craindre que la
» politique de leur Empereur trahisse jamais la
» gloire nationale; de mon côté, j'ai la confiance
» que les Français seront dignes d'eux et de
» moi. »

façon de leurs États, et ils l'auront bien mérité. On n'a jamais su assez tout le mal que Murat, sa femme et la princesse Élisa, ont fait à la famille impériale des Bonaparte et à la France en même temps. C'est un point qui sera traité amplement dans les mémoires du baron de Lamothe Langon, ainsi que nombre d'autres non moins intéressants, qui concerneront les maisons de Bourbon-d'Orléans et de Bonaparte. Cet ouvrage curieux paraîtra lorsque la santé affaiblie de l'auteur lui permettra de le terminer. Ils embrasseront toute la révolution française, qui dure depuis 1789 jusqu'à aujourd'hui.

SOIRÉE XLVI.

État des affaires. — Sédition du Corps Législatif. — Colloque entre Napoléon et Raynouard. — Adresse du sénat et du Corps Législatif. — Allocution de l'Empereur au conseil d'État. — Le Corps Législatif est ajourné. — Discours de Napoléon au sénat. — Les reproches au Corps Législatif. — Suite des évènements. — L'Empereur fait l'éloge du prince Eugène. — Lettre admirable de celui-ci au czar. — Carnot. — Sa lettre à Napoléon. — Forces respectives de la coalition et de la France. — Réflexions impériales.

« Je touchais au moment fatal, où, avec mon trône, allait s'écrouler la gloire de la France, à cet instant douloureux où mon peuple, au lieu de ne voir que son intérêt et sa grandeur, se mit à me punir des fautes commises par l'enivrement de la postérité. En se ralliant à moi au lieu de m'abandonner, nous eussions fait trembler l'Europe! Mais non, la stérile joie de ma perte fermait les yeux sur l'anéantissement de la puissance fran-

çaise, qui fut remise à la queue des autres nations, comme elle l'avait été précédemment, depuis que le duc d'Orléans, régent du royaume, vendit au profit antifrançais de sa maison, notre suprématie à l'Angleterre.

» Une sixième coalition continentale se nouait autant contre la France que contre moi; l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, la Suède, la Prusse, la Russie, l'Autriche, les deux Siciles, la Sardaigne, et un peu plus tôt ou un peu plus tard, la Bavière, la Saxe, la Hesse, le Wurtemberg, la Confédération du Rhin en entier, la Hollande, Naples, etc., s'y rallièrent. Je restai seul et tout seul je peux dire, car les Français même se séparèrent de ma cause.

» A ce dernier moment et contraint par la nécessité à retirer à mon frère Joseph la couronne d'Espagne et des Indes, je la rendis par un traité, en date du 11, à Ferdinand VII, qui repartit deux mois après pour ses États. Le 17, un sénatus consulte venant à mon aide, mobilisa la garde nationale urbaine et lui confia la défense de nos places fortes; cette mesure me procura un supplément de cent soixante mille soldats de ligne, que je pus faire marcher avec moi.

» Le Sénat, toujours génuflexible (expression pittoresque de Louis Mercier, m'a-t-on dit), tant que j'eus en main le pouvoir, nomma sa commission à laquelle je fis communiquer les pièces re-

latives à la paix : elle était composée des comtes de Lacépède, de Fontanes, de Saint-Marsan, de Barbé-Marbois, de Beurnonville et du prince Talleyrand. Ceux-là trouvèrent tout bien et tout bon, comme il fallait le faire vu la circonstance; il n'en fut pas de même du côté de la chambre élective.

» J'avais voulu faire appeler à la commission, des hommes tout à moi et accoutumés à l'obéissance, tels que Marcorelle, Cuvier, Lefèvre-Gineau, Martin de Toulouse, Barrairon, Becquey, Calvet-Madaillan, Petit-Lafosse et autres. Pour la première fois mes agents échouèrent, et on désigna par un vilain esprit de taquinerie, quelques bavards qui se crurent des Romains restaurés, et qui en somme n'ont été que des brouillons envieux et malveillants. Ce furent Flaugergue, Gallois, Lainé, Maine de Biran et Renouard ou Raynouard, présidés par Regnier, le grand juge, et tout nouvellement porté par moi à la place de président de la chambre législative.

» Dès leur première séance, Regnier me fit connaître leur méchant esprit. Lainé, à un propos que le président avait rétorqué en disant que la demande n'était pas constitutionnelle, lui repartit durement :

» Il n'y a rien ici de plus anticonstitutionnel que votre présence. »

» Ce début m'annonça ce que ces hommes feraient plus tard, ils ne me trompèrent pas dans

mes pressentiments; on les vit contester l'authenticité des actes, accepter tous les documents qui établissaient la nécessité de la guerre, admettre sans colère les prétentions outrageantes des députés, et surtout proclamer la paix à tout prix.

» Me flattant de les diviser, je fis venir le poète Raynouard, auteur d'une tragédie plus vantée que belle et que neuve surtout, mais qui lui avait acquis une réputation littéraire à bon marché, accrue d'ailleurs par l'opposition du critique Geoffroy, détesté parce qu'il me louait et qu'il soutenait mes mesures politiques dans ses feuilletons littéraires.

» Je dis à Bausset mon préfet de palais, de faire appeler Raynouard à l'heure de mon déjeûner; il vint ; je le savais avare, du moins je croyais qu'il l'était, et il n'était qu'économe. Je le vois encore se dandinant, se laissant aller en avant, tout gros, tout chétif, demi-Provençal, encore grassayant et surtout très-satisfait de lui.

» M. de Beausset me le nomma.

« Ah! dis-je, le père des Templiers, le restaurateur de ces moines apostats, fripons, sacrilèges et libertins !

« Oh! Sire, dit-il avec aplomb, Votre Majesté ajoute un feuilleton au journal de l'Empire.

Moi. — Monsieur, ils voulaient créer dans l'État un pouvoir indépendant du roi, et à ce titre ils étaient coupables.

Lui. — On les accuse de l'avoir été, j'en conviens...

Moi. — Il n'y a pas de feu sans fumée... N'importe, une tragédie n'est là, la plupart du temps, qu'un brillant parodoxe, et je proclame que celui-là est vigoureusement écrit..... Pourquoi toujours mettre en jeu les rois à leur désavantage, cela devrait être évité; en les présentant sous un jour défavorable, on diminue le respect dû à la Majesté souveraine. Et certes, les révolutionnaires et idéologues, et les *idéophrases* (car moi aussi je crée des mots au besoin) ont assez déblatéré au théâtre, et dans leur rapsodie, ils ont amené la première révolution, Dieu veuille que leurs successeurs n'en commencent pas une autre!!!.. Talma est sublime dans son rôle, il n'a pas nui à votre œuvre..... Et vous, Monsieur, avez aidé à sa réputation.

Lui, *s'inclinant.* — Sire, je voudrais que mes détracteurs pussent vous entendre.

Moi. — M. Raynouard, vous ai-je fait du mal?

Lui, *surpris.* — Non, Sire, du bien, au contraire, de beaux présents, une grosse pension (dix mille francs), la croix d'honneur, la législature...

Moi. — Je ne m'arrêterai pas là, il faut que la littérature ait ses nobles comme l'armée, l'église, la magistrature; je lui réserve des diplômes de ducs, de comtes, de barons, des majorats... Al-

lons, grand-maître, encore un succès, et la toque à cinq plumes couvrira votre front (celle de comte)..... »

» Je dis, lui s'inclina, je repris :

Moi. — « Eh bien ! où en êtes-vous du rapport touchant les négociations ; la commission du Sénat est prête, pourquoi la vôtre ne l'est-elle pas ?

Lui. — Le ministre nous refuse...

Moi, *vivement*. — Rien, Monsieur, il est bon Français, il ne veut pas que l'on me calomnie, car c'est me calomnier que de me dire ami de la guerre. Que prétendent vos collègues !... ils cherchent à me séparer de la nation.

Lui. — Ah ! Sire, votre erreur...

Moi. — Je vois clair : Lainé, Flaugergue, vous, peut-être, vous vous croyez des tribuns du peuple, cela n'est pas. En France il n'y a qu'un pouvoir ; celui du roi. Le roi qui, dans l'État, représente à la fois Dieu et le peuple, car tout est en lui ; délégué de la nation, j'ai sa suprême puissance, le sacre m'a fait l'évêque du dehors ; dès-lors, entendez-le bien, je réunis les deux puissances et je les défendrai. Je ne permettrai ni empiètement sacrilège ni opposition coupable ; d'ailleurs, est-ce d'un bon citoyen d'ergoter quand les ennemis sont à nos portes...? Que ceux qui se disent si ardents patriotes prennent un fusil et courent à la frontière : un bon coup de baïonnette bien appliqué sert mieux la France que le plus long dis-

cours. L'erreur actuelle est qu'on se croit encore en république, où chacun pérore et exécute; la république a pris fin, vous êtes dans une monarchie, et, de par Dieu, je vous en ferai tous ressouvenir.

Lui. — Nul de nous ne l'oublie.

Moi. — Vous faites bien..... Vous m'en voulez, M. Raynouard?

Lui. — Moi, Sire!

Moi. — Oui, vous; est-ce ma faute si vos pièces sont empreintes de malveillance, devais-je permettre la représentation des *États de Blois*, où vous appelez de vos vœux le retour des enfants d'Henri IV. Si j'eusse été juste, je vous aurais fait punir, mon indulgence vous enhardit, faites des pièces qui relèvent les monarques, qui portent à l'obéissance due aux lois, et je vous comblerai de mes faveurs; mais point de satyre rimée, et surtout pas d'opposition au Corps-Législatif. Pour qui sera sans égard, je serai sans pitié. Gallois est un boutefeu, un écrivassier diffus et bavard; Flaugergue sera toute sa vie le plus médiocre des administrateurs; Maine de Biran est un doucet dont je me méfie; Lainé, un bâton.... d'épine, qu'on ne sait par où prendre; et vous, parce que vous avez fait une tragédie fort belle, vous vous croyez homme d'État; c'est une monomanie ordinaire aux poètes, ils ne sont même pas orateurs..... Bonjour, rapportez à vos collègues mes paroles, et si je les

frappe, du moins ils ne diront pas que je ne les ai point fait avertir. »

» Raynouard partit, je fus fâché de l'avoir mandé. Voilà comme nous sommes, on se promet de se vaincre, de parler en sage, et puis l'irritation l'emporte, et un mot dur et bien appliqué nous fait à point nommé un ennemi irréconciliable.

» Ces enragés de commissaires, loin de me craindre, redoublèrent d'insolence. Savary me vint demander la permission de les faire arrêter, je ne le voulus pas, c'eût été violer trop ouvertement l'indépendance de la chambre; je préférai ajourner celle-ci.

» Le 31 décembre, lorsque déjà le sol français était entamé depuis le 21 du même mois, le Sénat, par l'organe de sa commission, ayant pour orateur le comte Fontanes, me présenta son adresse par l'organe du comte Lacépède. Le premier de ces deux-ci avait dit au Sénat :

« Rallions-nous autour de ce diadème, où l'é-
» clat de cinquante victoires brille à travers un
» nuage passager; la fortune ne manque pas long-
» temps aux nations qui ne se manquent pas à
» elles-mêmes. »

» C'était bien, c'était convenable, pourquoi la commission du Corps-Législatif, qui ne représentait pas la Nation, ne l'imita-t-elle point? son rapport ennemi, empoisonné, devait me faire un mal énorme, elle y disait méchamment :

« ..... Qu'elle désirait que j'opposasse à la déclaration des puissances une déclaration propre » à désabuser la France et l'Europe du dessein » qu'on lui prête, de vouloir conserver un territoire trop étendu ou une prépondérance contraire à l'indépendance des nations. »

» A les entendre ces beaux discoureurs, cela ne suffirait pas pour ranimer le peuple lui-même. Suivant les lois, disaient-ils c'est au gouvernement à proposer les moyens qu'il croira les plus prompts et les plus efficaces pour repousser l'ennemi et asseoir la paix sur des bases durables. Ces moyens auraient des effets assurés si les Français sont convaincus que leur sang ne sera versé que pour défendre une patrie et des lois protectrices. Mais ces mots consolateurs de *paix* et de *patrie* retentiraient en vain, si l'on ne garantit les institutions qui promettent les bienfaits de l'une et de l'autre; il paraît donc indispensable à votre commission qu'en même temps que le gouvernement proposera les mesures les plus promptes pour la sûreté de l'État, Sa Majesté soit suppliée de maintenir l'entière et constante exécution des lois, qui garantissent aux Français les droits de la liberté, de la sûreté, de la propriété, et à la Nation le libre exercice de ses droits politiques. Cette garantie a paru à votre commission le plus efficace moyen de rendre aux Français l'énergie nécessaire à leur propre défense. »

» C'était attaquer mes constitutions, c'était en demander de nouvelles, et recommencer la révolution, comme, en effet, la chose a eu lieu ; *deux cent vingt voix* contre *trente-deux* approuvèrent non-seulement ce rapport, mais encore en ordonnèrent l'impression. Le duc de Rovigo, par un excès de zèle, envoya des agents qui brisèrent les planches où l'on imprimait cette pièce séditieuse.

» J'étais dans mon cabinet lorsque le grand juge me fit passer le rapport qui ferait tant de mal ; je le lus avec autant de mépris que de colère, puis me rappelant que le conseil d'État tenait sa séance de ce jour dans sa salle aux Tuileries, j'y courus, le papier empesté à la main, et le montrant aux conseillers interdits de ma présence inattendue, de ma colère et des circonstances :

» Tenez, Messieurs, dis-je, voici un noble ou-
» vrage que je vous apporte, une autre robe de
» Médée qui empoisonnera le peuple français.
» Voilà donc le fruit des trames secrètes de l'An-
» gleterre, des Bourbons et du Pape; l'acte atten-
» tatoire à ma personne, à la Majesté Impériale;
» la motion criminelle échappée de l'antre des Ja-
» cobins. Ah ! l'on n'y va point par deux chemins,
» c'est à moi, bien à moi qu'on déclare la guerre;
» on y va franchement, sans réserve, sans vergo-
» gne, sans crainte; on me croit donc bien abattu,
» bien éteint... ah ! de par Dieu, ils verront le

» contraire, je saurai tenir tête à mes ennemis du
» dedans non moins qu'à ceux du dehors. Que
» pensent-ils? qu'espèrent-ils? que veulent-
» ils?... Les Bourbons!... l'échafaud de Louis XVI
» placé entre eux et la France sera une forteresse
» qu'ils n'emporteront jamais. Le duc d'Orléans!...
» oh! pour celui-ci, l'échafaud est double, et
» d'ailleurs, n'est-il pas le compagnon de Du-
» mourier (1). La souveraineté du peuple réel! la
» machine, est trop compliquée pour qu'elle ma-
» nœuvre bien et long-temps. Elle nous a con-
» duits à l'anarchie, elle nous y ramènerait pour
» arriver au chaos; d'ailleurs, c'est moi qui suis
» la souveraineté du peuple, car le peuple en me
» nommant, m'a conféré tous ses pouvoirs sans
» s'en réserver aucun..... Prenons pourtant une
» mesure énergique, et afin de couper court à ces
» intrigues *libericides* et *régicides* (2), commen-

(1) Napoléon est ici en pleine erreur. Toute la France sait, et est convaincue, que si Dumourier déserta, que s'il passa à l'ennemi, le prince auquel l'Empereur fait allusion, ne fit pas de même, bien qu'il le suivit. Tout reproche qu'on lui adresserait à cet effet, serait une calomnieuse injustice, déjà frappée de criminalité par des arrêts de cours royales, qui ont adopté pour jurisprudence, à raison de ce cas particulier, que ledit prince, en quittant l'armée, ne fut ni transfuge ni émigré. Nous pensons tous comme la magistrature: Dumourier seul mérite notre mépris.

(2) Singulier accouplement de mots. Ainsi donc, Napo-

» çons par jeter l'arbre par terre, les branches et » les fruits tomberont du même coup. »

» Je dis, et prenant pour prétexte que diverses séries du Corps-Législatif, par l'effet du roulement de nomination non effectué, étaient sans droit au Corps-Législatif (ce qui était vrai), j'ajournai celui-ci jusqu'après la réélection des membres sortant.

» Vu la circonstance, ce fut un grand coup d'État, mais il ne fallait pas hésiter. Ce n'eut lieu que le 31 décembre; le même décret me donnait le droit de dresser le budget des dépenses et des recettes pour l'an 1814; par là je demeurais maître des rentrées, et je pouvais suffire aux besoins du moment sans qu'un contrôle antinational vint me gêner dans mes mesures, toutes uniquement dirigées selon les vrais besoins de l'État. Ah! j'ai administré le bien de la France en bon père de famille, et ce n'est pas à moi que l'on reprochera les *acquits du comptant* et les autres dilapidations si criantes des règnes de Louis XV et de Louis XVI.

« Ce dernier jour de l'an 1813 et un vendredi, le Sénat vint sous de noirs auspices me présenter

léon se croyait à la fois le roi et le peuple, le pouvoir absolu et la liberté..... Au fond avait-il tort?... Que les hommes méditent cette question et la résolvent: elle en vaut la peine.

ses vœux pour l'avenir, je lui répondis avec bienveillance.

« Je suis sensible aux sentiments que vous » m'exprimez... les sacrifices que comportent les » bases préliminaires que m'ont proposées les ennemis, et que j'ai acceptées, je les ferai sans » regret, ma vie n'a qu'un but : le bonheur des » Français.

» Cependant, le Béarn, le Brabant, l'Alsace, » la Franche-Comté, sont envahis. Les cris de » cette partie de ma famille me déchirent l'âme; » j'appelle les Français au secours des Français, » j'appelle les Français de la Bretagne, de la Normandie, de la Champagne, de la Bourgogne, au » secours de leurs frères. Les abandonnerons-nous dans leur malheur? Paix et délivrance de » notre territoire! doit être notre cri de ralliement. A l'aspect de tout ce peuple en armes, » l'étranger signera la paix sur les bases qu'il a » lui-même proposées, il n'est plus question de » recouvrer les conquêtes que nous avions faites. »

» Je prononçai cette allocution d'une voix douce et satisfaite; mais quelques moments plus tard, ayant aperçu un groupe de législateurs qui venaient à moi, et qui tachaient par l'obséquiosité de leurs saluts, l'insolente attaque de leur adresse, j'allai à eux, et d'un verbe élevé, dont la force remplit la salle, en me faisant entendre de tous :

« Ah ! vous voilà, Messieurs..... Messieurs les » députés qui vous croyez la nation au petit pied, » et qui agissez en conséquence. Grâce à Dieu pour » moi, il n'en est rien ; vous n'êtes pas les re- » présentants du peuple, mais bien les envoyés » des départements ; un seul homme en France » représente la nation, et cet homme unique, cet » homme omnipotent, c'est MOI...

» Oui, MOI seul, car la nation m'a proclamée » quatre fois par ses suffrages transmis de toutes » les provinces.

» Votre adresse était incendiaire... J'avais be- » soin de consolations, je les attendais de vous, » et vous avez voulu me laisser dans la fange !... » vous parlez de vexations, d'abus ; je le sais » comme vous, ce sont les conséquences de ces » temps malheureux...

» J'ai un titre, vous n'en avez pas ; qu'êtes- » vous dans la constitution ? RIEN. Vous n'avez » aucune autorité, c'est le trône qui est dans la » constitution..... Et qu'est le trône ?... des plan- » ches recouvertes de velours... Ce TRONE ou l'É- » TAT, c'est MOI... MOI, le chef, le père de mon » peuple ; moi qui souffrirai s'il souffre ; moi qui » grandirai s'il est grand !... Le roi qui veut op- » primer son peuple est fou, car il s'opprime lui- » même... La nature m'a doué d'un caractère » ferme, je brave vos criailleries, je fais pis peut- » être et avec raison... Parce que vous alignez des

» phrases, parce que vous parlez pendant trois » heures sans blesser votre poitrine, vous vous » croyez des hommes d'État!..... C'est pitié » que des avocats ignorants, que des médecins » sans malades, que des banquiers sans science, » que des écrivassiers vides d'idées, prétendent » gouverner les nations et régenter les rois... Vos » attaques sont basses, mesquines, chétives, » comme les pensées de ceux qui vous excitent... » C'est en famille qu'on lave son linge sale, et » non devant l'étranger... Dans trois mois nous » aurons la paix, les ennemis seront chassés du » territoire ou je serai mort... Allez dans vos dé- » partements, portez-y un meilleur esprit, et n'i- » mitez pas Lainé, Raynouard et Flaugergue, ce » sont de mauvais citoyens. »

» Pendant que je les foudroyais de ces reproches si dignement mérités, tous avaient baissé la tête, aucun n'osait me regarder en face, car j'avais raison, j'étais dans mon droit, et eux à cette heure étaient de mauvais citoyens.

» Toutes les défaveurs de la fortune me furent adressées. J'eus la douleur d'apprendre que les souverains alliés, dans un manifeste rédigé en commun, et publié à Francfort le 1er décembre, avaient déclaré que ce n'était pas à la France qu'ils déclaraient la guerre, mais à l'Empereur Napoléon seul; que du reste ils ne prétendaient pas enlever aux Français toutes leurs conquêtes,

et qu'ils leur assureraient un royaume plus étendu que sous les rois. Ceci était un mensonge, car dès 1814, ils renfermèrent la France dans ses anciennes enclaves, ne lui permettant de conserver de tant d'acquisitions, que le comtat Venaissin et Avignon, presque avec la garde noble de la principauté de Monaco.

» Je perdais successivement tous les États dont j'avais formé l'Empire. La Hollande fut envahie, et Amsterdam pris le 24 décembre; on y rétablit la maison d'Orange avec l'ancien Stathoudérat, en attendant qu'en y réunissant la Belgique, on en fît ce royaume en deux fractions incompatibles, et qui peut-être se sépareront violemment, tant il y a peu de sympathie entre les Belges et les Hollandais, avant que l'on ait trouvé un nom qui exprime la fusion des deux pays (1).

» Au 2 décembre, le duc de Vicence, mon ministre des relations extérieures, fit connaître au cabinet autrichien, que j'accepterais la condition de renfermer la France dans ses limites naturelles,

(1) Napoléon n'a pas vu de son vivant la vérification de cette prophétie, ressortie de son regard d'aigle; mais elle a eu son accomplissement neuf ans après sa mort. En septembre 1830, la Belgique, soulevée, a chassé la maison d'Orange, et a reçu en roi imposé le prince de Saxe, époux en premières noces de la fille du roi d'Angleterre, Georges IV, et en secondes de la fille aînée du roi des Français.

le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. Comme déjà on ne voulait plus traiter, on repoussa cette prétention modeste. Dans ce même mois je perdis la Belgique; le Danemarck, par son traité du 15 décembre, se réunit à la coalition, et Murat mon beau-frère, déjà traître envers la France sa mère, et ingrat envers moi son bienfaiteur, s'empare de vive force à mon détriment de la place forte d'Ancône, bien qu'il n'ait pas encore accepté publiquement l'affront de marcher contre moi. Oh! que sa conduite en ces derniers temps a été fatale et coupable!

» Que mon noble, mon généreux, mon chevaleresque Eugène, vice-roi d'Italie, est sorti pur et sans tache de cette lutte où tant d'autres ont laissé leur honneur, à commencer par Murat, par Berthier, par Marmont, par Ney et par tous les autres maréchaux, qui, au lieu de mourir pour moi, ne voulurent pas permettre que je mourusse pour eux à leur tête. Leur défection entière, complète à mon dernier moment, m'enleva la triste satisfaction de tomber en soldat les armes à la main. Murat, le 6 janvier, décidé par sa femme, ma seconde sœur, signa avec l'Angleterre et la coalition, le traité honteux qui lui conservait son royaume. Le soir du même jour il osa se montrer au théâtre de Saint-Charles, paré de la cocarde et des couleurs britanniques.

» Tandis qu'il flétrissait ainsi ses lauriers, le

prince Eugène de Beauharnais Altesse Impériale, etc., ayant été sollicité par son beau-père, le roi de Bavière et par le Czar, de se rallier à ce que l'un et l'autre appelaient très-mal à propos, *la résistance européenne*, répondit le 4 mars 1814, à l'Empereur Alexandre, une lettre que je consigne ici comme le plus beau titre de noblesse et d'illustration pour les princes ses descendants; puissent-ils y puiser toujours des maximes de fidélité et de désintéressement !

« Sire,

» J'ai reçu les propositions de Votre Majesté, » elles m'ont paru sans doute fort belles, mais » elles ne changeront pas ma détermination; il » faut que j'aie joué de malheur lorsque j'ai eu » l'honneur de vous voir, puisque vous avez gardé » la pensée que pour un prix quelconque, je pourrais forfaire à l'honneur. Ni la perspective du » duché de Gênes, ni celle du royaume d'Italie, » ne me porteraient à la trahison; l'exemple du » roi de Naples ne peut me séduire, j'aime mieux » redevenir soldat sans tache, que de rester souverain avili.

» L'Empereur, dites-vous, eut des torts envers » moi, je les ai oubliés, je ne me souviens que de » ses bienfaits, je lui dois tout, mon rang, mon » titre, ma fortune; et ce que je préfère à tout » cela, je lui dois ce que votre indulgence veut

» bien appeler ma gloire. Je le servirai tant qu'il » vivra, ma personne est à lui comme mon cœur; » puisse mon épée se briser entre mes mains si » elle était jamais infidèle à l'Empereur et à la » France. Je me flatte que mon refus apprécié » m'assurera l'estime de Votre Majesté impériale.

» Je suis..... etc.

» Eugène Napoléon. »

» Quelle noblesse de pensée! quelle simplicité sublime! Mon unique regret, noble Eugène, a été de t'avoir mal connu et surtout mal récompensé. Si en 1811, au lieu de lui retirer la couronne d'Italie, je l'eusse affermi sur la sienne, la mienne peut-être ne serait pas tombée, ou il aurait fallu plus de temps pour la briser.

» Au reste, le prince Eugène eut un émule parmi les simples citoyens. Depuis la première époque du consulat, l'intègre Carnot, ayant abandonné les affaires publiques, s'était retiré sans fortune; je me ressouvins de lui, et je lui fis rétablir une pension de dix mille francs, tant comme ancien général de division, que comme ex-Directeur. Cependant il n'y eut entre lui et moi aucun rapprochement; je le savais républicain austère, et à ce titre je lui sus gré de son excellent ouvrage sur *la défense des places de guerre*, que tout lieutenant du roi, que tous chefs de ville investie et attaquée, devraient avoir lu et médité.

» Depuis 1812, je voyais des hommes que j'avais comblés m'éviter, plusieurs, chargés de mes bienfaits me reniaient; les solliciteurs même n'étaient plus en aussi grand nombre, lorsque je reçus la lettre qui suit de Carnot, de ce héros habile et modeste, assez grand pour faire taire ses griefs à l'heure où la patrie était envahie; je me flatte que le lecteur la lira aussi avec joie, orgueil et amour, et qu'il la placera comme étant le plus digne pendant de celle de mon beau-fils (le prince Eugène).

« Sire,

» Aussi long-temps que le succès a couronné » vos entreprises, je me suis abstenu d'offrir à » Votre Majesté des services que je n'ai pas cru » lui être agréables. Aujourd'hui, Sire, que la » mauvaise fortune met votre constance à une » grande épreuve, je ne balance plus à vous faire » l'offre des faibles moyens qui me restent; c'est » peu de chose sans doute que l'offre d'un bras » sexagénaire, mais j'ai pensé que l'exemple d'un » ancien soldat dont les sentiments patriotiques » sont connus, pourrait rallier à vos aigles beau- » coup de gens incertains sur le parti qu'ils doi- » vent prendre, et qui peuvent se laisser persua- » der que ce serait servir leur pays que de les » abandonner. Il serait encore temps pour vous,

» Sire, de conquérir une paix glorieuse, et que » l'amour du grand peuple vous soit rendu.

» Je suis avec respect, Sire, etc.,

» *Signé* CARNOT. »

« Ce 24 janvier 1814. »

» On présume ma réponse à une lettre pareille, les hommes tels que Carnot sont rares, on est heureux et fier de pouvoir se les attacher quand on a le bonheur de les avoir auprès de soi. Je l'appelai, et le remettant en activité, je lui donnai le commandement suprême d'Anvers; on sait avec quelle gloire il conserva cette place, qu'il rendit enfin, lorsque tout eut croulé, non pas à la coalition armée et menaçante, mais au commandement exprès du roi Louis XVIII, auquel mon abdication avait transporté tous mes droits aux yeux et au cœur français de Carnot.

» Vers le milieu de janvier, la France était envahie sur tous les points, les armées autrichiennes, prussiennes et russes, sous les ordres de Schwartzenberg, de Blücher et de Witzingerode, réunis sur la Meuse et sur la Marne, menaçaient Paris d'une prochaine invasion. Ils traînaient après eux une masse énorme de tous genres, assemblage qui rappelait dans les temps modernes à la marche de Xerxès sur la Grèce, ou celle des Arabes contre Charles Martel. Un tableau rapide des divers

corps qui composaient cette armée gigantesque, va le prouver facilement au lecteur :

Les Autrichiens, prince Schwartzenberg.	180,000h.
Les Prussiens, prince Blücher.	100,000
Nota. — Elle portait le nom d'*Armée de Silésie.*	
Les couronnes du Nord, prince-roi de Suède.	130,000
Réserves allemandes en formation.	80,000
Les Hollandais.	12,000
Un corps anglais en Belgique. .	8,000
Réserve autrichienne se réunissant sur l'Inn.	50,000
Réserve russe en Pologne. . .	60,000
Les troupes employées aux sièges, en Prusse, en Allemagne, en Italie, Espagne, etc., *pour mémoire.*	(*Mémoire.*)
Autriche, en Italie, *chef*, Bellegarde.	70,000
L'armée des Pyrénées, formée de toutes nations, commandée par Wellington.	140,000
L'armée napolitaine, Marat *chef*, et renforcée d'Anglais, d'Autrichiens, de Romains, de Toscans, grossie bientôt des troupes de la	

haute Italie. 120,000

Total général et au dessous de la vérité. . . . . 1,200,000 h.

» Je laisse à part les landwers, les landsturms, les levées extraordinaires dans toute l'Europe, les guérillas d'Espagne, etc.; tout affirme qu'au commencement de 1814, la coalition aurait pu réunir près de deux millions de soldats s'il les eût fallu pour me vaincre. Certes, on peut concevoir quelque orgueil à la pensée, que pour vaincre un seul homme et un seul peuple, il fallait cette multitude des nations. Maintenant, voici l'état exact de forces avec lesquelles j'allais affronter celles-là.

Armée du maréchal Suchet, à Perpignan. . . . . 30,000 h.

Armée du maréchal Soult, en Languedoc. Au 1er décembre 1813, elle comptait environ. 50,000

A Toulouse, au 10 avril, il ne lui en restait plus que 17,000 hommes.

Armée d'Italie, prince Eugène. . 50,000

Armée du Bas-Rhin, commandée par le maréchal Macdonald. 56,000

Armée du Haut-Rhin, maréchaux Marmont et Victor. 38,000

Armée de Bourgogne, le maréchal Ney. 12,000

Armée du centre, maréchal Mor-

tier.	12,000
Armée de Lyon, maréchal Augereau.	22,000
Réserve, garde impériale, etc.	100,000
Total général. .	370,000 h.

» J'aurais pu y ajouter, et je commis la faute impardonnable de ne pas le faire, les *cent mille* excellents soldats qui, disséminés dans cinquante-quatre places en Europe, restèrent l'arme au bras, ne me rendant point par le nombre d'assiégeants qu'ils retinrent autour de leurs murailles, le service majeur que j'en aurais reçu si j'avais pu les réunir à ceux que je commandais avec quatre cent mille hommes. Avec quatre cent mille hommes on pouvait, on devait me battre; avec cinq cent mille, j'aurais été invincible, et c'est moi qui aurais triomphé sur tous les points. Ah! combien de fois depuis ces époques fatales, je me surprends à répéter ces vers fameux de Racine, et qui respirent une connaissance si profonde des mystères de la Providence :

Daigne, daigne, grand Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur (1).

» C'était donc avec des forces si inférieures que

(1) *Athalie*, acte 1er, scène 2e, vers 127 et suiv., Racine. Éd. de Paris, 1789.

j'allais recommencer la campagne. Me tiendrai-je tranquille en attendant qu'on m'attaque, compterai-je sur des négociations qui, je le sais, n'auront aucun résultat, ou bien prendrai-je l'offensive? Ce système qui étonne, qui trouble, qui intimide l'ennemi, et dont j'ai si bien tiré parti, oui, sans doute, je l'emploierai encore, et avec lui peut-être retrouvai-je mes anciens succès; je vais rassembler toutes mes forces sur la Seine et sur la Marne, afin de pouvoir tomber avec force sur des ennemis qui, par orgueil, marchent séparés les uns des autres; leur isolement en me servant leur nuira.

» Je sais que je vais jouer le tout pour le tout; déjà j'ai fait partir le Pape de Fontainebleau, je le renvoie en Italie par le Limousin, le Languedoc, la Provence, Nice et la Corniche, j'espère que sa présence déconcertant l'ambition de Murat, deviendra pour moi une diversion utile. Maintenant, tirons l'épée, et à la volonté de Dieu! »

SOIRÉE XLVII.

Mort fatale des amis de Napoléon. — Ambition des maréchaux. — Révélation curieuse. — Fouché, Talleyrand, accusés par Napoléon qui se reproche diverses fautes. — Son vrai discours à la garde nationale. — Détails militaires. — Brienne. — Congrès de Châtillon. — Hésitations diplomatiques. — Napoléon refuse la paix. — Champ-Aubert. — Château Thierry. — Montmirail. — Montereau. — Lettre. — Évasions. — Caulaincourt. — Autres combats. — Le congrès dissout. — Décrets impériaux. — Lettre mystérieuse qui annonce des trahisons. — Napoléon les méprise. — Prise de Paris. — Défection générale. — Marmont, Mortier, Ney, Oudinot. — Proclamation. — Récrimination contre le sénat. — Abdication. — Napoléon veut mourir. — Ingratitude d'Yvan, de Constant, de Roustan et de tant d'autres. — Traité. — Adieux de Napoléon à ses troupes.

« Le moment décisif arrivait; j'aurais dû m'en apercevoir, à la foule de malheurs et de présages funestes qui fondaient sur moi, ou m'apparaissaient, afin de me donner à réfléchir. La mort de Lannes, celle de Bessières, mes vrais amis, mes dévoués, eux qui peut-être ne m'auraient pas abandonné; celle encore plus frappante de Duroc, remplacé, quant à la probité et au service fidèle,

par le comte Bertrand, mais non oublié, car c'était impossible. Ces trépas menaçants m'inquiétaient; et celui de Junot que j'oublie! de Junot, tout cœur pour moi Napoléon; infortuné auquel je n'avais pas pardonné de n'avoir pu en Portugal vaincre l'impossible, et décédé furieux parce qu'il ne pouvait supporter la perte de mon amitié.

» Ceux-là disparus, je me sentais gêné, je n'étais pas à mon aise avec les autres; ils étaient mes maréchaux, mes grands-officiers, et non pas mes amis. Je savais leurs desseins secrets : leur ambition s'était allumée à l'éclat de ma haute puissance; la fortune de Murat et celle de Bernadotte inquiétaient la leur; ils voulaient, comme lui, un royaume, et surtout ne plus obéir, même à moi. Soult, Ney, Suchet, Masséna, Davoust, avaient chacun cette prétention; les autres, avec moins de droits, rêvaient de même. Que leur insubordination m'a fait de mal! en Espagne surtout, car c'était dans la Péninsule qu'ils aspiraient à se donner une couronne.

» Déjà l'excellent Junot, séduit dans sa naïveté par l'astuce anglaise, avait cru, en ménageant les Portugais, parvenir à succéder aux Bragances; cette idée folle amena tous ses revers, réparés en quelque sorte, je l'avoue aujourd'hui, par la brillante convention de Cintra, véritable triomphe au milieu des revers. Le duc de Dalmatie, venu

après lui avait eu envie du même gâteau emmiellé, sans pour cela parvenir à sa fin.

» D'autres avaient des projets sur le beau royaume de Valence; tel aurait accepté de moi la vassalité de l'Andalousie, de Murcie, etc., Cordoue, et leur féerique territoire; la Catalogne, riche et puissante; l'aride Aragon; jusqu'à la Gallice, aux Asturies, avaient tous des prétendants. On aurait environné les deux Castilles et l'Estramadoure d'un cercle de royaumes, car la Lusitanie à elle seule aurait trois parts; ainsi, au delà des Pyrénées, à part les États de mon frère Joseph, singulièrement diminués, il est vrai, j'aurais vu s'élever huit ou neuf trônes dépendant de ma suzeraineté.

» Ce plan avait été formé par Masséna et par deux autres maréchaux, et si, en 1814, et au dernier moment, j'avais voulu l'accepter, on aurait mis à me servir un zèle d'égoïsme qui, à ma chute, se tourna en une horrible ingratitude. Berthier, par exemple, était humilié de n'être que prince souverain de Neufchâtel et de Valengin; son alliance royale lui inspirait des velléités de roi. Dans la tête bien faible d'un homme ordinaire ces fantaisies pesaient.

» Le fait me fut dénoncé d'abord par le prince de Talleyrand, un jour où je le gourmandais au sujet de sa conduite tortueuse. Dans ma colère, je m'avisai de lui demander si les alliés ne lui au-

raient pas promis le duché de Parme; il me répondit que non, mais que huit de mes maréchaux recevraient d'eux quand ils le voudraient l'investiture d'autant de royaumes dans la Péninsule. J'exigeai l'explication du propos, il me la donna.

» Fouché, gouverneur d'Illyrie, m'écrivit la même chose, et la renforça de renseignements à me pétrifier. J'eus un moment le dessein de satisfaire ces avidités, mais la marche des évènements ne me permit pas d'entrer dans une nouvelle route. J'en parlai à l'archichancelier : en 1813, il était déjà instruit, et me dit en riant que ces Messieurs avaient songé à lui, et que la proposition lui avaient été faite de l'élever à la principauté souveraine de Montpellier, avec le titre de comte de Maguelonne de Substantion et de vicomte de Béziers, d'Agde et de Lodève. Ceci était une plaisanterie, le reste était réel. Cela me tourmenta beaucoup, j'aurais dû dès lors retirer à ces messieurs ma confiance et surtout leurs commandements; je n'en fis rien, et j'eus tort. Au reste, j'ai vu presque avec plaisir S. A. S. Alexandre Berthier, qui aurait exigé de moi un royaume s'il l'avait pu, non-seulement, au retour des Bourbons, perdre sa principauté en miniature, mais encore ne recevoir en échange que la cinquième charge de capitaine des gardes-du-corps; en vérité, celle sous moi de major-général de la grande armée valait mieux.

» Un autre de mes torts fut de n'avoir pas organisé suffisamment la garde nationale parisienne, et surtout de n'avoir pas armé les braves faubouriens, les ouvriers, ce peuple, enfin; où sous une enveloppe rude, on rencontre tant de vertus héroïques, tant de fermeté, d'énergie, et surtout d'incorruptibilité. Nulle part qu'à Paris on ne saurait trouver dans les classes inférieures ces âmes vigoureusement trempées, ces hautes intelligences, ces hommes de bronze si faciles à mener à la voix de l'honneur, et si remplis d'amour sincère de la patrie. Ah! si je m'étais confié à eux plutôt qu'à ces guerriers vieillis et devenus des courtisans de l'Œil-de-Bœuf, qui, ayant leur fortune faite, s'effrayaient à la pensée de la perdre, et qui crurent bâtir leurs charges et leurs nouveaux blasons à chaux et à sable sur un fondement indestructible, par cela seul qu'ils auraient reçu le baptême royal! Ah! peuple de Paris, mes ouvriers, mes faubouriens, qui me compreniez si bien, et qui auriez couru partout où je vous aurais dit : MARCHEZ! quelle fatalité! en me faisant peur de vous, on m'a toujours éloigné des seuls appuis réels qui auraient soutenu ma couronne et maintenu ma dynastie.

» Je ne voulus pas armer ces dignes citoyens, afin qu'on ne me reprochât pas l'emploi des prétendues mesures révolutionnaires, comme s'il y a rien de révolutionnaire dans ce qui, au contraire,

doit raffermir ce qu'on a ébranlé. Je laissai à Paris la gendarmerie, les vétérans, la garde départementale, trente cadres de bataillons de ligne, qui, plus tard et après leur complément terminé, s'en iraient à l'armée; vingt-deux cadres de bataillons de jeune garde, dont quatre en pied de guerre, devaient faire le service des Tuileries, de Saint-Cloud, etc. L'intérieur des deux châteaux avait ses portes occupées journellement par trois cents grenadiers ou chasseurs à pied de la vieille garde.

» J'avais à Versailles divers dépôts de remonte formant dix mille cavaliers, que j'emploierai peu à peu. Je fis venir cent canons de Châlons, quatre-vingts de Bordeaux, cinquante de Brest. J'organisai quatre compagnies de matelots canonniers venus de Cherbourg, ainsi que des invalides, des vétérans de la même arme encore susceptibles du service d'une batterie de huit pièces.

» Augereau, dont je redoutais pourtant l'esprit inquiet, eut le commandement de l'armée, qui, campée à Lyon, empêcherait le passage, par le chemin du Bourbonnais et de la Bourgogne; le général Marchand défendrait le Dauphiné et communiquerait avec le prince Eugène.

» Toutes ces mesures prises, la régence transférée à l'Impératrice, je voulus, le 24 janvier 1814, prendre congé des Parisiens et de la garde nationale. Ce jour donc je descendis dans la cour des Tuileries, accompagné de ma femme,

de mon fils, et en présence de ces objets si chers à mon cœur, je prononçai les paroles suivantes :

« Messieurs camarades,

» Je pars pour me mettre à la tête de mon » armée. Les circonstances sont graves. L'Europe » qui jalouse notre grandeur, s'est unie contre » nous. Ceux de ses princes que j'ai comblés, que » j'ai fait rois, sont devenus mes ennemis les » plus cruels; voilà leur reconnaissance, ils ont » même rompu les nœuds du sang! Je vais les » combattre et j'espère les vaincre; je vais re- » fouler loin de nos frontières les hordes asia- » tiques, ces barbares que des barbares civilisés » amènent pour désoler nos provinces. Je vous » laisse ma femme et mon fils, je vous confie ce dé- » pôt sacré. La première, investie de ma confiance » vous gouvernera en mon nom, tandis que je » combattrai pour vous. L'innocence du second » nous assurera la protection du ciel. Je compte » avec raison sur votre amour et sur votre » fidélité. »

» Ces paroles sont celles que je prononçai, je désavoue aujourd'hui celles qu'on a mises à la place; elles furent accueillies de manière à me rassurer touchant l'avenir. J'ignorais alors que les peuples sont comme les rois, ingrats et félons.

» Le lendemain je quittai ma famille et sortis de Paris, que je ne devais plus revoir qu'après

une révolution nouvelle, et lorsque je reviendrais reconquérir mon trône par la seule force de ma présence, et par le seul effet de la volonté de la nation.

» Le 26, ayant établi mon quartier-général entre Châlons-sur-Marne et Troyes à Vitry, je postai autour de cette petite ville mon aile droite, commandé par le duc de Trévise ; le centre, aux ordres des ducs de Raguse et de Bellune, et rapproché de Mézières. Mon aile gauche est établie à Châlons, avec son chef le maréchal Macdonald; enfin, le prince de la Moskowa et le maréchal Oudinot mèneront la réserve renfermée à Vitry et autour. Ces divers corps pouvaient s'élever au plus à soixante-dix ou à quatre-vingt mille combattants. Des divisions très-affaiblies sont étagées sur d'autres points, et c'est avec une armée si faible par son nombre que je vais lutter contre toute l'Europe qui fond par torrents sur la France étonnée à la vue de tant d'ennemis.

» Le 29, amenant avec moi les maréchaux Ney, duc de Bellune, j'attaque à Brienne, les généraux russes, Sacken et Alsuwiew, soutenus par le Prussien Blücher. Ma vivacité est telle qu'après un combat opiniâtre, où les deux armées éprouvèrent tour à tour les chances diverses de la guerre, où la ville et le château de Brienne furent pris et repris plusieurs fois, j'en demeurai le maître. L'ennemi battit en retraite, et je cou-

chai vainqueur et Empereur dans ce même lieu qui m'avait vu simple écolier dans ma première jeunesse. Ce contraste m'occupa et je ne sais pourquoi; me retrouver au château de Brienne, dans cette circonstance me parut un mauvais augure ajouté à tous les précédents.

» Ayant appris après cette affaire que Schwartzenberg et Blücher, avec cent mille hommes, s'étaient réunis à la Rothière, j'y accourus le 1er février, n'ayant à leur opposer que cinquante mille soldats, mais tous Français. Les généraux Gérard, La Vieuville, Duhesne, Grouchy, Rothenbourg, Ricard, Boudin, Piré, Colbert, Guyot, le duc de Raguse, Joubert, Meunier, Nansouty, Briche, L'Héritier, le duc de Reggio, Drouot, Doumerc, Margrat, qui fut tué, Forestier qui se retira couvert de blessures, me secondèrent avec autant de zèle que d'intrépidité. Je me plais à signaler leur noms; mais les masses ennemies, par leur nombre formidable, ne purent être entamées, et à mon tour je dus reculer en perdant six mille tués, blessés, prisonniers et cinquante canons.

» Obligé de battre en retraite, je me repliai sur Troyes. Là, je fus rejoint par le duc de Raguse, momentanément séparé de l'armée. Lui, s'étant vu entouré par les Bavarrois que commandait Wrède, traversa malgré eux la Voire sous Rosnay, et y hacha ses nouveaux adver-

saires naguère amis ingrats; il leur fit un mal incalculable qui, en partie, me vengea de tant de déloyauté.

» Cependant on feignait de vouloir la paix, afin de me tromper, afin de séparer les intérêts de la France, des miens, en lui laissant croire que seul je prolongerais la guerre pour maintenir le leurre. On me signifie qu'un congrès s'est assemblé à Châtillon-sur-Seine, et qu'il ouvrira le 3 février ses séances fallacieuses. J'y envoie dès le 2, M. de Caulaincourt, ministre des relations extérieures. En lui donnant ses instructions, je lui dis : « *Le salut de la France dépend d'une paix ou d'un armistice à conclure dans quatre jours.* »

» En effet, tout périclitait. Le 5, le maréchal Macdonald, duc de Tarente est contraint de sortir de Châlons pour éviter le général Yorck, qui prend possession de la ville pendant deux jours (le 3 et le 4). Mes marches, mes contre marches, mes évolutions, mes manœuvres, sont tellement heureuses, tellement décisives que les coalisés cédant à un mouvement de terreur, se déterminent à un temps de retraite dirigé vers Bar-sur-Aube. Presqu'aussitôt je suis contraint de me replier sur Paris, que Blücher veut effrayer et vers lequel il se dirige.

» C'est alors que, pleinement déterminé à céder à ma mauvaise fortune, je me résous à un sacri-

fice immense. Les ennemis m'ont demandé l'abandon de la Belgique, de la rive gauche du Rhin, de l'Italie, de l'Allemagne entière, comme la précédente. J'y consens. Fain écrit la lettre à Caulaincourt qui renfermera mon abaissement total. Je la signerai le 9 à cinq heures du matin, et le sacrifice sera consommé.

» Mais, pendant la nuit, diverses dépêches arrivent : on dirait que tous ceux qui me les adressent se sont entendus pour relever mes espérances. Les unes m'apprennent que la France, jusque là morne et nonchalante, a compris son péril, et qu'elle se lève; que partout les populations prennent les armes, et que l'élan national va repousser l'ennemi. Les autres me font part d'une grande victoire remportée par Soult, ou me mandent aussi d'autres victoires sur différents points. L'Impératrice m'écrit, ET DE SA MAIN, qu'elle vient de savoir par une missive de son père, que celui-ci las d'accabler son gendre, va prendre son parti si on ne consent à traiter avec lui.

» Que dirai-je enfin. Je suis homme, je peux céder comme tous à des illusions habilement présentées au désir secret de mon cœur. J'accepte comme vraies ces erreurs ou ces mensonges, et lorsque le duc de Bassano, à l'heure indiquée, me présente à signer la pièce diplomatique, je la repousse en disant :

« Il s'agit d'autres choses, je suis dans ce » moment à battre Blücher de l'œil ; je marche » par Montmirail ; je le battrai demain. Après » demain, si je réussis, tout change de face, et » nous verrons. Que Caulaincourt, en attendant, » reste avec les pouvoirs qu'il a. Nous pouvons » attendre... » Et la dépêche ne partit point.

» Ce fut sans doute une faute, mais mon acquiescement apporté au congrès n'aurait rien conclu, puisque le même jour où mon abandon de tant de royaumes aurait flatté l'orgueil de la coalition, ce même jour, dis-je, le comte Razamowski arrivait de Châtillon-sur-Seine, par ordre de l'Empereur Alexandre, pour éluder la paix et la retarder indéfiniment. Non, ni la Russie, ni la Prusse ne la voulaient, tant qu'ils ne m'auraient pas abattu.

» Je passe une foule de combats plus ou moins importants ; je ne m'arrête qu'aux batailles rangées. Je me trouvai à Sézanne avec le prince de la Moskowa et le duc de Raguse. Dans la nuit du 9 au 10, ce dernier jour, j'attaquai le Russe Alusiew, à Champ-Aubert ; ce fut une brillante victoire. Le général en chef ennemi, deux autres généraux, quarante-sept officiers, dix-huit cents prisonniers, douze cents morts, vingt-un canons et leurs caissons, en furent le résultat.

» J'étais comme Anthée, je reprenais de nouvelles forces, en touchant le sol que je défendais.

Vainqueur à Champ-Aubert, je courus vaincre le 14, York, à La Ferté. Blücher renforcé de deux divisions russes et prussiennes, contraint le duc de Raguse à reculer vers Montmirail. Je l'apprends, et je me tourne de ce côté. Soutenu par moi, il s'arrête et présente le front aux alliés. La bataille s'engage, elle est sanglante, Yorck, Sacken, que je retrouve là aussi, sont battus. Ici, nous emportons six drapeaux, vingt-huit bouches à feu, deux cents voitures de bagage et de munition, sept cents prisonniers; et les coalisés perdirent trois mille hommes tués ou blessés. De notre côté, les généraux Michel et Boudin furent blessés aussi, et avec eux, presque tous les officiers supérieurs de la division Ricard. Ce fut un beau fait d'armes.

» Mais si je suis Anthée, les ennemis rappellent les soldats nés des dents du dragon de Cadmus; ils renaissent en plus grand nombre après chaque défaite. Le 12 février, nouveau combat à Château-Thierry. Je couchai victorieux au château de Nesle. Ce même jour à Vauxchamp, Blücher fut encore battu, et tous les miens, maréchaux, généraux, officiers, soldats firent des prodiges. A la suite de ces succès, l'armée alliée dite de Silésie, que Blücher commandait, battit en retraite au delà de Châlons-sur-Marne.

» Après la bataille de la Rothière, comprenant les besoins d'augmenter mes forces de troupes

éprouvées, j'avais envoyé l'ordre au prince Eugène d'abandonner l'Italie, de ramener son armée à marches forcées en France, et d'y prendre sur-le-champ l'offensive en fondant sur les coalisés par le flanc gauche. C'était une de ces grandes résolutions qui sauvent les causes presque perdues. Malheureusement les victoires de Champ-Aubert, de Château-Thierry, de Montmirail, etc., raniment ma confiance. Je m'épouvante de l'énorme sacrifice auquel je me condamne volontairement; je m'imagine que pour chasser les alliés au-delà du Rhin, je n'ai pas besoin du prince Eugène, et poussé par cette fatalité funeste à laquelle aucun de nous n'échappe, je reviens sur l'ordre donné, et me prive cruellement de ma meilleure, de ma dernière ressource. Aussi, dès cet instant, la fortune a cessé sans retour de me sourire.

» Pendant que je victoriais ainsi et sans avantage réel au fond, Winzingerode, le 14 février, s'emparait de Soissons et du pays environnant. Le 10 au 14, la principale armée de la coalition marchait avec cent cinquante mille soldats que conduisait le prince de Schwartzenberg, sur Fontainebleau et Nangis. Le 11, eut lieu le combat de Sens où la trahison de quelques habitants livra la ville au prince de Wurtemberg; autre déroute pour nous. Le 12, et près de Nogent, divers autres échecs contraignirent les ducs de

Reggio, de Bellune et de Tarente à se retirer sur l'Yères.

» Instruit de ces malheurs, je me portai vers ce point de ma personne. Le premier effet de ma présence fut le gain des combats de Mormant et de Valjouan, de Montmirail; le 17, de Montereau. Le 18, on l'avait commencé avant mon arrivée. A mon approche, il fut continué chaudement et emporté, lors qu'arrivant au galop, de Nangis, je fus moi-même électriser les soldats, par ma présence. Ici je dois signaler les généraux Pajol, Pacthod, Gérard, Delort, Dejean, Dijeon, Coestlosquet, Duhesme. Je regrettai vivement le jeune, le vaillant, le très-fidèle général Chateau, qui, après des prodiges, fut tué d'une balle qui le frappa au front. A la vue de cette victoire signalée qui délivrait Paris de ses inquiétudes, je m'écriai : « Mon cœur est soulagé, je viens » de sauver ma capitale. »

» Le 13, nous rentrâmes dans Provins, mais dès la veille un parlementaire autrichien était venu à moi; j'en profitai pour écrire à mon beau-père; j'étais encore dans l'illusion à son égard, je lui envoyai une lettre de sa fille, qui lui demandait la paix; en même temps j'écrivis en ces termes au duc de Vicence, toujours au congrès de Châtillon.

» Je vous ai donné carte blanche pour sauver » Paris et pour éviter une bataille qui était la

» dernière espérance de la Nation. La bataille a » eu lieu, la Providence a béni mes armes; j'ai » fait trente à quarante mille prisonniers, j'ai » pris deux cents pièces de canons, un grand » nombre de généraux, et détruit plusieurs ar- » mées sans coup férir; j'ai entamé hier l'armée » du prince de Schwartzenberg, que j'espère dé- » truire avant qu'elle ait repassé nos frontières. » Votre attitude doit être la même, vous devez » tout faire pour la paix; mais mon intention est » que vous ne signiez rien que par mon ordre, » parce que moi seul je connais ma position. Je » veux la paix, mais ce n'en serait pas une que » celle qui imposerait à la France des conditions » plus dures que celles de Francfort..... Je suis » prêt à cesser les hostilités et à laisser les enne- » mis rentrer tranquilles chez eux, s'ils signent » les préliminaires basés sur les articles de » Francfort. »

» Mes derniers triomphes rendaient la vie au congrès déjà dissout. Si Caulaincourt avait signé, j'aurais bien été forcé de l'avouer; il ne le fit pas, c'est vrai, mais qui aurait osé le faire à sa place! la réception de ma lettre le rendit pointilleux, et plus tard, les alliés en meilleure posture, ne voulurent plus, eux aussi, traiter franchement. Voilà avec sincérité comment la chose s'est passée.

» Dans ce moment, au contraire, les alliés

avaient peur ; tant de défaites décourageaient leurs troupes. Le 19, ils se retirent, et le 22, leur retraite prend tout l'aspect d'une déroute ; je les poursuis, et le 24, je prends possession de Troyes. Là, je fis punir du dernier supplice un traître qui avait osé féliciter nos ennemis des infortunes de la France. Sa mort fut juste et celle-là aussi, comme une autre que l'on m'a tant reprochée. Si j'avais à les ordonner encore, je n'hésiterais pas à le faire, n'importe le nom ou le rang ; le vrai citoyen ne doit voir que le crime, et y en a-t-il de plus grand que la trahison envers la patrie !

» Les coalisés, tourmentés de leurs défaites, pensèrent qu'il valait mieux séparer leurs armées, afin de me contraindre à affaiblir la mienne. En conséquence, Blücher, quittant les Autrichiens, se mit en marche le 24, dans l'intention de passer l'Aube à Beaumont, et de séparer de moi le maréchal Marmont, en le poussant contre la Marne ; c'était marcher sur Paris, avec cent mille combattants au moins.

» Instruit de ce projet déjà mis à exécution, je me disposai à m'y opposer, je fis bien. Macdonald, réuni à Marmont, se portèrent en arrière et occupèrent Meaux, eux aussi peu rassurés. Je me hâtai d'arriver à leur aide, et tandis que je le cherchais, Schwartzenberg, profitant de cet avantage, tombe sur Macdonald et sur Oudinot, et les

bat; Soissons, le 2 mars, se rendit, et Blücher qui fuyait devant moi, y trouva un abri salutaire.

» Le 5, nous reprîmes Reims. Le 8, je livrai la bataille de Craone, j'y fus vainqueur malgré le dire des alliés, car je couchai sur le champ où nous avions tous combattus. Ce fut au reste, une journée sanglante chèrement achetée et sans résultat positif. Le 8 mars, si la fortune fut favorable à Gourgaud, elle se montra contraire le 9 à Marmont, et l'échec important de celui qui me laissait trop à découvert, me contraignit à me replier sur Soissons. Le 13, j'entrai après une action véhémente dans la ville de Reims, prise et reprise, depuis peu de jours; elle souffrit de cette attaque.

» Si ma position empirait, le congrès restait dans l'inaction. Il se sépara le 18, en lançant contre moi cette déclaration injuste; car c'était bien moi alors qui voulais la paix, et eux seuls, la guerre, *qu'il se dissolvait par le seul fait de la France.*

» Cette injustice me chagrina, un morne chagrin me saisit. Aussi le 20 mars, à la bataille de Bar-sur-Aube, on s'aperçut qu'au lieu de poursuivre la victoire, je cherchais la mort; elle ne voulut pas de moi en cette occasion, non plus qu'en plusieurs autres. Un obus tombe auprès de moi, chacun fuit, et je pousse sur lui mon cheval. L'obus éclate, va frapper plusieurs des

fuyards et m'épargne. Ce fut un effet visible de la Providence, il me consola en me faisant voir que j'étais encore destiné à de grandes choses.

» Quelques jours auparavant, indigné des cruautés commises par les soldats de la coalition, et au détriment des soldats Français, et des mesures illégales prises par les chefs militaires, je fis répandre les deux décrets suivants.

NAPOLÉON, etc. « Considérant que les généraux ennemis ont déclaré qu'ils fusilleraient tous les paysans qui prendraient les armes;

DÉCRÈTE :

» Non-seulement tous les citoyens français sont autorisés à courir aux armes, mais requis de faire sonner le tocsin aussitôt qu'ils entendront le canon de nos troupes s'approcher d'eux; de se rassembler, de fouiller les bois, de couper les ponts, d'intercepter les routes et de tomber sur les flancs et les derrières des ennemis.

» Tous citoyens français pris par l'ennemi et qui sera mis à mort, sera vengé sur-le-champ, par la mort en représaille d'un prisonnier ennemi, etc., etc. »

DEUXIÈME DÉCRET.

NAPOLÉON, etc. « Considérant que les peuples des villes et des campagnes, indignés des hor-

» reurs que commettent sur eux les ennemis, et » spécialement les Russes et les Cosaques, cou- » rent aux armes, par un juste sentiment de » l'honneur national, pour arrêter les partis de » l'ennemi, arrêter ses convois et leur faire le » plus de mal possible; mais que dans plusieurs » lieux ils en ont été détournés par les maires et » par d'autres magistrats ;

DÉCRÈTE :

» Tous les maires, fonctionnaires publics ou » habitants qui, au lieu d'exécuter l'élan patrio- » tique du peuple, le réfroidissent en dissuadant » les citoyens d'une légitime défense, seront » considérés comme traîtres et traités comme » tels, etc., etc. »

» Augereau agit mollement, et ne sut pas con- server Lyon, ceci était une perte immense. Au- tour de Paris, de nouveau, le 18, le 19 eurent lieu les combats acharnés de Lafère champenoise, de Planey et de Méry. Le 20, le 21, ceux d'Arcis; de vains avantages, des défaites partielles, tout me nuisait et tournait à mal pour moi. Le 22, le 23, l'armée française marcha vers Saint-Dizier, je voulais tourner les alliés, les attaquer par derrière et leur enlever ou les séparer de leurs magasins, parcs, munitions, bagages, etc.

» C'était un mouvement bien calculé, mais mes troupes diminuaient; je devenais moins à

craindre et au lieu de s'inquiéter de mes manœuvres, toutes les armées alliées se mirent en route pour envahir Paris. Le 29, elles passèrent la Marne et Paris fut menacé.

» Si je dois tout dire, ce ne fut pas la faiblesse des moyens de défense qui perdit tout, CE FUT LA TRAHISON. Il y avait six jours que j'avais reçu d'un ami vrai, la note que voici :

« SIRE,

» La défection va l'emporter si vous ne pouvez » vous-même garder Paris. Votre Empire a pris » fin. Pardonnez-moi le mal que je vais vous » faire, mais je partagerais la trahison en la ca- » chant à vos yeux. Le premier coupable..... , » que Votre Majesté le croie bien, c'est l'Impé- » ratrice; elle s'est engagée à sortir de Paris, à » se retirer assez loin pour ne rien entraver de ce » qui sera fait pendant son absence; elle est toute » autrichienne, et n'a rien de Français. Votre » amour vous a perdu. Quant à son père, il pré- » fère l'Illyrie, Venise, Milan et ses autres États » perdus, à sa fille, à son petit-fils et à vous.

» Le second traître, c'est le prince de Béné- » vent, ce sera le plus dangereux de tous, parce » qu'il sera écouté de tous.

» Le troisième est Fouché, qui depuis quatre » ans vous a vendu en entier; jusque là il ne l'a- » vait fait qu'à demi.

» Le Sénat est contre vous. Le Corps-Législatif est contre vous aussi, de même que le » conseil général et celui de la commune.

» Les ducs de R..... et de.... vous ont abandonné. Tous les deux traitent : on les acquiert » chacun au prix d'un million comptant, et de » cinquante mille francs de pension pendant leur » vie durant, que leur promettent les Empereurs de Russie et d'Autriche, ce qui fait à » chacun d'eux une rente de cent mille francs.

» Le prince de Neufchâtel topera à tout; Ney » fera de même, ainsi que tous les autres maréchaux. N'attendez aucun secours du duc de » Rovigo : paralysé déjà par la peur, il verra tout, » entendra tout, et n'empêchera rien; car avant » tout, il veut vivre.

» Vos frères sont éblouis, on les joue, leur » noble confiance ne le voit pas.

» Encore un coup, Sire, venez, venez vite, si- » non les Bourbons vont reconstruire leur trône. » Les conspirateurs les demanderont, et on les » imposera à la France, parce qu'on sait qu'ils » l'accepteront à tout prix. »

» Venez, Sire, au nom de Dieu venez,... » etc.

» Certes, celui qui me parlait ainsi était un vrai fidèle, il n'en brisa pas moins mon cœur, je ne voulus pas le croire. Plus tard je lui rendis pleine justice, mais il n'était alors pas temps de profiter de ses avis. Je ne m'abaisserai pas ici à raconter

ce que l'on appelle la Convention de Paris, qui ne fut qu'une trahison complète. Deux maréchaux abandonnèrent ma cause, car Paris pouvait tenir au moins quarante-huit heures, et au bout de vingt-quatre je serais arrivé. L'Impératrice, pour tenir sa parole à son père, profita d'un ordre que j'avais donné, mais qui était subordonné aux circonstances; dans tous les cas elle aurait dû renvoyer son fils et rester, sa présence en aurait imposé aux souverains. Le grand traître, prince de Bénévent, feignit de se faire arrêter aux barrières, sous prétexte que ses passeports n'étaient pas en règle. Ce fut lui qui entraîna les deux maréchaux, et je les accuse tous les deux puisque tous les deux participèrent au même acte. Talleyrand demeuré seul des grands-dignitaires, ayant ou joué, ou fait peur, ou traité avec Rovigo, je ne puis affirmer lequel des trois, se hâta de traiter avec les sénateurs. Ceux-ci se vendirent à beaux deniers comptants pour trente-six mille francs de rentes héréditaires qu'on leur conserverait, et qu'on ne leur conserva pas lorsqu'on n'eut plus besoin d'eux; les lâches méritaient ce déboire!... Le Corps Législatifs, mécontent de moi, passa à l'ennemi; le reste imita l'éternel troupeau de Panurge.

» Il est à remarquer, qu'à part le comte Bertrand, pas un de mes grands-dignitaires, grands-officiers, grands-aigles, maréchaux d'Empire et

lieutenants-généraux que j'avais comblés d'honneurs et gorgés de richesses, ne se reculèrent des nouveaux venus pour venir me consoler; ce fut au contraire à qui me fuirait le plutôt, Ney, Berthier, autant que les autres. Le premier eut même l'attention délicate en me quittant, de déposer visiblement sur la cheminée de mon cabinet, deux excellents pistolets *anglais* chargés. Je suis de ces hommes que le fer, le plomb ou l'acier tuent, mais qui ne les emploie pas à sa destruction. Ma vie n'est pas à moi, elle est à la France!

» Je n'oublierai jamais que le 3 avril à Fontainebleau, où je m'étais rendu avec des troupes invincibles, ce fut Ney, qui, au nom des maréchaux, me demanda d'abdiquer en faveur de mon fils; conditions que lui et les autres savaient illusoires, car Marmont mettant le comble à sa lâcheté, venait de capituler. Le malheureux, qu'il est à plaindre!.... Sa conscience chaque jour entend les imprécations de la France vivante, et celles non moins énergiques de la postérité.

» Le 6 avril j'espérais encore, et je demandai au duc de Reggio (Oudinot) si je pouvais compter sur la troupe.

» Non, me répondit-il, Votre Majesté a renoncé à sa couronne.

— Avec restrictions, maréchal.

— Sire, les soldats ne connaissent pas les restrictions politiques.

— Eh bien ! repris-je, soumettons-nous à ce qui viendra de Paris. »

» Ce fut le dernier coup et le plus cruel.

» Le 4 avril, dans une proclamation énergique, je disais à l'armée :

» SOLDATS,

» L'ennemi nous a dérobé trois marches et s'est » rendu maître de Paris, il faut l'en chasser; » d'indignes Français, des émigrés auxquels nous » aurions pardonné, ont arboré la cocarde blan- » che et se sont joints à nos ennemis. Les lâches, » ils recevront le prix de ce nouvel attentat. Ju- » rons de vaincre ou de mourir, et de faire res- » pecter cette cocarde tricolore qui depuis vingt » ans nous trouve dans le chemin de la gloire et » de l'honneur. »

» L'armée frémissait de colère et d'indignation. Ah! si je n'avais pas eu pitié de la France, je pouvais continuer la guerre long-temps par une marche rapide; allant joindre Soult, j'aurais avec lui anéanti Wellington. Puis, ralliant à moi l'armée de Suchet, et courant vers l'Italie où Eugène m'attendait avec les siens, je serais entré en Allemagne, et attaquant la coalition par la queue, je lui aurais fait éprouver d'étranges revers. Je pouvais en exécutant un plan moins gigantesque, me replier sur l'Auvergne, appeler là les quatre armées, de Soult, de Suchet, d'Augereau et d'Eugène, tout ce qui portait les armes dans ces provinces

du centre, du midi et dans le Dauphiné. Certes, il y avait là de quoi combattre, et je savais vaincre.

» Le 3 avril, le Sénat osa sans aucun droit, à cette empiétation de pouvoir, prononcer ma déchéance; lorsque je l'eus connue, j'y répondis, le 5, par mon ordre du jour, qu'il est bon de consigner ici, ce sera mon mémoire justificatif.

« L'Empereur remercie l'armée pour l'attache-
» ment qu'elle lui témoigne, et principalement
» parce qu'elle reconnaît que la France est en
» lui et non dans le peuple de sa capitale. Le sol-
» dat suit la fortune et l'infortune de son général,
» son honneur est sa religion; le duc de Raguse
» n'a point inspiré ces sentiments à ses compa-
» gnons d'armes, il a passé aux alliés. L'Empereur
» ne peut approuver la condition sous laquelle il
» fait cette démarche, il ne peut accepter, ni la
» vie, ni la liberté, de la merci d'un sujet.

» Le Sénat s'est permis de disposer du gouver-
» vernement français, il a oublié qu'il doit à
» l'Empereur le pouvoir dont il abuse mainte-
» nant; que c'est lui qui a sauvé une partie de
» ses membres de l'orage de la révolution, et pro-
» tégé l'autre contre la haine de la nation. Le
» Sénat se fonde sur les articles de la constitution
» pour les renverser, il ne rougit pas de faire des
» reproches à l'Empereur, sans remarquer que
» comme le premier corps de l'état, il a pris part
» à tous les évènements; il a été si loin qu'il a

» osé accuser l'Empereur d'avoir changé des actes dans leur publication. Le monde entier sait qu'il n'avait pas besoin de pareil artifice; *un signe de sa part était un ordre pour le Sénat, qui faisait toujours plus qu'on ne lui demandait.* Si l'enthousiasme s'est glissé dans les adresses, dans les discours publics, alors l'Empereur à été trompé, et ceux qui ont tenu ce langage doivent s'attribuer à eux-mêmes les funestes effets de leurs flatteries. *Aussi long-temps que la fortune est restée fidèle à leur souverain, ces hommes sont restés fidèles aussi, et nulle plainte n'a été entendue contre les abus du pouvoir.* Si l'Empereur avait méprisé les hommes, comme on le lui a reproché, le monde reconnaîtrait aujourd'hui qu'il a eu des raisons pour motiver son mépris: *Il tenait sa dignité de Dieu et de la nation*, eux seuls pouvaient l'en priver; il l'a toujours regardée comme un fardeau, et lorsqu'il l'accepta, c'était dans la conviction que lui seul était à même de la porter dignement. Aujourd'hui que la fortune s'est décidée contre lui, la volonté seule de la nation pouvait le persuader de rester plus long-temps sur le trône: s'il le doit voir comme le seul obstacle à la paix, il fait ce dernier sacrifice à la France. Il a en conséquence envoyé le prince de la Moskowa, les ducs de Vicence et de Tarente, à Paris, pour entamer les négociations; l'armée peut être

» certaine que son honneur ne sera jamais en contradiction avec le bonheur de la France. »

» Ainsi, par ces récréminations sévères et vraies, je marquais d'un fer chaud ces sénateurs si rampants dans ma prospérité, si lâches en ma présence victorieuse, et si arrogants et si braves, lorsque mon absence d'une part et la protection de toute l'Europe en armes de l'autre, et présente, la garantissait de ma colère et de mon juste mépris. Eh! mon Dieu, si j'eusse voulu renouveler les turpitudes des anciens césars, mon Sénat m'y aurait encore plus autorisé que celui de Rome, et il se serait assemblé sur ma demande, pour un cas moindre que celui de la sauce à préparer pour la coction du turbot de Domitien. Sait-on pourquoi j'ai toujours protégé un homme de lettres très-célèbre et mon ennemi, quoiqu'il acceptât mes bienfaits et qu'il en vécût en partie? c'est qu'à part son beau génie que j'admirais, il s'était avisé, un soir de goguette à composer le quatrain, suivant, que le comte Regnauld me fit connaître et dont j'ai ri beaucoup avec lui. Les dames Anglaises en rougiront peut-être, les Françaises plus indulgentes répéteront le vieux proverbe : *Paroles ne puent point*, et m'excuseront de leur rappeler cette boutade spirituelle :

Si l'Empereur faisait un ....,
Geoffroy dirait qu'il sent la rose,
Et le Sénat aspirerait
A l'honneur de prouver la chose.

» Mais cessons de plaisanter en un sujet aussi grave; ceux qui me trahissaient s'occupèrent de moi-même; eux ne songeaient qu'à la fortune, ils s'imaginèrent que je penserais à la mienne, et en conséquence, ils dressèrent sans mon consentement les articles du traité honteux de Fontainebleau, qui portait dans ses dispositions :

» I. Ma renonciation formelle pour moi et les miens aux couronnes de France et d'Italie;

II. Conservation pour moi, pour Joséphine et Marie-Louise de nos qualifications d'honneur; le titre princier, conservé à tous mes proches;

III. Cession m'était faite de l'île d'Elbe en toute souveraineté, avec deux millions de rente, créés à mon profit sur le grand-livre de France, dont un million reversible sur la tête de Marie-Louise;

IV. Marie-Louise jouira sa vie durant des duchés de Parme et de Plaisance;

V. Réserve en France et en Italie d'un revenu de deux millions cinq cent mille francs, dont le partage était fait entre toute ma famille;

VI. Un million de revenu pour Joséphine;

VII. Un établissement convenable pour le prince Eugène;

VIII. Deux millions réservés sur les domaines que je cédais pour servir à gratifier de fidèles services;

Nota. — On n'a jamais exécuté cet article.

IX. Mes dettes, bien médiocres, payées par ma liste civile;

X. Une corvette française, armée, équipée, deviendrait ma propriété;

XI. Quatre cents hommes de ma garde pourraient me suivre à l'île d'Elbe;

XII. Tout Français qui me suivrait ne perdrait sa naturalité qu'après trois ans révolus;

XIII. Les coalisés s'engageaient à faire ratifier le présent traité par le nouveau roi de France. »

» Tous les ministres des puissances signèrent ce pacte, celui d'Angleterre aussi; et par là, je fus reconnu Empereur à l'instant même où je cessais de l'être.

» Quand on me présenta cette pièce, je la repoussai avec indignation, m'écriant :

« Non, je n'accepte pas un tel déshonneur; » l'ai-je sollicité? non certes, c'est le fait d'un » mendiant. Qu'ai-je besoin de fortune? je vou- » lais stipuler les intérêts de la France, les miens » me sont indifférents; eh! bon Dieu! un écu par » jour me suffira; d'ailleurs, si je suis ruiné, j'irai » m'asseoir à la table de mes braves soldats, ils » ne refuseront point une part de leur nécessaire » à leur ancien général. »

» On insista, on me parla des miens, je cédai enfin à cette turpitude, et prenant une plume, j'écrivis mon abdication en ces termes :

« Les puissances alliées ayant proclamé que » l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au ré- » tablissement de la paix en Europe, l'Empereur

» Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il » renonce pour lui et pour les siens aux cou- » ronnes de France et d'Italie, et qu'il n'est au- » cun sacrifice personnel, pas même celui de la » vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la » France.

» Fontainebleau, ce 11 avril 1814.

» NAPOLÉON. »

» Dès lors, tout fut dit, et je devins le maître de quitter la vie. Ici, je cédai follement à la douleur que me causait tant de défection. La nuit venue, je pris une préparation que Cabanis avait enseignée à Corvisard, mais comme depuis quatre ans elle avait été confectionnée, elle fut sans effet, que dis-je, elle décida l'abandon d'Yvan, qui, pressé de me quitter, se sauva nuitamment sans me donner des secours, espérant sans doute qu'on lui paierait cher la bonne nouvelle de mon décès.

» A la même époque, Constant, mon valet de chambre, s'éloigna aussi, et cela, sans prétexte, et en me calomniant. Roustan, mon fameux mameluck, imita tant de perfidies, lui aussi m'abandonna, je ne l'aurais pas cru.

» Quelle position! nulle personne ne venait à moi, ma femme ne m'écrivait plus, mes lettres de chaque jour demeuraient sans réponses, mes amis m'avaient délaissé, les soldats seuls restaient incorruptibles.

» Le nouveau gouvernement français s'engagea à remplir les conditions du traité de Fontainebleau, et je ne partais pas encore. L'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse, nommèrent des commissaires pour m'accompagner à l'île d'Elbe. Le 19 avril, on vint me dire que je pouvais réunir cent mille hommes : « Non, répondis-je, tout » est fini, il n'est plus temps, j'ai abdiqué, je ne » veux pas me reprocher la guerre civile. »

» Berthier était impatient de partir, je l'appelai :

» Tu vas donc, dis-je, aller faire ta cour au » comte d'Artois ? »

» Il jura ses grands dieux que son projet était de s'ensevelir dans une retraite profonde.

« Tu n'en feras rien, répliquai-je, toi et les » autres n'êtes pas assez grands par votre caractère pour vous environner de l'auréole de l'éloignement, tu feras le converti ; mais rappelle-toi que tu vas échanger une quadruple d'Espagne en réaux de méchant aloi. »

» Je ne me trompai pas, tous coururent, non au vainqueur, mais au revenu. Louis XVIII les cajola d'abord, et puis les laissa humilier par ses hommes. La colère et le mécompte de la princesse de la Moskowa me réjouirent, ces gens-là ne virent point que, les premiers avec moi, ils seraient les derniers avec les autres.

» Le 20 avril, en me levant, je pris ma réso-

lution; je fis savoir que ce même jour je me mettrais en route, à midi, sans aucun Francais de marque avec moi, mais accompagné des quatre commissaires alliés, précédé du comte Bertrand, mon grand-maréchal, qui avait voulu partager ma fortune. Je sortis de mon cabinet, je traversai les appartements solitaires de ce château fameux; m'arrêtant sur le haut du perron de la cour du *Cheval blanc*, j'aperçus ma garde impériale rangée en ordre de grande revue; cet aspect troubla mon cœur. Néanmoins, je descendis l'escalier découvert, je fis quelques pas, et m'arrêtant, je commandai qu'on fît le cercle, je fus obéi...

» Tous les regards demeuraient fixés sur les miens, tous ces visages brunis par le soleil et la fatigue étaient animés d'une douleur austère et d'un amour que les souverains modernes n'ont jamais goûté, à part moi; là n'était pas un traître ou un indifférent, là n'étaient que des amis, des compagnons dévoués, et pour peu que je le voulusse, là auraient été des séïdes prêts à mourir pour moi, et sur un signe de ma main; je le savais, et en les chérissant davantage, je me promettais de n'exiger jamais d'eux ce noble et sacré dévoûment.

» Quant à moi, si j'étais torturé par des peines secrètes, du moins mon extérieur était imposant et serein. J'élevai la voix, rien en elle ne décéla ma torture cachée, pourtant d'un ton pénétré je m'exprimai ainsi :

« Soldats ! je vous fais mes adieux.

» Depuis vingt ans que nous sommes ensemble, » je suis content de vous, je vous ai toujours » trouvé au chemin de la gloire.

» Toutes les puissances de l'Europe se sont ar- » mées contre moi, quelques-uns de mes géné- » raux ont trahi leurs devoirs, et la France elle- » même a voulu d'autres destinées.

» Avec vous et les braves qui me sont restés fi- » dèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile, » mais la France eût été malheureuse.

» Soyez fidèles à votre nouveau roi, soyez fi- » dèles à vos nouveaux chefs, n'abandonnez point » notre patrie.

» Ne plaignez pas mon sort, je serai heureux » lorsque je saurai que vous l'êtes vous-mêmes.

» J'aurais pu mourir; si j'ai consenti à vivre, » c'est pour survivre encore à votre gloire; j'é- » crirai les grandes choses que nous avons faites.

» Je ne puis vous embrasser tous, mais j'em- » brasse votre général; venez, général Petit, que » je vous presse sur mon cœur.

» Qu'on m'apporte l'aigle, que je l'embrasse » aussi..... Ah ! chère aigle fidèle, puisse le baiser » que je te donne retentir dans la postérité ! ! !

» Adieu, mes enfants ! adieu ! mes vœux vous » accompagneront toujours, conservez dans vos » cœurs mon souvenir. »

» En débutant, ai-je avancé, j'étais parvenu à

me vaincre, mais plus j'avançais, plus à la vue de la douleur naïve de ces braves, la mienne triomphait de mes résolutions, je rencontrais tant d'émotions vives, j'apercevais tant de larmes rouler sur des joues de bronze, que les miennes ne tardèrent pas à être mouillées aussi. Chacun veut me parler, les rangs sont rompus, on oublie l'étiquette : qui baise mes vêtements, qui mes mains; le cri unanime de *Vive l'Empereur!* s'élève, l'émotion est tellement complète, que les commissaires alliés pleurent aussi, et comme les autres crient *Vive l'Empereur!*

» Restez, restez, Sire, me dit-on, nous vaincrons pour vous, toute l'armée vous appelle; ah! restez au nom de votre fils et de la France. »

» Je m'arrête, les commissaires frémissent, je vois pâlir plus d'un espion, car déjà il y en avait près de moi; mais la raison l'emporte, et n'écoutant qu'elle, je me tourne vers ma voiture, j'y monte, on ferme la portière, les chevaux s'ébranlent, et mon Empire a pris fin.

» On sait les évènements du voyage, on sait l'indigne procédé d'Augereau envers moi, la conduite folle des Provençaux à qui j'échappai par miracle. J'eus besoin, près Fréjus, de consoler ma sœur Pauline, que je rencontrai au Luc. Embarqué enfin, la mer me fut favorable, je mis pied à terre à l'île d'Elbe, et ce rocher devint mon royaume; j'y suis encore occupé de l'avenir, rê-

vant à la France, indigné de son abaissement, et prévoyant le jour où je serai contraint de reprendre les armes, soit pour la secourir, soit dans l'intérêt de ma conservation, soit pour contraindre des hommes injustes à me rendre ma femme et mon fils; c'est vous, ce sont mes amis, qui fixeront cette époque, je l'attends comme une grâce, car je ne vis pas ici. »

SOIRÉE XLVIII.

Soirée à Porto-Ferrajo. — Convives. — Histoire réelle du Masque de Fer, racontée par Napoléon. — Histoire des deux mariages princiers proposés à Robespierre. — Fourcroy. — Le comte de La Place. — L'assassin de Schœnnbrunn; récit de Napoléon. — Quatre mille Français contre trente mille Russes, ou la bataille de Diernstein.

Vers la fin de décembre 1814, et dans le chétif palais impérial de l'île d'Elbe, Napoléon avait réuni ce jour-là plusieurs étrangers de marque; le prince S...., le comte P...., seigneurs polonais, le comte B...., Hongrois, les lords H..... et C....., Anglais, et ceux-ci dévoués à sa cause. Chacun de ces hôtes de l'auguste Empereur, encouragés par sa bienveillance, osaient le questionner sur les hommes et sur les choses dont la

vie et les circonstances piquaient leur curiosité. Lui, gai, confiant, affable et rempli de cet abandon gracieux qui a tant de charmes, leur répondait avec franchise ou gaîté. Parmi les solutions importantes qui lui furent demandées, le prince S..... supplia que S. M. voulût bien leur apprendre si sa position, pendant les années où comme Consul et comme Empereur il avait été le maître des archives les plus secrètes de la France, l'avait amené à la découverte de ce qu'avait été le Masque de Fer.

« Oui, sans doute, répondit Napoléon, je l'ai su, et su de telle manière à demeurer persuadé que ce mystère n'en est plus un pour moi. »

» A peine eut-il parlé ainsi, que tous les seigneurs présents se joignirent au prince S..... et conjurèrent Napoléon de leur avouer tout ce qu'il savait.....

NAPOLÉON. —« Cela vous fera grand plaisir ?..

TOUS. — Oh ! oui, Sire, nous en serons ravis...

NAPOLÉON. — Eh bien ! écoutez-moi, je vais vous satisfaire. Ce prisonnier célèbre n'était ni le frère de Louis XIV, ni un prélat arménien, ni un secrétaire du duc de Mantoue, ni le comte de Vermandois, ni le duc de Beaufort, ni Fouquet, etc.; mais bien l'enfant infortuné de Louis XIV, et de Henriette d'Angleterre.

TOUS LES CONVIVES. — Est-ce possible !

NAPOLÉON. — J'attendais votre étonnement, eh bien ! le fait est tel que je vous le dis, et par les détails que je vais vous donner, vous recevrez l'explication naturelle de divers actes qui ont paru incompréhensibles jusqu'ici dans l'histoire de ce grand roi. Par exemple, on n'a jamais connu la cause de l'exil de trente ans du marquis de Varde. Eh bien ! on la saura, grâce aux lumières fournies sur le Masque de Fer. On s'étonnait comment le chevalier de Lorraine, assassin de madame la duchesse d'Orléans, mignon du duc d'Orléans, et convaincu d'un vice en horreur au grand roi, avait pendant sa vie été comblé, à de très-rares intervalles près, des bienfaits de ce monarque. Eh bien ! mon récit va vous l'expliquer. »

HISTOIRE RÉELLE

DU MASQUE DE FER,

Racontée par Napoléon.

» Une nuit, à deux heures du matin, le chevalier de Lorraine est réveillé par son écuyer, qui lui dit qu'une personne masquée jusqu'aux dents, demande à lui parler avec tant d'insistance et de solennité qu'on n'a pas osé la renvoyer. La cour, à cette époque, était à Fontainebleau. Le prince étonné autant que ses gens, donne l'ordre d'introduire le domino qui lui remet, sans mot

dire, un morceau de parchemin sur lequel il lit ces mots :

« *Je vous ordonne de faire tout ce que le porteur du présent écrit vous ordonnera de ma part.*

Signé Louis. »

» Alors, un tel billet était un ordre sacré; le chevalier de Lorraine en réponse demanda ce qu'il devait faire.

« Habillez-vous simplement, couvrez-vous d'un manteau et d'un chapeau espagnol, et suivez-moi. »

» Il obéit; son conducteur l'amena vers des parties du château habitées par les valets, lui fit traverser forces chambres, des galeries, des corridors, des couloirs, monter et descendre plusieurs escaliers, ce qui l'intriguait beaucoup et le mettait en inquiétude. Enfin, parvenu dans un cabinet retiré, il se trouva en présence du roi, ce qui le rassura. Le roi d'abord lui fit jurer un secret profond sur ce qu'il allait apprendre, et après l'avoir obtenu, lui dit :

— Madame est grosse, et son mari ne peut croire qu'il est le père de l'enfant, tout serait perdu si ce père était connu; manœuvrez de manière à ce que Monsieur ne le soupçonne même pas, et à ce prix vous aurez, quoi que vous fassiez, ma protection sans fin.

— Quoi! Sire, Votre Majesté me pardonnera même tout ce que pourra m'ordonner Monsieur?

— Oui, tout entièrement, tout, je le jure par mon honneur de roi !

— Le roi sera satisfait. »

» Louis XIV congédia le chevalier de Lorraine. Quelques jours s'écoulent, Monsieur vient chez Sa Majesté, il est bouleversé, il pleure, il s'emporte et demande au roi la vie de Madame, qui était en Angleterre, et celle de Varde. Le roi s'informe du motif de cette colère ; Monsieur lui raconte que la princesse sa femme et le marquis de Varde l'ont deshonoré. Remontrances, prières du souverain, qui, pour satisfaire son frère, mit à la Bastille Varde, accusé de tout autre méfait, puis envoyé en exil à Montpellier, d'où il ne revint qu'en 1683.

» Madame accoucha à Londres, Charles II éleva l'enfant, c'était un garçon. Monsieur avait promis de pardonner si cet être malheureux ne paraissait jamais. Madame fut empoisonnée par son maître d'hôtel, par le marquis d'Effiat et par le chevalier de Lorraine, qui s'excusa auprès du roi en lui rappelant son serment. Le duc d'Yorck, avec étourderie, confia au jeune prince ce qu'il devait ignorer. Tout à coup un courrier, venu de Londres, annonce que celui-là s'est évadé et qu'il vient réclamer son droit ; on met du monde en campagne, on l'arrête, et voilà le Masque de fer ! »

Les auditeurs, surpris de cette révélation, convinrent qu'elle aplanissait toutes les difficultés,

celle, par exemple, si extraordinaire, de la naissance d'un fils de Louis XIII, deux heures après la naissance du premier, et cela sans que personne en ait rien révélé. Napoléon ajouta qu'il avait trouvé la preuve de ceci aux archives du royaume, et que plusieurs gentilshommes attachés à la maison d'Orléans l'avaient conté à leurs enfants; et dans le nombre des vivants instruits de ce problème historiqne, il désigna le comte de Rochefort d'Ally, neveu par alliance du cardinal de Bayanne.

LES DEUX MARIAGES PRINCIERS DE ROBESPIERRE.

Napoléon ensuite raconta, et comme le tenant de Prieur de la Côte-d'Or, que plusieurs alliances illustres avaient été proposées à Robespierre. Prieur lui dit qu'un jour étant entré chez le Conventionnel, devenu dictateur, il le trouva lisant une lettre; Robespierre y prenait tant d'intérêt qu'à peine s'il fit un signe au survenant. Il resta, prétend toujours celui-ci, au moins vingt minutes comme perdu dans ses réflexions, puis levant la tête :

« Prieur, dit-il, tu es mon ami, me conseillerais-tu de me marier?

— Oui, si ta femme devait être jeune, riche, jolie et bonne patriote.

— Voilà le *hic*, repartit Robespierre, pour jolie

elle l'est assez, je présume; pour jeune, oui; pour riche, la fortune dépasse mes espérances; quant à la qualité..... rien. Prieur, lis, mon ami, et tu me diras ce que tu ferais à ma place.»

En disant ces mots, il remit à son collègue la lettre sur laquelle on l'avait vu méditer, c'était une pièce curieuse, tracée par une main autrefois respectable. C'était un père, qui, après avoir pu marier sa fille à l'un des jeunes princes les plus proches du trône, qui, après en avoir fait un leurre, lors du procès de Louis XVI, afin d'amener Pelletier Saint-Fargeau et les vingt-cinq voix dont il disposait, à voter la mort du monarque, finissait, pour sauver sa propre vie, par offrir en mariage cette même fille à Maximilien Robespierre. Prieur, étonné, fâché, d'être devenu confident, feignit de lire avec lenteur. L'autre, assis, mais attentif, ne le perdait pas de vue. Enfin, impatienté de son silence :

« Que te semble, dit-il, parle.

— Mon cher Robespierre, jamais on ne t'a offert, repartit Prieur, un plus beau mariage; néanmoins fais attention que ton beau-père futur est captif, qu'une accusation énorme pèse sur sa tête, et que le chemin de gauche qu'il a pris, finira par le conduire, non au trône qu'il espère, mais à l'échafaud; et toi une fois son gendre, pourrais bien.....

— Tu as raison, je pense comme toi; d'ailleurs

que me dit cette lettre originale, n'est-elle pas l'œuvre d'un adroit faussaire? Si on voulait me faire tomber dans un piège! j'ai des ennemis... en nombre... Tout bien considéré, je refuse.

— Écriras-tu? demanda Prieur de la Côte-d'Or.

— Suis-je muet à ce point?... Quel beau mariage!.. quel beau mariage!... Un vrai républicain ne peut le regretter.»

» J'ai, continua Napoléon, d'autres documents sur le même sujet, et tous sont contraires; ceux-ci prétendent que Robespierre se fit proposer comme gendre à M. le duc d'Orléans, captif alors, en lui offrant en retour de cet hymen, son acquittement, la liberté, la vie; que le duc, indigné à la pensée d'une telle alliance, ne répondit pas.

» Selon la même version on ajouta que condamné, on renouvela ce projet, en lui disant que, s'il voulait, même sur la charrette fatale, faire tel geste convenu, lorsqu'il passerait en face de son ci-devant palais, il pourrait encore se rattacher à l'existence; la fierté du prince se maintint. Arrivé devant le palais Égalité, il y demeura immobile, et après une station de deux heures, les meneurs, voyant qu'il s'opiniâtrait à repousser l'acte qui l'aurait rendu à la vie, donnèrent l'ordre de le conduire jusques à la place de la Révolution, où il fut mis à mort, comme il y avait conduit

Louis XVI par son vote impie, et Marie-Antoinette par sa haine.

» Fourcroy, le chimiste célèbre qui a eu sous Napoléon la surintendance des études, avec un titre plus modeste, conta à celui-ci qui le redisait à l'île d'Elbe, que Robespierre après la mort de la reine et de madame Élisabeth, s'avisa de vouloir épouser Madame Royale. Selon lui, il aurait été amené à cette idée par un agent Anglais, chargé de le déterminer à se faire nommer président de la République française, tandis que pour se rallier les royalistes, il épouserait la fille auguste de ses victimes. Fourcroy affirmait que Robespierre se disposait à ce double acte, lorsque le 9 thermidor le renversa. Les dernières persécutions dont le moine dom Gerles fut victime, provinrent de ce que le démagogue s'étant ouvert à lui, en le priant de le marier catholiquement à la royale orpheline, dom Gerles avait su que depuis la déposition de M. Juigné et l'apostasie de Gobel, nul n'avait le droit de lui donner les pouvoirs nécessaires. Robespierre, sous un autre nom, entra au Temple trois ou quatre fois; Madame Royale le prit pour un honnête homme qui lui voulait du bien, tant son incognito fut respecté des intermédiaires. On devait, une nuit, sous prétexte de l'enlever du Temple, l'en faire sortir, la conduire à une des églises encore ouvertes; et arrivée là, on l'aurait contrainte à cet abominable hymen.

» L'orgueil de Fourcroy, son importance démesurée, était comique et toute égale à celles des sénateurs Laplace et du comte de Fermon, conseiller d'État; il était à peu près invisible comme M. Maret et ne se laissait approcher que par les seigneurs modernes; qui, du commun, voulait arriver à lui, devait affecter un enthousiasme fou pour ses talents. La flatterie seule le rendait accessible.

» Le comte Laplace, disait Napoléon, était encore un original très-plaisant, sa noblesse lui avait tourné la tête : on voyait ses armoiries sculptées dans son hôtel, partout où on pouvait les placer; elles étaient peintes en mille autres endroits, ciselées, entaillées, gravées sur les meubles, sur la vaisselle plate, sur tous les ustensiles de ménage et de cuisine, brodées sur la livrée des valets, posées sur les couvertures des chevaux; elles étaient répétées onze fois dans les lieux les plus secrets, coloriées sur les services de porcelaines, plaquées sur les boutons de livrée, et sur les colliers des chiens, enfin, à table on les retrouvait moulées sur les blancs-mangers, les soufflés et les brioches.

» A part cette manie, le comte Laplace ne croyait pas en Dieu; il voulut une fois convertir Napoléon qui lui dit : « Monsieur, si je pensais comme vous, je serais trop malheureux, laissez-moi espérer qu'il est un lieu où je ne rencontrerai pas ceux qui vous ressemblent.

— Votre Dieu, dit le géomètre, ferait-il avec toute sa puissance un bâton à deux bouts?

— Je présume qu'il peut tout, puisqu'il fait agir des corps évidemment privés de cervelle. »

La conversation varia, le magnat hongrois comte S... parla de ceux qui avaient tenté d'assassiner Napoléon, qui, aussitôt prenant la parole :

« Comte, dit-il, en 1809, j'ai failli, à Schoenbrunn, être tué par un jeune Allemand, vous le savez sans doute. »

M. B... prétendit ignorer ce fait, les autres auditeurs ne le connaissaient pas non plus, peu d'historiens encore l'ayant publié en 1814; tous prièrent Sa Majesté de leur raconter les circonstances intéressantes du péril qu'il avait couru, et lui prit la parole en ces termes :

UN ASSASSIN ALLEMAND.

QUATRE MILLE FRANÇAIS CONTRE TRENTE MILLE RUSSES, OU BATAILLE DE DIERNSTEIN.

« Le 12 octobre 1809, deux jours avant la ratification du traité de Vienne, tandis que sur la place d'armes du château de Schoenbrunn, je passais la revue de ma garde, un jeune homme d'une figure régulière, douce et intéressante, qui s'était tenu caché derrière la foule des spectateurs, s'élança brusquement sur moi, et tenta

de me frapper d'un poignard qu'il sortit de son sein. Le prince Berthier détourna le bras de l'assassin que saisit aussitôt mon aide-de-camp, le fidèle et vigilant Rapp. Un effroi général glaça tout le monde. Seul, je conservai mon sang-froid et je continuai d'ordonner la manœuvre et les évolutions militaires.

» Ceux qui arrêtèrent ce malheureux, le conduisirent vivement au corps de garde des gendarmes. On trouva sur lui un portrait de femme, quatre frédérics d'or et le couteau qu'il destinait à un aussi coupable service. Savary, qui, à juste droit, le réclama comme étant son gibier, l'incarcéra, le mit au secret et l'interrogea minutieusement; mais il ne put en tirer autre chose que ces mots : *Je voulais parler à l'Empereur*, et tout ce que fit le zèle outré du duc de Rovigo, les tortures qu'il employa, certes sans ordre de ma part, car l'ayant appris, je lui en témoignai mon mécontentement avec énergie, rien, dis-je, ne faisait sortir cet adolescent de ce silence opiniâtre. On vint me le conter, je fis venir le prisonnier dans mon appartement après la parade, et voici mot à mot le colloque que nous eûmes tous deux.

Moi. — D'où êtes-vous, et depuis quand êtes-vous à Vienne ?

Lui. — Je suis d'Erfurt et j'habite Vienne depuis deux mois.

Moi. — Que me vouliez-vous?

Lui. — Vous demander la paix, vous prouver qu'elle est indispensable.

Moi. — Pensez-vous que j'eusse voulu écouter un homme sans caractère et sans mission ?

Lui. — En ce cas je vous aurais poignardé.

Moi. — Quel mal vous ai-je fait?

Lui. — Vous opprimez ma patrie et le monde entier; si vous ne faites point la paix, votre mort est nécessaire au bonheur de l'humanité; en vous tuant, j'aurai fait la plus belle action qu'un homme d'honneur puisse entreprendre.... Mais j'admire vos talents, je comptais sur votre raison, et avant de vous frapper je voulais vous convaincre.

Moi. — Est-ce la religion qui a pu vous déterminer ?

Lui. — Non; mon père, ministre luthérien, ignore mon projet; je ne l'ai communiqué à personne, je n'ai pris conseil de qui que ce soit. Seul, depuis deux ans, je médite votre changement ou votre mort.

Moi. — Étiez-vous à Erfurt lorsque j'y suis allé l'année dernière?

Lui. — Je vous y ai vu trois fois.

Moi. — Pourquoi ne m'avez-vous pas tué alors ?

Lui. — Vous laissiez respirer mon pays, je croyais la paix assurée, je ne voyais en vous qu'un grand homme...

Moi. — Connaissez-vous Schneider ou Schill ?

Lui. — Non.

Moi. — Etes-vous franc-maçon ?...

Lui. — Non.

Moi. — Etes-vous illuminé ?...

Lui. — Non...

Moi. — Vous connaissez l'histoire de Brutus ?

Lui. — Il y a eu deux Romains de ce nom, le dernier est mort pour la liberté (1).

Moi. — Avez-vous eu connaissance de la conjuration de Moreau et Pichegru.

Lui. — Les papiers publics m'en ont instruit.

Moi. — Que pensez-vous de ces hommes ?

Lui. — Ils ne travaillaient que pour eux, et ils craignaient de mourir.

Moi. — On a trouvé sur vous un portrait, quelle est cette femme ?

Lui. — Ma meilleure amie, la fille adoptive de mon vertueux père.

Moi. — Quoi ! votre cœur est ouvert à des sentiments aussi doux, et vous n'avez pas craint d'affliger, de perdre les êtres que vous aimez, en devenant un assassin !

Lui. — J'ai cédé à une voix plus forte que celle de ma tendresse.

Moi. — En me frappant au milieu de mon armée, pensiez-vous lui échapper ?

(1) Le premier des Brutus fut tué en combattant pour le salut de Rome ; le second se donna la mort.

Lui. — Je suis charmé en effet d'exister encore.

Moi. — Si je vous faisais grâce, quel usage feriez-vous de votre liberté ?

Lui. — Mon projet a échoué, vous êtes sur vos gardes, je m'en retournerais paisiblement dans ma famille.

» Ces propos m'étonnaient, je sentais le besoin d'un exemple, et je tenais à sauver cet insensé. Je fis appeler Corvisart, mon premier médecin ; je lui demandai s'il ne trouvait pas dans ce jeune homme des signes de démence. Corvisart aurait dû deviner ma pensée et répondre en conséquence, il m'aurait obligé ; mais lui, avec sa véracité rigide, après avoir examiné le sujet pendant dix minutes, dit qu'il ne voyait pas même en lui les signes d'une forte émotion.

» Je fis surveiller ce malheureux, des paroles imprudentes le perdirent. A son âge on a tant de jactance ! Il resta pendant deux jours dans une salle avec des gendarmes ; il se promenait paisiblement, et parfois s'agenouillait pour faire avec ferveur ses prières. A son premier dîner, il prit un couteau mis sur la table et l'examina ; un des gardiens lui soupçonnant un désir de suicide, tâcha de le lui enlever ; il le lui remit sans effort pour le conserver, en disant : « *Soyez sans crainte, je me ferais par lui plus de mal que vous ne m'en ferez.* »

Le lendemain on tira le canon, il en demanda

la cause; on lui dit que c'était pour la paix.

—La paix, répliqua-t-il, *la paix, ne me trompez-vous point?* On lui jura que rien n'était plus véritable. Aussitôt il se livra à des transports de joie; des larmes coulèrent de ses yeux, puis, se mettant à genoux, il dit : « *Je mourrai plus tranquille.* » Dans la multiplicité de mes affaires, je l'avais oublié, aucun ne me demanda sa grâce, il était revenu à ses projets régicides : on vint le chercher pour être fusillé, et il dit à celui qui lui annonça son arrêt : « *Je ne demande qu'une faveur, c'est de n'être pas lié.* » On exauça son dernier vœu; il marcha d'un pas ferme et périt sans montrer ni regret ni faiblesse. »

Ce récit avait assombri la gaîté de la soirée, Napoléon, lui-même, devenait mélancolique; mais, comme il ne renvoyait pas ses convives, le lord H..., avec autant de grâce que d'à-propos, parla batailles et questionna l'Empereur sur la campagne de 1805, se prétendant bien curieux de connaître les circonstances de la fameuse journée de Diernstein. Les Polonais firent comme lui, sans faire attention à l'embarras du palatin hongrois. Napoléon, charmé de se distraire et de rappeler un si beau fait d'armes, le conta ainsi :

« Je marchais en 1805 sur Vienne. Mack et son armée venaient d'être traqués dans Ulm, et les Russes accouraient en grande hâte au secours de leurs alliés déjà malheureux. Trente mille des

leurs, commandés par Kutusow, vinrent à la rencontre du maréchal Mortier, qui amenait avec lui quatre mille cinq cents Français.

» Ce fut le 10 novembre 1805, que Mortier arriva dans l'après-midi à Diernstein, ville célèbre par la captivité du fameux Richard cœur de lion, retenu prisonnier dans le château du duc d'Autriche, son ennemi, que le vaillant avait insulté dans la Palestine, d'où il revenait alors.

» Diernstein est fermée du côté de Stein par une porte à laquelle est lié un mur très-ancien et fort élevé, qui se rattache à une vieille tour couronnant l'escarpement au pied duquel est bâtie la cité autrichienne; cette porte est l'unique issue du défilé si étroit qui longe le Danube, qu'il n'a que la largeur nécessaire au passage de deux hommes, et cela jusqu'à une lieue en avant de Sfitz; il aboutit à un bassin irrégulièrement ovale, long de trois quarts et large d'un peu moins de demi lieue.

» C'est dans cette sorte de souricière que les Russes avaient été se poster, à gauche de son escarpement à pic il ne présentait pour en sortir, que deux ravins raides; à droite, le Danube l'enterre, et là il est d'une rapidité prodigieuse. En face de la ville, le contour de l'escarpement, planté de vignes, s'adoucit et devient praticable pour l'infanterie, mais il revient ensuite s'appuyer sur le Danube, ne laissant qu'un chemin

étroit en partie taillé dans le roc, et qui débouche sur Stein et Krems. Enfin, au milieu du bassin totalement couvert de vignes, s'élève un petit plateau qui communique à Diernstein par un chemin renfermé entre deux murs en pierre sèche, d'environ quatre pieds de hauteur, et pouvant recevoir de huit à neuf hommes de front.

» J'ai décrit le théâtre, faisons agir les acteurs.

» La division française bivouaquait dans le bassin en avant de Diernstein, et elle y passa tranquillement la nuit; mais, le 11 novembre, au point du jour, le rideau qui dérobait les Russes aux regards des Français fut soudainement couvert d'ennemis, leurs tirailleurs commencèrent si vivement l'attaque, que mes avant-postes se replièrent pendant que des bataillons filant par les bois au dessus du Danube, cherchaient à entourer le maréchal.

» Le général français Gazan entama l'affaire, soutenu par quatre bataillons du 4e léger et du 103e de ligne, avec leurs colonels Bazancourt et Taupin. Le 100e était là aussi mené par le brave major Henriot. Le succès couronna le début. Les Russes furent anéantis dans le village de Loiben; on leur prit six drapeaux, cinq canons, quatre mille hommes : on leur en tua plus de trois cents avec le général Schmith dans le nombre, qu'un boulet enleva.

» C'était beau, mais la supériorité des ennemis

leur rendait indifférent cet échec. Kutusow, pour le réparer, pressa la marche du corps qui venait par la hauteur boisée du Danube, et afin qu'on ne s'en aperçût pas, commanda une division en faisant replier les siens qui venaient d'être battus sur Stein et dans Krems.

» Mortier, ne soupçonnant pas ce projet et n'osant sans munitions (le premier combat les avait épuisées) attaquer Kutusow, part pour aller avec son état-major au devant de la division Dupont qui arrive, m'écrit ce qui se passe, et le soir venu, se met en route, ai-je dit, amenant Gazan, sa petite cavelerie, laissant le reste des nôtres en avant de Diernstein, et là, le plateau à gauche de Loiben.

» La nuit tombait alors. Le major Henriot, officier supérieur de service au camp, voit le sommet des collines de Stein couvert de soldats; aussitôt il détache le 100e vers l'extrême droite de la ligne déjà coupée, fait prévenir ceux qui sont à Loiben, et fait avertir Mortier de ce qui se passe. Lui court à Loiben, y rallie des postes disséminés et prend seul toutes les mesures qui sauveront notre honneur; car le général de brigade qui commandait là, à la vue du péril, s'est jeté dans une barque, afin, dit-il, d'atteindre le maréchal plus vite, et a abandonné les siens. Cet acte de prudence ne lui servit guère. Pris dans sa route, il fut fait prisonnier.

» Mortier et Gazan, instruits à propos, rebroussent chemin, se jetant à travers quinze cents Russes qu'ils épouvantent, leur échappent avec leur faible escorte, et rentrent au camp; ils n'étaient pas arrivés à Diernstein, qu'ils virent plusieurs têtes de colonnes descendre des hauteurs à la gauche; ils tentèrent d'atteindre le hameau assis entre Stein et Diersntein, où ils avaient laissé des hommes; mais l'ennemi était déjà là, et les autres étaient plus loin que Loiben, arrêtant les corps qui les attaquaient mollement, car ils espéraient que les Français tarderaient peu à se trouver entre deux feux.

» Mais Gazan, par ce qu'il venait de voir, a deviné le plan : pour le contre-carrer, il détache le colonel Ritay, avec un bataillon et l'escorte du quartier-général, sur un ravin qui, à gauche de Diersntein, en défendra l'approche; mais à peine ce colonel obéissait, qu'il vit devant lui une colonne immense débouchant déjà de ce même village; il y avait en cet endroit l'ensemble des bataillons qui, tous cheminant par les hauteurs, se précipitaient vers Diersntein, de même qu'un torrent à qui rien ne doit résister. En effet, leur nombre détermina d'abord la victoire. Ritay et les siens furent renversés; lui, grièvement blessé. A peine si une poignée de dragons et cent cinquante fantassins échappèrent à la déroute, en se repliant sur Loiben. Cela fait, les

douze mille Russes (ils étaient autant), se partagèrent; quatre mille prennent à droite le chemin qui va vers Stein; huit mille entrent dans l'autre, à gauche, ai-je dit, qui est bordé d'un mur en pierres sèches.

» Par cette manœuvre, quatre mille Français, campés sur le plateau de Loiben, se trouvèrent enfermés entre douze mille hommes, des rochers à pic et le Danube. Il fallait se rendre ou périr, mais ils étaient Français, et ils sortirent de là par une victoire éclatante. Des lâches, cinq ou six à peine, parlèrent de capitulation; tous les autres répondirent par le serment de vaincre ou de mourir.

» En cet instant, le vaillant major Henriot, qui se rapprochait le plus du péril, envoya dire au maréchal que si on suivait son mouvement, il répondait du salut commun. Le général Gazan vint lui-même conférer avec cet habile officier, qui lui signala tout de suite la faute énorme commise par les Russes, celle de s'être engagé à gauche dans une voie si resserrée, que huit hommes de front se présenteraient seuls sans pouvoir se déployer d'aucun côté, à cause de la nature du lieu. Dès lors, en les attaquant à la baïonnette avec notre intrépidité ordinaire, on les repousserait sur leur centre, qui serait pressé par la queue, laquelle ne pourrait se retirer pour n'être pas étouffée et foulée aux pieds que par la seule et étroite porte

de Diernstein, que faisant appuyer cette attaque par le peu de coups de canons qu'on pouvait tirer encore, on mettrait l'ennemi en un désordre d'autant plus horrible, que ceux des siens qui se seraient étendus sous les remparts de la ville, ne pourraient faire le coup de fusil sans faire feu sur leurs camarades autant que sur nous.

» Mortier, instruit de ce projet de savante stratégie, l'approuve. Henriot, maître d'agir, s'adresse aux bataillons.

« Camarades, leur dit-il, nous sommes enve-
» loppés par trente mille Russes, et nous ne
» sommes plus que quatre mille, mais les Fran-
» çais ne comptent pas leurs ennemis : nous leur
» passerons sur le ventre. Grenadiers du cen-
» tième régiment, vous aurez l'honneur de char-
» ger les premiers. Souvenez-vous qu'il s'agit de
» sauver l'honneur des aigles françaises. »

» Le régiment entier répond à cette courte mais éloquente harangue :

« *Monsieur le major, nous sommes tous grenadiers.* »

» Six boulets restent seuls dans les caissons ; on en charge les deux pièces ; dirigés par des yeux habiles, ils renversent la muraille sur les Russes. Le maréchal, le général Gazan, l'état-major, se placent entre le premier et le second bataillon du centième. On bat la charge, on crie *point de quartier aux Russes !* et on fonce sur eux la baïonnette

au bout du fusil, sans répliquer à leur décharge, qui blesse un officier et deux grenadiers ; c'est lorsqu'ils ont l'arme dans la poitrine, que notre première section fait feu. Cette manière de combattre jette dans les rangs opposés une terreur soudaine.

» Le combat fut terrible : on se servit de la baïonnette en guise de poignard. Les sections se succèdent, et toutes se montrent invincibles. Elles poussent, elles pressent les Russes ; elles les égorgent sans être atteintes presqu'à leur tour. La nuit survient ; elle aide à la victoire. La panique gagne l'ennemi ; en avant de la ville, autour, sous et dans la ville, la frayeur les égare, les enchaîne. Étouffés, écrasés, poignardés, fusillés, tous fuient, se débandent, s'éparpillent : qui, par ci, qui, par là ; ils jettent leurs armes, ils se sauvent vers Stein ou sur le chemin de la Moravie. Bientôt la cavalerie russe, qui n'avait pu se mêler à l'action, prend sa part à cette déroute honteuse : elle s'évade de toute la vitesse de ses chevaux. Des fuyards, sans savoir ce qu'ils font, incendient dans leur rage Loiben, où ils brûlent eux-mêmes cinq cents de leurs blessés.

» Au milieu de cette confusion inimaginable, une masse de Russes, en sortant avec précipitation de Diernstein, au lieu de nous éviter, courent vers le plateau occupé par quelques-unes de nos compagnies. A leur vue, ces deux mille lâches,

car quel autre nom leur donner, abandonnent les armes en demandant la vie sauve. Mais l'officier commandant ne les comprenant pas, et se croyant lui-même cerné, leur propose de capituler. Un officier russe entendait parfaitement le français : il devina l'erreur des compagnies. Alors, changeant de ton, il accepte la convention, fait reprendre les armes aux siens, et amène les nôtres prisonniers. Mais pendant la nuit ceux-ci s'échappèrent presque tous, et retournèrent à leurs régiments.

» Henriot, qui commandait l'attaque, avait déjà dépassé Diernstein en poursuivant l'ennemi, lorsqu'il fut accueilli par une fusillade assez vive, et qui, grâce à la nuit, ne fit aucun mal. Lui se retourna vers les siens en criant à haute voix :

« Allons, centième, encore les Russes! Char» geons ces gens-là, et pas de prisonniers sur» tout. »

» Mais à ces paroles, ceux qui surviennent ont reconnu des Français, et de leur côté ils se mettent à dire :

« Camarades, pas de combat : nous sommes » vos compatriotes; nous vous croyions tous » pris. »

» C'était la division Dupont. Le général de ce nom, instruit par les ordonnances de ce qui se passait, avait hâté sa marche pour voler au se-

cours du maréchal. En venant, il rencontra quinze cents Russes, qui furent tous pris ou tués. Le lendemain on sut que toute l'armée russe, également atteinte d'une peur qui nous fut favorable, s'était mise en retraite; que Kutusow, ayant abandonné la position de Krems, avait précipitamment repassé le Danube. Dès ce moment la jactance des Russes diminua, etils cessèrent de se croire invincibles, ce qu'au reste la suite de la campagne et la bataille d'Austerlitz leur prouva encore mieux.

» Le major Henriot fut récompensé comme il devait l'être; et au moment où je reçus les détails de ce beau fait d'armes, je ne pus m'empêcher de dire :

« Mortier doit un beau cierge à la Sainte-Vierge. A sa place je ne manquerais pas à le lui offrir. »

Napoléon avait trop de goût pour prolonger un tel sujet de conversation : il en changea. Pendant qu'on le complimentait sur de tels hommes et sur sa complaisance, il se mit à parler des beaux-arts, de la musique surtout; et parmi les artistes dont il rappela le talent et dont il fit l'éloge, il cita particulièrement Boïeldieu, né à Rouen en 1775, nommé maître de chapelle de l'Empereur de Russie. Il revint en France en 1811, et il enrichit l'Opéra-Comique principalement de ses chefs-d'œuvre, parmi lesquels on cite *Zoraïme et*

Zulmar, Benniowski, le *Calife de Bagdad, ma tante Aurore, Jean de Paris*, le *nouveau Seigneur de village*, la *Fête du village voisin*, le *Petit Chaperon Rouge*, la *Dame Blanche*, etc., etc.

SOIRÉE LIX.

Avant-propos du retour. — Projet des alliés touchant la France. — Détails relatifs à l'avant départ. — Allocution militaire. — Embarquement. — Traversée. — Débarquement. — Détails. — Le prince de Monaco. — Grasse. — Digne. — Sisteron. — Gap. — Proclamations. — *Qui de vous veut tuer son Empereur ?* — Labédoyère. — Grenoble. — L'hôte des Trois-Dauphins. — Paris en alarme. — Deux princes à Lyon. — Ils évacuent Lyon. — Entrée de l'Empereur dans Lyon. — Décrets impériaux. — Premier grand-lever. — Suite du voyage. — Ney. — Autun. — Fontainebleau. — Napoléon entre à Paris.

La coalition victorieuse, redoutant avec justice que l'Empereur Napoléon ayant réparé ses disgrâces, ne la punît à son tour de l'ingratitude de tous ses membres, s'opiniâtra à consommer sa perte ; et pour la rendre complète et sans résurrection, bannit son fils de la France, où elle rétablit le trône des Bourbons. Le traité de Paris fut honteux à la nation française. Louis XVIII tâcha de les en dédommager par sa charte. Mais

ceux qui l'entouraient, mais son faible ministère, mais le duc d'Otrante, irrité de son abandon, commirent ou firent commettre tant de fautes, qu'au bout de quelques mois on regretta l'Empereur.

Pendant ce temps, au congrès de Vienne, on se disposait à enlever Napoléon et à le bannir hors de l'Europe. Déjà l'île Sainte-Hélène avait été proposée, et chaque jour des motions plus ou moins violentes le menaçaient dans sa sécurité. La France manquait aux engagements pris, sans doute, mais Napoléon, pour cela, n'aurait pas tenté sa dernière entreprise. Deux combinaisons, indépendantes l'une de l'autre, parvinrent à l'y déterminer.

Il avait conservé en France des partisans nombreux, actifs, ardents, habiles, à part tous les soldats, qui ne cessaient de le regretter; des hommes de sens, d'esprit et de courage, l'appelaient de leurs vœux. La double route de terre et de mer de la France à l'île d'Elbe était sans cesse parcourue par une multitude d'agents français, tous allant engager Napoléon à sortir de son repos, tous jurant qu'on n'attendait que sa présence pour se lever en masse. Les Bourbons, disait-on, sont détestés, méprisés; on compare votre vivacité, votre génie, votre administration éclairée et ferme, à leur faiblesse, à leur nonchalente ignorance; ils ne savent rien et ils se ressou-

viennent de tout. Ils tremblent au seul nom des alliés, et soumis aux prêtres, on va les voir rappeler incessamment l'ancien régime dans son ensemble accablant.

A ces émissaires adroits et persuadés d'ailleurs de ce qu'on leur faisait dire, se joignirent des étrangers stylés. A une autre leçon, les étrangers se reprochaient d'avoir tant ménagé la France; ils aspiraient à la perdre, à l'apercevoir, à lui faire payer des contributions énormes. La France, depuis 1789, est l'ennemie de toute l'Europe. Les monarques la détestent, l'exècrent, tous aspirent à sa ruine et ne se tiendront tranquilles que lorsqu'ils l'auront consommée. Ils la jalousent, ils la craignent, et un jour on les verra jeter le masque, et profitant de l'incurie d'un gouvernement anti-national s'avancer tous en armes, avec la pensée de nous morceler.

Un plan a existé en 1815 : l'Empereur Alexandre seul empêcha son exécution. Ce plan, dont tout me garantit la réalité, et que dans ce moment on cherche à remettre en lumière, donnait la Guyenne, le Languedoc, le Roussillon et les autres pays que bornent les Pyrénées à l'Espagne aujourd'hui. On en ferait l'apanage du prince de cette maison ou de la princesse, qui abandonnerait à son concurrent la couronne de la Péninsule. La Provence, le Dauphiné, le Lyonnais, seraient le partage de la maison de Savoie. Un

archiduc d'Autriche règnerait sur la Lorraine, ancien patrimoine de ses pères, sur la Bourgogne et la Franche-Comté, autrefois appartenant ou relevant de la race autrichienne et de l'Empire Germanique. Le roi de Prusse ajouterait à ses États l'Alsace. On augmenterait le royaume de Belgique de la Flandre française et d'une portion de la Picardie. Un prince anglais posséderait la Normandie, la Bretagne, le Poitou, la Saintonge et tout ce qui, de la Guyenne, n'aurait pas été cédé à l'Espagne, laquelle, de ce côté, n'aurait que les Pyrénées-Occidentales et le pays Basque, avec une partie du département des Landes. Du reste de la France, savoir : le Rouergue, le Limousin, l'Auvergne, le Berry, le Forest, le Bourbonnais, on ferait un État qui serait proposé au prince Eugène Beauharnais, duc de Leuchtemberg. La Touraine, le Maine, l'Anjou, l'Orléanais, l'Ile-de-France, la Champagne, et portion de l'Artois et de la Picardie, resteraient en apanage aux descendants de Charles X.

Ce projet est certes audacieux et fou, mais il est réel, il a existé, il existe encore, et on l'a signalé pour la première fois dans l'ouvrage intitulé *Mémoires d'une Femme de qualité*, et dans un autre ouvrage non moins remarquable, les *Mémoires de S. M. Louis XVIII.*

Or, pour arriver à l'exécution de ce plan, où, en 1814, on réservait aux Bourbons ce que main-

tenant on partagerait entre eux et les Beauharnais, il fallait que la France, retournant aux armes, parût de nouveau révolutionnaire et menaçant l'État et le repos de tous. Mais comment faire, les républicains à cette époque étaient trop faibles pour les déchaîner seuls. La royauté les aurait exterminés, surtout avec l'appui apparent au moins des alliés. Comment donc fallait-il faire? Lord Casthelreay trouva le secret levier dont on avait besoin. Il l'indiqua, on l'adopta et on se hâta de le faire jouer de deux côtés à la fois.

Des agents allèrent épouvanter Murat, qui, pour prix de sa perfidie, conservait le royaume de Naples. On lui fait craindre pour son avenir : on le détrônera s'il ne gagne de vitesse. L'imprudent aventurier et véritable insensé donna tête baissée dans le piége, et se résolut à sa levée de boucliers sans s'être sagement entendu avec Napoléon.

Des hommes pareils à ceux-là tardèrent peu à environner l'ex-Empereur des Français. La résolution était arrêtée d'enlever Napoléon de son étroite principauté, et de le transporter sur un rocher au milieu de l'Océan. Des preuves patentes lui furent administrées ; on mit sous ses yeux des actes réellement signés par les chefs de l'Europe et par leurs représentants. Enfin, on employa la vérité, dans le dessein de donner créance à un

mensonge. Et Napoléon, ébloui, convaincu qu'il ne lui restait plus qu'à choisir entre l'esclavage et le désespoir, se tourna de ce côté-ci : c'était ce qu'on espérait, aussi ne négligea-t-on rien de ce qui le maintiendrait dans son erreur, du moins jusqu'à ce qu'il eût atteint Paris. On alla même jusqu'à supposer un envoyé secret de la maison d'Autriche, qui, moyennant la garantie du dogat de Venise, de la Lombardie et des trois Légations romaines, que Napoléon consentit à laisser envahir par son beau-père, lui garantissait à son tour la libre possession de l'Empire français jusqu'au Rhin, avec Genève, les enclaves voisines et la Belgique, avec Liège et le Luxembourg.

» Cette coupable comédie fut jouée dans les derniers jours de janvier 1815 et dans les premiers jours de février suivant. Si le colonel Loubers, alors à l'île d'Elbe, voulait dire tout ce qu'il sait touchant ce que j'affirme, il ferait taire les incrédules, car je suis convaincu qu'il est d'autant mieux instruit que c'est lui que l'Empereur chargea des préliminaires de cette négociation. Je crois ce militaire encore en vie, et s'il se tait, j'admirerai sa discrétion, aujourd'hui sans but.

» Une autre négociation, plus mystérieuse encore, fut proposée à l'ex-Empereur par l'Angleterre. Ici comme là, Napoléon fut joué. Une fois

qu'il eut mis le pied en France, on dénia tous les engagements pris réciproquement, et on ne le traita qu'en ennemi de tous. Le duc d'Otrante prit une part active à cette portion de l'intrigue, où il aida de toute sa science à séduire, à éblouir Napoléon; aussi, plus tard, pour le faire taire, pour le détourner de faire des révélations qui auraient par trop fait éclater la foi carthaginoise du cabinet de Londres, Wellington et Casthelreay le bombardèrent au poste de ministre de la police de Louis XVIII..... Oh! que de voiles nous soulèverons! que de turpitudes nous ferons connaître dans les deux ouvrages que nous publierons, l'un sous le titre de : *Conjuration historique et secrète du parti dit d'Orléans, en France, depuis* 1715 *jusqu'à* 1830, 24 *juillet;* l'autre sera : *les Mémoires du B. E. L. de L. M. L. G.*

» En février 1815, Napoléon, bien persuadé de deux points : 1° qu'on voulait ajouter à la douleur de sa captivité, en l'amenant loin de l'Europe; 2° que la grande majorité des Français l'appelait avec amour et empressement, se détermina à tenter la descente en France. Dès qu'il eut pris cette résolution, il se hâta de l'exécuter. Ses préparatifs furent sans importance, il comptait sur ses amis, sur son étoile, et dans la magie de son nom.

» Vers le milieu du mois de février, il fit appeler le général Drouot, et lui révéla son projet.

Drouot, étonné, s'en effraya, et lui conseilla de ne rien faire à la légère.

— Me croyez-vous un barbon, répondit l'Empereur; je n'agis qu'avec certitude de succès. L'armée toute entière me demande, et avec elle tout ce qu'en 1789 on nommait encore le tiers-état; ceux-ci, les bourgeois, les commerçants, les industriels, les gens de loi, sont menacés du retour prochain de l'ancien régime, avec ses passe-droits, ses privilèges, ses injustices, ses oppressions; on va les mettre sous les pieds de la vieille noblesse, et sur ma route je verrai se réunir autour de ma personne l'immense majorité de la nation. N'ayez donc aucune inquiétude, c'est à jeu sûr que nous jouerons; mais jusqu'à l'heure de l'embarquement, vous me conserverez un secret inviolable.

» Drouot promit d'obéir en tout. A peine était-il sorti, que le second général, qui avait aussi lié sa fortune à celle de son chef, le vaillant, le sage Cambronne, parut appelé aussi de vive voix par le comte Bertrand. Mais aux premières paroles de Napoléon, ce militaire sans peur et sans reproches, l'arrêtant, se mit à dire :

« Que Votre Majesté ne m'apprenne pas où elle va; si je le savais à l'avance, peut-être ne voudrais-je pas vous suivre, Sire; tandis que dans l'ignorance, mon devoir est de vous accompagner partout.

— Bien, bien, reprit Napoléon en riant, il n'y a pas de meilleur sourd que celui qui ne veut pas entendre. »

Ici, je cesse de parler en mon nom, c'est Napoléon lui-même qui va poursuivre ; j'extrais son récit des manuscrits remis par lui à ceux qui n'ont pas eu intérêt à leur donner une autre physionomie, comme tout ce qui a paru daté de Sainte-Hélène.

VOYAGE DE S. M. L'EMPEREUR NAPOLÉON DEPUIS L'ILE D'ELBE JUSQU'A PARIS, EN FÉVRIER ET MARS 1815.

NAPOLÉON, *dictant*. — « Je ne pouvais ni balancer ni retarder : tout recul, toute hésitation, me seraient devenus par trop funestes ; on était déterminé à m'arracher violemment de l'Europe, malgré la sainte foi des traités, et en même temps le vrai peuple Français, ceux qui abhorrent le joug de l'étranger, m'appelaient de leurs vœux, me conjurant de venir les défendre, en vertu du serment de mon sacre, acquis au profit de la nation, et dont elle ne m'avait pas relevé. D'ailleurs on me déniait mon fils et ma femme. Monarque, guerrier, père, époux et citoyen, ces cinq titres me commandaient impérieusement de reprendre les armes, de délivrer la France, le trône, ma famille et mes sujets.

» Déterminé à tenter cette grande entreprise,

j'en fis en secret les préparatifs; ma bonne, ma respectable mère, ma sœur, la princesse Pauline Borghèse, étaient avec moi à Porto-Ferrajo; jusqu'au dernier moment, elles ignorèrent ma résolution; lorsque je la leur eus apprise, leur fermeté ne m'en détourna pas, elles surent que je correspondais avec mon autre sœur, la reine de Naples. Je comptais sur une diversion puissante, faite à propos par son mari; et la précipitation fatale de Murat à courir aux armes, lorsqu'encore je n'étais pas entré à Paris, fut un des premiers mécomptes de cette époque.

» Nul ne soupçonna mon intention, je savais les eaux de l'île d'Elbe libres ou à peu près; *la Melpomène* et *la Fleur-de-lis*, frégates françaises, croisaient trop loin pour pouvoir mettre obstacle à mon projet. Le colonel anglais Cambell, commissaire britannique *venait de partir*, il allait passer quelques jours à Livourne; d'ailleurs, *il savait, celui-là, ce que je ferais*, puisque je ne partais qu'en vertu d'un double traité.

» Le 26 février 1815, ma sœur Pauline donnait un bal, j'en sortis à onze heures du soir; les officiers à mon service ou se retirèrent avant moi, ou me suivirent instantanément. Je descends la plage, là je trouve ma faible armée, mais dont chaque soldat me vaudra un régiment, ce sont mes fidèles, *mes grognards*, MES AMIS; avec eux j'aurais presque osé reprendre la conquête du

monde. Leurs yeux sont fixés sur les miens, ils se doutent de mon dessein, mais je ne leur avais rien dit; décidés à m'obéir quelle que pût être ma volonté, leurs regards m'assuraient de leur dévoûment immense.

« Ma mère, ma sœur, m'avaient embrassé pour la dernière fois. J'appelai les généraux Cambronne et Drouot, ces deux sages, mes compagnons fidèles, le grand maréchal Bertrand, et je m'avançai du navire qui devait m'emporter : c'était le brick l'*Inconstant*, dont le probe, l'habile et le courageux Chautard était le capitaine. Percé pour vingt-six canons, ce navire, avec quatre cents hommes de ma garde, allait porter un autre César et sa fortune; trois autres bâtiments de moindre dimension reçurent deux cents fantassins, un bataillon de flanqueurs d'environ deux cents soldats et un peu plus, peut-être cent Polonais, enfin environ cent cinquante Corses, Italiens ou Français, formant au plus en tout de mille à onze cents combattants.

» Chacun avait ses armes : six pièces de canons de campagne composaient mon artillerie, encore ne devait-elle pas m'accompagner long-temps, car je l'abandonnerais peu après mon entrée dans les montagnes de la Provence. Mon trésor renfermait un million, presque tout en or, et avec ces faibles moyens, je courais à la conquête d'un grand Empire, j'allais témérairement attaquer un

monarque nouvellement rentré dans ce qu'il appelait son royaume, appuyé sur toute l'Europe en armes', ayant lui-même au delà de deux cent mille combattants, cent cinquante places fortes, plus de six mille canons de campagne, des approvisionnements immenses, des munitions de guerre sans fin, deux ou trois millions de gardes nationales, et dont le revenu atteignait à un milliard. Certes, c'était à moi de la résolution et de l'audace, mais je ne comptais pas seulement sur ma poignée de héros subalternes, je savais que j'aurais pour moi les populations des campagnes, la bourgeoisie des villes, les militaires qui, à ma voix, abandonneraient Louis XVIII; car dorénavant les baïonnettes seraient intelligentes, et mon rival, dès que je serais débarqué, n'aurait pour lui que quelques nobles et quelques prêtres.

» Un coup de canon, à neuf heures du soir, annonça l'embarquement. Il s'effectua sans obstacle; à onze heures, nous étions en mer, tous remplis à la fois d'inquiétude et d'espérance. Nous comptions, grâce au vent favorable, qu'avant le jour, l'île de Capraja serait doublée, et ma flottille, par conséquent, hors de la vue des croisières anglaises et françaises. Il n'en fut pas ainsi : après avoir doublé le cap Saint-André de l'île d'Elbe, le vent mollit, et nous ne fîmes que six lieues.

» On me proposa de rentrer à Porto-Ferrajo,

je répondis que je préferais combattre. L'on m'obéit, le ciel me favorisa, les croisières ou ne me virent pas ou me livrèrent le passage. A quatre heures du soir, le 27 février, le vent se leva, et nous voguâmes en avant. A six heures, nous fûmes croisés par le brick français le *Neptune*, commandé par le capitaine Andrieux; celui-ci non plus ne devina pas ma présence, et je le dépassai après que l'on eût échangé les paroles d'usage en pareille circonstance.

» La nuit vint, elle nous sauva définitivement; alors j'annonçai hautement que nous allions en France. Cette nouvelle fut reçue avec enthousiasme, nul des miens ne douta du succès; tous déjà me voyaient, à Paris, rentrer aux Tuileries. J'avais préparé mes proclamations, je les fis transcrire par tous ceux qui savaient écrire, afin d'en multiplier les copies. Ce fut un travail auquel on se livra avec autant de zèle que de gaîté.

» Le 28 février, nous vîmes la côte de Gênes; le 1er mars, à midi, nous passâmes devant Antibes, en Provence; à trois heures du même jour, nous entrâmes dans le golfe Juan, et prîmes terre au port de Cannes.

» A l'aspect de mes troupes, la population s'étonna; à ma vue, elle comprit que le destin de la France allait prendre un autre aspect. Le maire et le conseil municipal firent en ce temps leur devoir. J'avais établi mon camp sur le rivage, et

des vedettes avancées gardaient la route de Toulon et du Var.

» En ce moment et par l'effet d'un de ces caprices de la fortune, tandis que je venais conquérir mon ci-devant Empire, le duc de Valentinois allait, autorisé par la Sainte-Alliance, prendre possession paisiblement de sa principauté de Monaco. Ce nouveau prince avait été mon chambellan, celui de Joséphine, et je m'étais amusé à lui donner le titre de baron impérial. Arrêté dans sa chaise de poste avec son secrétaire et son valet de chambre, il fut conduit devant moi, fort embarrassé de la circonstance, et me maudissant peut-être; je riais, et lui offris de prendre auprès de moi son service.

« Non, non, dis-je, les chambellans ne me manqueront pas si je triomphe; allez, mon cher baron, à la conquête pacifique de vos douze mille sujets, régnez-y en paix, et je vous prie, soyez-moi, bon voisin, car si la coalition me fait la guerre, je crains que vous ne fassiez pencher la balance de son côté. »

» Nous nous séparâmes bons amis, et je suis convaincu néanmoins qu'il doubla les pour-boire du postillon, afin de s'éloigner au plus vite. Pendant que je causais avec lui, cinquante des miens envoyés au bord de la côte pour s'emparer des batteries des environs, s'imaginèrent, pour début, de me faire présent de la place forte d'Antibes.

» Le général Corsin y commandait, il accueillit mes braves, les fit entrer dans la ville, et puis, levant les ponts, leur déclara qu'ils étaient ses prisonniers. L'étonnement du détachement fut extrême. On vint m'annoncer cet échec et me proposer de faire le siège d'Antibes, un insensé aurait agi ainsi; je me contentai de faire savoir à mes soldats que j'allais à Paris, et que le ministre de la guerre donnerait dès mon arrivée les ordres pour les délivrer.

» Le débarquement s'effectua sans que Corsin m'attaquât. Les Provençaux, inquiets, ne se décidaient encore ni pour ni contre moi. Je compris qu'il fallait aller plus loin me chercher des amis, et que la question serait décidée à Grenoble seulement; aussi, ce même jour et à onze heures, je donnai l'ordre de lever le bivouac, et je marchai sur Cannes, que je ne fis que traverser, mais où je pris en bon augure les manifestations d'attachement et d'allégresse que ses habitants firent éclater, lorsque venu au milieu d'eux, je les délivrai de la contrainte dans laquelle trois ou quatre royalistes, séculiers et prêtres, les avaient retenus jusqu'alors. Dans ma première marche, qui fut de vingt lieues, mon armée franchit la distance qui séparait Cannes de Cérénon, village situé dans les Alpes maritimes, en traversant Saint-Vallier.

» Il m'importait de m'éloigner de la Provence,

encore incertaine, et de me rapprocher du patriote Dauphiné. Deux routes se présentaient, l'une par le Luc, Saint-Maximin, Aix, Avignon, Orange et les bords du Rhône; l'autre s'enfonçant dans les Alpes françaises, conduisait à Grenoble directement; je choisis celle-ci, comme étant celle qu'on m'avait indiquée, et, en effet, je n'en aurais pas pu trouver une qui me fût plus favorable, celle-là ne m'ayant présenté que des amis.

» Le bruit de mon approche parvient à Grasse; là des têtes chaudes, de mauvais Français, veulent s'opposer à mon passage. Ils se flattent de décider le lieutenant-général comte Gazan à les commander; celui-ci leur montre leur impuissance, il les calme, et quelques freluquets qui ont osé se porter sur la route fuient prestement à l'aspect de mon avant-garde. Cambronne occupe la ville, j'y arrive à deux heures, le 2 mars; j'y suis rejoint par d'anciens soldats, par des vétérans, qui brûlent de reprendre les armes; parmi eux je signalerai un bon Français, tout cœur, le brave Isnard (1), que sans doute on devait persécuter, si ma cause était jamais perdue. Que mon estime le dédommage dans la postérité, des torts que ses ennemis lui feront peut-être.

(1) Ancien militaire, devenu tanneur après les Cent-Jours. Un jugement essaya de le flétrir : il ne flétrit que les juges.

» Mes canons m'avaient suivi jusqu'à Grasse; dédaignant leur concours, je les abandonnai, en réponse aux calomnies de ceux qui disaient que je m'en servirais contre les Français. Cette mesure étonna les royalistes, mais ne les réduisit pas au silence. Ma deuxième halte fut à Cernou, à vingt lieues de la première; là, les esprits changèrent à mon approche, la route, les hauteurs, se garnirent d'une foule ivre de joie, chacun portait la cocarde nationale; un militaire à la tête de cent jeunes gens, me dit :

« Mon Empereur, voici les cent premiers à qui j'ai dit de venir à votre aide, chacun vous en amènera cent autres, c'est vous dire que le pays est tout à vous. »

Le 3, je couchai à Barème, où l'accueil fut pareil; le lendemain, avant d'entrer à Digne, capitale du département des Basses-Alpes, le général Loverdo tenta de m'arrêter au fort de Sisteron; mais la troupe et la gendarmerie l'accueillirent aux cris de *Vive l'Empereur!* alors il se sauva, et livra le passage et le fort, que Cambronne occupa.

» A Digne, où j'entrai le 4, je fus reçu par les habitants avec amour; les jeunes gens surtout m'entouraient, me précédaient, me suivaient en poussant les acclamations de l'allégresse; le maire, les adjoints, me présentèrent les clefs de la ville, l'un d'eux me dit :

« Votre succès dépend de l'armée.

— Non, repartis-je vivement, mais du peuple; et vous voyez que celui-ci est déjà gagné, ajoutai-je en leur montrant à travers une fenêtre, la foule qui se pressait autour de mon hôtel en manisfestant son enthousiasme. Oui, Messieurs, le peuple sait que je suis son Empereur, les Bourbons ne sont que les rois de quelques-uns.

» Le 5, à Sisteron, le sous-préfet, le maire, les juges, toutes les autorités en costume vinrent me rendre leur devoir; les cris de *Vive l'Empereur!* poussés par l'unanimité des voix, me prouvèrent que j'avais eu raison de compter sur la nation française. Là, je fis répandre mes proclamations, que je crois à propos de faire connaître ici.

« Au golfe Juan, 1er mars 1815.

NAPOLÉON, PAR LA GRACE DE DIEU ET LES CONSTITUTIONS DE L'EMPIRE, EMPEREUR DES FRANÇAIS, etc., etc., A L'ARMÉE.

» SOLDATS,

» *Nous n'avons pas été vaincus*, deux hommes » sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, leur » pays, leur prince, leur bienfaiteur.

» Ceux que nous avons vus pendant vingt-cinq

» ans parcourir l'Europe pour nous susciter des » ennemis qui ont passé leur vie à combattre » contre nous dans les rangs des armées étran- » gères, en maudissant notre belle France, pré- » tendaient-ils commander et enchaîner nos » aigles, eux qui n'ont jamais pu en soutenir les » regards; souffrirons-nous qu'ils héritent du » fruit de nos glorieux travaux; qu'ils s'empa- » rent de nos honneurs, de nos biens, qu'ils ca- » lomnient notre gloire? si leur règne durait, » tout serait perdu, même le souvenir de ces im- » mortelles journées.

» Avec quel acharnement ils les dénaturent, » ils cherchent à empoisonner tout ce que le » monde admire, et s'il reste encore des défen- » seurs de notre gloire, c'est parmi ces mêmes » ennemis que nous avons combattu sur le » champ de bataille.

» Soldats, dans mon exil j'ai entendu votre » voix, je suis arrivé à travers tous les obstacles, » tous les périls.

» Votre général appelé au trône par le choix du » peuple et élevé sur vos pavois vous est rendu, » venez le joindre.

» Arrachez ces couleurs que la nation a pros- » crites, et qui, pendant vingt-cinq ans servi- » rent de ralliement à tous les ennemis de la » France; arborez cette cocarde tricolore, vous » la portiez dans nos grandes journées.

» Nous devons oublier que nous avons été les » maîtres des nations; mais nous ne devons pas » souffrir que les autres se mêlent de nos affaires, » qui prétendraient être maîtres chez nous, qui » en auraient le pouvoir; reprenez ces aigles que » vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à » Eylau, à Friedland, à Tudella, à Eckmülh, » à Esling, à Wagram, à Smolensk, à la Mos- » kowa, à Lutzen, à Wurstchen, à Montmirail. » Pensez-vous que cette poignée de Français, » aujourd'hui si arrogants, puissent en sou- » tenir la vue : ils retourneront d'où ils vien- » nent, et là, s'ils veulent, ils régneront comme » ils prétendent avoir régné pendant dix-neuf » ans.

» Vos biens, vos rangs, votre gloire, les » biens, les rangs, la gloire de vos enfants, n'ont » pas de plus grands ennemis que ces princes » que ces étrangers nous ont imposés; ils sont » les ennemis de notre gloire, puisque tant d'ac- » tions héroïques qui ont illustré le peuple Fran- » çais ne leur ont inspiré que la pensée de lui » courber la tête sous le joug des étrangers qui » subissaient sa loi.

» Les vétérans des armées de Sambre-et-Meuse, » du Rhin, d'Italie, d'Égypte, de l'Ouest, sont » humiliés; leurs honorables cicatrices sont flé- » tries, leurs succès seraient des crimes, ces » braves seraient des rebelles, si, comme le pré-

» tendent les ennemis du peuple, les souverains » légitimes étaient au milieu des armées étrangères; les honneurs, les récompenses, les » affections, sont pour ceux qui les ont servis » contre la patrie et contre nous.

» Soldats, venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef, son existence ne se compose que de la vôtre, ses droits ne sont que » ceux du peuple et les vôtres; son intérêt, son » honneur, sa gloire, ne sont que votre gloire, » votre honneur, votre intérêt. *La victoire marchera au pas de charge, l'aigle aux couleurs nationales volera, de clocher en clocher, jusqu'aux tours Notre-Dame.* Alors vous pourrez montrer » avec honneur vos cicatrices, alors vous pourrez » vous vanter de ce que vous aurez fait: vous » serez les libérateurs de la patrie.

» Dans votre vieillesse, entourés de vos concitoyens, ils vous entendront avec respect raconter vos hauts faits; vous pourrez dire avec » orgueil: *Et moi aussi je faisais partie de cette grande armée* qui est entrée deux fois dans les » murs de Vienne, dans ceux de Rome, de Berlin, » de Madrid et de Mosccow; qui a délivré Paris » de la souillure que la trahison et la présence » de ses princes rebelles avaient empreinte dans » ses murs. Honneur à ces braves soldats, la » gloire de la patrie! honte éternelle aux Français criminels dans quelque rang que la for-

» tune les ait fait naître, qui combattirent vingt-
» cinq ans avec l'étranger pour déchirer le sein de
» la patrie.

» *Signé,* NAPOLÉON. »

« Par l'Empereur,

» Le grand-maréchal du palais, faisant les fonctions de major-général
» de la grande armée, signé BERTRAND. »

PROCLAMATION.

« NAPOLÉON, PAR LA GRACE DE DIEU ET PAR LES CONSTITUTIONS DE LA RÉPUBLIQUE, EMPEREUR DES FRANÇAIS, etc., etc., etc., AU PEUPLE FRANÇAIS.

» FRANÇAIS,

» La défection du duc de Castiglione livra
» Lyon sans défense à nos ennemis; l'armée dont
» je lui avais confié le commandement était, par
» le nombre de ses bataillons, la bravoure et le
» patriotisme des troupes qui la composaient, à
» même de battre le corps d'armée Autrichien qui
» lui était opposé, et d'arriver sur le derrière du
» flanc gauche de l'armée ennemie qui menaçait
» Paris.

» Les victoires de Champaubert, de Montmi-
» rail, de Château-Thierry, de Vauxchamps, de
» Mormans, de Montereau, de Craone, de Rheims,
» d'Arci-sur-Aube et de Saint-Dizier; l'insur-
» rection des braves paysans de la Lorraine, de
» la Champagne, de l'Alsace, de la Franche-
» Comté et de la Bourgogne, et la position que

» j'avais prise sur les derrières de l'armée ennemie en la séparant de ses magasins, de ses parcs de réserve, de ses convois, de tous ses équipages, l'avaient placée dans une situation désespérée. Les Français ne furent jamais sur le point d'être plus puissants et l'élite de l'armée ennemie était perdue sans ressource, elle eût trouvé son tombeau dans ces vastes carrières qu'elle avait si impitoyablement saccagées, lorsque la trahison du duc de Raguse livra la capitale et désorganisa l'armée. La conduite de ces deux généraux, qui trahirent à la fois la patrie, leur prince et leur bienfaiteur, changea le destin de la guerre. La situation de l'ennemi était telle, qu'à la fin de l'affaire qui eut lieu devant Paris, il était sans munitions par la séparation de ses parcs de réserve.

» Dans ces nouvelles et grandes circonstances, mon cœur fut déchiré, mais mon âme resta inébranlable; je ne consultai que l'intérêt de la patrie, je m'exilai sur un rocher au milieu des mers; ma vie vous était et devait encore vous être utile; je ne permis pas que le grand nombre de citoyens qui voulaient m'accompagner, partageassent mon sort, je crus leur présence plus utile à la France, et je n'amenai avec moi qu'une poignée de braves nécessaires à ma garde.

» Élevé au trône par votre choix, tout ce qui a

» été fait sans vous est illégitime. Depuis vingt-cinq » ans la France a de nouveaux intérêts, de nou- » velles institutions, une nouvelle gloire, qui ne » peuvent être garanties que par un gouverne- » ment national et par une dynastie née dans » ces nouvelles circonstances. Un prince qui ré- » gnerait sur vous, qui serait assis sur mon » trône, par la force des mêmes armées qui ont » renversé notre territoire, chercherait en vain à » s'étayer des principes du droit féodal; il ne » pourrait assurer l'honneur et les droits que » d'un petit nombre d'individus ennemis du » peuple, qui depuis vingt-cinq ans les a con- » damnés dans toutes nos assemblées nationales. » Votre tranquillité intérieure et votre considéra- » tion extérieure seraient perdues à jamais.

» Français! dans mon exil, j'ai entendu vos » plaintes et vos vœux, vous réclamiez le gouver- » nement de votre choix, qui seul est légitime; » vous accusiez mon long sommeil, vous me re- » prochiez de sacrifier à mon repos les grands in- » térêts de la patrie.

» J'ai traversé les mers au milieu des périls de » toute espèce; j'arrive parmi vous pour reprendre » mes droits qui sont les vôtres. Tout ce que des » individus ont fait, dit ou écrit depuis la prise » de Paris, j'ignore tout; cela n'influence en » rien sur le souvenir que je conserve des ser- » vices importants qu'ils ont rendus; car il est des

» évènements d'une telle nature, qu'ils sont au » dessus de l'organisation humaine.

» Français! il n'est aucune nation quelque » petite qu'elle soit, qui n'ait eu le droit et ne se » soit soustraite au déshonneur d'obéir à un » prince imposé par un ennemi momentanément » victorieux. Lorsque Charles VII rentra à Paris, » et renversa le trône éphémère de Henry V, il » reconnut tenir son trône de la vaillance de » ses braves, et non d'un prince régent d'An- » gleterre.

» C'est aussi à vous seuls et aux braves de » l'armée, que je fais et que je ferai toujours » gloire de tout devoir.

» *Signé*, NAPOLÉON. »

« Par l'Empereur,

« Le grand-maréchal du palais, faisant les fonctions de major-général » de la grande armée, signé, comte BERTRAND. »

» Dans l'avant dernière phrase, celle où je parlais de Charles VII, je faisais allusion à la lettre incroyable où Louis XVIII, écrivant au prince régent d'Angleterre, avait osé lui dire, qu'*après Dieu il lui devait sa couronne*. Lorsqu'à l'île d'Elbe je lus cette phrase, j'en rougis pour le roi français qui l'avait librement écrite. Ne voyait-il pas en elle le titre qui tôt ou tard renverserait sa maison!...

» Une proclamation fut adressée aussi par moi aux populations des Hautes et Basses Alpes, mon

cœur avait besoin de leur exprimer ma reconnaissance. A Digne, je dis au sous-préfet : « Les ré-
» giments qui sont à Grenoble m'appartiennent
» déjà, ainsi que les troupes en station à Corse
» et à Gap. A Lyon, trente mille soldats m'at-
» tendent, et trois millions de gardes nationales
» répondront à mon appel, soyez tranquille.
» Dans cette révolution sans exemple, il n'y
» aura pas une goutte de sang répandue; j'ai eu
» des torts, j'ai fait des fautes, eh bien! me
» voici, nous arrangerons tout pour le mieux,
» sans les étrangers et en famille. »

» Je me mis en marche, on me reçut à Gap avec amour; des militaires en armes viennent m'offrir leurs services.

« Camarades, répliquai-je, si on juge de
» l'attachement par la distance parcourue, j'ai
» fait plus de chemin pour vous prouver le
» mien, que vous n'en avez fait encore pour me
» convaincre du vôtre. »

— Le petit Caporal, dirent-ils alors, ne met point en compte, pour nous, tous les pas qu'il nous a fait faire depuis seize ans pour lui...

— C'est, repartis-je, parce que je les croyais faits pour la France. »

» On applaudit, je donnai la croix d'honneur à un grognard, et il pleura de joie. Je restai peu à Gap, j'étais impatient d'arriver à Grenoble.

» Accompagné par toute la ville, car ses rues

demeurèrent désertes après mon départ, je me remis en route n'ayant avec moi que quarante hommes de ma garde, tout le reste étant ou en avant-garde ou en arrière. J'étais précédé par le loyal Émery, l'un de mes fidèles, et ses avis me servaient merveilleusement : que les miens l'en récompensent, si je ne peux le faire autant que je le voudrais.

» Lorsque je traversai le village de Saint-Bonnet, excellent pays et peuplé de vrais citoyens, les gens de la campagne, étonnés de ne voir autour de moi qu'une poignée de braves, se pressèrent à mon entour. L'un d'eux me dit :

« Sire, est-ce avec quarante soldats que vous chasseriez les Bourbons, les nobles et les jésuites? Nous allons sonner le tocsin, faire lever en masse toutes les campagnes, et nous vous accompagnerons pour vaincre ou pour mourir avec vous. »

» Touché jusqu'aux larmes de cette offre si filiale, je répondis :

» Non, non, mes enfants, ne vous détournez » pas ainsi de vos occupations, servez-moi dans » vos foyers. Ah! l'on ne m'a pas induit en erreur, » en m'assurant de votre affection, vos senti- » ments me répondent de ceux de la troupe; » tous les soldats que je vais rencontrer se tour- » neront sous mes drapeaux. Plus ils seront, » plus tôt nous chasserons les traîtres. Je ne de- » mande de vous pour escorte, que vos souhaits.

» Le 6 mars, Cambronne avec les quarante grenadiers, rencontra à La Mure, où il se rendait de corps, dernière étape, l'avant-garde d'une colonne composée de la ligne, que le général comte Marchand, commandant militaire à Grenoble, dépêchait pour m'arrêter. Il y avait bien là deux cents hommes, peut-être plus, cependant le chef de bataillon Lassart qui commandait, *ne se trouvant pas assez fort* pour combattre Cambronne et ses quarante *grognards*, rétrograda de deux lieues et prit position entre les lacs de Faye, à mi-route de La Mure. A Vizille déjà, il avait refusé toute communication avec les miens, il savait bien pourquoi.

» Des troupes néanmoins occupaient La Mure, il y avait un bataillon du 5e de ligne, et une compagnie de mineurs, le tout formant huit cents hommes environ; elles rétrogradèrent aussi, et Lassart les maintenait. J'écrivis à cet officier en ces termes :

« M. l'officier, vous êtes Français, je suis votre
» Empereur, venez me rejoindre avec vos braves,
» vous aurez auprès de moi cette gloire, cet hon-
» neur, cet avancement que le gouvernement
» actuel vous déniera toujours. Officier français,
» au nom de la patrie je vous somme de vous
» rallier à mon drapeau qui est aussi le sien.

Signé, VOTRE EMPEREUR,

NAPOLÉON.

» Bertrand avait joint un billet au mien. Le chef d'escadron Raoul en fut le porteur ; Lessart, au lieu de l'écouter et d'accepter les lettres, dit à mon envoyé que s'il ne se retirait pas il ferait tirer sur lui. Raoul, désolé, me rapporta ce sot propos.

« Parbleu, m'écriai-je! il n'a pas voulu me » lire, le petit monsieur, eh bien ! il m'entendra » parler, et ses soldats m'écouteront de toutes » leurs oreilles. »

» Je dis, et descendant de ma calèche, j'allais me porter en avant ; mais Bertrand, Cambronne et les autres m'environnent tous, me supplient de ne pas m'exposer à un coup de fusil.

« Allons! allons, dis-je en riant, où est le mi- » litaire français qui tirera à bout portant sur » Napoléon. Ne voyez-vous pas, mes amis, ajou- » tai-je, que cet instant va décider du reste. Je » veux mourir là, ou vaincre ; là, car c'est à La » Mure que va se décider qui des Bourbons ou de » moi, régnera sur la France. Écartez-vous et » vous allez voir beau jeu. »

» Le respect les fait obéir ; mais tous me suivent d'un regard empreint d'anxiété. Je m'avance, revêtu par dessus mon habit de chasseurs, de ma redingote grise, mon chapeau consacré couvre mon front ; j'ai les bras croisés sur ma poitrine. A trente pas en arrière viennent mes quarante grognards, portant le fusil renversé, et ayant la

batterie recouverte de leur mouchoir. Bertrand, Cambronne, Raoul, Loubers, sont sur les ailes, prêts à me couvrir de leur corps au moindre danger.

» Je chemine, je distingue déjà les physionomies de *mes ennemis*. De grosses larmes roulent sur les joues de certains. D'autres, au contraire, en me voyant rient aux anges. Aucun n'a le front menaçant; tous ont tourné leurs armes vers la terre. J'ai lu déjà mon triomphe dans cette pantomine sublime. J'arrive ainsi à deux toises du front. Là, je m'arrête, et, d'une voix sonore et douce, je crie :

« SOLDATS ! CELUI QUI, PARMI VOUS, VEUT TUER SON EMPEREUR, PEUT LE FAIRE, ME VOICI. »

» Un frémissement inexprimable, un sanglot universel, me répondent : c'est avec des pleurs, des trépignements, des cris d'amour, de joie pour moi, de colère et de vengeance contre ceux qui les ont fait marcher hostilement à ma rencontre, qu'ils m'accueillent soudain de toutes les hauteurs voisines, du creux des vallons, par un *vivat* général. Ce sont les paysans, les soldats, *mes ennemis*, qui s'unissent, qui s'embrassent aux cris, redoublés cent mille fois, de *vive l'Empereur !* Les officiers, les militaires, rompent les rangs, accourent à moi, se précipitent à mes pieds. L'un me baise la main, l'autre saisit le pan de ma redingote. Celui-là me touche du bout de son doigt avec un saisissement

sans exemple, d'amour et de respect. Lassart, lui-même, est entraîné comme les autres. Prosterné, il demande grâce; je le relève, je l'embrasse, le décore, le nomme colonel.

» Oh! quel moment! quelle ivresse! quel délire! Plateau de La Mure, beaux lacs de Faye! je ne vous oublierai jamais, et si la fortune m'est fidèle, un monument s'élèvera au lieu où j'ai retrouvé pour la première fois, mes compagnons d'armes. Quelle était la folie de ceux qui avaient conduit là le détachement du cinquième de ligne, ignoraient-ils que ces héros avaient fait les premières campagnes d'Italie sous mes ordres, et que ce souvenir ne s'effacerait jamais.

» Cependant les miens anciens et ces miens nouveaux tombent dans les bras des uns et des autres, on se félicite et de la fidélité gardée et de celle qui renaît en ce jour; on arrache les cocardes blanches, on se pare de celles à trois couleurs; chaque soldat vient baiser le bâton du drapeau tricolore; c'est, disent-ils, leur baptême de régénération. Enfin, on reforme les rangs, et je me place au milieu; en arrière, sont les dix mille paysans venus à ma suite ou à ma rencontre, tous avides de voir mon visage et de m'entendre parler. Je suis sur un tertre, et de cette espèce de tribune aux harangues, je dis :

« Soldats,

» Me voici de retour; votre Empereur vous est

» rendu, et avec lui votre honneur et la victoire. » Je suis venu non en armes, mais accompagné de » cette poignée de braves, parce que je comptais » sur le peuple et sur vous; lui, vous et moi in- » séparables; aussi ni lui ni vous ne m'avez man- » qué, et moi j'accours parce que je vous suis » nécessaire. Sans moi, l'on vous a abreuvé d'hu- » miliations et d'outrages; on vous a écarté de ce » nouveau trône, construit par les étrangers à la » honte de la France. Les Bourbons ne sont plus » nos concitoyens, mais des ennemis que d'autres » ennemis vous imposent. Ce trône odieux et in- » solent, élevé pour l'avantage des coalisés, utile » aux seuls Bourbons et à certaines familles pri- » vilégiées et flétries du parricide, de l'émigration » à main armée, s'écroulera dès qu'il ne sera » plus soutenu par les Cosaques. Quel est donc » ce roi prétendu Français qui ose dire sans mou- » rir de honte d'une telle lâcheté, *qu'après Dieu,* » *c'est au régent d'Angleterre qu'il doit sa cou-* » *ronne?* J'en accepte l'aveu. Eh bien! nous la » briserons, cette couronne ainsi polluée! Sans » moi vous alliez, avant la fin de l'année, rentrer » dans la plénitude de l'ancien régime. La dîme, » la glèbe, la corvée des droits humiliants, un vil » esclavage, attendaient les fils de mes héros. De- » mandez à vos pères, interrogez ici ces habitants » qui nous écoutent, vous apprendrez de leur » bouche le véritable état des choses; ils savent

» qu'on allait leur rapporter la dîme, les lois féo-
» dales, les privilèges, tous les abus enfin dont
» vos succès les avaient délivrés, Paysans ! n'est-ce
» pas vrai ? Je vous l'ordonne, rendez hommage à
» la vérité ! »

» J'obtins, par l'entraînement et la véracité de mes paroles, un triomphe pareil à celui de Démosthènes plaidant contre Échine (1). Cent voix s'élevèrent autour de moi, toutes disant :

« *Oui, oui, l'on voulait nous attacher à la terre, vous paraissez comme notre ange libérateur.* »

» Cette confirmation de mes paroles acheva de convaincre les soldats, et tous me demandèrent de les faire marcher sur Grenoble (2).

(1) On sait que dans une de ses harangues, Démosthènes, assuré de s'être emparé de ses auditeurs, ne craignit pas de les interpeller et de leur demander qui avait tort, qui était le coupable de son adversaire ou de lui ? Les Athéniens, entraînés par son éloquence, s'écrièrent unanimement : *C'est Échine ! c'est Échine !* et on condamna celui-ci. C'est le plus beau triomphe de l'orateur.

(2) Une autre version de cette scène fameuse a été publiée. La voici ; je veux la mettre en contraste avec celle qui est bien véritablement de Napoléon.

« Selon un récit attribué au Polonais Jermanowski, major des lanciers, le détachement royal venait d'être rangé en bataille avec deux pièces de canon ; la première tentative pour ébranler son chef n'ayant pas réussi, Napoléon arrive en personne, suivi d'un grand nombre de paysans. Il fait arrêter sa troupe à trois ou quatre cents pas de l'avant-garde, et détache Jermanowski en parle-

» Le bourg de Vizille, lieu célèbre dans notre histoire moderne, car il a vu naître la révolution de 1789, décidée par les mesures révolutionnaires

mentaire. Les soldats le couchent en joue ; mais écartant lui-même les fusils : « Quoi ! leur dit-il, vous feriez feu » sur les braves de la garde impériale ! » Puis, cherchant à séduire le chef, qui alléguait ses devoirs, son serment :

« Qui vous a décoré, lui dit-il, qui vous a donné une » décoration ?

— Je suis le plus malheureux des hommes, s'écrie le » commandant. Que dois-je faire, placé entre des devoirs » si opposés ?

— Ce que vous devez faire, répond Jermanowski ; ne » voyez-vous pas là bas ce petit homme revêtu d'une » capote grise, et vous me demandez ce que vous pouvez » faire ? »

» L'officier déclare qu'il se bornera à ne pas tirer. Le Polonais court instruire Napoléon de ce qui se passe, et revient presqu'aussitôt.

« L'Empereur, dit-il, est satisfait de vos dispositions. » Il vous nomme colonel et vous invite à dîner avec » lui. »

» L'officier hésitait encore, lorsque Napoléon, faisant déployer l'aigle et jouer la musique, marche en avant en colonne d'attaque. A l'instant même des cris de *vive l'Empereur !* partent des hauteurs voisines, couvertes d'insurgés. A ces cris, à cette vue, les soldats de Grenoble agitent leur crosse en l'air. La défection s'opère d'abord par les sapeurs, et puis par l'infanterie. »

Cette version peut s'accorder avec celle de Napoléon, attestée par dix mille témoins, car elle ne parle que du Polonais dont l'intervention précéda la brillante tentative de l'Empereur.

des États du Dauphiné; Vizille, dis-je, se signala par son enthousiasme. Dès lors je ne doutai plus de mon succès, il allait peu tarder à être consolidé, car je vis venir à moi et à bride abattue un adjudant-major du 7e de ligne, m'annoncer la venue de ce régiment avec son colonel, le noble Labédoyère.

» Celui-ci était à Grenoble avec sa troupe, et il s'indignait des préparatifs hostiles du comte Marchand, préparatifs repoussés par le vœu des militaires, des autorités civiles, et de presque tous les habitants. Enfin, et cédant à son devoir, à son enthousiasme, ce loyal colonel m'expédia, à trois heures, son adjudant-major, et lui-même, l'épée à la main, va se présenter à son régiment.

« Mes amis, leur dit-il, qui m'aime me suive! » Je suis las de porter le joug des étrangers et des » cafards. Je vais rejoindre l'Empereur; il vient » nous délivrer. Honte à qui ne suivra pas mon » exemple. »

» On lui répond par des serments de ne pas l'abandonner. Il donne l'ordre de la marche. Le 7e tout entier, sans perte d'un homme, le suit en criant *vive l'Empereur !* Ils descendent par la porte de Beaune, accompagnés des acclamations du peuple. Des jeunes filles sortent de la foule et offrent à lui et aux soldats des branches de laurier. A peine ont-ils quitté la ville, que le colonel ordonne la halte; on s'arrête, une caisse

de tambour est crevée, on en retire *une aigle* d'or, que l'on plante au bout d'une pique, et le soldat a montré l'enseigne impériale, en disant : *Voici le coucou.* Tous le baisent, tous le saluent ; on l'inaugure avec transport et respect. D'une autre caisse on sort une multitude de cocardes tricolores, mais elles sont inutiles, chaque soldat a déjà la sienne.

» En vain le général Villiers accourt et veut retenir Labédoyère par la terreur d'abord, et puis par les promesses. Lui, inflexible, répond :

« J'irai vers l'Empereur, me faudrait-il passer sur le tranchant d'un sabre, l'abîme au fond duquel serait l'Enfer. »

» Le général se retire honteux, sans doute, du rôle qu'il vient de jouer. Le régiment s'ébranle, reprend sa marche, précédé, environné, suivi, d'une foule innombrable qui vante les soldats, les encourage, qui leur donne des rafraîchissements. Enfin, au détour de la route, on m'aperçoit. Labédoyère s'élance le premier ; il veut embrasser mes genoux.

« Général pair de France ! lui dis-je, venez sur mon cœur, c'est là qu'est votre place. Eh bien ! que fera-t-on à Grenoble ?

— Sire, on délibérera, et Votre Majesté entrera dans la ville. Soldats et peuples, tous vous attendent pour vous recevoir de leur mieux.

— Ils ont raison, ai-je répliqué ; le retour du

père procure toujours du bien-être aux enfants. Et à Paris?

— Là, Sire, on fuiera, c'est ainsi que depuis 1789 vos ennemis combattent. »

» Le 7e me rejoignit la crosse en l'air. Je le complimentai, je le passai en revue; je distribuai des guides, des croix, des pensions, puis ceux qui étaient déjà avec moi, dès La Mure et mes grognards, se mêlèrent. On fraternisa, on but à ma santé le vin offert gratis par les campagnards, et on se mit à danser des rondes tout en cheminant vers Grenoble, où je voulais arriver le même soir.

» La nuit descendit, et nous atteignîmes les faubourgs de la capitale du Dauphiné. Le général Marchand, incertain, troublé, épouvanté même, commandait mal; son hésitation me servait contre lui. Cependant il avait fait fermer les portes de la ville, dont on était venu lui remettre les clefs, que maladroitement il emporta dans sa fuite nocturne. Il avait garni les remparts de troupes, et des canonniers mèche allumée stationnaient à côté de chaque bouche à feu. L'appareil était menaçant en apparence, en réalité ce n'était qu'un jeu. Là comme à La Mure, comme à Vizille, mon étoile dominait visiblement.

» Le préfet sort de Grenoble. Le comte Marchand, au lieu de se mettre à la tête de la résistance, s'évade aussi. A dix heures je traverse le

faubourg Saint-Joseph, illuminé comme aux plus grandes fêtes. A chaque fenêtre sont des femmes parées et heureuses de mon retour; les hommes sont dans les rues, armés et n'attendant que mon signal. Déjà les sapeurs du 7e ont frappé la porte de Beaune de leurs haches. Les ais résistent, puis crient, cèdent et tombent. Aussitôt je pousse en avant mon cheval, et au milieu de tous les régiments de la garnison, qui me félicitent et m'acclament, je traverse lentement la ville. J'ai été reçu par Didier, le sous-préfet, homme de sens et de résolution. Il m'a fait offrir les clefs de la ville, il me harangue, je lui réponds. Et lorsqu'il a fini, un ouvrier s'avance et me dit :

« Sire,

» Voilà dix mois passés que nous vous at-
» tendions pour nous délivrer de l'insolence de la
» noblesse, des prétentions du clergé et du joug
» des ennemis de la France. »

— Mes amis, ai-je répondu, avec moi ces fers se
» briseront. Je viens régner par le peuple et pour
» lui. Je ne suis pas, comme les Bourbons, le
» roi de quelques-uns, je suis l'Empereur de
» tous. »

» Je me remis en marche, et demandai où l'on dirigeait la tête du cortège. On me répondit que l'on me conduisait à l'hôtel de la préfec-

ture, où l'appartement impérial m'était déjà préparé.

« Non pas, dis-je, j'ai ici un ancien serviteur qui m'a servi avec zèle, je sens que je ne dormirai bien cette nuit que chez lui. Qu'on me mène donc à l'auberge des Trois-Dauphins, chez Labarre, ce soldat de l'Égypte. »

» Je devais cette récompense à sa fidélité. Oh ! lorsque j'eus achevé de parler, ce fut un bien autre transport. Chaque Grenoblois me remercia de l'honneur que je faisais à un compatriote : c'était comme si j'eusse été loger chez tous. Le brave Labarre me parut à trois quarts fou de joie, il se mourait d'envie de m'embrasser. Je m'en aperçus, et ouvrant les bras :

« Labarre, lui dis-je, viens, et que dans toi j'embrasse tous mes enfants de Grenoble. »

» Je soupais, lorsqu'un bruit sourd comme celui que font des masses lourdes que l'on traîne, vint frapper mon oreille. Bientôt une députation du faubourg Saint-Joseph et d'habitants se présenta. Ils me dirent, ces excellentes gens :

« Sire,

» On n'a pu vous présenter les clefs de la ville,
» qu'un traître nous a enlevées. En retour, vos fi-
» dèles Grenoblois jettent à vos pieds les battants
» de la porte. »

» C'étaient eux en effet arrachés de leurs gonds et à demi-brisés, qui m'étaient apportés à la

lueur de mille flambeaux. J'avoue que ce présent me charma.

» Je soir j'étais entré en conquérant dans Grenoble. Le lendemain je me réveillai paisible Empereur de France, car à mon lever je reçus successivement la municipalité, le tribunal de première instance, les conseillers de préfecture, l'évêque et son clergé, enfin la cour royale et les autres autorités. Chacune me complimenta : je pus me croire de retour aux Tuileries.

» Plus tard je montai à cheval et fus passer la revue des troupes sur la place Grenelle. On me signala un soldat, un ex-vendéen, qui la veille et du haut des remparts m'avait ajusté. Ses camarades, indignés, lui arrachèrent son arme : il était donc dans les rangs sans fusil. J'allai à lui, et lui tirant l'oreille :

« Malheureux ! lui dis-je, est-ce toi qui as voulu tuer ton père ? »

» A ce reproche, le jeune homme pâlit, ferma les yeux et s'évanouit. J'attendis qu'il eût repris ses sens :

« Mon enfant, lui dis-je alors, tout t'est pardonné, car je vois que tu te repens, et à tout pécheur miséricorde. Comporte-toi bien, et je te promets de l'avancement. »

» Il se mit à pleurer, et me jura de ne vivre que pour moi : de tels cœurs tiennent leur parole. Pendant cinq heures je demeurai avec les

soldats et le peuple, tous enivrés de joie, d'amour de la patrie et d'affection pour moi. J'étais heureux réellement. Ah ! ce dédommagement m'était bien dû, je venais de passer trop péniblement trois de mes années, qui m'avaient vieilli de trente ans au moins.

» Je visitai l'arsenal ; j'y trouvai cinq cents canons, soixante mille fusils, des projectiles sans nombre, et tout un matériel immense et complet. De plus, je commandais déjà aux 7e et 11e de ligne, au 4e de hussards, au 4e d'artillerie à cheval et au 3e des sapeurs, ceux-là et ceux de l'île d'Elbe. D'autres recrues certaines me plaçaient à la tête de dix mille hommes, et avec autant de monde, autant de munitions et une place comme Grenoble. Je me voyais déjà de pair à pair avec mes ennemis.

» Les soldats me dédièrent une adresse. Je leur répondis ; nos cœurs s'entendaient et ils me disaient :

« Du roi à nous il nous semble qu'il y a cinq cents lieues, tandis que nous vous touchons. Le roi ne nous connaît pas : nous ne sommes à ses yeux que des demi-rebelles assez récompensés lorsqu'on ne les punit pas. Vous savez nos noms, nous reconnaissez pour vos camarades, et nous aimez autant que si nous étions vos enfants. »

» Ils avaient raison. En les quittant je leur dis :

« Avant dix jours mon aigle planera sur les tours de Notre-Dame, et notre drapeau national flottera sur le dôme des Tuileries. »

» Je me trompai de peu de jours. Par un décret du 7 mars, je confirmai tous les fonctionnaires civils et militaires, et la magistrature des départements des Hautes et Basses-Alpes, de l'Isère, du Mont-Blanc et de la Drôme, sauf néanmoins les préfets. Je destituai aussi un sieur Rostaing, inspecteur aux revues, dont on se plaignait généralement.

» Le 8, mon armée marcha vers Lyon. Moi-même, le 9, je sortis de Grenoble, après avoir nommé au commandement de la 7e division le lieutenant-général Lassalcette, et investi son frère ou son parent, je ne me souviens plus quel était son degré avec le général, de la préfecture de l'Isère.

» Lyon avait pour garnison le 24e de ligne et le 13e de dragons. Le comte Roger de Damas, au lieu d'être à son poste, faisait à Paris le rôle de courtisan, et le général Brayer, l'un des miens, commandait à sa place. Le comte Chabrol était le préfet de cette seconde ville du royaume. La garde nationale était à peine de six mille bourgeois et mal armés, la plupart n'ayant pas de fusils. Brayer appela de Montbrison le 7e de ligne.

« Ce fut le 5 mars et au soir, que la nouvelle

de mon débarquement parvint à Paris. La cour d'abord ne voulut pas y croire, les plus crédules restèrent convaincus que je serais traqué et pris avant deux jours écoulés, et afin de hâter cette catastrophe, le roi, dès le 6, convoqua les Chambres pour le 16 du même mois, me déclara traître, me mit hors la loi, et promit bonne récompense à celui qui lui apporterait ma tête; mêmes rigueurs atteindraient mes adhérents qui ne se soumettraient pas avant dix jours. Toutes les mesures possibles furent prises successivement. On appela aux armes les populations, les gardes nationales, les volontaires; on cajola l'armée. Le comte d'Artois, le duc d'Orléans, accoururent à Lyon. Le maréchal Soult, ministre de la guerre, fut chassé, et on remit le portefeuille au duc de Feltre, l'un de mes traîtres les mieux prononcés. Il avait commencé par trahir le Directoire en 1797; il continua par moi. On fit du pillard Bourienne un préfet de police. Sa haine envers moi lui fut comptée pour talent. Les chambres assemblées, le roi son frère, de retour de Lyon, y prêtèrent de nouveau serment à la Charte. Chaque ville, bourg, village, hameau, protesta de son dévoûment et fit son adresse. Tout fut inutile; mon ascendant entraîna les Bourbons et brisa leur couronne.

» Les deux princes à Lyon tinrent une conduite pitoyable. L'un, par calcul, ne se mit pas en avant : il jouait un autre jeu, à ce que j'ai su de-

puis. L'autre, par ineptie, ne sut rien faire. En vain le comte d'Artois, passant en revue le 13e de dragons, lui dit:

« Camarades, que j'entende sortir de votre bouche cette acclamation que vos serments et les enseignes sous lesquelles vous êtes réunis vous font un devoir de prononcer, *Vive le Roi!*

— Non, Monseigneur, repartit l'orateur du régiment, que trois chevrons et ses cicatrices faisaient respecter, nous ne combattons pas celui qui nous a si souvent conduits à la victoire. Nos cœurs et nos lèvres sont habitués à répéter un autre cri. »

» Le maréchal duc de Tarente avait accompagné les princes afin de tout diriger sous son nom. Celui-là n'avait plus l'amitié des troupes, aussi conseilla-t-il la retraite aux deux Altesses.

» Le 9, je couchai à Bourgoin. Le 10, précédé de l'armée, je m'acheminai vers Lyon. A mon approche le comte d'Artois, le duc d'Orléans, repartirent pour Paris abandonnés de tous: un seul garde national fit près d'eux la conduite. Je l'en récompensai par le don de la croix d'honneur. Le maréchal tenta de défendre le passage du Rhône. A quatre heures du soir, une reconnaissance des hussards du 4e entra dans le faubourg de la Guillotière. Loin de la repousser on l'accueillit aux cris de *Vive l'Empereur! vive la France!* Alors le maréchal partit aussi délivré de sa présence. La

troupe et le peuple débarrassent le pont des barricades élevées, et Lyon est à moi.

» J'y fis à sept heures du soir mon entrée solennelle. Le comte Fargues, maire, me présenta les clefs et me harangua. L'enthousiasme des citoyens ne peut se décrire : il faut l'avoir vu pour le concevoir. Les Lyonnais étaient dans l'ivresse du délire. Jamais, en aucune circonstance, on ne me témoigna tant de dévoûment. J'allai loger à l'archevêché. Le lendemain, comme à Grenoble, revue et audience générale : aucune des autorités, moins le préfet, n'y manqua. Je distinguai la cour royale, en robe rouge : je fis à tous l'accueil qu'ils méritaient. La municipalité se signala par son zèle et par les expressions de son adresse, qui du reste exprimait les sentiments des Lyonnais, pour qui mes descendants ne pourront jamais assez faire.

» Maître de Lyon, c'était l'être du royaume : je promulguai, le 11 mars, plusieurs décrets impériaux. Les premiers bannissaient sans retour les Bourbons de France. Je leur rendais ce qu'ils avaient fait à moi et aux miens. Je repoussais de l'Empire les émigrés traîtres. Je me réservai la confirmation des titres de l'ancienne noblesse. J'abolis tous les ordres royaux du Saint-Esprit, de Saint-Michel, de Saint-Louis, etc. Je supprimai la maison militaire du roi. J'en exilai les membres provisoirement à quarante lieues de

Paris. J'annulai les nominations faites dans la Légion d'Honneur, l'armée, les tribunaux, etc. Le 31 mars 1814, je prononçai la dissolution des deux chambres, et j'ordonnai la réunion à Paris des membres des collèges électoraux, rassemblés en champ de mai à l'effet de corriger, de modifier, les constitutions de l'Empire, et pour assister au couronnement de l'Impératrice et du prince impérial. Un dernier décret renvoya devant les tribunaux compétents et pour juger du crime de haute trahison dont ils étaient accusés, Talleyrand-Périgord, l'abbé de Montesquiou, le comte Jaucourt, le duc d'Alberg, le marquis de Bournonville, tous cinq ayant composé le gouvernement provisoire créé par le Sénat, le 2 avril 1814; le comte Lynch, maire de Bordeaux, qui avait livré cette ville aux Anglais dans la personne du duc d'Angoulême; le baron de Vitrolles, Alexis de Noailles; Bourienne, ce malheureux, mon ancien et traître ami et secrétaire, préfet de police du 14 mars 1815 au 20 courant, et qui chercha à me faire assassiner; Bellart, président du conseil général et municipal de la Seine au 3 avril 1814; Larochejacquelin, à cause de son nom, et Sosthène de Larochefoucauld, que je prenais pour un homme d'esprit : ses parents, ses intimes, m'ont bien détrompé sur son compte; Laîné, ex-président du Corps Législatif. Fourrier, ci-devant préfet de l'Isère, homme de science, d'esprit,

de vertu, devint préfet de Lyon. Le lieutenant-général Desaix commanda la division militaire.

» Toutes les mesures royales avaient manqué leur effet : une seule encore ne s'était pas brisée. Le maréchal Ney, prince de la Moscowa, mandé aux Tuileries dès que l'on sut ma venue, s'y présenta en ennemi de son bienfaiteur. Il promit au roi de me ramener à Paris *enfermé dans une cage de fer*, et en retour fut investi du commandement suprême. Le malheureux ne se connaissait pas. A peine eut-il quitté Louis XVIII, qu'il se rappela mes bienfaits, ses engagements, mon amitié. Dès lors je lui commandai.

» Le 13, j'entrais à Villefranche. Cette même nuit, Ney, qui avait reçu mes envoyés et ma lettre, se résolut à n'obéir qu'à moi. Cette défection me fut d'un profit immense. Elle n'a pas ajouté beaucoup à la gloire des braves. Tant de versalité peut-elle se combiner avec tant de faiblesse! A Villefranche, on me reçut comme à Lyon, comme à Bourgoin, comme à Grenoble, enfin comme partout. Le 14, je couchai à Châlons-sur-Saône; le 15, à Autun.

» Dans cette ville, un maire audacieux tenta de comprimer l'élan général. On me demanda de le faire fusiller pour l'exemple.

« Non, certes, m'écriai-je, mon retour ne doit pas coûter une goutte de sang. Je me contentai

de dire au maire, en lui montrant sa sotte proclamation :

« C'est l'ouvrage d'un furieux. Si la guerre civile n'embrase pas Autun, ce n'est pas votre faute. Vous êtes un mauvais citoyen, indigne de remplir des fonctions publiques. Allez, retirez-vous, et surtout ne méritez plus la haine de vos concitoyens. »

» Le président du tribunal civil ayant parlé de mon abdication :

« Que vous importe-t-elle, répliquai-je, c'est » une grande question que vous n'êtes pas appelé à » résoudre. Ce qu'il y a de plus constant, c'est » que j'accours pour retirer les Français de l'es- » clavage des préfets et de la noblesse, qui veulent » rétablir la dîme et les droits féodaux. Oui, ce » sont eux qui ont tout perdu l'an passé, qui se » sont opposés à la levée spontanée de la grande » nation. Mais déjà les émigrés sont rentrés, et » les traîtres s'enfuient. La famille royale les imi- » tera. »

» Dans ce moment, l'état-major de la garde nationale venait prêter son serment; le franc Brayer aperçut parmi eux deux gentilshommes, mes mortels ennemis, qui venaient fallacieusement se souiller d'un nouveau parjure, les arrêta, et les empêchant de suivre les autres, il leur dit :

« En arrière, Messieurs, est-ce ici votre place, penserez-vous ce que votre bouche jurera? Vous

avez pris rang avec les étrangers, vous avez combattu contre les Français, vous n'êtes plus Français vous-mêmes, votre présence déparerait cette fête de famille, retirez-vous. »

» Les malheureux osèrent protester de leur dévoûment... Si la fortune m'était contraire, ceux-là seraient les premiers à qualifier de perfides ceux qui en moi sont revenus à leur souverain légitime. Au reste, de tous les côtés, les villes, les hameaux et les campagnes se soulevaient, et arborant les trois couleurs, précipitaient dans la boue l'étendard aux fleurs-de-lis et la cocarde blanche. Excelmans tentait un mouvement trop tôt comprimé, ainsi que les frères Lallemand, mes bons généraux, qui ne purent réussir à s'emparer de la Fère.

» La cour des Tuileries répandait le bruit de fausses victoires. Un officier supérieur des gardes-du-corps ne rougit pas d'annoncer du haut du balcon de la salle des Maréchaux, aux curieux réunis dans le Carrousel, que, le 11, le duc d'Orléans m'avait vaincu et tué à Bourgoin, digne prince qui, dès la veille, avait repris le chemin de Paris.

» Le 16, j'atteignis Avallons, où je rencontrai le même esprit d'enthousiasme. Le 17, je fus coucher à Auxerre. Le préfet Gamot, beau-frère du prince de la Moscowa, me reçut à la préfecture, où je vis mon portrait en pied et celui de mon fils

qui paraient le salon d'honneur ; les autorités là aussi me présentèrent leurs hommages.

» Ce même jour, Bertrand entra dans mon cabinet, et me dit :

« Sire, le prince de la Moscowa est arrivé, mais avant que de paraître devant Votre Majesté, il vous demande le loisir de recueillir ses idées, afin de se justifier pleinement de ce qu'il a fait à Fontainebleau l'an dernier, et depuis ailleurs.

— A quoi bon, répondis-je ; qu'ai-je besoin qu'il se justifie, je l'aime toujours, qu'il vienne, je l'embrasserai avec un vrai plaisir. »

» Il entra chez moi un peu embarrassé, je comprenais ceci. En le voyant, je rassérénai mon visage, et souriant à demi :

« Maréchal, venez dans mes bras... pas un mot du passé, j'ai tout oublié depuis le 30 mars dernier. Votre présence me comble de joie, vous êtes toujours pour moi le brave des braves.

Ney. — Sire, les journaux, qui ne cessent de mentir, m'ont prêté des actes et des paroles que je désavoue : je n'ai pas cessé de me conduire en bon soldat et en bon Français.

Moi. — Je le sais, Maréchal, j'en suis convaincu, je n'ai jamais douté de votre attachement, les circonstances ont tout fait.

Ney. — Ah! que c'est bien vrai, sans elles, sans un enchaînement que je ne peux m'expliquer encore!... Oui, que l'Empereur compte sur

moi, pour lui, pour les siens et pour la France; c'est pour la patrie que j'ai versé mon sang, et je suis prêt à le verser pour elle jusqu'à la dernière goutte; je vous aime, Sire, mais la patrie avant tout; oui, avant tout... D'ailleurs, vous êtes inséparables.

Moi, *l'interrompant.* — Prince de la Moscowa, maréchal Ney, général, officier et soldat, moi qui comme vous ai passé par tous les grades, je suis animé de vos sentiments généreux, c'est pour la France que je viens reprendre ma couronne; mon but en la délivrant des Bourbons et des étrangers est de la rendre puissante et heureuse, et pour cela, j'ai besoin du concours de vous et de tous ceux qui pensent comme nous.

Ney. — Ah! Sire, nous vous imiterons, nous vous soutiendrons jusqu'à perte de vie; avec de l'équité, de la liberté, de l'égalité, on fait de la nation tout ce qu'on veut...

Moi, *l'interrompant.* — Oui, parce que c'est aussi ce qu'elle veut; j'en suis persuadé, mon règne désormais sera pour elle et par elle.

Ney. — Nous en sommes persuadés; ce qui précipite les Bourbons du trône, c'est qu'ils ont travaillé contre le vœu commun, et qu'ils se sont fait haïr et mésestimer de l'armée.

Moi. — Je me flatte qu'ils ne m'attendront pas à Paris, où j'entrerai selon toute apparence avant le 25 au plus tard.

NEY. — Vous y serez le 20, nul là ne songe à se défendre, les Parisiens font du bruit, ils aboient et ne mordent pas.

MOI. — Que Dieu m'épargne la douleur d'une bataille! on m'écrit de Paris que l'immense majorité m'espère et me demande; dans leur impatience, ils brûlent de tenter un coup de main. Je leur fais écrire de se tenir tranquilles, de patienter, de supporter la jactance poltronne des royalistes, qui se dissiperont comme de la fumée aussitôt que je paraîtrai. Je serais désespéré qu'une seule goutte de sang gâtât le prodige de mon retour. Messieurs, ajoutai-je en me tournant vers Bertrand et Labédoyère que j'avais fait appeler un peu avant l'entrée de Ney, IL FAUT QUE NOTRE TRIOMPHE SOIT PUR COMME LA CAUSE QUE NOUS SERVONS, l'absence de tout combat apprendra à l'Europe en qui, de moi et des Bourbons, la France reconnaît la légitimité des droits.

LABÉDOYÈRE. — Sire, à Vizille, La Mure, Grenoble et Lyon, cette cause a été jugée, votre couronne est celle de la nation, car c'est la nation qui vous ramène.

MOI, *riant*. — Il est vrai de dire que je me suis appuyé de onze cents hommes et de six canons.

BERTRAND, *vivement*. — Que l'Empereur dise: Neuf cents soldats, plus quelques Corses, encore Français comme les autres, et deux douzaines

d'Italiens; quant à notre artillerie, nous l'avons abandonnée avant de pénétrer dans les montagnes; votre droit, Sire, a fait votre force.

NEY. — Tandis que la force a fait le droit des Bourbons, voyez si aujourd'hui sans elle ils se soutiennent. »

» Après quelques propos insignifiants, je me retirai afin d'écrire au général Gérard, qui commandait mon avant-garde, la lettre que voici :

« Général Gérard, on m'assure que vos troupes » connaissant le décret de Paris, ont résolu, par » représailles, de faire main basse sur tous les » royalistes qu'ils rencontreront, VOUS NE REN- » CONTREREZ QUE DES FRANÇAIS, je vous défends de » tirer un seul coup de fusil. Calmez vos soldats, » démentez les bruits qui les exaspèrent, dites- » leur que je ne voudrais pas rentrer dans ma ca- » pitale à leur tête, si leurs armes étaient souil- » lées du sang français. »

» Je séjournai le 18, à Auxerre, que je quittai le 19. A Joigny, on me rendit les honneurs de souverain. Je ne fis que traverser Sens, et j'arrivai à Fontainebleau le 20. Avant, partout où je passais, je disais à peu près aux autorités qui venaient à moi.

« Mon retour est le résultat du vœu national. » L'alliance des Bourbons avec nos ennemis les » a rendus nos ennemis pareillement. Qu'est-ce » qu'un roi de France qui déclare tenir sa cou-

» ronne de l'Angleterre dans la personne du prince
» régent ? Cette phrase criminelle équivaut à une
» prestation d'hommages, à une double réconnais-
» sance de vassalité pour la France et de souve-
» raineté pour la Grande-Bretagne. C'est ainsi
» qu'on l'entend de l'autre côté de la Manche. De
» ce côté on s'en indigne ; aussi tous les maré-
» chaux ont protesté, ils m'ont fait savoir qu'eux,
» les généraux et tous les militaires, attendaient
» ma venue pour m'obéir de nouveau. Vous le
» voyez, j'ai partout retrouvé mon armée et non
» pas des adversaires dans chaque lieu. Où mes
» ordres lui arrivent elle obéit. En aucune ville,
» libre ou fortifiée, on ne m'opposera de la résis-
» tance. Déjà deux cours royales, celles de Gre-
» noble et de Lyon, rendent la justice en mon
» nom ; celle de Besançon, celle de Bourges, vont
» faire de même, ainsi que celle d'Aix, etc. Le
» maréchal Ney arrive, non pour me combattre,
» mais pour me servir. Il me conduit cinquante
» mille bons Français. J'ai déjà quatre-vingt mille
» héros avec moi. Le peuple en outre me reçoit
» en père, en libérateur qui le sauve des sang-
» sues dorées et noires. J'entrerai à Paris comme
» je viens d'entrer dans Grenoble et dans Lyon.
» Tout ce qu'il y a de régiments en garnison dans
» la capitale m'a déjà fait demander mes ordres.
» La garde nationale, impatiente de me revoir,
» presque toute entière, protègera la fuite des

» Bourbons sans tirer pour eux un coup de fusil, » sans faire une démonstration hostile. J'ai entendu des niais me menacer de la Vendée. Il n'y » a plus de Vendée; les lumières ont pénétré là » ainsi que dans les autres départements. Non, il » n'y aura pas de Vendée. Si des chouans paraissent on arrêtera ces brigands. On me menace » aussi des alliés. Où sont-ils ? Je serai déjà sur » leurs frontières, qu'eux encore se disputeront » à Vienne. Ils sont brouillés ensemble; ils ne » peuvent accorder leur ambition, leur avidité, » leurs prétentions folles. Allez, Messieurs, j'ai » pris la bonne heure. Depuis Naples jusqu'à Milan, cette péninsule est en feu, Alexandre a fait » revenir ses troupes en Pologne. Le roi de Prusse » a désarmé la meilleure partie des siennes. » L'autriche est inquiétée par la Landhwer, la » Lansthurm. Je n'aurai qu'à contenir quelques » régiments anglais qui occupent encore les Pays-» Bas, mais qui n'agiront pas sans le vouloir du » parlement; d'ailleurs j'ai des traités avec deux » grandes puissances, et l'on verra sous peu des » choses qui étonneront les quatre parties du » monde. »

» Les Bourbons, convaincus de l'abandon universel, se résolurent à quitter Paris. Cette fuite eut lieu dans la nuit du 19 au 20 mars. Louis XVIII, monsieur le duc de Berri, dont on avait beaucoup parlé, mais que dans la nécessité on se garda

bien de faire agir, et pour cause, le duc d'Orléans, le duc de Bourbon, se retirèrent à Lille d'abord et puis à Gand où ils règnent encore (1); à Fontainebleau, on m'annonça cet évènement.

» Paris restait calme. Le drapeau blanc flottait sur le dôme des Tuileries à deux heures et demie; le général Excelmans le remplaça par le pavillon national. Il n'y avait aucune troupe dans Paris. La garde nationale seule faisait le service. Plus de police, et pourtant la paix publique fut maintenue admirablement. Enfin je me mis en route, et à neuf heures, toujours accompagné du peuple, je traversai les boulevards, la rue de la Paix, la rue de Rivoli, et en passant sous l'arc de triomphe du Carrousel je pris possession des Tuileries. »

(1) Ceci a été dicté dans les premiers jours d'avril. J'en fis faire la copie le 16 et le 17 de ce mois.

SOIRÉE LX.

Contrastes singuliers. — Défections royales. — Succès impériaux. — — Trahison de Ney. — Sa proclamation. — Duchesse d'Angoulême. — Paris. — Lettre du duc d'Orléans. — Ministère impérial. — *Additions aux constitutions.* — Commissaires impériaux. — Chambre des Pairs et leurs noms. — Cérémonie du Champ-de-Mai. — Premier discours de Napoléon. — Second discours. — Evènements jusqu'au départ de Napoléon pour l'armée.

Jamais il ne fut double évènement plus extraordinaire que le retour de Napoléon, d'une part, et cette retraite de la maison de Bourbon, de l'autre; aucune lutte n'eut lieu pendant ces vingt journées. L'Empereur débarqua sans obstacle, et sans obstacle aussi traversa la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais, la Bourgogne, la Champagne et l'Ile de France, sans qu'un seul coup de fusil fût tiré

contre lui ou les siens. Il arriva aux Tuileries qu'il trouva libres et préparées pour le recevoir. La reine Hortense, sa fille et sa belle-sœur, les grands officiers, ses maréchaux, ses ministres, son conseil d'État, ses chambellans, sa maison d'honneur, ses domestiques, huissiers, valets de pied, suisses, maréchaux-des-logis, secrétaires, préfets du palais, etc., avaient déjà dans la journée repris leur poste. Des acclamations, l'ivresse du peuple, l'enthousiasme des faubourgs, le dédommagèrent de la bouderie momentanée de l'ancienne noblesse, qui n'aurait pas tardé à revenir à lui, si la Providence n'y eût mis obstacle en brisant de nouveau le sceptre si pompeusement reconquis.

Le 5 mars, le roi de France, Louis XVIII, régnait dans toute la plénitude de sa puissance. Il paraissait invincible, appuyé sur l'amour de ses sujets et sur les étrangers. Le 6 mars, au contraire, l'apparence de l'autorité existait encore; quant au fond, la réalité n'était plus : un cri qui sembla unanime partit de chaque province. L'armée, ses chefs, renouvelèrent leur serment de fidélité dans tous les départements. D'innombrables volontaires offrirent de marcher contre l'usurpateur; on mit à la disposition du roi les bras de la jeunesse et la bourse des familles. En un mot, trente-deux millions firent mine de se lever contre neuf cents téméraires. La pairie, le corps législatif, la magistrature, l'administration muni-

cipale, les états-majors rivalisèrent de zèle et d'affection.

Le comte d'Artois, le duc d'Orléans, vont combattre avec les maréchaux, prince de la Moskowa et duc de Trévise, qui ont avec eux quarante mille hommes, un aventurier. Le duc de Bourbon, part dans le but d'insurger la Vendée, qui attend sa présence pour courir vers Paris. Toute entière à la défense de la royauté, la duchesse d'Angoulême, qui, avec son mari, se trouvait alors à Bordeaux pour célébrer la fête d'enthousiasme fondée en mémoire de la reddition de cette ville, le 12 mars 1814, aux Bourbons; la duchesse, dis-je, reste dans la capitale de la Guienne où elle électrise, où elle arme tous les habitants. Le duc d'Angoulême arrive à Toulouse le 11, y organise un autre gouvernement provisoire, et de là vole se mettre à la tête de trois armées dont une qu'il conduit, remontera les rives du Rhône.

Eh bien! les comte d'Artois et duc d'Orléans, encore soutenus, croyaient-ils, du maréchal Ney, ne peuvent se maintenir à Lyon. Ils n'y paraissent que pour entendre les militaires protester de leur foi conservée à Napoléon. Contraint de fuir devant celui qui a débarqué seul, ils rapportent à Paris la conviction de leur impuissance et de la certitude que tout l'Est a reconnu ou va reconnaître l'Empereur. Le 13, le maréchal Ney, espoir unique de la royauté, a qui il a promis *d'expédier Buona-*

parte dans une cage de fer, publie l'ordre du jour suivant (1) :

» Le duc de Bourbon arrivé en Vendée ne trouve que froideur et qu'indifférence. Le tocsin, ou reste muet, ou ne fait lever aucun gars. La

(1) « OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, SOLDATS, .

« La cause des Bourbons est à jamais perdue ; la dynas-
» tie légitime que la nation française a adoptée, va re-
» monter sur le trône : c'est à l'Empereur Napoléon, notre
» souverain, qu'il appartient de régner sur notre beau
» pays. Que la noblesse des Bourbons prenne le parti de
» s'expatrier, ou qu'elle consente à vivre parmi nous, que
» nous importe : la cause sacrée de la liberté et de notre
» indépendance ne souffrira plus de leur influence fu-
» neste. Ils ont voulu avilir notre gloire militaire : ils se
» sont trompés. Cette gloire est le fruit de trop nobles tra-
» vaux pour que nous puissions en perdre jamais le sou-
» venir. Soldats ! les temps ne sont plus où l'on gouver-
» nait les peuples en étouffant leurs droits. La liberté
» triomphe enfin, et notre auguste Empereur va l'affer-
» mir à jamais. Que désormais cette cause si belle soit la
» nôtre et celle de tous les Français. Que tous les braves
» que j'ai l'honneur de commander se pénètrent de cette
» grande vérité. Soldats ! je vous ai si souvent menés à la
» victoire, maintenant je vais vous conduire à cette pha-
» lange immortelle que Napoléon conduit à Paris; et qui
» y sera sous peu de jours. Et là notre espérance et no-
» tre bonheur seront à jamais réalisés · VIVE L'EMPE-
» REUR !

» Lons-le-Saulnier, 15 mars 1815.

» *Signé*, prince DE LA MOSKOWA. »

ville de Nantes le repousse, et l'ordre d'un simple colonel de gendarmerie, le sieur Noiseau, l'oblige à abandonner la France, sans avoir pu rallier autour de lui cent Vendéens.

» A Bordeaux, l'héroique duchesse d'Angoulême déploie en vain cette énergie d'homme, contenue dans un cœur de femme. Environnée de lâches et de traîtres, trompée indignement par tous les généraux auxquels sa magnanimité se confie, insultée par un général obscur, pressée par le général Clausel, qui naguère à ses pieds lui jurait fidélité, la duchesse d'Angoulême, après avoir renouvelé glorieusement Marie-Thérèse, son auguste aïeule, quittera Bordeaux sans avoir vu briller l'épée de ces nobles qui sont venus lui vendre leur sang, et qui, le prix reçu, se sont reculés remplis d'épouvante toute d'égoïsme, car au fond ils sont braves, mais ils ne veulent plus *s'exposer* qu'à jeu sûr.

» A Toulouse, pareille défection, tous les généraux, hors le maréchal Pérignon, trahissent la cause royale, abandonnée aussi sans combat, sans démonstration quelconque, par les verdets, les volontaires, les nobles, la bourgeoisie royaliste, qui se promènent sur les grandes routes et qui n'attaquent nulle part, abandonnant tous ceux qui veulent les exciter à se ressouvenir de leur parole; entre autres l'intrépide Léopold de Rigaud, autre Bayard sans peur, sans reproche, mais, comme le

bon chevalier, incapable de commander en chef.

» Plus malheureux encore que tous ceux-là, le duc d'Angoulême a pu croire au triomphe, il a même vaincu, mais là aussi la faiblesse, la perfidie, la trahison, paralysent ses efforts et ceux de quelques preux chevaliers : les Loverdo, les d'Ernouf, les Dambrujeac, d'Aultanne, Léopold de Rigaud, de Vogué, Descars, d'Hautpoul, Montferré, de Dumas, Pellissier, Briche, etc., etc. Abandonné des troupes de ligne, traqué par Gilly, contraint à capituler, le général Grouchy s'oppose à ce que la liberté lui soit rendue; il remet la vie de ce vaillant prince à celui qui a fait fusiller le duc d'Enghien. Mais Napoléon, plus grand que ses alentours et que ses flatteurs, rend la liberté au duc d'Angoulême, et par enchantement, ce midi si royaliste ne se lève pas en seconde Vendée, et accepte le joug qu'il brisera s'il redevient le plus fort.

Enfin le roi, entouré de tous les corps de l'État, obéi par amour, servi par affection, et dont la voix fait sortir de terre, par enthousiasme, des bataillons armés; le roi perd de sa puissance à chaque pas que fait son concurrent; il règne encore le 19 mars à midi, mais à six heures du soir il apprend que ce règne n'est plus ; que de tant de millions de fidèles, il n'en trouvera que le nombre suffisant pour le conduire à la frontière, et cela s'exécute au pied de la lettre. Non,

jamais on n'a vu chose pareille, jamais, hors en France, une famille royale n'est tombée sans bruit, sans mousqueterie, sans ruisseaux de sang répandu; jamais hors la France on n'a rencontré une noblesse incapable de tirer l'épée, et qui, la veille ayant juré de mourir pour son roi, dîne et digère paisiblement le lendemain, et court à ses plaisirs lorsque ce roi qui comptait sur les serments, s'en retourne en exil emportant avec lui tant de promesses violées, tant de serments rompus!

» Le duc d'Orléans, chargé par Louis XVIII de défendre Lille, abandonna cette place au maréchal Macdonald. Ce grand prince eut, en quittant la France, la douleur amère d'être le dernier qui ne put pas servir le roi; ses sentiments monarchiques, sa reconnaissance des bienfaits sans nombre que Louis XVIII lui avait prodigués, éclatèrent noblement dans sa lettre au duc de Trévise, que nous mettons pour sa plus grande gloire, sous les yeux des lecteurs.

« Je viens, mon maréchal, vous remettre en » entier le commandement que j'aurais été heu- » reux d'exercer avec vous dans le département » du Nord; je suis trop bon Français pour sacri- » fier les intérêts de la France, parce que de nou- » veaux dangers me forcent à la quitter. Je pars » pour m'ensevelir dans la retraite et dans l'oubli; » *le roi n'étant plus en France, je ne peux plus vous*

» *soumettre d'ordres en son nom, et il ne me reste* » *qu'à vous dégager de l'observation de tous les ordres* » *que je vous avais transmis*, et à vous recommander » de faire tout ce que votre excellent jugement, et » votre patriotisme si pur, vous suggéreront de » mieux pour les intérêts de la France, et de plus » conforme à tous les devoirs que vous avez à rem- » plir. Adieu, mon cher maréchal, mon cœur se » serre en vous écrivant ce mot; conservez-moi » votre amitié dans quelque lieu que la fortune » me conduise, et comptez à jamais sur la mienne. » Je n'oublierai jamais ce que j'ai eu de vous, » pendant le temps trop court que nous avons » passé ensemble. J'admire votre noble loyauté » et votre caractère, autant que je vous estime et » que je vous aime; c'est de tout mon cœur, mon » cher maréchal, que je vous souhaite toute la » prospérité dont vous êtes digne, » etc.

» Dès lors que le duc d'Orléans eut rendu Lille, dès que le duc d'Angoulême, qui combattait et qui ne rendait rien, eut été entraîné par la violence hors du royaume, cent-un coups de canons tirés dans toutes les places fortes de terre et de mer, annoncèrent aux étrangers que Napoléon-le-Grand était universellement reconnu Empereur des Français, en attendant le reste.

Il était huit heures, le 20 mars au matin, et toutes les autorités restaient en suspens lorsque le comte de la Vallette, surintendant des postes

impériales et remplacé dès la restauration par le comte Ferrand, se présenta devant celui-ci, et lui enjoignit de se retirer à son tour et de lui céder la place. Le comte Ferrand, instruit du départ du roi et ne se voyant soutenu ni par ses subordonnés, ni par la police, se soumit, et sur-le-champ des courriers extraordinaires partirent et annoncèrent avec le télégraphe : *Le roi a quitté Paris cette nuit, et Sa Majesté l'Empereur et Roi est arrivé à Fontainebleau en bonne santé, il sera ce soir aux Tuileries. La capitale est tranquille et joyeuse.*

Napoléon se crut revenu aux beaux jours de sa puissance; toujours en erreur sur le compte du duc d'Otrante, il le nomma ministre de la police au lieu de le faire fusiller. Fouché, qui voulait le portefeuille de l'extérieur, continua ses trahisons. Déjà le 18 mars il avait dit au duc d'Aumont : « Que » l'on sauve le roi je sauverai la monarchie; » où, pour mieux feindre il trompait les deux partis. Cambacérès dut provisoirement prendre le ministère de la justice; celui de la guerre fut remis à Davoust, prince d'Eckmülh. Le duc de Gaëte, Gaudin, le comte Molliens, rentrèrent aux ministères des finances et du trésor. Decrès reprit la marine au grand deuil de celle-ci; le duc de Vicence Caulaincourt conserva les relations extérieures. Enfin, Carnot le loyal, l'héroïque, le sévère, accepta provisoirement le ministère de l'intérieur qui plus tard passa à son frère

Carnot Feuillins. Maret resta secrétaire d'État.

Le 27, une déclaration solennelle du conseil d'État rétabli releva Napoléon de sa déchéance en annulant son abdication. A la suite de ces premiers actes, Napoléon se hâte dans ses préparatifs de défense. Le 13 mars, le congrès européen assemblé à Vienne, et poussé par Talleyrand-Périgord, lance contre l'Empereur des Français un décret de proscription, il le repousse dans sa déchéance et le met au ban des nations. Cette pièce que la victoire seule pourra faire respecter par les Français est attentatoire à l'indépendance des peuples. Au reste Napoléon, de son côté, au lieu d'attendre de la nation le nouveau pacte fondamental, s'avise de le promulguer lui-même sous le titre spécieux : *Articles additionnels aux constitutions de l'Empire*. Cette charte fondamentale a pour base celle de Louis XVIII, elle partage en trois le pouvoir législatif : l'*Empereur*, une *Chambre des Pairs*, nommée par le souverain.... une *Chambre des Représentants*, nommée par certains privilégiés appelés électeurs. La liberté de la presse était rétablie et on parlerait dans la discussion des lois, mais aucun discours écrit ne serait prononcé. Un dernier article chassant sans retour les Bourbons, interdisait leur rappel même dans le cas où la race impériale s'éteindrait.

» Cette sorte de charte ne plut pas. Napoléon vit avec douleur trois partis se dessiner vivement,

le sien, celui des Bourbons, celui des Républicains, et entre ces derniers, il s'en formait un troisième, celui des amis du duc d'Orléans.

» Des électeurs choisis par la nation, des représentants nommés par elle, furent appelés à l'assemblée dite *Champ de mai;* des députations des armées de terre et de mer reconnues corps des libéraux, y furent adjointes. Leur fonction unique se borna à constater le nombre, étrangement réduit, des votants pour la conservation de l'Empire dans la famille impériale et pour l'acceptation des *articles additionnels.*

En attendant que le *Champ de mai* se tînt en juin, comme il arriva, l'Empereur comprit la nécessité de faire surveiller ses ennemis : en conséquence, il nomma dans chaque division militaire des commissaires extraordinaires dont voici les noms : 1re *division,* baron de Sully; 2e sieur Bedoc; 3e baron de Gerando; 4e comte Rampon; 5e baron de Pomereul; 6e sieur Damolard; 7e baron Bourdon de Vatry; 8e comte Rœderer; 9e baron d'Alfonse; 10e comte de Pontécoulant; 11e comte Boissy-d'Anglas; 12e comte Miot; 13e Caffarelli; 14e comte François de Nantes; 15e comte Quinette; 16e baron Costaz; 17e .....; 18e comte Thibeaudeau; 19e comte Maret; 20e baron Marchand; 21e comte Colchen; 22e comte Chasset; 23e duc de Padoue.

Cent dix-huit pairs nommés par Napoléon, com-

posèrent la chambre héréditaire. Ils furent pris dans l'ancien sénat, dans la pairie royale et dans quelques hommes que la dernière révolution venait de faire surgir, c'étaient le prince Cambacerès, les princes Joseph-Louis, Lucien-Jérôme Bonaparte, cardinal Fesch, prince Eugène Beauharnais, prince Le Brun, duc de Plaisance, MM. C. Andréossy, duc d'Albuffera; C. Aubusson, duc de Bassano; C. Beauvau, C. Bertrand, C. Beaufremont, C. Brayer, C. Barral, archevêque de Tours; C. Belliard; maréchal, comte Brune: C. Bigot, C. Boissy, C. Caffarelli; cardinal Cambacerès; C. Casabianca, C. Canclaux, Carnot, duc de Cadore, C. Chaptat, C. Clary, C. Clausel, C. Colchen; de Croy, C. Cornudet, C. Cosnac, maréchal duc de Conegliano; C. Cambronne, C. Clément de Ris, maréchal duc de Dalmatie; C. Davillers, duc Decrès, C. d'Arjuson, C. d'Alsace, C. d'Aboville, C. Dejean, C. Dedelay-d'Agier, C. Drouot, C. Duheme, C. Durosnel, maréchal prince d'Essling, maréchal prince d'Eckmülh, C. Dulauloy, C. Excelmans, C. Émeriau, C. Fallot; de Beaumont, arch. de Bourges; C. Fabre de l'Aude, C. Friant, C. Flahault, C. Forbin Sunsor, duc de Gaëte, C. Gassendi, C. Gazan, C. Gérard, C. Gilbert, du Voisins, B. Girard, C. Grouchy, C. Gérard, maréchal comte Jourdan, C. Lacepède, C. Labédoyère. C. Laborde, C. La Rochefoucauld, C. Latour-Maubourg, C. Lameth,

B. Lallemant, C. La Ferrière, Lévesque, C. Lavalette, C. Lefèvre, Desnouettes, C. Lecourbe, C. Lejas, C. Le Marrois, C. Lobau, maréchal prince de la Moskowa, C. Montalivet, C. Marmier, C. Montesquiou, C. Molitor, C. Monge, Morard, C. Molé, C. Molliens, C. Nicolay, duc d'Otrante, duc de Padoue, C. de Pajol, C. Primat, arch. de Toulouse, C. Praslin, C. Pontécoulant, C. Perregaulx, B. Quinette, C. Rampon, C. Rapp, C. Reilles, C. Rœderer, duc de Rovigo, C. Roger-Ducos, C. Sieyes, C. Sussy, maréchal duc de Trévise, C. Thibeaudeau, B. Travot, C. de Turenne, C. de Valence, C. de Valmy, C. Vandamme, duc de Vicence, et C. Verdière.

Le premier juin eut lieu la cérémonie de la nouvelle constitution. Le Champ-de-Mars fut le lieu de la scène. Le trône était adossé au pavillon du milieu de l'École militaire. Une estrade demi circulaire l'environnait, contenant dix-huit mille spectateurs; sur l'entablement de l'édifice soutenu par quatre-vingt-six colonnes, étaient appendus les noms des quatre-vingt-six départements soutenus par des aigles et par des guirlandes tricolores, des régiments au nombre de cinquante mille soldats, non compris les députations des armées de la marine et des gardes nationales, occupaient l'intérieur du Champ-de-Mars, dont trois cent mille curieux garnissaient l'immense amphithéâtre.

Au bruit de cinq cents pièces de canon, l'Empereur, suivi de son cortège, se mit en marche. Napoléon était vêtu d'une tunique pourpre et brodée d'étoiles d'or attachée par une ceinture de soie blanche frangée et brodée d'abeilles d'or. Là était suspendue l'épée garnie de diamants. Un manteau court de velours pourpre semé d'abeilles, brodé de plusieurs riches dessins en bordures, doublé d'hermine avec le collier du même, et où sur l'épaule gauche on avait attaché la plaque de la Légion d'Honneur, le grand collier de cet ordre; une toque de velours noir à plumes blanches, environnée de la couronne de laurier et ayant le Régent en nœud de plumet; des bottines de velours blanc semé d'abeilles d'or, complétaient le costume impérial. LL. AA. II. les princes Joseph et Lucien, avaient un habillement blanc et or, peu favorable à leurs figures brunies.

En avant de Napoléon, marchaient les Pairs, les Députés, le conseil d'État, les cours de Cassation, des Comptes, Impériale, les autres tribunaux, les Ministres, les administrations diverses, les maréchaux, savoir : le prince Masséna, Ney, Davoust; les ducs de Dalmatie, de Dantzick, de Valmy, de Conegliano, comte Serrurier, etc. Les grands officiers de la maison impériale, les chambellans, écuyers, aides-de-camps, préfets du palais, le grand maréchal des pages, accompagnaient la voiture d'honneur.

L'archevêque de Tours, accompagné de l'archevêque de Bourges et de l'évêque de Versailles, bénit l'assemblée, entonna le *Te Deum* et dit la messe. Celle-ci achevée, le comte de Ségur, grand maître des cérémonies, alla prendre le sieur Dubois d'Angers, chargé de porter la parole en cette circonstance au nom des électeurs. Son discours, débité d'une voix de tonnerre, fut trouvé long; on le termina aux cris de *vive Napoléon ! vive l'Empereur!*

Ensuite, l'archichancelier ayant fait apporter les livres des votes et leur relevé, proclama en conséquence Napoléon, Empereur des Français. Napoléon alors commanda au chef des hérauts d'arme d'annoncer en plein Champ de Mai que *l'acte additionnel* était accepté du peuple; puis l'Empereur s'avançant vers l'assemblée, lui parla en ces termes :

« Messieurs les Électeurs des collèges de dé-
» partements et d'arrondissements :

» Messieurs les Députés de l'armée de terre et
» de mer, au Champ-de-Mai.

» Empereur, consul, soldat, je tiens tout du
» peuple. Dans la prospérité, dans l'adversité,
» sur le champ de bataille, au conseil, sur le
» trône, dans l'exil, la France a été l'objet uni-
» que et constant de mes pensées et de mes ac-
» tions.

» Comme le roi d'Athènes (Codrus), je me

» suis sacrifié pour mon peuple dans l'espoir que
» je verrais se réaliser la promesse donnée de
» conserver à la France son intégrité naturelle,
» ses frontières et ses droits.

» L'indignation de voir ces droits sacrés ac-
» quis par vingt-cinq ans de victoires, mécon-
» nus et perdus à jamais, le cri de l'honneur
» français flétri, les vœux de la nation, m'ont
» ramené sur ce trône qui m'est cher parce qu'il
» est le Palladium de l'indépendance, de l'hon-
» neur et des droits du peuple.

» Français, en traversant au milieu de l'allé-
» gresse publique, les diverses frontières de
» l'Empire pour arriver dans ma capitale, j'ai dû
» compter sur une longue paix; les nations sont
» liées par les traités conclus par leurs gouverne-
» ments quels qu'ils soient.

» Ma pensée se portait alors toute entière sur
» les moyens de fonder notre liberté par une
» constitution conforme à la volonté et à l'indé-
» pendance du peuple. J'ai convoqué le Champ-
» de-Mai.

» Je ne tardai pas à apprendre que les princes
» qui ont méconnu tous les principes, froissé
» l'opinion et les intérêts les plus chers de tant
» de peuples, veulent nous faire la guerre, ils
» méditent d'accroître le royaume des Pays-Bas,
» de lui donner pour barrière toutes nos places
» fortes du nord, et de concilier les différends

» qui les divisent encore, en se partageant l'Alsace et la Lorraine.

» Il a fallu se préparer à la guerre.

» Cependant, devant personnellement courir » les chances des combats, ma première sollicitude a été de constituer sans retour la nation. » Le peuple a accepté l'acte que je lui ai présenté.

» Français, lorsque nous aurons repoussé ces » injustes assessions, et lorsque l'Europe sera » convaincue de ce qu'on doit aux droits et à » l'indépendance de vingt-huit millions de Français, une loi solennelle, faite dans la forme » voulue par l'acte constitutionnel, réunira les » différentes dispositions de nos constitutions » aujourd'hui éparses.

» Français, vous allez retourner dans vos départements, dites aux citoyens que les circonstances sont grandes, qu'avec de l'union, de » l'énergie, de la persévérance, nous sortirons » victorieux de cette lutte d'un grand peuple » contre ses oppresseurs; que les générations à » venir scruteront sévèrement notre conduite, » qu'une nation a tout perdu quand elle a perdu » l'indépendance. Dites leur que les rois étrangers que j'ai élevés sur leur trône ou qui me » doivent la conservation de leur couronne, qui » tous, au temps de ma prospérité, ont brigué » mon alliance et la protection du peuple fran-

» çais, dirigent aujourd'hui tous leurs coups » contre ma personne. Si je ne voyais que c'est » à la patrie qu'ils en veulent, je mettrais à leur » merci cette existence contre laquelle ils parais- » sent si acharnés. Mais dites aussi aux citoyens » que tant que les Français me conserveront les » sentiments d'amour dont ils me donnent tant » de preuves, cette rage de nos ennemis sera im- » puissante.

» Français, ma volonté est celle du peuple, » mes droits sont les siens ; mon honneur, ma » gloire, mon bonheur, ne peuvent être autres » que l'honneur, la gloire et le bonheur de la » France. »

Il serait difficile de décrire l'émotion qui se manifesta sur tous les visages aux accents de Napoléon, et les cris, les vivats prolongés qui répondirent à sa harangue sublime. Alors M. Fallot de Beaumont, archevêque de Bourges, faisant fonctions de grand-aumônier, s'approcha du trône, et présenta à genoux les saints évangiles à S. M., qui, plaçant sur le livre divin sa main droite, prêta le serment que voici :

JE JURE D'OBSERVER ET DE FAIRE OBSERVER LES CONSTITUTIONS DE L'EMPIRE.

Ensuite le prince archichancelier venant aussi au pied du trône, prononça le premier le serment *d'obéissance aux constitutions et de fidélité à l'Empereur*.

Pendant le discours et le serment, des membres de la députation centrale des collèges, au lieu de retourner à leurs places, dans l'enceinte circulaire du trône, qu'ils avaient quittées pour se rapprocher de S. M., s'assirent sur les marches mêmes du trône auprès de l'Empereur. Ils ne se retirèrent qu'au moment où les présidents des collèges électoraux s'avancèrent pour recevoir les aigles réservées aux gardes nationales de leurs départements respectifs. Dans ce moment l'Empereur ayant quitté le manteau impérial, se leva, s'approcha des premières marches de son trône, et lorsque les tambours eurent battu un ban, il parla ainsi :

« Soldats de la garde nationale de l'Empire, » soldats des troupes de terre et de mer, je vous » confie l'aigle Impériale aux couleurs nationales, » vous jurez de la défendre au prix de votre sang » contre les ennemis de la patrie et du trône, » vous jurez qu'elle sera toujours votre signe de » ralliement ; vous le jurez. »

Les cris unanimement prolongés, *Nous le jurons*, retentirent long-temps dans l'enceinte ; ce fut au milieu de ces acclamations, et environné des aigles de tous les corps armés de France, que Sa Majesté l'Empereur alla se placer avec tout son cortège, sur un autre trône élevé au milieu du Champ de Mars, tout proche de l'autel où le clergé avait officié ; là, en qualité de colonel suprême de la garde

nationale de Paris et de la garde impériale, il donna les aigles aux présidents des six arrondissements du département, et aux chefs de sa garde. Le comte Chaptal, président des collèges électoraux de Paris, et le comte Durosnel, lieutenant-général, tenaient l'aigle de la garde nationale, et le comte Friant, lieutenant-général, celle de la garde impériale ; ensuite tous les corps s'approchant par bataillons et par escadrons, environnèrent le trône, les officiers en première ligne, et l'Empereur leur dit :

« Soldats de la garde nationale de Paris,

» Soldats de la garde impériale,

» Je vous ai confié l'aigle aux couleurs natio-
» nales, vous jurez de périr, s'il le faut, pour la
» défendre contre les ennemis de la patrie et du
» trône. » (Ici toute cette armée, qui était groupée autour de ce même trône, se trouvant à portée de la voix, interrompit l'Empereur par les cris mille fois répétés *Nous le jurons.*) Vous jurez de ne ja-
» mais reconnaître d'autres signes de ralliement. »
(De nouveaux cris unanimes firent entendre encore *Nous le jurons,* et les tambours ayant battu un ban, le silence fut rétabli.) « Vous, soldats de
» la garde nationale de Paris, vous jurez que
» l'étranger ne souillera jamais de nouveau la ca-
» pitale de la grande nation; c'est à votre bra-
» voure que je la confierai. » (Les cris *Nous le jurons* furent répétés mille et mille fois.) « Et vous,

» soldats de la garde impériale, vous jurez de vous » surpasser vous-mêmes dans la campagne qui va » s'ouvrir, et de mourir tous plutôt que de souf- » frir que les étrangers viennent dicter la loi à la » patrie. »

Les acclamations, les cris *Nous le jurons* retentirent de nouveau et se prolongèrent dans toute l'étendue du Champ de Mars. Alors les troupes de toutes armes défilèrent devant Napoléon aux cris de *Vive l'Empereur*, que répétaient avec eux les populations immenses disséminées dans le Champ de Mars, les quais et les hauteurs de Chaillot. L'Empereur remonta en voiture; et suivi de son brillant cortège, reprit la route des Tuileries, la fête ayant été protégée par une belle et radicale journée.

Quelques jours plus tard, et le mercredi 7 juin, l'Empereur ouvrit de sa personne, la session impériale de 1815. La cérémonie eut lieu dans la salle de l'assemblée élective au Palais-Bourbon où la nouvelle pairie convoquée se rendit pareillement; Napoléon prononça un dernier discours public, le voici :

» Messieurs les pairs, Messieurs de la chambre » des représentants.

» Depuis trois mois les circonstances et la con- » fiance du peuple m'ont revêtu d'un pouvoir » illimité, aujourd'hui s'accomplit le désir le » plus pressant à mon cœur; je viens commencer » la monarchie constitutionnelle.

» Les hommes sont trop impuissants pour as-
» surer l'avenir. Les institutions seules fixent les
» intérêts des nations. La monarchie est néces-
» saire en France pour garantir la liberté, l'in-
» dépendance et les droits des peuples.

» Nos constitutions sont éparses ; une de nos
» plus importantes occupations sera de les réunir
» en un seul cadre, et de les coordonner dans
» une seule pensée. Ce travail recommandera
» l'époque actuelle aux futures.

» J'ambitionne de voir la France jouir de toute
» la liberté possible; je dis *possible* parce que
» l'anarchie ramène toujours un gouvernement
» absolu.

» Une coalition formidable de rois en veut à
» notre indépendance; ses armées arrivent sur
» nos frontières.

» La frégate la *Melpomène* a été attaquée et
» prise dans la Méditerranée, après un combat
» sanglant contre un vaisseau anglais de soixante-
» quatorze canons. Le sang a coulé pendant la
» paix.

» Nos ennemis comptent sur nos divisions in-
» testines, ils excitent et fomentent la guerre
» civile, des rassemblements ont lieu, on com-
» munique avec Gand comme, en 1792, avec
» Coblentz ; des mesures législatives sont indis-
» pensables. C'est à votre patriotisme, à vos lu-
» mières et à votre attachement à ma personne,
» que je me confie sans réserve.

» La liberté de la presse est inhérente à la constitution actuelle, on n'y peut rien changer sans » altérer tout notre système politique. Mais il » faut des lois répressives, surtout dans l'état » actuel de la nation. Je recommande à vos méditations cet objet important.

» Mes ministres vous feront connaître l'état de » nos affaires.

» Les finances seraient dans un état satisfaisant, sans le surcroît de charges que les circonstances actuelles ont exigé.

» Cependant, on pourrait faire face à tout. Les » recettes comprises dans le budget étaient toutes » réalisables dans l'année, et c'est sur les moyens » d'arriver à ce résultat que mon ministère des » finances fixera votre attention.

» Il est possible que le premier devoir du » prince m'appelle bientôt à la tête des enfants » de la nation, pour combattre pour la patrie. » L'armée et moi, ferons notre devoir.

» Vous, pairs et représentants, donnez à la » nation l'exemple de la confiance, de l'énergie et » du patriotisme. Et, comme le sénat du grand » peuple de l'antiquité, soyez décidés à mourir » plutôt que de survivre au déshonneur et à la » dégradation de la France ; la cause sainte de la » patrie triomphera. »

Certes, ce discours était singulier. Quoi! pas un mot des grandes catastrophes précédentes de

la France, de la capitale envahies, de cet empire tombé, de cette abdication tellement solennelle. Pas un mot de ce royaume restauré à l'ombre des baïonnettes étrangères. Rien non plus de cet exil, d'où lui-même revenait toujours victorieux. On croirait, à lire ces phrases étranges, qu'il ne s'était rien passé de remarquable pendant dix-huit mois (de décembre 1813, à juin 1815) écoulés, et que sans commotions dans l'intervalle, on aurait reculé sans motif et au contraire de la constitution. Cette session déclarée annuelle, les curieux s'attendaient à des révélations majeures, à des accusations importantes, à des récriminations justifiées par tant d'outrages et de perfidies. Rien de ce que l'on attendait n'eut lieu, aussi le désappointement des amateurs de ces séances fut-il imminent et complet.

Le 11 juin, dimanche, il y eut cercle et cour aux Tuileries, pour la réception de l'adresse de la Chambre des Pairs, présentée par l'archichancelier; et de celle de la Chambre des Représentants, apportée par le comte Lanjuinais, ex-sénateur et pair royal, repoussé par Napoléon à son retour, et nommé par la Chambre Élective, son président. Napoléon répondit aux Pairs :

« Messieurs,

» La lutte dans laquelle nous sommes engagés » est sérieuse. L'entraînement de la prospérité

» n'est pas le danger qui nous menace aujourd'hui, ce sont les *fourches caudines* que les » étrangers veulent nous faire passer.

» La justice de notre cause, l'esprit public de » la nation et le courage de l'armée, sont de puissants motifs pour espérer des succès; mais si » nous avions des revers, c'est alors surtout que » j'aimerais à voir déployer l'énergie du grand » peuple; c'est alors que je trouverais dans la » chambre des Pairs des preuves d'attachement » à la patrie et à moi.

» C'est dans les temps difficiles que les grandes nations comme les grands hommes déploient toute l'énergie de leur caractère et » deviennent un objet d'admiration pour la postérité... »

Aux députés il dit aussi, et dans le dessein de les ramener à ce calme et à cette union dont chaque jour ils s'écartaient davantage en développant leur esprit républicain à contre-temps :

« Messieurs les représentants,

» Je retrouve avec satisfaction mes propres » sentiments dans ceux que vous m'exprimez dans » ces graves circonstances. Ma pensée est absorbée par la guerre imminente à laquelle sont » attachés l'honneur et l'indépendance de la » France.

» Je partirai cette nuit pour me mettre à la tête

» de mon armée. Les différents mouvements de » l'ennemi y rendent ma présence indispensable. » Pendant mon absence je verrais avec plaisir » qu'une commission nommée par chaque cham- » bre méditât sur nos constitutions.

» La constitution est notre point de ralliement, » elle doit être notre étoile polaire dans ces » temps d'orage. Toute discussion publique qui » tendrait directement ou indirectement à dimi- » nuer la confiance qu'on doit avoir dans ses dis- » positions, serait un malheur pour l'État..... » Nous nous trouverions au milieu des écueils » sans boussole et sans direction. La crise où » nous sommes engagés est forte; n'imitons pas » l'exemple du Bas-Empire, qui, pressé de tous » côtés par les Barbares, se rendit la risée de la pos- » térité en s'occupant de discussions abstraites au » moment où le bélier brisait les portes de la ville.

» Indépendamment des mesures législatives » qu'exigent les circonstances de l'intérieur, vous » jugerez utile de vous occuper des lois organi- » ques destinées à faire marcher la constitution... » Dans toutes les affaires, ma marche sera tou- » jours droite et ferme. AIDEZ-MOI A SAUVER LA » PATRIE ; *premier représentant du peuple*, j'ai con- » tracté l'obligation que je renouvelle, d'employer » dans des temps plus tranquilles toutes les pré- » rogatives que j'ai acquises à vous seconder dans » l'amélioration de nos institutions. »

Il y avait en effet gravité excessive dans les circonstances du moment. Les coalisés, loin de se séparer à la nouvelle du débarquement de Napoléon et de l'occupation de la France, avaient suspendu leurs travaux pacificateurs pour reprendre ceux de la guerre. A la voix du prince de Talleyrand tous avaient recouru aux armes, et depuis la Russie jusqu'au Rhin, depuis Vienne jusqu'aux Alpes, tous les régiments qui s'éloignaient de nos frontières se retournaient, revenaient sur leurs pas et se préparaient à envahir notre territoire une seconde fois. Ni l'Autriche, ni l'Angleterre n'entendaient les appellations du monarque mystifié. Maintenant qu'il avait obéi à leur impulsion, il n'était plus pour eux qu'un ennemi implacable à combattre et dont la chute recommencée leur procurait les avantages immenses qu'ils n'avaient pas osé demander à la première restauration. On savait à Vienne à l'avance le retour de Napoléon. Le marquis de Beausset a dévoilé dans son mémoire ce fait très-important. Donc l'Empereur joué ne devait plus compter qu'en les ressources épuisées de la France.

Tout lui manquait à la fois. Murat, au lieu d'attendre que le signal lui fût donné par son habile beau-frère, dès qu'il eut appris que les Bourbons avaient quitté Paris, leva le masque, et à la tête de quatre-vingt mille soldats tenta de chasser les Autrichiens de l'Italie. Le 6 avril, ayant dépassé Rome,

il occupait Florence ; mais le 2 et le 3 mai il fut battu complètement à Tolentino. Contraint à fuir, il rentra dans sa capitale suivi de quatre lanciers et vint dire à sa femme : *Madame, je n'ai pu mourir.* Dès ce moment, poursuivi par les Bourbons de Sicile, les Anglais, les Autrichiens, il se réfugia en France ; il perdit son royaume le 20 mai, et Napoléon, indigné que Murat, d'abord, par sa perfidie et puis par son inhabilité, eût augmenté le mauvais succès des chances impériales, lui défendit de paraître à Paris.

Murat, malheureux, erra en Provence ; il passa en Corse lors de la deuxième rentrée du roi. Quelques mois plus tard, ayant voulu tenter à Naples la même entreprise qui avait si bien réussi d'abord à Napoléon, il fut arrêté sur la plage de Pizzo, emprisonné, jugé, condamné à mort et exécuté dans le mois d'octobre 1815, expiant ainsi par ce supplice blâmable le double tort qu'il avait eu envers son bienfaiteur.

La chambre des Représentants, dès son début, se montra turbulente et jacobine. Napoléon contre-carré par elle à l'instant où elle naissait à peine, se montra impatient de s'éloigner.

« Ah ! s'écria-t-il au comte Regnauld, que je suis » las de ces avocats loquaces sans éloquence, am- » bitieux sans mérite et républicains sans vertu. » Je vais à l'armée ; si je triomphe, mon premier » soin sera de les mettre à la porte.

—Quoi, Sire, répondit Regnauld alarmé, l'Em-
» pereur violerait la constitution?

» Sans doute, si c'est pour le bien de l'empire;
» d'ailleurs, avec des victoires on aura toujours
» raison aux yeux des Français. Ils ne comptent
» de clerc à maître qu'avec les faibles. Voyez si,
» tant que j'ai vaincu les souverains, ils ont fait
» avec moi autre chose qu'une côte mal taillée.
» Mon cher Regnauld, je crois entre nous et *mo-*
» *tus*, que la meilleure des constitutions pour nous
» est celle que ces idéologistes de l'assemblée
» constituante détruisirent leur roi absolu avec
» des états généraux qu'on assemble au besoin et
» des parlements que l'on moleste quand ils font
» les récalcitrants; enfin des états de provinces trop
» faibles pour inquiéter les princes, et trop forts
» pour que l'étranger ou un usurpateur brise leur
» ensemble; ils ont sauvé le royaume en plusieurs
» occasions. »

A cette même époque, il dit au baron de Lamothe Langon, qu'il envoyait dans le Midi :

« Surveillez beaucoup plus les jacobins que les
» royalistes, je pourrais entrer avec ceux-ci en
» arrangement, et avec ceux-là jamais. Empê-
» chez la canaille de molester les prêtres, tâchez
» de me les ramener, leur ascendant est im-
» mense; d'ailleurs, je suis bon catholique, et le
» pape a levé l'excommunication qui pesait sur
» moi. »

Ces derniers mots furent dits du ton du persiflage, mais au fond, celui qui les débitait prétendait en tirer parti; il dit au même :

« Vous connaissez Carnot et Lanjuinais, ce sont » deux honnêtes gens, que pensent-ils de moi ?

—Sire, le premier a oublié le passé et croit fer» mement que vous êtes nécessaire à la France.

— Et le second ?

—Voudrait vous aimer, et il vous craint.

—Il a tort, car comme lui je ne veux que l'hon» neur et le bonheur de la patrie. »

SOIRÉE LXI.

Justes récriminations de Napoléon. — Illusions dissipées. — Dispositions de guerre. — Préparatifs militaires. — Divisions de la grande armée. — Proclamation. — Etat des deux armées. — Trahison de Bourmont, Villouhays et Clouet. — Propos de Napoléon à ce sujet. — Retour de Napoléon sur Bourmont. — L'Empereur fait l'éloge du comte de Novion. — Bataille de Fleurus. — Bataille des Quatre-Bras. — Aveux importants d'un émigré. — Faute du maréchal Grouchy. — Lettre mystérieuse. — Course nocturne. — Préliminaires de la bataille de Waterloo. — Récit de cette bataille. — Son dénouement funeste. — *La Garde meurt et ne se rend pas!!!*

NAPOLÉON, *dictant*. — « Monsieur le comte Regnauld, voici selon toute apparence la dernière note que vous recevrez de moi. J'emploie à la dicter les instants de loisir que la solitude et l'abandon me laissent. Commencée à Paris, je la finirai peut-être sous un autre ciel, dans un autre hémisphère, et tout au moins dans un cachot étranger.

» La Providence vient d'épuiser sur moi sa ri-

gueur, et après le retour le plus inespéré, quand j'étais remonté au faîte de ma gloire, elle m'en a précipité soudainement, et cette nouvelle splendeur n'a été qu'un éclair dont elle a eu la durée.

» Quel est l'homme qui, deux fois dans une année, a donné l'immense spectacle d'une double abdication imposée par la coalition de toutes les nations européennes. Deux fois en un an Paris a vu les ennemis; deux fois Dieu m'a arraché la victoire pour en gratifier des adversaires sans mérite ni vertu.

» Ici encore des trahisons multipliées ont décidé ma chute. Un perfide a siégé dans mon conseil, un autre a passé à l'ennemi la veille d'une bataille décisive. D'autres, dont je ne veux attaquer que l'incapacité, m'ont fait perdre cette bataille par leur faute en me laissant seul quand la voix du canon tonnant les appelait à mon secours.

» Défait, la chambre des représentants a, dans sa félonie, arboré l'étendard de la révolte. Elle a provoqué mon abdication sous peine de prononcer ma déchéance. Au premier revers on m'a laissé seul. J'ai rencontré mille conseillers pour me pousser à la consommation de ma perte, et pas un seul, hors vous, n'a cherché à réconforter mon cœur et à lui rappeler que bien souvent la victoire est ressortie d'une défaite.

» En m'abandonnant, on a perdu la France; les étrangers la traiteront en pays conquis. Les Bourbons, qu'on demande aujourd'hui et qu'on haïra dans six mois, ne règneront que sur un volcan. Ma vengeance partira de leur propre famille, et dorénavant, s'il n'y a plus de Bonapartistes, on rencontrera partout des séïdes armés au nom du duc d'Orléans, et tôt ou tard celui-ci même, sans le vouloir, mais par la seule puissance de son parti indépendant de sa personne, deviendra funeste à ceux-là.

» Je pars.... O France! que je te regrette. Je pourrais te sauver, et l'on ne me le permet pas. Voici mon testament de mort; un jour, j'espère, mes fidèles amis ou mes parents le mettront sous tes yeux. Je le leur ordonne: j'en fais pour eux le plus sacré des devoirs. Et ceci achevé, j'entre sur-le-champ en matière.

» Le 21 mars 1815, je reconnus déjà que je ne rencontrerais plus autour de moi les éléments qui m'étaient nécessaires pour triompher du dehors. Je ne pouvais plus imposer silence aux esprits inquiets et turbulents. Je n'étais plus entouré de mon ancien prestige d'invincible; je n'étais plus le héros uniquement victorieux. On me tenait tête, on ne me cédait pas toujours; on voulait au contraire que je cédasse: c'était le monde renversé.

» Je vis autour de moi des intérêts auxquels

j'étais étranger. On regrettait le *Benedetto far niente* de Louis XVIII. Mes maréchaux s'attribuaient une importance, une valeur personnelle, qu'ils ne tenaient plus de moi, mais de leur récognition par le roi de leur charge de *maréchaux de France*. La presse me tourmentait. Elle racontait ce qu'il fallait taire; elle apprenait aux ennemis tout ce que la sagesse et la science stratégique voulaient que l'on cachât; elle contrôlait mes actes, mes décrets; elle déconsidérait le trône et les fonctionnaires. Cela avait trop d'inconvénients pour que je le laissasse exister encore long-temps.

» Le salut d'un Empire est sa suprême loi, et un Empire sera toujours au moment de sa perte, là ou la liberté de la presse est conservée, illimitée. Permettez celle des livres de cinq cents pages, il n'y a là aucun inconvénient grave. Il y en a cent et cent mille à souffrir les bavardages d'une feuille qui, paraissant chaque matin, excite la curiosité, et par le bon marché de la publication, la met à la portée du plus pauvre.

» Je comprenais que pour parer à tant d'inconvénients, il me fallait devenir le maître, mais pour cela il convenait auparavant de vaincre, et je m'y préparai. Je tirai, par des mesures sages, quarante mille fusils par mois des fabriques françaises. Je connaissais la quantité des vieux fusils existants dans les arsenaux, et je les faisais réparer. Le Trésor avança quatre millions aux fa-

bricants de draps, qui s'empressèrent de confectionner ce dont j'avais besoin pour l'habillement des troupes. J'envoyais, je réunissais des commissions extraordinaires pour veiller à la construction ou à la réédification des parties délabrées de nos places fortes. Je ne négligeai rien à ce sujet, veillant, travaillant en homme infatigable uniquement occupé des besoins publics (1).

(1) Ici je crois devoir présenter aux lecteurs dans cette note ce que l'on trouve au sujet des préparatifs militaires de Napoléon dans le bel ouvrage intitulé *Victoires et Conquêtes*.

« La France entière ressembla à un camp retranché. Toutes les places du Nord, depuis Dunkerque jusqu'à Charlemant, furent armées et approvisionnées, les écluses mises en état, et les inondations toutes prêtes à être étendues au premier mouvement d'hostilités. Des ouvrages de campagnes furent ordonnés et commencés dans la forêt de Mormales. Des mesures furent prises pour faire des retranchements dans la forêt d'Argonne. Les places de la Lorraine se trouvèrent en état. Les cinq passages des Vosges furent retranchés et les forteresses de l'Alsace armées. Des ordres furent donnés pour la défense des passages du Jura et de toutes les frontières des Alpes. On répara les places de la Somme. Dans l'intérieur, les places de Guise, La Fère, Vitry, Soissons, Château-Thierry, Langres, furent armées et fortifiées. La ville de Lyon dut être mise également en état de défense. Une tête de pont fut ordonnée aux Brotteaux et le pont-levis de la Guillotière rétabli. On commença l'armement de l'enceinte qui est entre la Saône et le Rhône. A cet effet on dirigea quatre-vingt canons sur cette seconde cité du royaume. Sisteron et le

» Prêt à partir, je réunis autour de moi les hommes en qui j'avais espoir et confiance, Benjamin Constant fut du nombre. Le 19 mars, il

Pont-Saint-Esprit furent fortifiées. Enfin, Napoléon ordonna que l'on construisît des ouvrages sur les hauteurs de Montmartre et de Ménilmontant ; et armés de trois cents bouches à feu. Ces ouvrages, d'abord en terre, devaient avoir successivement la solidité des fortifications permanentes. Des parcs d'artillerie, formant plus de cent cinquante batteries, furent attelés et se mirent en marche pour les différents corps d'armées qui se réunissaient aux frontières et à l'intérieur. Des corps de partisans et des corps francs s'organisèrent en même temps dans un certain nombre de départements. Des lieutenants-généraux, des maréchaux-de-camp, et un grand nombre d'officiers des troupes de ligne, furent chargés de l'organisation et du commandement des levées en masse dans les départements de la Picardie, de la Lorraine, de l'Alsace, du Dauphiné, de la Franche-Comté, de la Flandre, de la Bourgogne. Pour compléter les moyens d'attaque et de résistance, Napoléon organisa la garde nationale et la répartit en trois mille cent trente bataillons, devant former un ensemble de deux millions deux cent cinquante mille hommes. Tous les gardes nationaux de vingt à quarante ans furent classés dans les compagnies actives de chasseurs et de grenadiers, et quinze cents de ces compagnies, ou cent quatre-vingt mille hommes, furent mis à la disposition du ministre de la guerre, pour former la garnison des places frontières et pour renforcer les corps de réserve. Au 1er juin, l'effectif des troupes françaises était de *cinq cent cinquante-neuf mille hommes.* Ainsi, en deux mois, Napoléon avait réussi à lever *quatre cent quatorze mille soldats.* Sur ce nombre l'effectif de l'armée

m'injuria dans une affiche placardée sur les murs de Paris. Le 21, il entrait volontairement à mon conseil d'État, et se ralliait franchement à ma cause. Sans doute, il fera connaître mes conversations avec lui, on verra que je n'étais pas changé, et que je voulais toujours la gloire et la prospérité nationales.

» N'ayant pu obtenir aucun traité de la part de la coalition, je courus me mettre à la tête de mon armée. Je quittai Paris le 12 juin. Cette armée était partagée en quatre corps actifs et en quatre d'observation : le premier s'appela la *Grande-Armée*, divisée en cinq corps, commandés : *premier*, par les lieutenants généraux Drouet, comte d'Erlon ; *deuxième*, par le comte Reille ; *troisième*, par le comte Vandamme ; *quatrième*, par le comte Girard ; *cinquième*, portant le n° 6, par le lieutenant-général Mouton, comte de Lobau ; *réserve*, le maréchal comte Grouchy (je venais de lui donner le bâton). Il y avait là cent mille soldats, dont dix-

de ligne s'élevait à *trois cent soixante-trois mille hommes* ; celui de l'armée extraordinaire, à *cent quatre-vingt seize mille*. Sur l'effectif de l'armée de ligne, *deux cent dix-sept mille* étaient sous les armes prêts à entrer en campagne. Ils furent formés en sept corps d'armée, quatre corps de réserve de cavalerie, quatre corps d'observation, et une armée de l'Ouest, répartis le long des frontières, les couvrant toutes, mais les principales forces cantonnées à proximité de Paris et de la frontière du Nord. »

(*Victoires et Conquêtes*, t. 24, p. 113 et suiv.)

sept mille cavaliers, plus quatorze mille fantassins, et quatre mille cinq cents chevaux de la garde impériale.

» Les trois autres armées étaient : celle des Alpes, forte de quinze mille combattants, ayant pour chef le maréchal Suchet, duc d'Albufera; l'armée du Rhin, ayant dix-huit mille soldats, commandés par Rapp; l'armée de l'Ouest, seize mille six cents hommes, comte Lamarque, chef. Le *premier corps* d'observation, sous les ordres de Lecourbe, allait être porté à dix-huit mille Français, il était placé à Beford. Le *deuxième corps*, dit du Var, à Marseille, avec Brune, qui réunirait dix-huit mille soldats; le *troisième corps*, des Pyrénées-Orientales, chef, le comte Decaen, devait, avec la garde nationale, s'élever à vingt-trois mille combattants; le *quatrième corps*, celui de la Gironde, serait fort d'environ le même nombre que le précédent.

» A la fin de juin, les armées du Rhin et des Alpes seraient augmentées de cinquante mille soldats de troupes réglées et de cent mille gardes nationales; ma grande armée s'accroîtrait aussi de soixante mille hommes et de cent mille gardes nationaux.

» J'avais formé trois plans : 1° attendre l'ennemi sous Paris, lui couper la retraite et l'y anéantir; 2° prendre l'offensive sur toutes les lignes; 3° enfin, pénétrer en Belgique, chercher à battre les An-

glais, les Prussiens, les Hollandais et les Saxons, avant la venue des Russes, des Autrichiens, et du reste des Allemands; je choisis ce dernier parti; le duc de Dalmatie fut nommé major-général.

» Parti de Paris le 12 juin, ai-je dit, j'arrivai le 13 à Avesnes; le 14, je divisai l'armée en trois portions : la gauche, avec quarante mille hommes, sur la Sambre; le centre, avec soixante mille, à Beaumont; la droite, forte de quinze mille, à Philippeville. Ce même jour, j'adressai aux troupes la proclamation suivante :

« Soldats! c'est aujourd'hui l'anniversaire de » Marengo et de Friedland, qui décida deux fois » du sort de l'Europe; alors, comme après Aus- » terlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop » généreux, nous crûmes aux protestations et aux » serments des princes que nous laissâmes sur » leur trône. Aujourd'hui cependant coalisés en- » tre eux, ils en veulent à l'indépendance et aux » droits sacrés de la France, ils ont commencé la » plus injuste des agressions; marchons donc à » leur rencontre, eux et nous ne sommes-nous » donc plus les mêmes hommes.

» Soldats, à Iéna, contre ces mêmes Prussiens » aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre » trois, et à Montmirail un contre six.

» Que ceux d'entre vous qui ont été prison- » niers des Anglais, vous fassent le récit des pon- » tons et des maux affreux qu'ils ont soufferts.

» Les Saxons, les Belges, les Hanôvriens, les » soldats de la Confédération du Rhin, gémissent » d'être obligés de prêter leurs bras à la cause » des princes ennemis de la justice et de tous les » droits des peuples; ils savent que cette coali- » tion est insatiable : après avoir dévoré douze mil- » lions de Polonais, douze millions d'Italiens, un » million de Saxons, six millions de Belges, elle » devra dévorer les États du deuxième ordre de » l'Allemagne.

» Les insensés ! un moment de prospérité les » aveugle : l'oppression et l'humiliation du peu- » ple français sont hors de leur pouvoir; s'ils » entrent en France, ils y trouveront leur tom- » beau.

» Soldats, nous avons des marches forcées à » faire, des batailles à livrer, des périls à courir, » mais avec de la constance, la victoire sera à » nous; les droits, l'honneur et le bonheur de la » patrie seront reconquis.

» Pour tout Français qui a du cœur, le mo- » ment est venu de vaincre ou de périr. »

« J'ordonnai de marcher en avant, nous allions attaquer les Prussiens et les Saxons, au nombre de cent vingt mille hommes, dont quatre-vingt-cinq d'infanterie, vingt mille de cavalerie et quinze mille d'artillerie, ayant un parc de trois cents canons, et commandé par le feld-maréchal Blücher. Les Anglais et les Hollandais, sous le généralat

suprême de lord Wellington, étaient cent vingt mille combattants, total : *deux cent quarante mille.* Il fallait deux jours entiers pour que les deux armées ennemies pussent se réunir contre nous sur le même champ de bataille.

» Le trop d'étendue des deux lignes me donna l'espérance de les départir et de les battre séparément, aussi avais-je mis au centre de mes divisions toute ma cavalerie (vingt mille chevaux), afin de m'en servir à troubler et à jeter la panique parmi les coalisés.

» C'était en trois colonnes formidables que l'armée marchait pour attaquer les Prussiens séparés des Saxons, lorsqu'une lettre du comte Girard m'annonça que le lieutenant-général comte de Bourmont, et les colonels de Villoutreix et Clouet, avaient passé à l'ennemi emportant une connaissance approfondie : le premier, au moins de mon plan d'attaque, que Ney, son protecteur, lui avait communiqué. Je dis en cette circonstance au prince de la Moscowa :

« Eh bien ! Bourmont, le Vendéen et votre protégé, dont vous me répondiez tant, que je n'ai placé qu'à votre considération, a déserté traîtreusement comme un malheureux qu'il est. »

» Ney me répondit qu'il avait été trompé par ses protestations, ses serments, son feint amour de sa personne. Il ajouta : « Il m'en a tant dit, que je vous en aurais répondu comme de moi-même. »

— Allez, Maréchal, répliquai-je, ceux qui sont bleus restent bleus, ceux qui sont blancs restent blancs. Celui-là peut-être perdra la pâtrie. »

» Jamais ce Bourmont ne m'avait convenu. Ce fut le pauvre Junot qui le pêcha en Portugal : il me le ramena avec deux ou trois autres qui ne valaient pas mieux. De toute cette cargaison de Français portugalisés je n'ai estimé que le comte de Novion, devenu lieutenant de police à Lisbonne. Il rentra avec Junot, et je lui donnai une pension de six mille francs pour l'aider à vivre : c'était un excellent gentilhomme, rempli d'honneur, de mérite, de vertu, très-instruit, excellent administrateur. Je le compris à la première vue, je lui offris de le nommer commissaire-général de police dans une de nos grandes villes : il refusa, prétextant la fidélité qu'il avait jurée aux Bourbons. Je respectai son scrupule, et sans lui enlever la pension que je lui avais donnée déjà, je le laissai rentrer dans sa noble et honorable obscurité. Si Bourmont avait fait comme lui, il ne serait pas malheureux ainsi qu'il doit l'être.

» Je vis avec chagrin et déplaisir cette félonie, qui nécessita de très-grands changements à mon plan d'attaque, dont elle embarrassa les détails. Le 15, on se remit à marcher. L'avant-garde de notre gauche, commandée par S. M. le roi de Westphalie, mon frère (*Jérôme Bonaparte, connu depuis sous le titre de prince de Montfort*), rencontra, battit et

culbuta l'avant-garde prussienne du général de Ziéthen, et lui fit cinq cents prisonniers en s'emparant du pont de Marchiennes. Le général Pajol arriva sous Charleroi en renversant l'ennemi.

» De Charleroi à Bruxelles il y a quinze lieues qui passent sur une chaussée remplie de villages. Gosselie, Frasne, les Quatre-Bras, Genapes et Waterloo. Un autre chemin mène à Namur, et par ces deux routes Ziéthen, éperdu, avait évacué Charleroi. Divers mouvements de troupes françaises eurent lieu sur ce point. Le maréchal Grouchy, qui y vint avec les réserves de cavalerie, se porta sur Gilly, d'où s'échappa rapidement le général Ziéthen.

» Ney, que j'attendais à chaque instant, recut le commandement de toute la gauche, qui, avec divers renforts, s'élèverait à quarante mille soldats. Il marcherait sur Bruxelles, en passant par les Quatre-Bras.

» Cependant Blücher, instruit de mon entrée en campagne, et sachant par les transfuges mon plan, ralliait à Namur son deuxième corps, et pressait la concentration des deux autres. Le 15, vers la fin du jour, Wellington, qui était à Bruxelles, fut instruit, par un avis du feld-maréchal prussien, de mes dispositions d'invasion ; lui aussitôt se mit en mesure et fut rapidement obéi, d'autant mieux disposé que Bourmont, Willoutreye et Clouet ne lui avaient rien tu de ce que Ney leur

avait confié. Cependant la totalité des troupes anglaises et hollandaises, ne pourrait être avec les autres avant le 16 ou le 17.

» Ney, instruit de ce qu'il avait à faire par moi-même, se rendit le 16 juin en avant des Quatre-Bras, et tandis que ma gauche contiendrait les Anglais, je me flattais de vaincre les Prussiens avant que la réunion de ceux-ci se fût effectuée. C'était là un grand plan : Dieu en décida autrement. Il a fallu plus que la force humaine pour qu'un débat si brillant ait été suivi d'une aussi fatale défaite.

» Ney, ne pouvant empêcher les ennemis de tomber sur lui, les reçut bravement, selon sa coutume. Le 16 donc, l'action s'engagea à Fleurus vers dix heures du matin. Le huitième corps, dans cette position, avait à environ douze cents toises de sa gauche, la division Girard. Le quatrième corps tenait le centre. La droite se composait de la cavalerie des généraux Excelmans et Pajol, la garde, cavalerie, infanterie, artillerie, les cuirassiers que menait le général Michaud, stationnant en seconde ligne sur le tertre qui, derrière Fleurus, commande la plaine.

» L'ennemi, que j'examinai du haut de quelques moulins, me parut être là au nombre de quatre-vingt mille, le double des miens; n'importe, c'était encore en moindre désavantage qu'à Marengo, où j'avais vaincu. Il était protégé par le ruisseau de Ligny, aux rives abruptes.

» Ney, qui hésitait à cause des canonnades entendues sur le flanc droit, reçut de moi l'ordre de marcher sur la position en avant des Quatre-Bras, qu'arrivé, il détacherait huit mille hommes avec la division de cavalerie de Desnouettes, et vingt-huit canons. Je disais ceci, ne connaissant pas les dispositions du prince; à trois heures, mieux instruit, je fis faire directement cette manœuvre par le comte d'Erlon. Cette colonne, qui était sur la chaussée au village de Marchais, prendrait l'ennemi à dos par les côteaux de Bray. Je fis faire à deux heures un changement de front sur Fleurus; la droite, en avant à trois heures. Le troisième corps attaqua le village de Saint-Amand. Grouchy fit reculer la gauche de Blücher, auquel arriva un renfort qui porta son armée à plus de quatre-vingt-dix mille hommes.

» L'on prit et reprit quatre fois le village de Ligny, qui enfin demeura au vaillant Girard, dont la conduite dans cette journée fut aussi brillante qu'habile. Mais le résultat définitif lui devint fatal à une reprise du village de Ligny. Il y fut mortellement blessé, regretté de ses camarades, de la France, de moi, et laissant une mémoire désormais immortelle.

» Cinq heures et demies venaient de sonner, je dirigeais ma garde à pied vers Ligny, lorsque l'on m'annonce qu'un corps d'armée très-nombreux d'infanterie et de cavalerie, avec des ca-

nons, marche sur Fleurus, que son apparition inattendue trouble sur tout le troisième corps qui, s'il n'est soutenu, évacuera même Saint-Amand qu'il occupe et reculera. Je ne concevais rien à ce qu'on me disait, l'existence de cette colonne me semblait inexplicable; Vandamme, qui m'avait fait donner cet avis, le redouble encore. Que ferais-je? quelle mesure prendre contre cet ennemi qui tombait là des nues?

» Une heure plus tard tout fut éclairci; ces Anglais étaient les huit mille hommes du comte d'Erlon. Alors tous nos corps se remirent de leur terreur panique, le mouvement que j'avais ordonné fut continué. Les généraux Béchaux, Gérard, Milhaud, infanterie, cavalerie, artillerie légère, et garde, me secondèrent si impétueusement que, jusqu'à la réserve prussienne, tout fut renversé, sabré, éparpillé, et la retraite n'eut lieu qu'avec un désordre épouvantable; le feld-maréchal Blücher, en cet instant, fut renversé de cheval par une charge de cuirassiers de la division Delort, et foulé aux pieds des chevaux; les cuirassiers continuèrent leur charge sans le reconnaître. Il était déjà nuit, lui, dégagé par miracle, rencontrant un cheval isolé, y monta et s'échappa couvert de contusions, d'un péril le plus grand qu'il ait couru peut-être, j'aurais bien voulu le tenir prisonnier; bon nombre des siens furent pris à sa place, vingt mille hommes tués, blessés ou en fuite,

quarante canons, huit étendards que nous enlevâmes, furent pour nous le résultat de cette grande victoire. Nous regrettâmes outre le général Girard, six à sept mille Français morts, blessés ou prisonniers, et tous les généraux et les officiers prirent part à la gloire de cette journée.

» Pendant ce temps et aux Quatre-Bras, Ney avec quatorze mille soldats combattit et vainquit pareillement le prince d'Orange, amenant avec lui vingt-quatre mille Anglais et Bataves; et pourtant si le prince de la Moscowa y eût mis moins de nonchalance, s'il eût profité de tous les avantages de sa position, il eût encore plus maltraité l'ennemi, qui perdit là neuf mille des siens.

» L'armée Saxo-Prussienne prit sa retraite par Tilly et Sembloux. Wellington campa aux Quatre-Bras à deux portées de canon de Ney, qui avait établi son bivouac à Frasne.

» Dès la nuit venue j'envoyai l'ordre au prince de la Moscowa, de reprendre le lendemain son attaque et de faire reculer l'arrière garde anglaise; j'envoyai Lobau avec deux divisions, sa cavalerie légère et les cuirassiers de Milhaud, par la chaussée de Namur, pour soutenir le maréchal; à la fois, le maréchal Grouchy partit avec les cavaliers d'Excelmans et les troisième et quatrième corps d'infanterie pour, en appuyant Pajol, suivre Blücher et l'empêcher, de quelque façon que cela pût arriver, de se réunir à la grande armée an-

glaise; il lui était enjoint de se placer constamment entre les Prussiens et la chaussée de Bruxelles à Charleroi, afin de pouvoir en tous cas aussi revenir à moi si j'en avais besoin; enfin je fis recommander à Grouchy de ne jamais perdre de vue Blücher, sur quelque point qu'il marchât ou se retirât; la prudence humaine ne pouvait aller au delà.

» Je venais de parcourir le champ de bataille, de faire enlever les blessés et de leur envoyer de prompts et d'efficaces secours, lorsque je partis au galop pour rejoindre le front de cavalerie de Lobau. Dans le chemin j'eus soif, je vis une maison isolée, j'allai demander à me rafraîchir, tous les habitants avaient pris la fuite, j'entrai, car les portes étaient enfoncées et je vis dans une chambre un militaire étranger dangereusement blessé; je vins à lui, il me reconnut.

« Sire, me dit-il, la Providence vous envoie, je suis Français, on m'a contraint à marcher contre vous, attendu que depuis 1792 j'étais domicilié en Prusse; je suis puni puisque je vais mourir, heureux néanmoins de vous voir. Redoutez la journée de demain ou pour mieux dire la première bataille. Tous les traîtres n'ont pas levé le masque, je tiens du colonel Clouet que plusieurs de vos principaux chefs investis de votre confiance, manœuvreront pour vous perdre; leur perfidie bien déguisée sera plus heureuse et plus adroite,

Sire, au nom de la France et de vous, changez ceux qui ont de grands commandements. »

» Je me mis à questionner ce malheureux, mais il tourna rapidement à la mort, et son agonie commençant, je ne pus en rien tirer que ces premières paroles, d'ailleurs le temps me pressait, je laissai là trois cavaliers, je ne les ai plus revus, et j'ignore si le blessé a péri comme tout l'annonçait.

» Chagrin de cette demi confidance qui me jetait dans une vive perplexité, je demeurai inquiet et silencieux. Wellington, ses Anglais et les Hollandais, battaient en retraite vers la forêt de Soignes; le temps était devenu couvert, la pluie tombait à torrents, lord Uxbriges, commandant cette arrière garde tâchait de regagner Bruxelles, je le poursuivais : sur ces entrefaites, je rencontrai le prince de la Moscowa auquel je dis avec mauvaise humeur, tant j'étais mal impressionné et bien à tort assurément :

« Vous venez de nous faire perdre six heures dont l'ennemi aura profité. » Il s'excusa en prétendant qu'il pensait que l'armée anglaise était encore aux Quatre-Bras; je passai à la tête de notre ligne, encourageant les soldats qui barbottaient dans la boue jusques aux genoux. L'artillerie allait à grand'peine au tour de roue; vers le soir, l'augmentation des batteries ennemies me laissa connaître qu'on venait de recevoir un ren-

fort considérable; je fis mine de vouloir attaquer; alors les coalisés démasquèrent une telle quantité de cavalerie, que je me laissai persuader que tout était réuni, les Anglais et les Hollandais; je remis au lendemain, vu l'heure indue, et je campai à la ferme du Caillou, point qui est à une lieue de poste du village de Mont-Saint-Jean.

» De leur côté, les prussiens réunis aux Saxons se retiraient sur Vavres; pendant le 17 juin le général Subervie, qui les suivait en éclaireur, m'informa que s'il touchait à ma droite, il flanquait pareillement la gauche de Grouchy; ce dernier ayant poursuivi Blücher par Mont-Guibert et Gembloux, avait fini par pousser ses forces principales contre ce dernier lieu, où il sut que tout était en confusion chez l'ennemi, que la quantité de morts et de blessés déterminait la désertion d'un très-grand nombre, et que, dans la nuit du 16 au 17 août, le corps du prussien Bulow y était arrivé.

» Grouchy, satisfait et maintenu dans cette croyance que tout allait bien de ce côté, fit faire halte, bien que ses troupes n'eussent marché que pendant deux heures. Plus tard, il sut positivement que toute l'armée de Blücher marchait sur Vavres; mais l'heure avancée, et les Français faisant leur soupe, il campa sur ce terrain, pensant que le temps ne lui manquerait pas pour poursuivre qui l'avait déjà devancé de trois lieues.

Cette nonchalance, trop blâmable pour être exécutée, a seule causé le revers de Waterloo.

» La nuit, je reçus plusieurs dépêches. Une entr'autres m'étonna. Je ne pus savoir d'où elle venait, ni qui l'avait apportée. C'était un carré de fort papier sous enveloppe, et sur lequel je trouvai ces mots :

« Napoléon Bonaparte, tu touches à ta perte; » tu vas devenir, par les soins que nous avons » pris, pareil aux idoles des psaumes : tu auras » des yeux pour ne point voir, des oreilles pour » ne pas entendre, une bouche qui n'articulera » que des sons, des pieds qui resteront immobiles; » en un mot, on paralysera autour de toi quicon- » que te sert. On rendra sourds-muets, aveugles, » impotents, ceux qui jusqu'à cette heure ont ou » parlé ou marché pour toi. Un invisible réseau » t'enveloppe : il n'en sortira rien pour ton salut, » et tu ne pourras t'en retirer qu'après ta ruine » consommée. Adieu, Bonaparte.

» Signés : Duc d'Enghien, Ferdinand VII, » Pie VII. »

» Je froissai ce maudit papier dans mes doigts. Puis, me reprochant ce mouvement d'une colère inutile contre un tel objet, je repris la note, la lus, la relus, et finis par la conserver avec soin. Elle me rappla les demi-aveux du mourant que j'avais rencontré pendant cette même journée, et la coïncidence de son propos avec ce que je venais

de lire, me plongea dans un accablement profond, dont une pensée généreuse me retira.

« Quoi, me dis-je, faut-il m'affecter de ce qui » me vient de mes ennemis. Ils veulent que je me » méfie de mes fidèles, de mes braves, je serais » bien fou de renoncer à ceux sur qui je puis » compter, à ceux qui, eux-mêmes, n'ont plus » rien à attendre des Bourbons, par exemple, et » qui, sûrs d'être punis par eux, seront mes » séïdes parce que leur intérêt l'exige. »

» Ainsi rassuré, je ne m'occupai que de l'effectif, c'est-à-dire, de ma position et de celle des autres. J'avais en avant et en arrière de Planchenois, postée sur la grande route de Bruxelles éloigné de cinq lieues, mon armée, forte de soixante-huit mille hommes de toute arme, et soutenue de deux cent quarante-huit canons. L'armée ennemie, celle de Wellington, composée de quatre-vingt mille coalisés et de deux cent-quarante pièces d'artillerie, campait entre nous et Bruxelles, ayant son quartier-général à Waterloo. Le maréchal Grouchy, sur lequel je comptais comme sur moi-même, et dont, vu sa position, le concours ne pouvait me manquer, était à Gembloux avec quarante mille soldats et cent deux canons.

» Lorsque dix heures du soir sonnèrent, je fis partir un officier d'ordonnance chargé d'aller faire savoir à Grouchy que, le lendemain, je comp-

tais attaquer l'ennemi d'une manière décisive. Je le croyais à Vavres, et je lui enjoignais de détacher avant l'aube un corps de sept mille hommes, cavalerie, infanterie, avec seize pièces d'artillerie, sur Saint-Lambert, pour se joindre à ma droite. Je lui disais que l'ennemi était en avant de la forêt de Joignes, sa gauche touchant au hameau de La Haye, que dès qu'il aurait la certitude que les Prussiens seraient partis de Vavres, soit pour battre en retraite sur Bruxelles, soit pour aller ailleurs, il marcherait lui-même avec le reste de son armée pour soutenir la division déjà en chemin vers Saint-Lambert.

» Deux messages successifs du maréchal m'instruisirent de sa faute, deux fois les miens lui enjoignirent de la réparer.

» Pendant que mes victoires de Fleurus et des Quatre-Bras répandaient la terreur dans Bruxelles, je passai le reste de la nuit du 17 au 18 juin à me préparer à la bataille que je livrerais au soleil levant. Je présumais bien que Blücher et Wellington emploieraient ce temps de ténèbres à se réunir devant Bruxelles, et là, dans une position formidable, me placeraient, moi, dans une bien embarrassée, en donnant d'ailleurs le temps aux Russes, aux Autrichiens, etc., l'ordre de pénétrer au cœur de la France. Comment pouvais-je parer à une telle manœuvre... Je sortis, las de réfléchir, et suivi de mon état major, que je quittai proche le Gros-

Caillou. Je fus, à une heure du matin, suivi du seul comte Bertrand, parcourir la ligne extérieure des Grands-Gardes. Je vis des feux tellement multipliés border la forêt de Soignes, que je compris à quelle masse énorme j'allais avoir affaire. C'était une heure solennelle : tout bruit avait cessé dans les deux armées, sur lesquelles régnait un silence profond, véritablement effrayant. Cela ressemblait trop, non à la veille, mais au surlendemain d'une grande bataille, lorsque, les blessés enlevés, il ne reste plus que les cadavres.

» Je rentrai presqu'à l'aube, me félicitant de la position acceptée par l'ennemi : elle lui rendait la retraite impossible, à cause de la forêt qu'il faudrait traverser. A huit heures du matin, les officiers d'artillerie m'annoncèrent que l'artillerie pourrait manœuvrer (à cause de la pluie précédente) avec moins de difficulté, et que, d'instant en instant, le sol réchauffé se raffermirait. Je me déterminai à livrer la bataille. J'en traçai le plan, et des aides-de-camp ordonnancés allèrent porter mes dispositions à chaque divers chefs.

» Les troupes se mirent en marche : elles formaient onze colonnes, quatre pour commencer, quatre pour soutenir, et trois de réserve. Les quatre colonnes de la *première ligne* étaient la cavalerie du deuxième corps, général Piré; la *deuxième*, formée de trois divisions du deuxième corps, commandés par le roi de Westphalie, les

généraux Bachelu et Foy; la *troisième*, par les quatre divisions d'infanterie du premier corps, où commandaient N... N..., Marcognet et Durutte; la *quatrième*, par la cavalerie du premier corps, division légère de Jacqueminot.

» A la seconde ligne, l'ordre était ainsi : *Gauche*, deux divisions de cavalerie du comte de Valmy, conduites sous ses ordres par Lhéritier et Roussel d'Harbal. *Deuxième*, deux divisions du sixième corps; généraux, Simonet et Jeannin. *Troisième*, deux divisions de cavalerie légère; généraux, Domont et Subervic. *Quatrième*, les cuirassiers de Milhaud; ayant avec lui les généraux, Delord et Watthiers Saint-Alphonse.

» La troisième ligne comptait : *Première division*, les grenadiers, les dragons à cheval de la garde; général Cayot. *Deuxième*, trois divisions de la vieille, moyenne et jeune garde; généraux, Friant, Morand et Duhesme. *Troisième*, chasseurs et lanciers de la garde, aux ordres de Lefèvre-Desnouettes. L'artillerie flanquait les colonnes; les parcs, les ambulances, demeurèrent en arrière.

» Tout était prêt avant dix heures, les musiques faisaient retentir les échos de nos airs patriotiques; chaque soldat français, assuré de vaincre, attendait impatiemment la victoire. Je la voyais certaine comme eux, qui m'aurait dit.... sachons aller jusqu'au bout. Demi-heure après le

signal donné, toutes mes colonnes, avec autant de rapidité que d'ensemble, occupaient les points vers lesquels je les avais lancées. La forme matérielle de l'ordre de bataille de mes troupes formait sur le terrain la figure que représenteraient six V, ou six angles très-ouverts, tous combinés savamment, j'ose dire, pour se soutenir et s'aider mutuellement.

» J'allais, je venais, je me lançais à grande course dans tous les lieux; parlant aux chefs, aux officiers, aux soldats. Enfin, lorsque je crus, n'ayant plus rien à dire ou à faire, n'avoir qu'à laisser agir, je vins de ma personne me poster sur la hauteur de la ferme de Rostome, au front de ma garde. Là, je mis pied à terre, me reposai et poursuivis mon examen d'intéressé; et certes je l'étais bien. Mon but majeur était de tourner l'ennemi sur la gauche, afin de couper aux Anglais leur retraite sur les Prussiens qui étaient à Vavres; de plus parce que je croyais ce point plus faible que les autres; enfin, parce que, m'imaginant être soutenu à tout moment par les sept mille hommes de Grouchy, plus tard par le maréchal lui-même, je ne voulais à aucun prix m'en trop séparer. Tout mon plan était lié à l'exécution de ces manœuvres par Grouchy, et tout manqua, puisqu'il ne fit rien de ce qu'il devait faire.

» Mon frère Jérôme entama vivement le combat; deux fois soutenu par l'artillerie des divisions

Foy et Valmy, il enleva le bois de Gomont et deux fois il fut repoussé. Alors s'engagea en cet endroit une attaque horriblement meurtrière, que notre vaillance décida néanmoins en notre faveur. Foy fut blessé, transporté à l'ambulance, et pansé, revint donner à ses troupes l'exemple de son énergie et de son courage.

» Ney conduisait le centre, et c'était lui qui devait tout emporter. Dans ce moment un nuage de poussière qui s'éleva vers Saint-Lambert, me fit croire que c'était l'avant-garde de Grouchy; une lettre trouvée sur un hussard prussien et adressée à Wellington, m'apprit à mon grand regret que ce n'était pas du secours qui m'arrivait, mais bien l'avant garde de Blücher qui, sans obstacle, sans embarras, venait librement de Vavres rejoindre Wellington et doubler ainsi le nombre des opposés.

» Confondu de cette nouvelle, moi et le maréchal duc de Dalmatie, envoyant coup sur coup des messages à Grouchy pour hâter sa venue, qu'il aurait dû avancer de lui-même, je fis marcher le comte Lobau, avec environ dix mille hommes, afin qu'il s'opposât à ces trente mille Prussiens qui, selon mon illusion, tarderaient peu à se voir entre deux feux ; car je ne pouvais imaginer qu'il ne fussent pas suivis de très-près par Grouchy.

» Midi sonna, on tiraillait de tous les côtés,

et néanmoins l'action se ralentissait. Je commandai à Ney de marcher vers la Haie-Sainte, de faire jouer son artillerie et de s'emparer de ce point. En même temps je disais à Soult, dans le désespoir de mon âme : « Nous avions ce matin quatre-» vingt-dix chances pour une, l'arrivée de Bulow » nous en fait perdre trente, mais nous en avons » encore soixante contre quarante; et si Grouchy » répare l'horrible faute qu'il a commise hier, de » s'amuser à Gembloux, et envoie son détache-» ment avec rapidité, la victoire en sera plus dé-» cisive, car le corps de Bulow sera entièrement » perdu. »

» Avec quelle impatience dévorante j'attendais..... O mon Dieu, encore pendant la nuit cette anxiété atroce pèse sur mon cœur en forme de cauchemar, et me fait souffrir des douleurs sans pareilles.

» Je fis dire encore à Ney de s'arranger de manière, en attaquant Papelotte et la Haye, à empêcher tout rapprochement entre le corps de Bulow et l'armée Anglo-Batave.

» L'action s'engagea avec des succès variés. Les détails de cette bataille fatale sont sans nombre; je parcourais les lignes au milieu d'une grêle de balles, d'obus, de boulets, de mitrailles. Je vis mourir à mes côtés le général Devaux, commandant l'artillerie de la garde; heureux homme, il expira croyant à la victoire; il ne cherchait point

le trépas, et moi qui l'appelais, il s'est toujours éloigné!... Il était quatre heures, et je tenais le succès. Déjà la désertion recommençait dans les rangs ennemis; des multitudes de Belges, de Hollandais, de Liégeois, de Saxons, d'Allemands, prenaient la fuite et répandaient la terreur dans Bruxelles, où l'on ne doutait plus que je n'allasse coucher le même soir.

» Ce fut le moment fatal qui perdit tout : quarante mille Prussiens conduits par Bulow arrivèrent et remirent l'ordre dans la confusion ennemie. Un officier venu d'auprès Grouchy m'apprit, à mon désespoir mortel, que celui-là, persévérant dans son inaction cruelle, n'était point encore parti de Gembloux à près de dix heures du matin... Je compris aussitôt l'étendue de mon malheur.

» Bulow débuta par charger et repousser le comte Lobau, j'envoyai le général Duhesme avec la jeune garde soutenir ce dernier. Il arrêta un moment la marche victorieuse de Bulow; mais, comme la masse des Prussiens était par trop supérieure, ils eurent peu après repris leur avantage. Un grand nombre d'attaques partielles suivirent celle-là, et bien que la plupart nous fût favorable, la disposition du terrain et notre infériorité numérique ne nous permirent pas d'en profiter, car vers le soir tout tourna contre nous.

» Blücher aussi s'avançait avec le reste de l'armée, que Grouchy avait laissé maître de ses mouvements. Je tentai dans cette occurrence une manœuvre qui eût changé en ma faveur le résultat de la journée, si elle eût réussi complètement. C'était un grand changement de front oblique sur le centre, l'aile gauche en avant, exécuté au moyen des bataillons de la garde qui étaient restés en masse derrière la ferme de la Belle-Alliance et n'avaient pas encore tiré un coup de fusil; je me proposais de renforcer et de remplacer les régiments des premier et troisième corps qui avaient le plus souffert, de dégager et d'appuyer la cavalerie qui avait trop souffert sur le plateau au dessus de la Haie-Sainte, de porter sur ce plateau la gauche de la nouvelle ligne de bataille, dont le centre était en avant de la Belle-Alliance, la droite vers Planchenoix et le Caillou, ce qui faisait ainsi face aux deux armées ennemies.

» Mais rien ne me réussit. Des incidents de terrain, du mal entendu et du plus mal exécuté, des marches incertaines, la lassitude, le découragement occasionné par l'abandon inexplicable de Grouchy, la mort du général Michel, la blessure du général Friant, dix causes encore, déterminèrent une catastrophe, hélas! trop funeste, qu'acheva la mésaventure de la garde campée dans un chemin creux, où elle fut foudroyée. Là périrent encore le général Mallet, les majors, Cardi-

nal, Angelet, Agnès, la plupart des commandants de compagnie; presque tous les officiers y furent blessés; ce fut une boucherie horrible. Bientôt le général Jamin périt aussi; le général Guyot fut blessé de deux coups de feu, et Blücher arriva.

» Oh! qui pourra décrire ce moment terrible où Cambronne, en avant d'un bataillon carré, atteint à la tête d'un éclat d'obus, précipité de son cheval et environné de myriades d'ennemis, fit entendre ces paroles immortelles qui retentiront dans toute la postérité : LA GARDE MEURT ET NE SE REND PAS! O ma garde! ma garde héroïque! ma garde, qui est morte et que je n'ai pu suivre, reçois-ici mes remercîments et vois couler mes larmes sur ton sort glorieux mais fatal.... Dès lors, tout fut dispersé, éparpillé, perdu. *Sauve qui peut!* l'infâme cri du lâche, est proféré, répété et compris. Je ne peux plus poursuivre, je ne peux achever l'histoire de ce jour qui, en terminant mon Empire, forgea pour les Français la chaîne honteuse sous laquelle l'Europe qui les redoutera toujours, les tiendra trop long-temps.

» Vingt fois je demandai la mort à tout ce qui la donne, je le répète, et vingt fois la mort seule me repoussa, car dans ces lieux où je la cherchais, il n'y avait plus qu'elle, et que moi! J'étais condamné non à vivre, mais à survivre, et croyez-le bien, comte Regnauld, cette existence est pire que le supplice le plus prolongé. Deux hussards prus-

siens hachèrent à morceaux le général Duhesme, transporté couvert de blessures dans une maison voisine. Du 13 juin au 9, il y eut trente-six mille cinq cents Français tués, blessés, prisonniers, et cinquante-cinq mille coalisés soumis aux mêmes chances, et, parmi tant de cadavres jetés çà et là, un manquait, un seul... Ah! c'est qu'on me destine à de plus cruelles tortures.

SOIRÉE LXII.

Suites de la bataille de Waterloo. — Napoléon à Paris. — Colloque de Napoléon avec le comte Regnauld. Discussion de l'Empereur Napoléon avec le comte Lanjuinais. — Intervention du comte Labédoyère. — Napoléon et Lucien. — Divers évènements qui ont lieu à Paris. — Fouché en jeu. — Beau caractère de Carnot. — Napoléon abdique. — Situation de Paris. — Ney et les autres divers détails. — Intrigues. — Départ de Napoléon. — Rochefort. — Sa lettre au prince-régent; sa captivité.

La catastrophe épouvantable qui termina la bataille de Waterloo produisit malheureusement sur l'armée française le fatal effet de la retraite de Moskow. Tous les corps, les divisions, les régiments, se désorganisèrent; il n'y eut aucun moyen humain de les rallier dans le premier moment; ainsi la résistance à opposer aux armées victorieuses, fut nulle. Le seul corps de Grouchy demeura entier; ce général, qui n'avait pas combattu, put se

replier facilement. Les débris de la grande armée vinrent se fondre dans celle-là, et sous peu de jours après le maréchal compta soixante-dix mille soldats de toute arme sous son commandement.

Que faisait Napoléon, pendant ces heures d'angoisse, pour sa patrie? Une seule pensée l'occupa, il se ressouvint, au moment de son désastre, des dispositions républicaines de la chambre des représentants; il demeura persuadé que celle-ci, instruite de ce désastre, en tirerait partie pour proclamer la patrie en danger; pour abolir l'Empire, et pour rétablir la république avec ses auxiliaires inséparables, la terreur, les prisons et l'échafaud, passage sanglant qui ramène à la victoire.

Napoléon aussi s'effraya trop facilement de la contenance que les royalistes allaient tenir, il les voyait rallumer dans la Vendée la guerre civile, soulever le Poitou, la Guienne, le Languedoc, la Provence, et tendre la main aux ennemis, leurs amis, qui leur viendraient par l'Océan, les Pyrénées, la Méditerranée et les Alpes... Il ne les connaissait pas bien; aucun d'eux ne remuerait tant qu'un soldat porterait la cocarde tricolore, on n'avait à les craindre qu'au jour même où la nation toute entière accepterait le drapeau blanc.

Mu, d'un autre côté, par l'idée que sa présence à Paris, en comprimant toutes les factions, exciterait une levée en masse dans la caste du

peuple, il se flatta, avec ces nouveaux appuis, de contenir les royalistes, les orléanistes et les républicains; qu'en même temps devant lui la chambre des représentants n'oserait rien entreprendre de contraire aux constitutions, et que, paralysant tous les mauvais projets et donnant du véhicule à l'enthousiasme, il sauverait ainsi par cette démarche l'armée, la France et son trône.

En conséquence, des Quatre-Bras il se rendit à Philippeville, et de là partit rapidement pour Paris, où il arriva le 21 juin. La première personne qu'il fit demander en arrivant, fut le comte Regnault. Après les premiers instants donnés de sa part à raconter ce qui s'était passé, et de l'autre à exprimer une douleur véritablement sentie, Napoléon se mit à dire :

« Que va-t-on faire demain à la chambre des Représentants? Pensez-vous qu'on y tente quelque coup d'État?

Regnauld. — Notre grande infortune occupera trop les esprits.

Napoléon. — Ne ferais-je pas mieux de prendre les devants?

Regnauld. — L'Empereur voudrait...

Napoléon. — Dissoudre la chambre élective, ressaisir la dictature et ne la déposer qu'à la paix générale.

Regnauld. — Sire, le malheur ne peut faire passer tout ce que fait excuser la victoire.

NAPOLÉON. — Serais-je abandonné du peuple ?

REGNAULD. — Non, Sire, la chambre vous soutient.

NAPOLÉON. — Ainsi je ne serai que ce que la chambre des Représentants voudra que je sois... Les temps ont bien changé. Au reste, je saurai bientôt à quoi m'en tenir : je viens d'écrire un mot au président et je présume qu'il viendra vite... Je n'aime pas Lanjuinais.

REGNAULD. — L'Empereur pourtant l'a fait sénateur autrefois.

NAPOLÉON. — C'est que je l'estimais et que j'ai souvent employé sans affection ceux dont le mérite était réel : l'abbé Grégoire, par exemple, autre stoïcien. Ah ! que cette trinité est honorable pour la France, Lanjuinais, Boissy-d'Anglas et Grégoire. Comte Regnauld, faites attention : dans ces trois hommes de vertu si pure, un protestant et deux jansénistes. »

Un huissier annonça le comte Lanjuinais qui entrait.

NAPOLÉON. — Oui, monsieur le président, moi, à la merci de votre chambre, je suis vaincu...; vaincu à ne plus avoir d'armée. Une faute de Grouchy a commencé, la Providence a fait le reste, ou plutôt Dieu a tout consommé. L'armée est anéantie ou éparpillée; néanmoins on peut tout réparer, si la chambre des Représentants ne se sépare pas de moi.

LANJUINAIS. — Elle est à la France, et ne lui manquera pas.

NAPOLÉON. — Et moi, suis-je séparé de toutes les deux?

LANJUINAIS. — Plaise au ciel que non. Mais si les évènements sont tels qu'un sacrifice soit nécessaire; qui doit périr, Sire, de la France ou de vous?

NAPOLÉON. — Moi, sans doute, Messieurs, et grâce à vous, j'ai fait mes preuves.

LANJUINAIS *avec force et attendrissement.* — Oui, Sire, et votre conduite l'an passé a été sublime, vous avez su périr à propos.

NAPOLÉON, *vivement.* — Et je saurai recommencer s'il le faut; mais prenez-y garde. Que voulez-vous, monsieur le comte?

LANJUINAIS. — La liberté et le bonheur pour la France.

NAPOLÉON. — Les aurez-vous tous avec les Bourbons? Songez qu'ils vont arriver remplis de haine, de colère et de vengeance, que les étrangers vont accabler le pays de constitutions, de réquisitions, d'exactions en tous genres, qu'ils nous dépouilleront de nos richesses, de notre honneur et d'une portion du territoire.

LANJUINAIS. — Je crains tout cela.

NAPOLÉON. — Ne vaut-il pas mieux employer notre argent à les combattre et à les vaincre. Je peux encore beaucoup.

Lanjuinais. — Non, Sire, vous ne pouvez plus rien. Une victoire à Waterloo eût rétabli votre force sur une base inébranlable; une défaite complète a détruit le prestige de votre nom. Vous êtes hors d'état de maintenir la paix intérieure et celle du dehors. Votre infortune vous dépouillant de la pourpre, a fait de vous un homme ordinaire. Ceci vous étonne, vous irrite; vous doutez de ce que je dis. Eh bien! j'en appelle aux faits; vous êtes tellement descendu que demain on parlera de votre déchéance, et qu'après demain elle sera prononcée, si vous n'avez auparavant abdiqué. »

Ici la porte du salon fut ouverte avec précipitation. Un jeune homme à la figure martiale, à l'œil rempli de feu, s'avança, et salua à peine Napoléon, se dirigea vers Lanjuinais. Il lui parla en ces termes :

« Que viens-je d'entendre? On impose à l'Empereur un rôle indigne de lui. Quoi, l'aurons-nous rappelé, conduit à Paris, lui aurons-nous concédé une seconde fois la couronne impériale, et parce que de nouveau les hommes et la fortune l'ont trahi, nous passerions du côté de la fortune et des perfides! Non, non, cela ne sera pas. Sire, vous êtes le palladium de la France, le gage de sa grandeur et de sa prospérité, ou pour mieux dire, elle et vous ne faites qu'un. Maintenant, nous verrons venir les coalisés; il y a en France des soldats et des armes; il y a mieux, il

y a de l'honneur. Nous combattrons de place à place, de lieu à lieu ; nous brûlerons les villes, incendierons les campagnes, détruirons les maisons, on comblera les puits, on rompra les ponts, les canaux, les routes. Nous combattrons pour la victoire, nous combattrons vainqueurs, et vaincus nous combattrons encore, et votre trône ne tombera que noyé dans le sang de l'Europe et dans le nôtre, et quand du côté des Français il n'y aura plus un bras pour le soutenir... J'ai fini. Voilà, Sire, ce que l'armée, Paris, les pairs et la France, m'ont chargé de venir dire à l'Empereur.

NAPOLÉON, *pressant la main de l'orateur dans les siennes.* — Brave et loyal comte Labédoyère, mon noble pair, je vous remercie. (*Puis se tournant vers Lanjuinais et à voix basse*) Monsieur le président, allez assurer la chambre que si elle croit mon abdication nécessaire, je ne la lui ferai pas attendre ; ce que monsieur vient de dire m'a déterminé à n'immoler que moi.

LANJUINAIS. — Ah ! Sire, vous allez m'inspirer le fanatisme de ce brave militaire. Jamais vous ne serez à mes yeux plus digne du trône que lorsque vous voudrez en descendre volontairement pour le bien de tous. »

Napoléon cacha à Labédoyère la résolution qu'il venait de prendre. On annonça sur ces entrefaites les ci-devant rois d'Espagne et de West-

phalie, accompagnés du prince Lucien. Celui-ci, morne et défait, courut à Napoléon et l'embrassa en pleurant à plusieurs reprises en répétant : « Mon frère ! ! ! Mon frère ! ! !

— Lucien ! répondit l'Empereur en baissant la voix, si tu l'eusses voulu, il y a plusieurs années, je ne serais pas aujourd'hui brisé comme l'a été ta montée, prophète de malheur.

LUCIEN. — Pourquoi récriminer, mon frère. Oubliez le passé comme je l'oublie, si non je te dirais que tous les torts sont de ton côté. J'en ai eu sans doute, mais toi... Allons, voilà que je me laisse entraîner... Napoléon... Sire, que pouvons-nous faire pour vous ? Que pouvez-vous faire encore pour la France ?

NAPOLÉON. — Tout ce qu'elle voudra, si elle m'aide ; rien si elle m'abandonne.

LUCIEN. — Nul ne vous abandonne, si nous-mêmes travaillons à nous maintenir.

JÉROME, *blessé et souffrant*. — Comment agir, il n'y a plus d'armée !

LUCIEN. — Les Français sont en nombre, et avec eux on a bientôt une armée.

NAPOLÉON — La mienne n'est pas anéantie ; elle a fait de grandes pertes, et cependant elle peut être redoutable. Les soixante mille hommes de Grouchy n'ont pas donné. Parmi le reste on en trouvera autant. D'autres corps existent. Les Autrichiens ne nous attaqueront pas.

LUCIEN. — Est-ce possible?

NAPOLÉON, *montrant un papier qu'il tire d'un portefeuille.* — En voici la preuve.

LUCIEN. — Qu'est-ce?

NAPOLÉON. — L'original du traité conclu à l'île d'Elbe entre mon beau-père et moi. Lisez, léger Prince.

LUCIEN. — « I. Leurs Majestés les Empereurs d'Autriche et de France, etc., etc., désirant renouer des liens de la famille que rien n'aurait dû rompre, se promettent dorénavant paix et amitié, et s'engagent à ne plus séparer leurs intérêts, etc.

II. L'Empereur Napoléon ayant manifesté le dessein de faire la guerre au roi Louis XVIII, il n'y sera mis aucun empêchement de la part de Sa Majesté l'Empereur François Ier.

III. Sa Majesté Apostolique fera avancer ses armées, qui prendront position sur les frontières de la France dès que l'Empereur Napoléon sera débarqué. Ces mouvements faits, en apparence, dans le but de concourir aux mesures que les alliés pourraient prendre, ne seront faits en résultat que pour garantir la France d'une invasion étrangère.

IV. Sa Majesté Apostolique fournira cent mille hommes à l'Empereur Napoléon; mais ce dernier ne pourra réclamer l'exécution de cette clause du traité qu'après les hostilités commencées et la première bataille livrée.

V. Immédiatement après la paix générale, Sa Majesté l'Empereur François Ier autorisera le départ de S. M. I. l'archiduchesse Marie-Louise et celui de S. M. le roi de Rome, son auguste petit-fils.

VI. Ce jeune prince conservera le titre de roi de Rome qui ne passera pas à ses enfants.

VII. S. M. l'Empereur Napoléon renonce pour lui et pour les siens au titre de roi d'Italie et à toutes prétentions sur les contrées, États et duchés situés au delà des Alpes. Il s'engage à garantir à Sa Majesté Apostolique la libre et paisible jouissance du duché de Milan, de celui de Parme et des États de Terre-Ferme de Venise.

VIII. Il renonce pareillement à la possession de la Toscane, qui demeurera la propriété de son souverain actuel, l'archiduc Ferdinand-Joseph-Baptiste-Charles. Il renonce au duché de Lucques qui restera l'apanage du prince infant d'Espagne, ancien roi d'Étrurie et duc de Parme par son père.

IX. Il renonce à la souveraineté du Piémont qui restera dans la maison de Savoie, et en cas d'extinction de celle-ci, la succession de ce royaume sera réglée d'après les droits de chances.

X. Il renonce à la Belgique; mais il pourra étendre ses frontières jusqu'à la ligne du Rhin.

XI. Il s'engage à payer à Sa Majesté Apostolique deux cent millions de francs pour frais de

guerre, à raison de cent millions par année, et en telle sorte que le premier paiement soit effectué avant le 15 juillet 1815.

XII. Sa Majesté Apostolique s'engage, dès que la guerre aura été déclarée, à ne porter les armes qu'après reconnaissance faite par tous les monarques de l'Europe, de la légitimité des droits de S. M. l'Empereur Napoléon à la couronne de France.

XIII. S. M. l'Empereur Napoléon s'engage, dans les six mois qui suivront sa réunion avec Sa Majesté l'Impératrice, sa femme, à faire couronner cette princesse avec toute la solennité requise en semblable action. Il fera rendre une loi d'État qui, en cas de son décès (ce qu'à Dieu ne plaise), donnera de plein droit la régence à Sa Majesté l'Impératrice Marie-Louise.

XIV. Le présent traité sera échangé..... etc. »

LUCIEN, *s'interrompant*. — Mais, Sire, vous me dites que c'est l'acte original ?

NAPOLÉON. — Oui, certes.

LUCIEN. — Vous êtes dans l'erreur, c'est une copie.

NAPOLÉON, *étonné*. — Une copie ?

LUCIEN. — Une copie. Voyez vous-même.

NAPOLÉON. — C'est vrai, de par Dieu... Alors... Ah ! mes frères. Voici encore une nouvelle perfidie. L'original m'a été enlevé.

TOUS LES FRÈRES. — Est-ce possible ?

NAPOLÉON, *courroucé*. — Honte! infamie sur le lâche!... Quel est-il?... Qui a pu?.. je m'y perds... Tout m'accable.

LUCIEN. — Et vous avez raison. Le misérable qui vous a dépouillé a eu mission expresse de l'archiduc. A cet effet, on a voulu s'en faire, auprès de cette puissance, un titre irréfragable à sa protection.

NAPOLÉON. — Mon frère, tu m'éclaires. Je vois d'où est parti le coup..... Oh! celui-là devait me trahir de toutes sortes.

LUCIEN. — Dans tous les cas le désastre de Waterloo a rompu ce pacte. Espérez-vous que l'Autriche maintenant se séparera de la coalition lorsque vous n'avez pas remporté la victoire?

NAPOLÉON. — Je l'espérais encore avant le vol de ce traité précieux. La frayeur de la divulgation de la signature restait un levier en ma faveur... Aujourd'hui...

JÉROME. — Ne comptons qu'en nous-mêmes; d'ailleurs le cabinet de Vienne croira-t-il que vous étiez étranger au coup de tête de Murat?

NAPOLÉON, *exaspéré*. — Ah! le félon, il a tout fait à contre-temps, réfraction et perfidie.»

Il allait continuer lorsqu'il s'aperçut que l'heure sonnait où le ministre de la police devait être à l'attendre. Il fit passer ses frères dans l'intérieur de l'appartement et cacha, en quelque sorte, le comte Regnauld, derrière un grand para-

vent qu'il avait fait apporter récemment. Le duc d'Otrante parut, ayant monté sa physionomie à la circonstance. Cette mine affligée pour cacher la joie du cœur déplut à Napoléon, qui, cessant de se contraindre puisqu'il n'avait plus rien à ménager, s'écria :

« Ne vous gênez pas, citoyen Fouché, montrez toute votre joie. Vous avez souhaité ma perte, vous voilà satisfait. Vous croyez triompher, c'est une erreur. Je laisse au roi le soin de ma vengeance; il est environné de gens qui, malgré vos efforts l'éclaireront sur votre compte.

Fouché. — L'Empereur serait-il revenu à ses anciennes méfiances ? Accorderait-il tant de pouvoir à des insinuations malveillantes? Ne me suis-je pas sacrifié en servant aujourd'hui sa cause? Les Bourbons, s'ils rentraient, me le pardonneraient-ils ; d'ailleurs mon dévoûment, Sire, vous sera chose prouvée, et quant à mon admiration touchant les vertus de Votre Majes...

Napoléon, *l'interrompant par un geste brusque.* — Pensez-vous ainsi vous jouer de moi? Me prêtez-vous la crédulité d'un enfant? Je vous sais par cœur. Je connais vos œuvres. N'en parlons plus... Maintenant que me voulez-vous?

Fouché. — Prendre avec Votre Majesté les mesures convenables à la circonstance... Elle est très-périlleuse, très-difficile... Oui, pour s'en retirer avec bonheur, je crains que les coalisés, en-

flés par leur victoire, ne soient résolus à peser sur la France de tout leur poids. C'est fâcheux... mais on ne peut l'éviter; il faut s'y soumettre... La prudence veut que dans une position critique on ne s'abandonne pas. Si on vous redoute encore, on vous fera toujours un pont d'or; si on ne s'occupe que de vous, je ne doute pas d'amener à bien une telle négociation, si Votre Majesté veut bien m'accorder les pleins pouvoirs nécessaires. »

Je dois dire là, que l'archichancelier était aussi présent à cette scène, il avait été appelé aussi et se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre à demi derrière le rideau, en vue pourtant de Fouché, cherchant à se donner une contenance. Il tenait des papiers et un crayon. Des niais auraient cru qu'il travaillait. Il a prétendu depuis que Napoléon avait écouté Fouché avec un air tout d'indifférence, que lorsque le ministre de la police eut fini, et toujours avec le même calme, il repartit :

Napoléon.—« Citoyen Fouché (on voyait qu'il se plaisait à répéter cette qualification), serais-je donc tombé si bas que votre secours, ou plutôt votre partie est-elle encore si mal liée que pour en garantir le succès il vous serait mieux utile de me livrer tout garrotté à mes ennemis? Certes, je ne vous accorderais pas l'avantage de me marchander dans vos intérêts, mes ressources sont

telles que j'échapperai à ceux qui veulent m'accabler sans passer par votre intervention. Je ne veux d'autre traité que celui qui sera conclu avec la France. Je ne détacherai pas ma cause de la sienne. Je veux la sauver et non m'occuper de moi. Voilà mes intentions, je crois que vous me tiendrez quitte de tout remercîment et d'autre explication. »

Une quantité de conseillers d'État, de généraux, de fonctionnaires, furent alors introduits. Napoléon en les voyant rompit son colloque avec le duc d'Otrante, et marcha vers eux. Fouché se rapprocha du prince archichancelier et lui dit dans un paroxisme de colère et de rage que l'on exprime mal quand on ne le ressent pas :

« Que vous semble de ce que vous venez d'entendre? Cet homme a-t-il sa raison? La manière dont il m'a traité est inconvenable. »

Cambacérès, qui n'aimait ni n'estimait ce monsieur et qui lui attribuait les machinations qui renverseraient l'Empire, lui répliqua sans trop marchander :

« Peut-être a-t-il raison de vous en vouloir. Lui avez-vous toujours été fidèle? »

A cette dernière question, Fouché regarda le prince avec une expression railleuse presque offensante et lui repartit à bout portant :

« Ah! vous parlez aussi comme lui... A qui diable est-on fidèle? L'avez-vous été jamais, même

à votre maîtresse? *Quant à votre roi, qui fut aussi le mien*, il a eu de bons gages de notre fidélité commune. »

Et, le coup de boutoir porté, il quitta Cambacérès tout interloqué et s'en alla parler au comte Dubois qui aspirait à rentrer à la Préfecture de police. Celui-ci servait d'intermédiaire au duc d'Otrante, qui par lui cherchait à tromper le prince Lucien en le leurrant de la présidence du gouvernement français, qu'il lui ferait donner, se targuait-il, par la chambre des Représentants dans laquelle on fondrait celle des Pairs. Dubois, très-ambitieux, croyait à la chose et sa ferme croyance devenait un véhicule pour entraîner Fouché. Au demeurant, le comte Dubois ne manquait ni de talents administratifs ni de sagacité. A tout prendre, il a été supérieur à la plupart de ceux qui l'ont remplacé.

Ce fut en ce moment que Napoléon assembla le conseil privé où il avait réuni tous les ministres, même Fouché. Il fit lire par Maret le bulletin terrible de la dernière bataille. Il l'avait rédigé lui-même sur les lieux avec une présence d'esprit, une fermeté, que nul autre n'aurait eu à sa place. Il l'avait ensuite expédié au roi Joseph, et en instruisant celui-ci qu'il ne tarderait pas à venir à Paris, il ajouta en parlant des chambres :

« Je leur peindrai les malheurs de l'armée. Je

» leur demanderai les moyens de sauver la patrie,
» après cela je repartirai, mon dessein étant de
» combattre encore. Une défaite après tant de
» victoires blesse sans doute mon amour-propre,
» mais ne peut perdre la patrie. »

Lorsque le duc de Bassano eut achevé cette lecture qui consterna les auditeurs, Napoléon, avec une dignité admirable, se mit à dire :

« Messieurs,

» Voilà sans doute un grand désastre. Néanmoins, dans cette occurrence cruelle, il vaut
» mieux imiter le consul Varron qui ne désespéra
» pas du salut de Rome après la fameuse bataille
» de Cannes gagnée par Annibal, que de suivre
» l'exemple de son collègue qui, pliant sous sa
» mauvaise fortune, se fit tuer le même jour par
» les Carthaginois, afin, dit-il mal à propos, de ne
» pas survivre à la République. Nos malheurs sont
» grands, je l'avoue. Qu'on les déplore avec amertume, soit; mais qu'on n'oublie pas que je suis
» venu pour les réparer, pour imprimer à la nation, à l'armée, un grand et noble dévoûment.
» Si la nation se lève, l'ennemi sera écrasé. Si, au
» lieu de lever des mesures extraordinaires, on
» dispute, tout est perdu, l'ennemi est en France.
» J'ai besoin, pour sauver la patrie, d'être revêtu
» d'un grand pouvoir, *d'une dictature temporaire.*
» Dans l'intérêt de la patrie je pourrais m'empa-

» rer de ce pouvoir; mais il serait utile et plus » national qu'il me fût accordé par les chambres. » Pensez-vous qu'elles y soient disposées? Toute » notre question de vie ou de mort. Celle pour la » France d'être ou de ne pas être est aussi ren- » fermée dans celle-là. Veuillez me répondre et » m'éclairer sur la question. »

Les ministres savaient trop bien que la chambre des Représentants, qui allait perdre la patrie par ses querelles intempestives et par la funeste passion de dominer qui la dévorait, ne consentirait aucunement à augmenter la masse de pouvoirs dont l'Empereur était investi. Les chambres modernes n'ont pas cet esprit patriotique des anciennes de notre temps. Chaque député songe à faire de l'effet, et peu leur importe si la résistance nuit au royaume. Comment d'ailleurs obtenir de tant de petits esprits, de brouillons, niais et vaniteux, le silence; comment faire taire des avocats, des maîtres de forge, accoutumés à parler sans conteste, et qui, dans l'orgueil forcené de leur propre importance, trouvent un bonheur véritable à contre-carrer le souverain, à s'opposer à des mesures utiles, uniquement dans le seul but de montrer à leurs amis et connaissances, aux gens des leurs, la force avec laquelle ils paralysent les sages volontés du souverain.

La chambre des Représentants de 1815 était déjà remplie de ces parvenus, ignorants grossiers,

sans délicatesse, sans respect pour le malheur, et qui dans leur folle et sotte outre-cuidance se croyaient capables de sauver la patrie; en dehors de Napoléon, hommes stupides, sans prévision aucune, sans vue d'aigle qui ne pouvaient comprendre qu'eux, devenus maîtres, il n'y aurait plus de chefs et d'unité; que l'armée, que les fonctionnaires accoutumés à se soumettre au grand homme, se disperseraient, se reculeraient et déferaient le faisceau en autant de baguettes que de Français, dès que celui-là ne le tiendrait plus dans sa main vigoureuse, que les étrangers, encore accoutumés à respecter, à craindre Napoléon, se riraient entre eux des pygmées, s'ingérant de trôner à sa place.

Voilà ce qui devait arriver par le fait de la chambre des Représentants, et ce qui arriva dès que ces inhabiles eurent immolé la patrie à leur propre vanité.

Cependant il fallait parler, le ministre Carnot, encore rempli des formes révolutionnaires, proposa de déclarer, comme en 1792, *la patrie en danger;* d'appeler à la défendre tout bon citoyen, par exemple, les fédérés dont il fallait utiliser l'enthousiasme, les gardes nationales, auxquelles il serait bon d'en inspirer. Votons tous, Messieurs, ajouta-t-il, que l'ennemi tremble et recule devant nos mesures empreintes de ce sentiment d'extermination, dans les heures de péril à qui tout autre excitant

cède; mettons sans retard Paris en état de siège, élevons des retranchements, creusons des fossés, rompons les routes, défendons-nous dans la capitale jusqu'à ce que le feu et la flamme nous en chassent; alors tous ensemble retirons-nous derrière la Loire, retranchons-nous sur ses bords inexpugnables, là nous appellerons à nous les armées d'observation et celles de réserve; là notre seule présence contiendra la Vendée-Campagne, en augmentant le civisme des villes de ce pays. A l'aspect de toute la France en armes, l'étranger ou reculera volontairement ou nous proposera des conditions honorables; le contenant ainsi nous prendrons le temps de réorganiser nos quatorze armées victorieuses, de reprendre l'offensive, de rester les maîtres chez nous, et de redonner encore des lois au dehors.

Cette vive allocution électrisa plus d'un cœur; à elle se rallièrent par réflexion et entraînement, Deviès, ministre de la marine, et Regnault-Saint-Jean-d'Angely; néanmoins l'un et l'autre crurent devoir avouer qu'il était venu à leur connaissance que la majorité des représentants paraissait déterminée à s'opposer à toute proposition énergique venant du gouvernement.

« Alors, s'écria Napoléon avec chagrin et avec une pétulance qui lui fut fatale, alors c'est donc uniquement à moi qu'ils en veulent! c'est contre moi qu'ils vont combattre afin de pactiser en-

suite avec les coalisés, et voilà ce que l'on appelle une chambre Française. »

Fouché, saisissant la balle au bond, s'en empara et dit avec adresse :

« Oui, Sire, telle est la vérité, le peuple craint le retour des errements de l'ancien Empire, il a confiance dans ses mandataires, et sans eux, sans leur concours, vous ne pourriez et ne feriez rien. Ces mesures violentes, bonnes au temps où elles naquirent, éprouveraient aujourd'hui des oppositions victorieuses, si le gouvernement qui les emploierait ne s'appuyait, pour les rendre légitimes et exécutables, sur l'alliance qu'il doit conclure avec la chambre des Représentants ; il faut donc avant tout que celle-ci se rallie au trône, et que l'Empereur n'agisse que de concert avec des députés et leurs commettants. »

Le duc de Vicence, ministre des relations extérieures, les autres ministres avec lui, s'attachèrent à vouloir qu'avant tout, et par le témoignage d'une confiance sans bornes, il fallait intéresser la chambre, afin que de nouveau le fait unique de l'occupation armée de Paris, ne rendît aux alliés le droit de décider par eux-mêmes cette question qu'il convient de leur enlever, que les représentés, éclairés sur les vrais intérêts nationaux, seraient les premiers à se rattacher à l'Empereur, pour tenter avec lui, d'un accord commun, tout ce qui assurerait la conservation de la gloire, de

la dignité et surtout de la liberté de la patrie.

Toujours supérieur à sa mauvaise fortune, et aussi grand à ces tristes heures qu'à celles de ses triomphes nombreux, Napoléon, qui avait écouté en homme qui veut comprendre et méditer sur ce qu'il dira, reprit la discussion qu'il dominait de son regard d'aigle, et dit noblement :

« Je ne peux, Messieurs, me faire un épou-
» vantail de la chambre Élective et de ses opi-
» nions, ni croire qu'elle veut tout abîmer dans
» le seul but de montrer son indépendane ; je la
» juge plus favorablement, je reste persuadé que
» la certitude de notre revers dernier, que la
» nouvelle des prétentions insolentes et bien
» connues de l'ennemi, rendra aux Représentants
» patriotes le sentiment de leurs devoirs, qu'ils
» se ressouviendront dans l'intérêt commun que
» la France ne les a pas fait venir ici pour ren-
» verser le trône Impérial, restauré par la nation
» elle-même, mais au contraire pour le mieux ci-
» menter et l'affermir indéfiniment sur sa base so-
» lide. Au surplus, ajouta-t-il en baissant la voix,
» qu'ils se gardent bien d'entrer directement en
» lutte avec moi ; je sais de qui ils tiennent
» leur mandat, c'est d'une poignée de citoyens ;
» tandis que le mien m'est donné par les gens
» des campagnes, par le peuple des villes, et par
» l'armée ; ici, par exemple, ils sont isolés com-
» plètement, et moi je commande aux faubourgs,

» aux ouvriers, aux fédérés, à quiconque porte » une arme, et que loin d'être à leur merci et » loin d'avoir peur d'eux, je n'aurais qu'un mot » à dire pour qu'on *les assommât;* que Dieu nous » préserve d'en venir à de pareilles extrémités, si » nous querellons entre nous, si nous cherchons » réciproquement à nous nuire, si nous descen- » dons sur les quais, les boulevards, les places » publiques, pour y compter nos amis, nos satel- » lites, enfin si nous recommençons le Bas-Em- » pire, des querelles des factions vertes et bleues » de Constantinople, tout sera perdu et nous pé- » rirons tous.. Nous n'en sommes pas là, j'espère: » le patriotisme des citoyens, leur haine pronon- » cée de l'ancien régime, leur terreur du retour » des Bourbons, leur attachement à la personne » de l'Empereur, nous offrent encore des moyens » incalculables de salut, et rien n'est désespéré si » nous savons nous entendre, et assurément nous » nous entendrons bien. »

Hélas! moins que jamais on était en voie de ralliement et d'union. Tandis qu'au palais de l'Élysée le Conseil ainsi assemblé discutait sur ce qu'il fallait faire, et comment on se rapprocherait de la chambre des Représentants, celle-ci, comme déjà je l'ai montrée, pleine de jactance, d'orgueil extravagant, odieux enfant de l'égoïsme, et aveuglée du bandeau de l'ignorance, rompait brusquement sans motifs, en dehors surtout de son

droit constitutionnel, avec l'Empereur, et par cet acte de félonie intentée, livrait la France à l'ennemi.

Sur le bruit, répandu malheureusement avec exagération, du résultat fatal de la journée de Waterloo, la chambre des Représentants s'était rassemblée. Au lieu de se mettre en communication avec le gouvernement, et d'éclairer ses délibérations des lumières que seul il pouvait fournir, on se mit en révolte pleine contre la loi et dès l'ouverture de la séance, présidée par Lanjuinais qui avait le secret de Napoléon, le marquis de Lafayette était monté à la tribune. Cet homme, incertain, que nous avons vu n'être jamais complet avec une des époques de sa vie politique, était dès l'an d'auparavant, dévoré de la manie de créer une République française, dont il serait le président; joué par des gens plus habiles que lui, il se déclara dans cette circonstance contre Napoléon, et montant le premier à la tribune, dès la séance ouverte, il y parla ainsi :

« Messieurs, lorsque pour la première fois, depuis bien des années, j'élève une voix que les vieux amis de la liberté reconnaîtront encore, je me sens appelé à vous parler des dangers de la patrie, que seuls à présent vous avez le pouvoir de sauver.

» Des bruits sinistres s'étaient répandus, ils se sont malheureusement confirmés. Voici le mo-

ment de nous rallier autour du vieil étendard tricolore, celui de 89, celui de la liberté, de l'égalité, de l'ordre public, c'est celui-là seul que nous avons à défendre contre les prétentions étrangères, et contre les tentatives intérieures. Permettez, Messieurs, à un vétéran de cette cause sacrée, qui fut toujours étranger à l'esprit des factions, de vous soumettre quelques résolutions préalables dont vous apprécierez, j'espère, la nécessité. »

A la suite de cette allocution, dont l'effet fut victorieux, Lafayette lut à l'assemblée un projet de décret, qui discuté, et amendé, séance tenante, acquit la force de loi par l'assentiment de la majorité, en voici le texte :

« I. La chambre des Représentants déclare que » l'indépendance de la nation est menacée.

» II. La Chambre se déclare en permanence. » Toute tentative pour la dissoudre est un crime » de haute trahison ; quiconque se rendra cou- » pable de cette tentative sera traître à la patrie, » et sur-le-champ traité comme tel.

» III. L'armée de ligne et la garde nationale qui » ont combattu et qui combattent encore pour » défendre la liberté, l'indépendance et le terri- » ritoire de la France, ont bien mérité de la pa- » trie.

» IV. Les ministres de la guerre, des relations » extérieures et de l'intérieur, sont invités à se

» rendre sur-le-champ dans le sein de l'assem-
» blée. »

Ainsi, par cet acte d'usurpation, la chambre, désormais omnipotente, rayait l'Empereur de la constitution, le suspendait de l'exercice de son pouvoir, et le menaçait des effets du HORS LA LOI, s'il voulait, en dissolvant la Chambre, user de l'autorité dont le serment de la nation, au Champ-de-Mai, vingt-un jours auparavant, l'avait investi. Assurément, si Napoléon l'eût voulu, muni d'un tel acte, il pouvait faire faire le procès, pour félonie et haute-trahison, à la majorité de la Chambre rebelle.

Ce décret, apporté au conseil, y tomba comme un coup de foudre, Napoléon consterné s'écria :

« Ils ont pris l'initiative, et ils vont ajouter la guerre civile à la guerre étrangère. Ah! j'avais eu bonne idée, lorsque je voulais congédier ces insensés méchants avant d'entrer en campagne. Qu'on laisse la bouche ouverte à six orateurs Français, et la plume libre à une autre demi douzaine, et avant deux ans, la patrie aura péri... C'en est fait, ils perdront tout!..... du moins, ils ne feront pas retomber sur moi le reproche d'opiniâtreté, j'abdiquerai. Que deviendrons-nous tous ensuite, pauvre France! malheureux Paris! »

Il envoya Regnault à la chambre Élective pour tâcher de gagner les esprits, ce fut en vain. Car-

not alla aussi inutilement tenter de raffermir la panique de la pairie, il y perdit ses soins.

Carnot en ce moment dit à Napoléon :

« Sire, ces insensés dégoûtent de la liberté; quant à moi, qui vois en vous le salut commun, je ne vous abandonnerai que lorsque vous m'aurez congédié. En 1793, nous étions plus raisonnables; Lafayette détruira tout, c'est un coq qui veut se parer des plumes de l'aigle. »

Napoléon, malgré tant d'ingratitude, ne pouvait se résoudre à abandonner la patrie, en la laissant en proie à ces factieux; espérant que Lucien pourrait leur faire entendre raison, il l'envoya vers la chambre des Représentants avec les ministres. Lucien ayant obtenu avec peine le comité secret, pria les députés de se rallier à l'Empereur, pour sauver le pays du triste sort de la Pologne; qu'au lieu de se perdre en vains propos, il demandait la création d'un comité de cinq membres, qui se concerterait avec les ministres, et que l'on investirait du secret de l'État.

A ces mots, il s'éleva un tel tumulte qu'on n'aurait pas entendu Dieu tonner; tous voulaient parler afin de faire de l'effet; M. Dupin, non moins que les autres : il fit la proposition extravagante et sotte, que l'Empereur eût à dévoiler à la Chambre les secrets de ses pensées et de sa politique, et, que les ministres fissent connaître sur quelles bases on traiterait; en un mot, il voulait que l'on

fit du salut de l'État un point de commérage, il termina par dire : « Vous le savez comme nous, c'est à Napoléon seul que l'Europe a déclaré la guerre, séparerez-vous désormais la nation de Napoléon, je ne vois qu'un homme entre la paix et nous, qu'il parle, et la patrie sera sauvée. »

Lucien, étonné de cette sortie injuste, essaya d'y répondre ; alors Lafayette reprenant la parole, et oubliant, dans son ingratitude, ce qu'il devait à Napoléon, dit :

« Vous nous accusez de manquer à nos devoirs envers l'honneur et Napoléon, avez-vous oublié ce que nous avons fait pour lui? nous l'avons suivi dans les sables de l'Afrique, dans les déserts de la Russie, et les ossements de nos enfants et de nos frères attestent partout notre fidélité ; nous avons assez fait pour lui, faisons quelque chose pour la patrie. »

Dupin ajouta à ces reproches, et il demanda l'abdication, sans en faire entendre le mot ; comme il fit entrevoir la déchéance, sans la nommer toutefois, il se montra l'ennemi acharné de Bonaparte.

Dès ce moment, les deux chambres se changèrent en arènes, où les passions descendirent pour se combattre avec fureur. Les commissions étaient hostiles, elles voulaient l'abdication ou porter le coup de la déchéance. Le fidèle Regnault, tout effrayé, vint le conter à l'Empereur, qui s'indigna de cette violence ingrate.

« Puisqu'on veut me contraindre, dit-il, je n'abdiquerai pas, la chambre des Représentants est composée de Jacobins, de cerveaux brûlés, d'ambitieux qui veulent des places et du désordre ; j'aurais dû les dénoncer à la nation et les chasser, le temps perdu peut se réparer encore. »

La discussion s'envenimait, les représentants adoptaient des résolutions hostiles. Plusieurs d'entre eux voulaient qu'on forcât la main à Napoléon, qui, seul dans le jardin de l'Élysée, attendait un bon moment, et comprenait la faute qu'il avait commise en venant à Paris. Sur ces entrefaites, Lucien arriva.

« Que faites-vous, dit-il à son frère, je ne vous conçois pas, vous êtes irrésolu quand il faudrait agir ; songez au 18 brumaire, osez, et vous triompherez encore.

NAPOLÉON. — Oser est facile ; je n'ai pas peur, mais ceux que j'appellerai ne me répondront pas.

LUCIEN. — Vous n'avez pas d'autre parti à prendre ; si vous ne prévenez vos ennemis, ils vous préviendront ; ils sont en force dans les chambres, et prononceront la déchéance.

NAPOLÉON. — Le coup serait hardi, qui oserait le tenter; ils ne sont encore quelque chose qu'à l'abri de mon nom : si je tombe, je les entraîne; s'ils me précipitent, ils seront les premiers perdus.

LUCIEN. — Croyez qu'il est parmi eux des hommes qui n'ayant rien à risquer, les pousseront à quelques résolutions désespérées. Si vous craignez de leur résister, abdiquez.

NAPOLÉON. — Ce sera ma ressource dernière. Il sera toujours temps de l'employer. Je voudrais lutter avec avantage et la trahison m'en ôte les moyens.

LUCIEN. — C'est votre faute : pourquoi vous êtes-vous servi de ces nobles qui ne pouvaient vous souffrir? Ils vous perdirent l'année dernière, et cette année c'est Grouchy et les autres maréchaux nonchalants; il fallait prendre vos généraux, vos colonels, parmi les chefs de bataillons et les capitaines, ceux-là ayant leur fortune à faire ne vous eussent pas abandonné. Qui a passé dans les rangs ennemis? qui vous a quitté à la tête de l'armée? un Vendéen. Le nouveau venu qui aurait tout attendu de vous, se serait conduit autrement.

NAPOLÉON.—Vous oubliez Augereau, Berthier, Raguse et son collègue.

LUCIEN. — Ceux-là, parvenus au comble de leurs vœux, n'avaient plus rien à espérer de vous. Le roi les a maintenus, ils lui en ont eu de la reconnaissance.

La conversation entre les deux frères fut interrompue par l'arrivée de Regnauld; il arrivait de la chambre des Représentants, et à l'entendre, elle était en pleine insurrection.

NAPOLÉON. — Que me conseillez-vous? dois-je abdiquer ou combattre?

REGNAULD. — Sire! mon dévoûment vous est connu; je n'ai pas besoin de protester à l'avance que ma réponse partira du fond de mon cœur. Si vous avez des moyens de résistance que j'ignore, il n'y a point de temps à perdre, employez-les et triomphez. Mais si vous n'avez d'autres ressources que celles que je sais, il vous est impossible avec elles de détourner l'orage; cédez ou vous êtes perdu, vous, vos proches, vos amis et tous ceux qui ont suivi votre fortune.

NAPOLÉON, *se troublant.* — Vous aussi me conseillez une autre abdication; elle serait inconvenante autant que la première a pu être héroïque.

REGNAULD. — Je ne vous la conseille qu'hypothétiquement; mais si vous ne pouvez combattre avec succès, c'est à vos genoux que je la demande; peut-être sera-t-elle moins funeste que vous ne pensez. Il me semble impossible que l'Empereur François reste insensible à la satisfaction de voir sa fille chérie gouverner la France en qualité de régente pendant une longue minorité, son intérêt la soutiendra et vous par contre-coup.

LUCIEN, *vivement.* — Mais que deviendra mon frère?

REGNAULD, *tristement.* — Prince! pourquoi me demander ce que j'ignore?

LUCIEN. — Assurément on ne le laissera pas en France, ira-t-il en ôtage à Vienne?

NAPOLÉON, *pâle de colère.* — Moi! chez les Autrichiens! jamais. Autant vaudrait mourir sur l'heure. Je puis trouver un autre asile... l'Angleterre, par exemple. (*Silence des deux assistants.*) Oui, je suis certain que l'orgueil britannique me recevrait à merveille. L'Anglais ne me ramènerait pas à l'île d'Elbe, où moi-même je ne veux pas retourner. Je puis devenir citoyen de Londres à titre d'hôte.

REGNAULD, *inquiet.* — L'Empereur ne préférerait-il pas demander un asile à la terre hospitalière des États-Unis? Il me semble que là vous seriez libre de votre personne, tandis que rien ne vous garantirait la bonne foi du gouvernement anglais.

NAPOLÉON. — Eh! bientôt j'irai en Amérique, si mon abdication est absolument nécessaire. Tâchons cependant de n'être pas forcé à recourir à ce moyen extrême.»

Ainsi Napoléon hésitait encore; abdiquer, lui répugnait. Il cessa peu après de parler. Lucien le quitta avec Regnauld pour retourner aux chambres; il demeura seul. Ce fut alors que le général Polignac, membre de la chambre des Représentants, vint à l'Élysée demander une prompte audience. L'Empereur l'aimait peu, et l'avait depuis long-temps tenu dans une sorte de disgrâce. Aussi fut-il surpris de son apparition, cependant il consentit à le voir.

Le général Polignac introduit, et ayant épuisé cette foule de préparations en usage dans de telles circonstances, il dit enfin :

« Sire, écoutez la voix d'un ami, on vous trompe; vos flatteurs vous égarent, ils ne sont pas contents encore du mal qu'ils vous ont fait. Le peuple et les chambres demandent votre déchéance; vous régniez sur nous par la victoire : elle vous a abandonné. Il se pourrait que la nation suivît son exemple. Les chambres sont décidées à tout tenter; un seul moyen vous reste pour échapper au déshonneur d'une déchéance, abdiquez.

NAPOLÉON.— Que j'abdique, une seule victoire long-temps disputée a-t-elle sans retour disposé du sort de la France et du mien? Les clefs de Paris sont-elles restées sur le champ de bataille de Waterloo? De quel droit les Chambres osent-elles disposer du trône? feront-elles comme le sénat? Si je tombe, le gouvernement ne tombera-t-il pas avec moi?.... Elles prononceraient ma déchéance! Si elles avaient cette audace j'irais, à la tête de ma garde et des troupes qui me restent fidèles, leur apprendre que je règne encore. Les traîtres! les traîtres! qui m'ont arraché les lauriers d'un autre Marengo, n'auraient triomphé qu'un instant, leurs complices ne m'échapperaient pas en vain; ils appelleraient à leur secours la garde nationale : elle est à moi, elle m'aime, je

suis son prince, elle ne voit en eux que des séditieux. On peut chercher à m'humilier, mais m'abattre jamais, tant que je n'y consentirai pas. Les députés de Paris sont tous des factieux... Le sang coulera, mais je ne serai pas déshonoré; la nation peut seule me faire descendre du trône sur lequel ses suffrages m'ont placé. Je connais mes droits, je les défendrai jusqu'à la mort.

Polignac. — Que l'Empereur examine plus froidement la question : abdiquer cette fois n'est pas descendre, c'est céder sa place à votre fils; vous pouvez, Sire, sans honte, sans abaissement, le nommer votre successeur; cet acte ainsi dressé ne fait que devancer la loi du temps, car d'après cette loi, il doit vous survivre et s'asseoir au trône dont vous serez descendu. Cette grande mesure, toute de paix, vous réconcilierait pleinement avec l'Europe, et rappellerait la France à l'alliance des autres nations; elle rendrait inutiles et impuissantes dans les mains des ennemis, les armes qu'ils voulaient employer au renversement de la patrie.

Le comte Regnauld revint en ce moment, il annonça que Lafayette, Bedoch, Dupin, Manuel, étaient déterminés à demander la déchéance, il ajouta : « Que Votre Majesté se ressouvienne qu'avant le Champ-de-Mai, qu'avant Waterloo, une grande puissance vous promit son appui si vous consentiez à placer la couronne sur la tête de vo-

tre fils (l'Autriche), pensez-vous que la chose faite, cet appui lui serait dénié? non, sans doute; ainsi votre intérêt, le nôtre, vous convient. A ce dévoûment sublime, de plus, et permettez-moi d'ajouter ceci : faites aujourd'hui librement ce que demain il vous faudra faire par force, ne cédez qu'à vous-même, et vous resterez grand. »

Vaincu par ces considérations, Napoléon, après avoir médité quelque temps, dit à Polignac :

« Eh bien! soit, je consens à ce qu'on désire; général, allez tout de suite assurer la Chambre que son désir sera rempli, dans ce jour même; oui, j'abdiquerai. »

Le grand homme n'avait qu'une parole, quelques heures après, la pièce suivante fut apportée aux deux chambres :

« FRANÇAIS,

» En commençant la guerre pour soutenir l'in-
» dépendance nationale, je comptais sur la réu-
» nion de tous les efforts, de toutes les volontés,
» et sur le concours de toutes les autorités na-
» tionales, j'étais fondé à en espérer le succès, et
» j'avais bravé les déclarations des puissances li-
» guées contre moi. Les circonstances paraissent
» changées, je m'offre en sacrifice à la haine des
» ennemis de la France. Puissent-ils être sincè-
» res dans leurs déclarations, et n'en avoir jamais
» voulu qu'à ma personne; ma politique est ter-

» minée, et je proclame mon fils, Napoléon II, » Empereur des Français. Les ministres actuels » formeront provisoirement le conseil de gouver- » nement. L'intérêt que je porte à mon fils m'en- » gage à inviter les Chambres à organiser sans » délai la régence par une loi; unissez-vous tous » pour le salut public, et pour rester une nation » indépendante.

» Donné à l'Élysée, le 22 juin 1815.

» *Signé*, NAPOLÉON. »

Ainsi, vaincu le 19, en Belgique, aux portes de Bruxelles, arrivé à Paris le 21, Napoléon, le lendemain, renonçait à la couronne. Quelle rapidité dans les évènements : la campagne militaire avait commencé le 14, la campagne contre les représentants le 21; il avait fallu trois fois plus de temps à l'Europe pour battre notre grand homme qu'à des criailleurs sans mérite réel, pour briser entre des mains ce sceptre qui n'était plus une épée; que d'ailleurs, cette dernière abdication fut moins héroïque que la première; elle n'était qu'un jeu, qu'une satisfaction d'amour-propre, l'Empereur sachant bien que, puisque lui n'avait pu faire tête à l'orage, les turbulents qui le chassaient par ambition avide, seraient certes bien autrement incapables de braver les ennemis; tout était donc perdu, et la France, par la faute unique et inique

de ses stupides mandataires, allait se retrouver une autre fois la proie de ses ennemis.

Les Chambres satisfaites votèrent des remercîments à Napoléon, en reconnaissance respectueuse *du noble sacrifice qu'il faisait à l'indépendance et à la gloire de la nation*. L'Empereur répondit à la députation chargée de lui transmettre cette adresse :

« Je vous remercie des sentiments que vous » m'exprimez, je veux que mon abdication puisse » faire le bonheur de la France, mais je ne l'es- » père point; elle laisse l'État sans chef, sans » existence politique; le temps perdu à renver- » ser la monarchie aurait pu être employé à met- » tre la France en état d'écraser l'ennemi. Je re- » commande à la Chambre de renforcer prompte- » ment l'armée : qui veut la paix doit se préparer » à la guerre. Ne mettez pas cette grande nation à » la merci des étrangers, craignez d'être déçus » de vos espérances, c'est là qu'est le danger. » Dans quelque position que je me trouve, je se- » rai toujours bien si la France est heureuse. Je » lui recommande mon fils, j'espère qu'elle n'ou- » bliera point que je n'ai abdiqué que pour lui; je » l'ai fait aussi ce grand sacrifice pour le bien de » la nation, CE N'EST QU'AVEC MA DYNASTIE QU'ELLE » PEUT ÊTRE LIBRE, HEUREUSE ET INDÉPENDANTE. »

Le député Dupin, déjà infidèle à son serment, parla de manière à écarter du trône le jeune Na-

poléon. L'habilité de ses phrases souterraines ne trompa personne, et ne fit tort qu'à sa franchise. A la chambre héréditaire, un ancien sénateur, et renommé par Napoléon, qui l'avait comblé de bienfaits, ainsi que sa famille, prétendit empêcher le prince Lucien de parler et de siéger, car il n'est pas Français, dit-il. Contester à un Corse, à un frère de Napoléon, à Lucien, enfin, sa nationalité, cela pouvait être légal (et cela ne l'était pas), mais du moins ce n'était ni délicat ni juste; aussi les applaudissements approuvèrent l'illustre repoussé, quand d'une voix émue, il se fut écrié :

« Comte de Pontécoulant, si je ne suis point Français à vos yeux, je le suis aux yeux de la nation. »

Le comte Labédoyère, indigné de la tournure que prenaient les débats, se mit à dire :

« Il y a peut-être encore des généraux qui méditent de nouvelles trahisons, mais malheur à tout traître, qu'il soit voué à l'infamie, que sa maison soit rasée, sa famille proscrite... »

Ici des murmures presque unanimes couvrirent la voix de l'orateur. Il y avait parmi tout ce monde-là tant d'ex-perfides, et tant encore qui se disposaient à l'être, tant de flatteurs, tant d'obligés de Napoléon, qui allaient devenir envers lui ingrats et parjures, que presque chacun se crut démasqué par Labédoyère, et en témoigna son

mécontentement. Lui, d'autant plus certain d'avoir frappé juste, que ces plaintes le lui apprenaient, ajouta du ton de la conviction la plus parfaite :

« ON N'ENTENDRA DONC JAMAIS DANS CETTE SALLE QUE DES VOIX BASSES ET SERVILES... »

La voix de ceux qui, quelques mois plus tard, condamnèrent à mort le maréchal Ney et tant d'autres, couvrit de nouveau la sienne, et il ne put continuer... Il descendit de la tribune satisfait d'avoir pu jeter le mépris sur le front de tant de parjures.

Il résulta de ces débats ce que voulaient Fouché et les autres meneurs, l'éludation pleine et entière du droit impérial de Napoléon II, et la création par les deux Chambres d'une commission de cinq membres : deux pris parmi les pairs, Caulaincourt et Quinette; et trois parmi les députés, Fouché, Carnot et Grenier; qui forma depuis lors le gouvernement provisoire.

Napoléon, instruit de ce coup d'État qui ruinait sa maison, et ayant découvert la trame du duc d'Otrante, qui sans mandat direct de S. A. S. le duc d'Orléans, travaillait pour l'élever au trône, au préjudice de la branche aînée, dit aux ministres, et principalement à Regnault, trompé comme lui :

« Vous n'avez pas agi en conformité de votre » mandat, il ne peut y avoir qu'une régence, puis-

» que mon fils est Empereur de fait et de droit ;
» s'il ne l'est pas, si on ne l'a pas reconnu, mon
» abdication est nulle, je ne l'ai pas faite en fa-
» veur d'un autre directoire ; j'ai abdiqué pour
» mon fils; mon fils ne régnant pas, l'acte par le-
» quel je l'instituais doit être nul et comme non
» avenu. Les Chambres savent bien que le peu-
» ple, l'armée, l'opinion, le désirent, le veulent,
» mais la vue de l'étranger les retient ; ce n'est
» point en se présentant devant les alliés, l'oreille
» basse et le genou à terre, qu'elles les forceront
» à reconnaître l'indépendance nationale ; si elles
» avaient eu le sentiment de leur position, elles
» auraient proclamé spontanément Napoléon II.
» Les étrangers auraient appris alors que vous
» vouliez avoir une volonté, un but, un point de
» ralliement, ils auraient vu que le 20 mars n'é-
» tait pas une affaire de parti, un coup de fac-
» tieux, mais le résultat de l'attachement des
» Français à ma personne et à ma dynastie. L'u-
» nanimité nationale aurait plus agi sur eux que
» toutes vos basses et honteuses déférences. »

Les ministres, les fidèles, retournèrent à la charge auprès des Chambres, et demandèrent la reconnaissance formelle de Napoléon II; leur désir fut exaucé par le décret suivant :

« La chambre passe à l'ordre du jour, motivé :
» 1° *sur ce que Napoléon II est devenu Empereur*
» *des Français, par le fait de l'abdication de Napo-*

» *léon Ier et des constitutions de l'Empire*; 2° sur ce » que les deux Chambres ont voulu et entendu » en nommant une commission de gouverne- » ment, assurer à la nation les garanties dont » elle a besoin (une charte), dans les circon- » stances extraordinaires où elle se trouve, pour » assurer son repos et sa liberté. » C'était certes une reconnaissance authentique et solennelle.

Labédoyère, en sortant de la séance dont je viens de rendre compte, vint apprendre à l'Empereur ce qui s'y était passé; Napoléon alors avec chaleur:

« Mon noble, mon brave ami, répondit-il, » mon âme est remplie de tout ce que vous faites » pour elle; vous en aurai-je fatalement récom- » pensé. Vous vous étonnez de la conduite de vos » collègues, ils me surprendraient plus encore » s'ils agissaient autrement; s'ils eussent tous » pensé comme vous, la France eût été sauvée; » mais ceux que j'ai comblés de biens, et c'est » la majorité immense, veulent les conserver; ils » sacrifieraient, moi, la France, tout enfin à un » accroissement de leurs rentes. Leur souverain, » leur honneur, leur Dieu est à la Bourse, la » manie du siècle est l'adoration du veau d'or.... » J'espère que ceux dont ils attendent augmen- » tation de salaire et don de rubans, les puniront » de leur déloyauté. »

Sa présence à Paris embarrassait les Chambres,

on lui envoya divers messages qui tournèrent la question, n'osant la lui livrer en face; il ne les comprit pas. Alors on lui dépêcha le comte D..... son ancien chambellan qui, avec son urbanité parfaite, lui conta clairement que son séjour à Paris inspirant à la coalition des craintes graves, les empêcherait de traiter avec le gouvernement provisoire, qu'on ne le ferait qu'après qu'il serait parti.

La foudre ici éclata, les yeux de Napoléon s'enflammèrent, ses joues pâlirent, sa bouche fut agitée de mouvements convulsifs, et ses lèvres néanmoins venant à s'ouvrir donnèrent passage à cette allocution chaleureuse et flagellante :

« Que je parte!... que je parte!!!... Est-il bien » vrai, Monsieur, qu'on ait osé vous charger de » me porter de pareils ordres, et que vous ayez » eu l'i..... courage de me les transmettre... Que » je parte!... me dire... me dicter à moi des lois » pareilles!... Qui le ferait en France, qui?.... » ces misérables tant de fois tremblants à ma » vue; non certes, cela ne sera pas..... Je » n'obéirai à la volonté de qui que ce soit, vous » pouvez le leur dire de ma part... Ah! que je » parte! que je les débarrasse de ma personne au » plus tôt; qu'en m'éloignant de ma garde je laisse » à des traîtres la facilité de me livrer au premier » venu; cela ne sera point, je suivrai les mouve- » ments de l'armée, et partirai lorsqu'elle partira, » je traiterai comme elle traitera, sinon, non... »

En ce moment Labédoyère rentrait et lui apprit que les soldats, les fédérés, les faubouriens, la garde nationale, ne reconnaissaient que lui. Il se tourne vers monsieur D..., qui plus mort que vif restait comme cloué au plancher :

« Vous entendez ce que me dit le général Labédoyère, je ne suis pas dépourvu de ressources autant qu'on le croit, je ne m'en servirai » point pour bouleverser la France, mais qu'on » se garde de me pousser à bout, car alors je » suivrai le parti qui me conviendra le mieux. »

Fouché, les autres, tremblèrent au récit de monsieur D... On mit alors en avant les frères de l'Empereur et la reine Hortense ; les nobles prières des premiers, les larmes de l'autre, le touchèrent, il consentit à se retirer à la Malmaison, le 23 juin, et en même temps il adressa à l'armée sa dernière proclamation.

« SOLDATS !!!

» En obéissant à la nécessité qui m'éloigne de » la brave armée Française, j'emporte l'heureuse » certitude qu'elle justifiera par l'imminent service » que la patrie attend d'elle, les éminents éloges » que nos ennemis n'ont pu lui refuser.

» Soldats, quoiqu'absent je suivrai vos démarches, je connais tous les corps; pas un d'eux » ne remportera un avantage sur l'ennemi, que » je ne lui tienne compte de la bravoure qu'il

» aura déployée. On nous a calomniés, vous et » moi ; des hommes peu faits pour apprécier vos » travaux ont vu dans les marques d'attachement » que vous m'avez données un zèle dont j'étais » seul l'objet; que vos succès futurs leur ap- » prennent que c'était surtout la patrie que vous » serviez en m'obéissant, et que si j'ai quelque » part à votre affection je la dois à mon ardent » amour pour la France, notre patrie com- » mune.

» Soldats, encore quelques efforts et la coali- » tion sera dissoute, Napoléon vous reconnaîtra » aux coups que vous allez porter ; sauvez l'hon- » neur, l'indépendance des Français, soyez les » hommes que j'ai connus depuis vingt-cinq ans, » et vous serez invincibles.

» *Signé*, NAPOLÉON. »

Par cette pièce si bien empreinte de son esprit, Napoléon avait pleinement accompli son abdication, puisqu'elle la confirmait ; on devait écrire qu'ayant pris son parti il ne reviendrait plus sur le passé ; toutefois à la suite d'une visite des armées, il écrivit au gouvernement provisoire et dit :

« MESSIEURS,

» Je connais la position des ennemis, leur » avant-garde n'est pas nombreuse, voici une

» occasion favorable de mettre en évidence la » force morale de l'armée. Les troupes reprendront courage en voyant à leur tête leur ancien » général ; en abdiquant je n'ai pas renoncé au » droit qu'a tout citoyen de défendre son pays. » Si l'on veut, je réponds de vaincre l'ennemi et » d'inspirer à l'armée des sentiments qui du » moins vous ménageront des conditions honorables. »

A la réception de la missive, la commission frémit, on ne savait comment répondre sans l'aigrir, on le fit pourtant ; et lui, s'immolant à la France, ne reprit pas de son autorité ces armes qui peut-être nous eussent encore sauvés ; il dit au duc de Bassano, qui lui conseilla de s'abstreindre de tout acte hostile :

« Vous avez raison, je ne dois pas prendre sur » moi la responsabilité d'un si grand évènement, » je dois attendre que la voix du peuple, des soldats et des Chambres, me rappelle. »

Les évènements s'écoulaient avec une rapidité désastreuse. Les alliés marchaient de tous côtés sur Paris, sans vouloir traiter avec les commissaires du gouvernement provisoire : messieurs de Lafayette, de Pontécoulant, Laforêt, d'Argenson, Sébastiani et Benjamin Constant. Une seconde commission, où l'on trouvait messieurs Andréossy, de Valence, Boissy-d'Anglas, Flaugergue, La Bernardière, ne fut pas plus heureuse, on

ne reconnaissait que Louis XVIII, et sans le dire les actes le prouvaient partout.

A Paris, on s'agitait ; le peuple, moins ingrat en masse que la bonne compagnie en détail, regrettait Napoléon et commençait à le demander d'une manière alarmante. Fouché voulut déterminer à partir celui qui, devenu sujet pour la troisième fois, restait toujours en possession de conquérir encore son trône. Espérant changer sa résolution, il lui fit demander une audience qui lui fut accordée sur-le-champ. Il arriva tout de suite. En le voyant :

NAPOLÉON. — Duc d'Otrante, quel nouveau piège venez-vous me tendre?

FOUCHÉ.—Pourquoi vous en tendrais-je, Sire? Je n'en ai plus besoin. Vous êtes descendu, et je suis à votre place.

NAPOLÉON. — La conserverez-vous?

FOUCHÉ. — Du moins je ferai tout ce qu'il faudra pour ne point la perdre. Mais permettez-moi de traiter un autre point. Quoique je vous sois en horreur, je n'oublie pas combien vous avez aidé à ma fortune. Je n'ai pas maintenant à vous craindre. Laissez-moi vous servir sincèrement, mais de la seule façon qu'il me soit permis d'employer. Vos ennemis sont nombreux, vous les connaissez. J'ai déjà reçu, tant du roi de France que des alliés, l'ordre et la prière de m'assurer de votre personne. Votre règne a cessé; celui de

votre fils n'a pas lieu. Louis XVIII sera seul maître. Vous êtes de par lui sous le poids de l'ordonnance qui ordonne de vous courir sus, qui vous met, l'identité reconnue, à la disposition d'un magistrat et d'un fanatique. Il en est de ceux-ci, j'en connais plusieurs, et déjà le fer ou le poison...

NAPOLÉON. — Un assassinat ! Les Bourbons en sont incapables.

FOUCHÉ. — Oui, eux-mêmes. Non, certes, ils ne vous assassineront pas ; mais vous qui comme eux avez eu des flatteurs, des séïdes, vous savez de quoi sont capables de tels sicaires. Henry Ier, roi d'Angleterre, jura toujours qu'il n'avait ni ordonné ni demandé la mort de l'archevêque de Cantorbéry, mais son vœu irréfléchi rencontra des ministres de sa vengeance..... Depuis le 22 juin, moi qui vous parle j'ai déjoué deux tentatives contre votre vie ; aurai-je le même bonheur à l'égard de celles que l'on ourdit maintenant ?

NAPOLÉON, *souffrant*. — Le peuple veut donc ma mort ?

FOUCHÉ. — Je n'en sais rien, la question n'est pas là ; mais que dans la foule il ne sera pas un Pothot, un Jacques Clément, un Ravaillac, un Ankastroen, qui le sait ? Dieu seul. Il y a des hommes qui en vous frappant croiront servir l'Église, la monarchie, la liberté ; enfin les Prus-

siens veulent vous enlever, et Blücher ne manœuvre autour de Saint-Germain que pour arriver à la Malmaison.

NAPOLÉON, *rêveur*. — Où aller?

FOUCHÉ. — Chez les Américains. Ils vous attendent, peut-être avant peu eux-mêmes auront besoin de vous. »

Cet appas de grandeur, cet espoir de servir une nation neuve et puissante, devint le véhicule qui décida Napoléon à faire ce que ne lui aurait pas inspiré l'idée de son propre péril. Un autre motif le détermina en outre, le duc Decrès et le comte Boulay de la Meurthe lui vinrent apprendre que Wellington lui refusait un asile : c'était énoncer clairement qu'on prétendait s'emparer de lui sans condition, et en faire un prisonnier dont le sort est à la volonté de celui qui lui a mis la main dessus.

Ceci lui ayant été notifié, le 27, à trois heures et demie du matin, il partit, à cinq heures du soir, ce même jour, de la Malmaison avec le lieutenant-général comte Becker, qu'on lui avait donné comme surveillant, déguisé sous le titre d'accompagnateur d'honneur. Il se rendit à Rochefort où déjà on armait les deux frégates que le gouvernement provisoire mettait à sa disposition, la *Saale* et la *Méduse*.

Le voyage se fit rapidement. Partout les populations l'accueillirent avec respect, avec intérêt

et toujours avec amour. A Niort, notamment, les manufactures allèrent si loin que l'espérance rentra dans le cœur de l'auguste prisonnier. Touché des preuves que les bourgeois, les soldats, la classe ouvrière, lui donnèrent de leur attachement, ayant ouï ce que lui raconta de l'opinion de tous, si favorable pour son compte, un jeune homme, M. Alexis Delille, bon ami, français excellent, et frère de madame Armande Roland, auteur de plusieurs romans, dont la réputation ne fait que s'accroître, Napoléon, dis-je, ne crut pas tout perdu.

« Général, dit-il au comte Becker, instruisez » le gouvernement provisoire qu'il connaît mal » l'esprit de la France, qu'il s'est trop pressé de » m'éloigner, que s'il avait accepté ma proposi- » tion, les affaires auraient changé de face, que » je pourrais encore au nom de la nation exer- » cer une grande influence dans la direction des » affaires publiques en appuyant les négociations » par une armée à laquelle mon nom aurait servi » de ralliement. »

Le vertueux Becker, touché de ces paroles, dont mieux que personne il concevait la portée, se mit à écrire au gouvernement provisoire pour les lui transmettre. Il allait finir sa lettre lorsque des voyageurs, amenés devant Napoléon, l'instruisirent qu'ils avaient entendu en sortant de Paris le bruit d'une forte canonnade. L'Empereur,

aussitôt dicta au général le *post-scriptum* suivant :

« Nous espérons que l'ennemi vous donnera » le temps de couvrir Paris, et de voir l'issue des » négociations. Si dans cette situation la croi- » sière anglaise arrête le départ de l'Empereur, » vous pouvez disposer de lui comme soldat. »

La réponse enleva cette illusion. Le 8 juillet, Napoléon, encore en France, tandis que ce même jour le roi rentrait à Paris ramené par les alliés, s'embarqua sur la frégate la *Saale*, et sa suite sur la *Méduse*. Le 9, ces vaisseaux entrèrent dans la rade de l'île d'Aix. Napoléon mit pied à terre, visita, inspecta les travaux militaires, passa la garnison en revue, qui le récompensa par ses vivats. Le 10, le vent, contraire jusqu'alors, devint favorable.

Il fit demander le passage à lord Keith par le comte de Las Cases. D'après sa réponse négative, il fit acheter deux bâtiments demi-pontés, afin de gagner un brick danois dont l'officier voulait le sauver. De jeunes officiers lui proposèrent de tenter la traversée sur ces frêles navires. Il ne voulut pas abandonner ceux qui désiraient partager son sort. C'étaient le comte Bertrand, sa femme et ses trois enfants; le duc de Rovigo (Savary), les deux frères Lallemand, Gourgault, Montholon, sa femme et un enfant, Las Cases et son fils, un chirurgien et plusieurs domestiques

que n'avait pas infectés l'ingratitude d'Yvan, de Constant et de Roustant.

L'impossibilité d'échapper à la croisière anglaise avec tout le monde, la nécessité de jour en jour, d'heure en heure plus flagrante, de sortir du royaume et d'un pays déjà rempli de satellites qui cherchaient par un crime à débarrasser les Bourbons de lui, et sans leur aveu, déterminèrent Napoléon à se livrer lui-même à la puissance sa plus mortelle ennemie.

Le 14 juillet, et il était temps comme je le dirai ailleurs, Napoléon fit prévenir qu'il se rendrait à son bord. Déjà la veille il avait écrit au prince régent d'Angleterre, depuis roi sous le nom de Georges IV, la lettre que voici :

Rochefort, 3 juillet 1815.

« ALTESSE ROYALE,

» En butte aux factions qui divisent mon pays » et à l'inimitié des plus grandes puissances de » l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et » je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au » foyer du peuple Britannique. Je me mets sous » la protection de ses lois que je réclame de Votre » Altesse Royale comme le plus puissant, le plus » constant et le plus généreux de mes ennemis. Je » lui offre la plus belle page de mon histoire.

» *Signé*, NAPOLÉON. »

Tant de grandeur ne fut point comprise, ni un tel appel entendu. La prison remplaca le foyer, et l'histoire dira la conduite de ce prince, d'ailleurs sans vertus, envers Napoléon Bonaparte.

L'Empereur s'embarqua le 15 juillet avec sa suite sur le brick *l'Épervier*, et se rendit à bord du *Bellérophon*. Le comte Becker, strict observateur de son mandat, qui lui enjoignait de ne pas quitter son prisonnier, et qui l'avait suivi sur le transport français, crut devoir l'accompagner sur le vaisseau étranger, et au moment où il allait monter l'escalier, Napoléon, l'arrêtant d'un geste rempli de majesté, lui dit avec une dignité simple et d'autant plus imposante :

« Général, ne venez pas plus loin, votre mis-
» sion est sans doute finie. Retirez-vous, je ne
» veux pas qu'on puisse croire qu'un membre de
» l'armée française, et qu'un citoyen de ma pa-
» trie, soit venu avec le mandat de me livrer à
» l'ennemi. »

SOIRÉE LXIII.

Hospitalité refusée par les Anglais. — Napoléon redevenu le général Bonaparte. — Refuge à Sainte-Hélène. — Arrivée de l'Empereur et de sa suite. — Description de la retraite de Napoléon. — Un ignoble geôlier. — Hudson-Lowe. — Maison de service. — Dévouement de Nowerras. — Marie-Louise et le comte de Neiperg. — Maladie de Napoléon. — Lâches insultes de l'Europe. — Dernière scélératesse de Hudson-Lowe. — Testament. — Mort d'un grand homme.

Ce livre n'est pas une histoire de France pendant l'Empire et jusqu'à la seconde restauration, aussi ne nous attachons-nous pas à raconter ce qui advint à notre malheureuse patrie quand elle eut été si lâchement trahie par ceux qui, après avoir perdu Napoléon, la livrèrent elle-même une autrefois aux Cosaques et à l'insatiable avidité de ceux que nous avions toujours vaincus tête à tête. Aucun genre de ruine, aucune sorte d'humi-

liation ne furent épargnés au royaume ; on le suça, on le pressura, on le rongea jusqu'à la moëlle, on le contraignit à rester sans force armée, on demanda le licenciement de cette armée qui, depuis 1792, n'avait été vaincue que lorsque les éléments s'étaient unis à l'Europe toute entière ; on spolia nos musées, nos bibliothèques, on viola les conventions, les traités, on tenta toutes les voies qui nous pousseraient au désespoir, afin d'obtenir à notre dépècement universel un prétexte.

Tant de pilleries, d'outrages, de vexations, ne sont pas encore vengées. La France cependant a, pareille aux Loredan de Venise, contre les Foscarini de la même ville, son compte de vengeance ouvert en *doit* et *avoir*, contre l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse, la Russie, la Bavière, le Wurtemberg, le Hanôvre et la Suède; les gouvernements qui, depuis 1814 et 1815, nous ont régi, ont tous reculé devant ce règlement d'acquit. Mais l'époque est prochaine, où malgré des lâchetés d'égoïsme, la nation, réveillée et poussée à bout par de noires insultes, se lèvera, marchera, vaincra, combattra; et puissante et souveraine parce qu'elle sera juste, elle écrira sur la dernière page de ce registre de guerre et de sang, le semblable du terrible *l'Ha Pagatta* du Vénitien Loredan.

Dès son arrivée sur le Bellérophon, l'Empereur cessa, hors de la part des Français, d'être traité

en souverain. Il ne fut plus dans leur bouche que *le général Bonaparte*, misérable outrage, qui peignait trop bien la naineté de ses ennemis. Le vaisseau mit soudainement à la voile, après toutefois que l'Empereur eut été visiter, par curiosité, l'amiral Hostram, sur son vaisseau le *Superbe*. Le calme qui dura pendant plusieurs jours, rendit la route lente et pénible. Le 23, on vit Ouessant, et à la nuit tombante la vigie reconnut les côtes de la Grande-Bretagne. Le 24, on mouilla à Torbay. Là, le général Gourgaud le quitta pour aller à Londres ou à Windsor, remettre au prince régent la lettre impériale, mais on le vit revenir presque aussitôt après qu'il eut touché la terre; on l'avait empêché de poursuivre sa route, et la missive était partie sans lui.

L'anxiété sur la réception qui serait faite à l'Empereur et touchant sa destinée future dura jusqu'au dimanche, 29 juillet. Le jour levé, il reçut un message de lord Keith, qui lui apprenait le refus de le laisser habiter volontairement l'Angleterre ou tout autre lieu du globe, et que l'île Sainte-Hélène, située entre l'Afrique et l'Amérique, lui était donnée pour prison ; qu'il y serait gardé par les Anglais et par la surveillance de commissaires russes, prussiens, autrichiens et français!!! Honte pour la patrie. L'Empereur dit alors :

« Je suis l'hôte de l'Angleterre. Je ne suis pas

» ton prisonnier. Je suis venu volontairement me
» placer sous la protection des lois britanniques;
» en abusant de ma confiance on viole les droits
» sacrés de l'humanité. Je n'accéderai jamais de
» mon libre consentement à l'outrage qu'on me
» destine. La violence seule et matérielle me fera
» résoudre à le supporter. Voilà ma seule réponse,
» et que Dieu maudisse qui m'accable ainsi. »

Sans s'arrêter à cette protestation, l'on fit savoir que l'on interdisait aux généraux Lallemand et Savary de le suivre à son exil; qu'à part eux il pouvait choisir trois officiers qui, en outre de son chirurgien, l'accompagneraient à Sainte-Hélène, toutefois avec la conviction qu'ils n'en sortiraient qu'avec le consentement du cabinet anglais. Le contre-amiral sir Georges Cockburnn, nommé commandant en chef du cap de Bonne-Espérance et des mers environnantes, reconduirait à Sainte-Hélène *le général Bonaparte*.

Napoléon nomma messieurs les comtes Bertrand, son grand maréchal du palais; le comte de Montholon, son chambellan, et le comte de Las Cases, conseiller d'État, pour aller avec lui à Sainte-Hélène. Le 4 août, l'Empereur écrivit la protestation suivante, et la fit expédier au gouvernement anglais.

« Je proteste solennellement à la face du ciel et
» des hommes contre la violence qui m'est faite,
» contre la violence de mes droits les plus sacrés,

» en disposant par la force de ma personne et de
» ma liberté. Je suis venu librement à bord du
» Bellérophon, je ne suis pas prisonnier, je suis
» l'hôte de l'Angleterre, j'y suis venu à l'instiga-
» tion du capitaine même qui m'a dit avoir reçu
» des ordres du gouvernement de me recevoir et
» de me conduire en Angleterre avec ma suite, si
» cela m'était agréable. Je me suis présenté de
» bonne foi pour me mettre sous la protection
» des lois de l'Angleterre. Aussitôt assis à bord
» du Bellérophon, je fus sur le foyer du peuple
» britannique; si le gouvernement, en donnant
» des ordres au capitaine du Bellérophon, de me
» recevoir ainsi que ma suite, n'a voulu que me
» tendre un piège, il a forfait à l'honneur et flétri
» son pavillon.

» Si cet acte se consommait, ce serait en vain
» que les Anglais voudraient parler désormais de
» leur loyauté, de leurs lois et de leur liberté. La
» loi britannique se trouvera perdue dans l'hos-
» pitalité du Bellérophon.

» J'en appelle à l'histoire; elle dira qu'un en-
» nemi qui fit vingt ans la guerre au peuple an-
» glais vint librement chercher un asile sous les
» lois. Quelle plus éclatante preuve pouvait-il
» lui donner de son estime et de sa confiance?
» Mais comment répondit-on en Angleterre à une
» telle magnanimité? On feignit de tendre une

» main hospitalière à cet ennemi, et quand il se » fut livré de bonne foi, on l'immola.

« *Signé*, NAPOLÉON,

« *A bord du Bellérophon, à la mer.* »

La protestation fut regardée comme non avenue. La force était seule la loi; on inventoria ses effets, son argenterie, ses bijoux, ses meubles, ses livres, tous ses effets quelconques. La douane lui saisit deux à trois mille louis, et ne lui en laissa que quinze cents; enfin le 8 août, l'Empereur quitta le Bellérophon pour passer sur le Northumberland, où une consigne sévère défendit toute marque de respect et d'égard, autres que ceux dus à un *simple général*; car la petitesse anglaise lui refusa le grade de maréchal, qu'il n'avait, disait-on, jamais possédé.

Les Français qui, à ce moment, durent le quitter, manifestèrent une douleur éclatante. L'Empereur, la faisant remarquer aux Anglais, dit avec un heureux à propos : *Monsieur, voyez, ceux qui pleurent sont ceux qui restent en Europe.* On remit à la voile, et l'on chemina lentement vers les mers éloignées, où devait être rencontrée la prison assignée à celui dont l'existence faisait trembler tous les monarques.

Le 11 octobre 1815, on aperçut, mais très-imparfaitement encore, l'île Sainte-Hélène; on s'en rapprocha pendant la nuit, et le diman-

che 15, on y toucha ; cent dix jours après avoir quitté Paris ; Napoléon, cependant, ne débarqua que le lendemain, 16.

L'île Sainte-Hélène, rocher perdu au milieu de l'immensité de l'Océan, a pour terre la plus voisine, le continent africain, à cinq cents lieues de distance ; son circuit est d'environ onze lieues : elle en a quatre de long et trois de large. Sa côte, presque partout abrupte et inabordable, s'élève à une hauteur qui varie entre six cents et douze cents pieds d'élévation ; quatre échancrures seules permettent au navigateur de parvenir dans son centre, forteresse naturelle et inexpugnable. Il serait facile de la rendre inaccessible à tout effort humain. Diverses vallées médiocrement fertiles la sillonnent. Le centre, ou, pour mieux dire, le sommet, forme une manière de plaine d'environ deux mille arpents de surface ; mais tout cela fort creusé, fort raviné, fort tourmenté. Cet endroit est propre à une culture variée ; il y a d'assez bons pâturages. Une autre plaine, d'un niveau plus bas et du tiers de grandeur de celle-là, ne produit que des plantes marines, tant le sol est imprégné de sel.

Rien n'annonce dans Sainte-Hélène une création volcanique, on peut la croire d'origine biblique, c'est-à-dire, naturelle. Le climat est inconstant, chaud, singulièrement humide et pluvieux. Les nuages y versent des torrents presque

continuels; on compte, à peu près, huit mille arpents propres à la culture, le reste est aride, tout rocher infertile et sans mine profitable; ses arbres communs sont le gommier, le choux palmiste, le tamarin, l'ébénier, le bois rouge, etc.

Les Portugais, qui découvrirent cette île en 1501, voulurent d'abord s'en emparer; ils y apportèrent des chèvres, des perdrix, de la volaille, des faisans et des arbres fruitiers; mais en même temps, leurs vaisseaux fournirent à Sainte-Hélène des rats qui, pullulant d'une manière vraiment extraordinaire, sont devenus la plaie constante du pays, où ils font des dégâts incroyables.

Les Hollandais en chassèrent les premiers habitants; mais ils dédaignèrent bientôt cette terre infertile, et, ne comprenant pas l'importance de sa situation, ils l'abandonnèrent en 1651; alors les Anglais s'y mirent à leur place, et depuis l'ont gardée avec soin; elle est leur point de rafraîchissement pour tous les vaisseaux de leur nation qui vont aux Indes et qui en retournent.

La seule ville qu'on puisse nommer ainsi dans Sainte-Hélène porte le nom de James-Town; il y a une église, un théâtre, l'hôtel du gouverneur, un hôpital civil et militaire, etc. La population entière de l'île ne dépasse pas quatre ou cinq mille habitants, elle ne pourrait pas en nourrir davantage, et c'est principalement au commerce que cette petite colonie doit son aisance. Un conseil

supérieur administre avec le gouverneur, ce sont trois fonctionnaires avec un secrétaire qui composent cette autorité, ils jugent toutes les causes sommairement et sans appel; il n'y a ni procureur, ni avocat dans l'île, c'est assez des rats pour la dévorer; aussi les habitants ne se plaignent pas de ce départage de la Providence. Depuis l'arrivée de Napoléon, l'île a pu augmenter en population; depuis sa mort, le chiffre a baissé, il diminuera encore à dater du jour où on lui aura retiré les cendres de notre auguste Empereur.

C'est donc en un lieu pareil, loin de tout ce qui rend agréable la civilisation, et dans une prison formidable, préparée par la nature, que le héros de la France, le fondateur d'un grand Empire, a été amené. La ville, resserrée entre deux monts escarpés, n'a qu'une seule rue et très-courte, tous les environs sont nus et d'une stérilité effroyable.

A l'extrémité de cette vallée, s'élevait une maison appelée Briars (les Ronces); elle appartenait à un négociant nommé Balcombe, et elle devint le premier séjour de l'Empereur; quant à son étendue, c'était, au rez-de-chaussée, une pièce percée de deux croisées et diminuant à l'étage supérieur, ayant d'étendue sept pieds en tous sens.

Le 10 décembre, l'Empereur quitta ce séjour si peu convenable, pour aller habiter la demeure

qui lui était préparée au lieu appelé Longwood. « Longwood, dans le principe simple ferme de la compagnie (des Indes), abandonné au sous-gouverneur pour lui tenir lieu de maison de campagne, se trouve dans une des parties les plus élevées de l'île. Le thermomètre anglais marque dix degrés en moins avec la vallée où nous avions débarqué; c'est un plateau assez étendu sur la côte orientale, et assez près du rivage; des vents éternels, parfois violents et toujours de la même partie, en balaient constamment la surface, des nuages le couronnent presque toujours; le soleil qui y paraît rarement n'en a pourtant pas moins d'influence sur l'atmosphère, il attaque le foie si on ne s'en préserve avec soin; des pluies abondantes empêchent qu'on ne distingue ici aucune saison régulière; il n'en est point à Longwood, ce n'est qu'une continuité de vents, de nuages d'humidité, toujours une température modérée et monotone, qui présente du reste plus d'ennui que d'insalubrité. L'herbe, en dépit des fortes pluies, disparaît rongée par le vent ou flétrie par la chaleur; l'eau y est amenée par un conduit, et si malsaine que le sous-gouverneur que nous avons remplacé n'en faisait usage pour lui et pour ses gens, qu'après l'avoir faite bouillir; nous avons été contraints d'en faire autant nous-mêmes. Les arbres qu'on y voit, et qui de loin présentent un aspect riant, ne sont que des arbres à gomme, arbuste

chétif et bâtard qui ne donne point d'ombre. Une partie de l'horizon présente au loin l'immense mer, le reste n'offre plus que d'immenses rochers stériles, des abîmes profonds, des vallées déchirées, et au loin la chaîne nuageuse et verdie du Pic de Diane; en résumé, l'aspect de Longwood ne saurait être agréable que pour le voyageur fatigué d'une longue navigation, pour qui toute terre a du charme....

» Depuis deux mois on n'avait pas cessé de travailler pour mettre Longwood en état de nous recevoir, toutefois les résultats étaient bien peu de chose.

» On entre à Longwood par une pièce qui venait d'être bâtie, destinée à servir tout à la fois d'antichambre et de salle à manger; de là on passe dans une pièce attenante, et dont on a fait le salon; on entre ensuite dans une troisième fort obscure, en travers de celle-ci; on l'avait désignée pour recevoir les cartes et les livres de l'Empereur; elle est devenue plus tard la salle à manger. En tournant à droite, dans cette chambre, on trouvait la porte de l'appartement de l'Empereur; cet appartement consistait en deux petites pièces égales à la suite l'une de l'autre, formant son cabinet et sa chambre à coucher. Un petit corridor extérieur autour de ces deux pièces lui servait de salle de bains; à l'opposite de l'appartement de l'Empereur, et à l'autre extrémité du bâti-

ment, était le logement de madame de Montholon, de son mari et de son fils; local qui depuis a formé la bibliothèque de l'Empereur. En dehors de tout cela et au travers d'issues informes, une petite pièce carrée au rez-de-chaussée contiguë à la cuisine, fut ma demeure; au travers d'une trappe pratiquée au plancher, et à l'aide d'une échelle de vaisseau, on arrivait au gîte de mon fils, véritable grenier qui ne renfermait guère que la place de son lit. Nos fenêtres et nos lits demeuraient sans rideaux, le peu de meubles de nos chambres provenait évidemment de ce dont les habitants s'étaient défaits dans cette circonstance..... Le grand maréchal (comte Bertrand), sa femme et ses enfants, avaient été laissés à deux milles en arrière de nous, dans un abri tel que dans le pays même il porte le nom de hutte (hut's-gate). Le général Gourgaud fut mis sous une tente, ainsi que le docteur (le medecin O'Méara), et l'officier préposé à notre garde, en attendant que l'on eût achevé leurs chambres.

» Une espèce de jardin régnait autour de nous, mais le défaut d'eau, la nature du climat, le peu de soins que nous pouvions lui donner, faisaient qu'il n'en avait réellement que le nom; en face de nous, et séparé par un ravin assez profond, était campé à une petite distance le 33e de ligne, régiment anglais, dont les divers postes couronnaient les sommités voisines; tel était notre sé-

jour. » *(Mémorial de Sainte-Hélène, par le comte Las Cases, tome* II, *page* 41 *et suiv.)*

C'était dans cette manière de cachot humide, quoiqu'en plein vent, que l'hospitalité anglaise relégua notre Empereur Napoléon. On ne pouvait exiger davantage de ces insulaires chez qui la nécessité d'avoir un commerce puissant étouffe toujours les sentiments généreux. Napoléon avait nui et pouvait nuire à leurs fabriques, donc il fallait agir envers lui de manière à arriver à un assassinat physique, par toutes les privations et les contrariétés du corps et de l'âme, qu'une avide méchanceté pût inventer. Le travail des geôliers du grand homme fut par ordre supérieur celui, non du roi, mais de l'oligarchie britannique; l'occupation, de chercher, de trouver et d'inventer assez de tortures morales qui pussent amener une mort rapprochée, mort que d'ailleurs l'hypocrisie des lords et des membres de la Chambre des Communes exigeait qu'on rendît assez naturelle en apparence, pour qu'on ne pût pas les en accuser, sans qu'ils ne pussent récriminer à leur tour et même crier à l'injustice.

La commission, odieuse à remplir, se trouvant au dessus des forces du contre-amiral sir Cockburnn, on envoya un véritable bourreau au cœur de bronze, homme haineux, méchant, vindicatif, et dont les délices consistaient à voir souffrir les

victimes; enfin sir Hudson-Lowe, tigre à figure humaine, Néron au petit pied,

Et dont le nom sera, dans la race future,
Au plus cruel bourreau la plus cruelle injure.

Ce misérable, qui depuis a voulu être meurtrier matériellement, en faisant assassiner, à Paris, le jeune Emmanuel de Las Cases, avait commencé son *honorable* carrière par la débauche la plus crapuleuse, et les vices les plus infects. Employé d'abord dans la basse police, son absence de conscience et de toutes les autres vertus le firent employer, en Italie, par l'Angleterre, au même métier; il avait organisé des complots pour se débarasser de Murat; toujours battu comme militaire, trompé dans ses intrigues, car son inhabileté égalait sa malice, nommé geôlier de l'Empereur, alors il ne mit plus de bornes à sa fallace, à sa noirceur, à sa cruauté féroce; la vie de l'auguste prisonnier devint une torture perpétuée, de tous les jours, de toutes les minutes : heureux de blesser, de nuire, d'irriter, tout lui fut bon, les piqûres d'épingle comme les larges plaies. Ainsi on le vit tour à tour tyranniser l'Empereur des Français, dans les grandes choses comme dans les petites, et s'étudier, avec la joie d'un singe-panthère, à rendre malheureux celui qui, grandissant dans la postérité à mesure qu'elle s'avance, n'a eu qu'à le maudire pour elle à jamais, le regarde comme un monstre autant atroce qu'infâme.

« L'amiral Cockburnn, dit un biographe impartial, avait compris dans les limites qui renfermaient l'espace où les prisonniers de Longwood pouvaient se promener, un jardin où se trouvaient un filet d'eau et de la verdure, Hudson les refusa. L'amiral, le colonel, qui commandaient le camp, les deux membres du conseil de la compagnie des Indes, le secrétaire général (ce qui formait le gouvernement à Sainte-Hélène), pouvaient traverser la ligne des sentinelles sans passe d'aucune espèce; à Longwood, les habitants pouvaient en demander une au gouverneur, les marins à leurs chefs ; mais tous pouvaient se présenter sans essuyer des tracasseries. Cette communication durait depuis huit mois, sans avoir fourni sujet à aucune plainte; Hudson-Lowe la suspendit. Personne n'eut plus la liberté de se transporter à Longwood, ni de converser avec les prisonniers, sans une permission du gouverneur, qui ne l'accordait qu'avec difficulté, et qu'après avoir fait subir un interrogatoire humiliant. Il mit Longwood au secret, et le frappa d'une interdiction complète. Il défendit aux habitants que l'Empereur rencontrerait dans ses promenades, de lui répondre et de lui parler; il arrêta que ceux autorisés à voir l'Empereur ne s'approcheraient d'aucun de sa suite; de telle sorte que si Sa Majesté eût reçu quelqu'un, elle aurait dû éloigner les domestiques, et faire elle-même le service in-

térieur; il ne permit pas non plus qu'un interprête s'interposât entre le prisonnier et le visiteur. Dès le coucher du soleil, la sortie de la maison de geôle était interdite à ses habitants, et vu le climat, on ne peut aller dehors et se promener pour respirer l'air qu'aux approches de la nuit. Nul écrit n'entrait ou ne sortait de Longwood sans avoir été lu par le gouverneur, qui supprimait toute lettre ou billet remis à lui cacheté. Il voulut contraindre Sa Majesté à accepter son propre médecin, il exigea que chaque jour un officier constatât *de visu* la présence de l'Empereur dans son cachot de rochers; il arrêtait lui-même les domestiques du prisonnier sans laisser ce soin à d'autres, tant son penchant de sbire se décélait; enfin, il prenait plaisir, et sans motif, à faire enlever et à rendre les matelots qui faisaient le service d'intérieur; il brutalisait, frappait, punissait rigoureusement ceux qui ne consentaient pas à être ses espions. Il diminua par avarice la dépense de bouche des détenus, il retenait les lettres venues d'Europe; on les rendait après en avoir supprimé et effacé les phrases qui lui déplaisaient. Il empêcha la remise d'un livre envoyé par l'auteur, membre du parlement d'Angleterre, à Napoléon, parce qu'il y avait ces mots, sur le plat du volume, tracés en lettres d'or : A NAPOLÉON-LE-GRAND. Il fixa minimement le vin que chaque détenu, Napoléon compris, boirait par

jour (une bouteille, combien lui en buvait-il ?) ; défendit la vente de l'argenterie de Napoléon, afin de la faire acheter à bas prix à son compte, ce qui fut fait; voulut contraindre Sa Majesté à ne s'appeler que Bonaparte et à ne signer que de ce nom, menaçant et renvoyant les serviteurs fidèles, selon son caprice, ou bien les jetant en prison. Il fit creuser des fossés, éleva des palissades, et fit de Longwood, enfin, une prison réelle. Je ne finirais pas si je rapportais ici tous les actes cruels, abusifs, vexatoires, despotiques, qu'un tel scélérat employa pour désespérer notre auguste, notre cher Empereur. »

Napoléon, du moins, ne le ménageait dans aucune circonstance, et le flagellait au visage par de dures vérités; un jour, il lui dit :

« Votre lettre au comte Bertrand est en dehors » de nos mœurs et toute contraire à nos préjugés; » si moi, Empereur, lorsque j'étais général, j'eusse » reçu de vous une telle lettre, je vous aurais » contraint à vous couper la gorge avec moi. Vous » insultez le grand maréchal, mais jugez votre » position et la nôtre, vos méchancetés retombe- » ront sur vous, votre gouvernement vous désa- » vouera, et il adviendra de tout ceci une tache » de flétrissure ineffaçable sur vous et sur vos » enfants. Voulez-vous que je vous dise ce que » nous pensons sur votre compte ? nous vous » croyons capable de tout, MAIS DE TOUT, et tant

» que vous demeurerez avec votre haine, nous de-
» meurerons avec notre pensée; vous êtes pour
» nous un plus grand fléau que toutes les misères
» de ce rocher affreux. »

Dans une autre circonstance, et Hudson-Lowe présent, l'Empereur dit à sir Cockburnn :

« Les fautes de M. Lowe viennent de ses habi-
» tudes dans la vie; il n'a jamais commandé que
» des déserteurs étrangers, des Piémontais, des
» Corses, des Siciliens, et tous renégats, traîtres
» à leur patrie, la lie et l'écume de l'Europe; s'il
» eût commandé des hommes, des Anglais, s'il
» était homme lui-même, il aurait des égards
» pour ceux qu'il doit honorer. Mon corps est
» dans ses mains, il peut en faire ce qu'il vou-
» dra, mon âme est indépendante et aussi ferme
» et fière que lorsqu'elle commandait à quatre
» cent mille hommes, et que sa volonté faisait et
» défaisait les rois. »

Sir Hudson, confondu, tenta de changer la conversation, il voulut parler économie, des réductions à faire aux dépenses de Longwood, et il demandait de l'argent. Napoléon, haussant les épaules, lui dit alors :

« Ne vous apercevez-vous pas combien vous
» me fatiguez, tous ces détails sont ignobles,
» ils me sont trop pénibles, c'est bien odieux;
» vous me mettriez sur les charbons ardents de
» Montézuma et de Guatimozin, que vous ne ti-

BÉRANGER.

Gravé par A. Lefevre

Publié par P. H. Krabbe.

» reriez pas de moi l'or que je n'ai pas d'ailleurs » ici. Qui vous demande quelque chose? qui vous » prie de me nourrir? quand vous discontinuerez » vos provisions, si j'ai faim, ces braves soldats » que voilà (*et sa main tendue montrait par la fenêtre ouverte, les tentes et les postes des Anglais militaires qui le gardaient*) prendront pitié de moi; j'i- » rai m'asseoir à la table de vos grenadiers, et ils » ne repousseront pas, j'en suis sûr, le premier » et le plus vieux soldat de l'Europe. »

Il lui reprocha la retenue de tout livre ou envoi portant la suscription : *A l'Empereur Napoléon.*

« Et qui vous a donné le droit de me disputer » le titre d'Empereur ; dans peu d'années, votre » lord Caltereagh, votre lord Bathursdt, et tous » les autres, vous aussi, qui me parlez, vous se- » rez enseveli dans la poussière de l'oubli, ou si » l'on connaît vos noms, ce sera par les indignités » que vous aurez exercées contre moi, tandis que » l'Empereur Napoléon demeurera toujours, sans » doute, le sujet, l'ornement de l'histoire, et l'é- » toile des peuples civilisés. Vos libelles ne peu- » vent rien contre moi ; vous avez dépensé des » millions, qu'ont-ils produit? la vérité perce les » nuages, elle brille comme le soleil, et comme lui » elle est impérissable. » (1)

(1) Si le docteur Gall, cet illustre *cranologiste*, avait eu à professer sur la tête de sir Hudson-Lowe, il se serait émerveillé, vu la disposition de certaines bosses, qu'on

C'était par ces traits sublimes, par ces apostrophes foudroyantes, que cet homme prodige maintenait sa supériorité, c'était une sorte de couronne impériale qu'aucun mirmidon d'Europe ne pouvait lui enlever. En vérité, je m'étonne que les souverains modernes réunis dans un de ces banquets qui leur tiennent lieu de congrès, ne s'écrient pas, en proie au délire d'un vin fumeux, et ne chantent ce couplet célèbre de Béranger :

De son habit de bataille
Qu'on épargne les boulets,
A dix rois de notre taille
Faisons des habits complets.

Au reste, jamais l'ingratitude royale ne parut mieux qu'envers Napoléon. Tous les potentats connaissaient (la Prusse, la Russie, l'Autriche, la France, au moins par leurs commissaires) la tyrannique dureté de Hudson-Lowe, et aucun n'a demandé que ce tigre fût muselé, aucun n'a prié, n'a ordonné, que tant de rigueurs inutiles fussent adoucies; non, ils recevaient exactement par leurs commissaires présents, amis, compagnons, flatteurs, de Hudson-Lowe, le récit mensuel, exact, détaillé, de tant de lâchetés, de cruautés, de scélératesse; ils les lisaient, ils s'en amusaient avec leurs favoris, et s'étonnaient que ce *petit noble de Corse se trouvât malheureux.*

Le prince de Metternick expédiait très-exactement à Marie-Louise, à Parmes, le compte-rendu

F. J. GALL

(Le Docteur)

Mort à Paris le 22 Août 1828.

Publié par P.H. Krabbe

des tortures infligées à Napoléon, et elle se les faisait lire par son amant, le comte de Neiperg, celui qu'elle a épousé plus tard pour l'acquit de sa conscience. Tous les deux riaient, et elle dit un jour :

« Je voudrais bien voir par un trou la mine » qu'il fait quand on le contrarie. »

La conduite atroce des souverains envers l'Empereur Napoléon n'a pas eu de bornes. Tous lui ont refusé ces consolations du cœur que l'on accorde au scélérat consommé et condamné à une détention perpétuelle. Sa mère, cette sainte et auguste matrone, ses frères, ses sœurs, ont sollicité, imploré par les plus humbles supplications, des Empereurs de Russie et d'Autriche, du cabinet de Londres, la faveur d'aller pleurer avec lui, celle ou de s'enfermer à jamais à Sainte-Hélène, ou bien celle moins importante, d'y faire un bref séjour. Un refus dédaigneux et presque toujours muet a brisé ces cœurs aimants. Sa mère l'a vu mourir sans l'avoir encore embrassé. On lui a même refusé le portrait de son fils; le seul qui soit parvenu à Longwood a été apporté par contrebande.

On a profité des sentiments secrets du comte de Las Cases et du baron Gourgaud pour l'isoler encore plus. Ces deux-là ont cédé à l'ennui. Les deux autres, les comtes Bertrand et de Montholon, moins accessibles au regret de Paris, sont

restés à son lit de mort comme deux colonnes qui représentaient la France. On l'a laissé pendant cinq ans sans logement décent, puis quand on a vu que cette existence provisoire lui inspirait l'espoir qu'on ne le laisserait pas toujours là, alors, pour lui ôter cette faible consolation, on a fait retentir l'Europe du bruit matériel de ce palais en bois, que l'on construisait pour lui en Angleterre, et où sur la façade les souverains avaient déjà fait tracer l'inscription d'éternelle espérance, que le Dante, en avance et prophétiquement peut-être, grava sur la porte de son terrible enfer.

En regard de tant de graves récriminations, les souverains répondront en rappelant qu'ils ont permis qu'un médecin italien, le docteur Antomarchi et un prêtre corse, l'abbé Vignali, l'assistassent dans ses derniers moments.

La solitude constante et pénible de Sainte-Hélène fut encore tourmentée pour Napoléon par les querelles incessantes, les jalousies mesquines et peut-être peu désintéressées de ceux qui auraient dû par une abnégation sublime ne voir en eux que Napoléon; chacun cherchait à obtenir la meilleure part dans sa confidence et dans ses révélations. De là des disputes sans fin, une zizanie perpétuelle, des ruptures éclatantes, des raccommodements plâtrés, des bouderies de chaque jour. Les rivalités féminines indépendantes et en dehors de toute galanterie, empoisonnèrent en-

core cet intérieur. Le comte de Las Cases, lassé le premier d'une pareille vie, profita d'un bien léger prétexte pour s'en affranchir, débarqua en Europe avant tous les autres; il publia son ouvrage, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, dont l'immense débit raccommoda sa fortune.

Cet ouvrage doit être divisé en deux parties bien tranchées, et où les connaisseurs distinguent deux plumes : l'une est vigoureuse, énergigique, sublime, ce sont les dictées franches de Napoléon et le rapport exact de quelques-unes de ses paroles où l'on retrouve empreint son cachet original; l'autre est un fatras de phrases mal écrites, mal digérées, bourrées à triple dose de l'esprit du temps, c'est-à-dire, de ce genre mixte et bâtard, de ce libéralisme de convention, secte sans fond, mais où, pendant le règne de la branche aînée, se rencontraient et se cachaient sous cette fausse bannière les orléanistes, les doctrinaires, les juste-milieu, les vrais ou faux bonapartistes et les républicains; enfin, parti dissous, bannière déchirée dès les trois journées de juillet 1830. Avant elles, les trois quarts des Français parleurs se targuaient de libéralisme. Après, il n'y a pas eu un seul libéral, car l'ennemi commun (les Bourbons) ayant été renversé, chacun a été vers son camp naturel, où dès lors, on a pu se placer à découvert.

En 1817 et années suivantes, le libéralisme dé-

coulait à plein bord; on entendait par là un salmigondis de maximes républicaines et anarchiques avec des formes monarchiques. Tout libéral devait parler du peuple, et au nom du peuple; il devait surtout travailler pour le peuple, et chaque matin apprendre avant son déjeûner une ou deux colonnes du *Constitutionnel*, journal par excellence. Hors du libéralisme n'était ni salut ni succès; en conséquence, et pour accommoder Napoléon à la fantaisie de l'Europe, la deuxième moitié du *Mémorial de Sainte-Hélène* fut religieusement employée à donner à l'Empereur la physionomie qu'avaient alors messieurs Persil, Guizot, Barthe, Odillon-Barrot, Thiers, Mérilhou, Cousin, etc., etc., il prit des habits à leur mesure, parla leur langue et leur langage; fit de la sensiblerie patriotique, et même parfois, ce qui alors avait bon air, s'ajustait presque en Jacobin.

Certes, c'était étrangement défigurer cette grande physionomie impériale que de la réduire à ces proportions mesquines, que de lui faire abjurer sa politique constante; que d'affubler d'un demi bonnet rouge le seul monarque qui de nos jours ait su porter dignement une couronne fermée! Non, certes; jamais Napoléon ne fut libéral, c'est-à-dire faux et niais; jamais il n'a dans l'exil démenti tous les actes de sa vie politique. Quoi, à Sainte-Hélène, le prince, qui au 31 décembre 1813 avait dissous la chambre des Dépu-

tés, et puis de sa pleine autorité pris la dictature; qui disait avec autant d'énergie que de conviction, et en recommençant Louis XIV : *L'État, c'est moi;* n'aurait point parlé perpétuellement à Longwood comme pendant ce temps on s'exprimait en France!

Napoléon est mort comme il a vécu, et non comme le mince génie, le peu d'esprit de M. de Las Cases (dont je crois les intentions bonnes, et dont toute la vie est honorable), a cherché à nous le faire voir avant son dernier jour. Il s'est maintenu dans ces grandes idées de la monarchie absolue; la seule où la liberté civile existe réellement, où l'on trouve une nation puissante parce qu'elle est soutenue par trois colonnes, les seules sur lesquelles on puisse asseoir solidement la gloire, la richesse et le bonheur d'une nation, savoir : une noblesse considérée, riche, élevée, héréditaire surtout, un clergé pieux, important par ses vertus et par le rôle politique de ses membres influents; enfin une magistrature investie de respect formée non d'intrigants, mais des sommités de la nation, une armée toute noble par la multiplicité de ses titres, décorations étranges, dignités, majorats, opulence.

Voilà comment notre Empereur entendait le gouvernement. Il n'y aurait point eu assez de chaînes solides pour maintenir la presse, pour l'empêcher de devenir, comme elle est devenue de nos jours,

l'ennemi de l'État, car elle apprendra de nous les secrets de nos armements, de nos approvisionnements de terre et de mer; il l'aurait assurément empêchée de raconter les mouvements des régiments et des vaisseaux, les marches et contre-marches dont la connaissance importe tant à savoir aux cabinets prêts à guerroyer contre nous.

Napoléon, en 1811 ou 1812, faisait fusiller l'employé Michel au ministère de la guerre, pour avoir rapporté au russe Czernicheffch, en secret, ce que chaque matin livrent à la curiosité française ou étrangère nos feuilles du jour.

Non, Napoléon n'était pas libéral, et cela parce qu'un souverain ne doit pas l'être, et qu'il était souverain avant tout : or, et malgré les volumes du *Mémorial* du comte de Las Cases, je soutiendrai que l'Empereur n'est pour rien dans les phrases niaisement populacières, et saupoudrées du style libéral dont est imprégnée cette seconde moitié du dit livre.

Mais en revanche j'affirmerai qu'il a tenu presque mot à mot les propos rapportés ci-dessous aux pages 465 et 466 que j'ai extraites du *Mémorial.* Là, on le reconnaît, là, on le retrouve ainsi que dans les récits du 13 vendémiaire, des campagnes d'Italie, des faits survenus pendant l'expédition d'Égypte, etc., etc.

Si j'ai nommé les personnes qui composèrent sa maison d'honneur, et dans lesquelles je place

ses deux médecins : O'Méara, que Hudson-Lowe lui enleva par calcul infernal, et Antomarchi, auquel on ne permit de l'aller rejoindre, lorsque l'on fut certain qu'il portait la mort dans son sein, ainsi que son aumônier, l'abbé Vignali; je veux aussi présenter à la vénération des siècles, les hommes d'un rang moins élevé et pourtant tout aussi fidèles, qui formèrent la maison de service intérieur. M. de Las Cases, qu'en ceci je dois suivre en aveugle, les divise en trois parties : la chambre, la livrée et la bouche. La disposition des lieux ne permit pas que l'écurie prît son rang dans ces catégories. Napoléon ne put se servir utilement de sa calèche et de ses chevaux, et quant à la chasse, c'est un plaisir royal inconnu à Sainte-Hélène, à moins que ce ne soit celle aux rats.

Chambre de l'Empereur.

Marchand, premier valet de chambre, Parisien, homme au dessus de sa position, et dont le dévouement inébranlable a dû faire rougir nombre de fois messieurs Constant et Roustan; il coucha toujours sur un matelas, en travers de la porte d'entrée de la chambre à coucher de son auguste maître.

Saint-Denis dit *Aly*, serait-ce à cause de l'Égypte? Aurait-il été par hasard mameluck? Cependant la patrie de ce second valet de chambre

est Versailles : cette ville n'a jamais fourni au recrutement des Beys égyptiens.

Nowerras, Suisse de naissance, et second valet de chambre aussi, c'est celui-là qu'un jour où Sir Cockburnn était venu à Longwood avec Hudson Lowe, l'empêcha si énergiquement de suivre ce dernier dans la chambre Impériale, et cela uniquement, prétendit-il, parce que Napoléon avait demandé le seul gouverneur, sans faire mention de l'amiral. Napoléon, instruit de ce fait et de la colère du fier marin, se mit à rire jusqu'aux larmes en disant : « Mon brave Suisse » m'est dévoué sans bornes. Ah! Nowerras, tu as » eu une fois de l'esprit ; vous verrez, dit-il à Las » Cases et aux autres, qu'il m'aura entendu dire » que je ne voulais plus voir l'amiral, et il se » sera cru obligé de lui fermer la porte au nez ; » c'est amusant, il n'y aurait pourtant pas à se » jouer avec ce bon Suisse, car si j'avais le mal- » heur de dire qu'il faut me défaire du gouver- » neur, il serait homme à le tuer à mes yeux. »

Santini, huissier de la chambre et Corse d'origine; celui-là encore se serait fait tuer pour *son compatriote*.

Livrée.

Archambault aîné, piqueur, né à Fontainebleau; il servait aussi de cocher, il était, de même que son frère, rempli de zèle et d'intelligence.

Archambault, idem, pour tout. *Gentilini*, valet de pied, et *Elbois;* ce dernier n'était avec Napoléon que depuis 1814, il l'avait suivi de l'île d'Elbe, sa patrie, en France, et s'opiniâtra à l'accompagner. A l'île d'Elbe il était marié et avait une très-jolie femme qu'il aimait beaucoup, et qui était restée à Porto-Ferrajo. Napoléon, à Paris, lui dit : « Mais si tu » viens avec moi, ta femme s'impatientera. » Il répondit : — Elle ne manquera pas de consolateurs soit, mais l'Empereur trouvera-t-il, lui, un valet de pied fidèle, d'ailleurs c'est un beau nom et une belle fortune à laisser à mes enfants, que le souvenir d'un père qui ne vous aura pas quitté. — « Allons, dit l'Empereur, tu viendras » pour faire honte à nombre d'autres. »

BOUCHE.

Cypriani, Corse, c'était le maître d'hôtel de Napoléon, et domestique d'une fidélité à toute épreuve, il mourut à Sainte-Hélène avant l'Empereur, qui dit alors : — « Peut-être que pour le » service on m'en procurera un qui le vaudra, » mais pour l'attachement aucun ne le rempla- » cera jamais. J'aurais bu du poison sciemment, » si je le lui avais vu mettre dans mon verre, bien » persuadé que s'il l'y avait mis c'eût été parce » qu'il me devait être utile : tout l'or de l'An- » gleterre ne l'aurait pas gagné ni payé. » *Pierron*, officier glacier, habile, il était Parisien, et sa con-

duite a été parfaite. *Le Page*, cuisinier, autre Parisien et honnête homme. Rousseau, argentier, natif de Fontainebleau; ce n'était pas le moins dévoué. »

Dévoré de chagrins, accablé par l'ingratitude de Marie-Louise, qui oublia si vite la glorieuse alliance qu'elle avait contractée; séparé violemment de son fils et de tout le reste de ses proches, Napoléon se sentait mourir lentement; nul n'a poussé plus loin que lui ces vertus de la famille, cet amour des siens. Il aimait à s'entourer d'eux, à les voir journellement, il était heureux lorsqu'il les comblait, et plus heureux encore lorsqu'il jouissait du bonheur de leur pardonner. Tous, peu ou beaucoup, avaient eu des torts envers lui, et souvent s'étaient montrés injustes. Certains, tels que ses sœurs Élisa, grande duchesse de Toscane, Caroline, reine de Naples, et leurs maris, avaient été visiblement ingrats; néanmoins il déplora la fin de Murat, et il envoya des consolations à sa belle veuve. Il avait prodigué parmi les siens des fortunes colossales; trois de ses frères devinrent rois par sa volonté, un de ses beaux-frères eut aussi une couronne (Murat); un autre fut nommé prince souverain de Lucques (Félix Bacchiochi), et s'il ne fit du troisième, le prince Borghèse, qu'un gouverneur général (le gouvernement du Piémont), c'est que son incapacité était tellement manifestée, que la belle âme de l'Empereur se

serait reproché de confier à un si pauvre souverain les destinées d'un peuple. Chaque fois qu'il y eut des tentatives faites pour une réconciliation avec Lucien, elles vinrent uniquement de son côté.

Souffrant donc un supplice horrible, et atteint à son tour du mal qui avait frappé son père, et qui après lui frapperait encore sa sœur Élisa et son frère Lucien, et peut-être aussi la reine de Naples, il aurait eu besoin d'un climat plus sain, d'un espace plus vaste; et là, au contraire, renfermé, comprimé par cette atmosphère humide et brûlante tout ensemble, il dut succomber. Le savant Antomarchi reconnut la présence des symptômes meurtriers, il les signala à Hudson-Lowe qui rugit de joie; celui-ci les transmit aux puissances qui s'entre-félicitèrent en se disant réciproquement : « Enfin nous respirerons sans crainte, et nous pourrons agir sans retenue, car les nations n'auront plus de vengeur! » Un tendre père même ajouta : « Lorsque mon gendre sera parti, si la Providence voulait me débarrasser de mon petit-fils ! » Une femme séparée confia à sa favorite qu'elle espérait bientôt pouvoir rendre plus moral son noble attachement pour un Allemand sans peur et sans reproche; mais en revanche les vrais Français gémirent, ils allaient perdre leur épée et leur bouclier.

La maladie fit des progrès rapides. Le docteur

Antomarchi, arrivé dans l'île en 1819, tenta de lutter contre cet ennemi redoutable. Napoléon qui voyait venir la mort, ajoutait à ses Mémoires en dictant ses campagnes, en fixant sur le papier les faits nombreux, variés et piquants de sa vie aventureuse. On ne put plus cacher cette triste nouvelle, cet assassinat d'un nouveau genre, prémédité, et poursuivi jusqu'à conclusion par le gouvernement anglais, car tous les médecins s'étaient réunis pour déclarer la nécessité d'un changement d'air et de vie, avec la menace, en cas de maintien du même régime et du même lieu, de déterminer promptement la fin de l'Empereur Napoléon.

Hudson-Lowe, instruit de tout ceci, imagina, en bourreau ingénieux et sublime, une nouvelle torture qui devait hâter le trépas de notre héros. On répondit en Angleterre, et les journaux de l'Europe le répétèrent, que le jeune Napoléon II, frappé de bâtardise par son aïeul, qui avait mieux aimé déshonorer sa fille que de laisser à son petit-fils le nom glorieux et immortel de son père, que le jeune Napoléon II succombait, lui aussi, et marchait rapidement vers le tombeau. Les feuilles hebdomadaires qui répandaient le mensonge furent, préférablement à toutes les autres, envoyées par le geôlier à sa victime. Elles lui firent un mal affreux, et achevèrent de ruiner sa santé. La famille impériale en reçut l'assurance

fatale que le docteur Antomarchi lui communiqua.

Bientôt Napoléon reçut un autre coup ; il eut à pleurer sa sœur Élisa, qui descendit avant lui dans notre dernière demeure. Hélas ! lui également expirait, et la terreur de son nom remplissait l'Europe, et le coupable Walter-Scott écrivait sous cette impression de terreur et de haine ses lettres à Paul et son long libelle intitulé : *Vie de Napoléon*, tout à la fois œuvre mauvaise et mauvaise action.

Ainsi s'écoulèrent les années 1819-1820, et les premiers mois de 1821. Une comète se leva sur l'horizon, elle brillait à l'œil nu ; on l'annonça à l'Empereur, qui, dit-on, murmura ces mots prophétiques : *Elle vient me chercher*. Un seul parmi ceux de sa suite l'entendit, et il garda un silence morne, imitant son cher maître; et comme les autres l'engageaient à sortir pour voir l'astre vagabond et chevelu, il lui dit : *Vous seul m'avez entendu*.

Le 17 mars commença la crise funeste qui allait nous le ravir sans retour ; il la comprit, parce qu'il sentait s'accroître dans une affreuse proportion ses douleurs sans égales, il dit à un officier anglais :

« Il n'y a rien de terrible dans la mort, elle a » été la compagne de mon oreiller pendant ces » trois semaines, et à présent elle est sur le point » de s'emparer de moi pour jamais. »

Le 15 avril il fit son testament (1), monument admirable de ses souvenirs de reconnaissance, où il n'oublie même pas ceux qui avaient cessé de se rapprocher de lui. Il y rappelle les enfants du général Dutheil, qui lui servit de père à l'École Militaire; il pense à tous ceux qui l'ont suivi sur tant de champs de bataille, et pour dernier vœu, il désire *que ses cendres reposent sur les rives de la Seine, au milieu de ce peuple Français* QU'IL A TANT AIMÉ.

Plus il avançait vers ses derniers instants, plus sa piété réelle, sa vieille croyance, ses principes de foi religieuse, qui ne l'avaient jamais quitté, le reprenaient avec force; il implore ces consolations d'en haut, qui ne nous manquent point; il avoue ses fautes à son aumônier, le respectable abbé Vignali, qui le rassure. Les pardons du ciel ne peuvent manquer à celui qui rétablit la religion en France, et qui fit tant pour elle, en

(1) Napoléon, en partant de Paris, en 1815, remit de la main à la main au banquier Jacques Laffitte, dit *le grand citoyen,* six millions. Cet homme d'argent ne mit pas de l'identité dans la reddition de ses comptes, et il amena devant les juges nommés par Louis XVIII, les légataires de l'Empereur. Le chiffre de *six millions* n'est pas heureux dans la vie financière de Jacques Laffitte. Trois fois la même somme est revenue et toutes les trois fois de manière à prouver qu'un banquier, s'il est honnête homme, n'est pas un héros.

J. LAFFITTE

Publié par P.H. Krabbe.

Hollande, en Allemagne, et surtout en Italie, où il la protégea contre la rage impie du Directoire. Antomarchi, que la mort du héros chrétien devait éclairer, s'étonne alors de ce qu'il vient de faire, et Napoléon de lui répondre :

« Docteur, je ne suis ni philosophe ni médecin; n'est pas athée qui veut. »

Le 28 avril, sentant sa fin approcher, il ordonne à Antomarchi de faire l'autopsie de son corps, il veut que son cœur soit envoyé à Marie-Louise!... L'infortuné ne sait pas..... O honte qui doit couvrir de bien nobles visages.

Le 2 mai, il tombe dans un délire qui le ramène à sa première campagne d'Italie, en 1796.

Le 4, un ouragan épouvantable déracine le dernier arbre dont le feuillage ait abrité Napoléon, et celui-ci en proie à d'atroces douleurs, a perdu l'usage de ses sens ; il revient à lui, mais le délire s'empare de ce puissant esprit, ses idées s'égarent, s'entremêlent; des paroles vagues, des phrases rompues, s'échappent de sa bouche.

Autour de lui sont rassemblés ses serviteurs fidèles et ses gardiens, son geôlier n'abandonne pas la victime, tous pleurent, lui calcule le prix dont on lui paiera cet assassinat.

Tout à coup des mots inarticulés attirent l'attention vers le mourant, sur lequel l'aumônier prononce les sublimes prières des agonisants ; TÊTE, ARMÉE, FRANCE, MON FILS, dit Napoléon; il

se soulève, ses yeux fermés se rouvrent et lancent l'étincelle de l'aigle, il retombe, soupire et meurt.

Ce fut le 5 mai 1821, à cinq heures cinquante minutes du soir, que sortit de la vie mortelle, très-haut, très-puissant, très-excellent prince NAPOLÉON Ier, par la grâce de Dieu et les constitutions de la république, Empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération Suisse, etc., etc.

FIN.

TABLE.

SOIRÉE XLI.

Tableau rapide des révolutions françaises depuis 1792. — Analyse de ce quatrième volume. — Etat de la France sous Napoléon. — Grandeur de celui-ci et de sa famille. — Tableau de l'Europe, en janvier 1812. — Démêlés politiques et religieux de Napoléon et du pape. — Conspiration des philosophes modernes. — Part que Napoléon y prend. — Qui l'excite. — Commencement de la querelle. — Envahissement des Etats romains. — Captivité de Pie VII. — Négociateurs. — Propos d'un vrai Français. — Histoire du concordat de 1813. — Napoléon n'a jamais voulu de schisme. — Le cardinal Pacca..... 1

SOIRÉE XLII.

Napoléon à l'île d'Elbe. — Audience accordée à des Polonais et à des Allemands. — La Tugenbund. — Campagne de Russie, en 1812, racontée par Napoléon. — Preuves écrites de la mauvaise foi du czar. — Preuve de la mauvaise foi du cabinet de Vienne. — Causes réelles de la guerre. — Note du prince Kouraskin. — Préparatifs. — Tableau des divisions de la grande armée. — Entrée en campagne. — Proclamation. — Combats et batailles. — Pourquoi Napoléon ne put rétablir la royauté polonaise. — Détails militaires. — Bataille de la Moskowa. — Proclamation de Napoléon. — Proclamations de Kutusow et de Rostopchin.... 29

SOIRÉE XLIII.

Prise et incendie de Moscow, avec nos derniers revers en Russie, racontés par Napoléon. — Détails curieux. — Révélations touchant Murat. — Récit des malheurs affreux de la retraite. — Héroïsme du prince Eugène. — Combats glorieux. — Bons conseils du colonel Pelet. — Arrivée sur la Bérésina. — Récit du sieur René Bourgeois. — Même récit extrait des *Victoires et Conquêtes*. — Fragments du 29e bulletin. — Napoléon journaliste..... 69

SOIRÉE XLIV.

Soirée dans une maison de santé.— Le général Mallet.— L'abbé Lafond. — Le caporal Ratteau. — Conversation et explication. — Mallet conspire. — Sa femme. — Colloque romain, en 1812, à Paris. — Le général La Horie. — Le général Guidal. — Un Vendéen. — L'action est entamée. — Le colonel Soulier. — Arrestation du duc de Rovigo et du baron Pasquier. — Scène à l'Hôtel-de-Ville. — Le préfet comte Frochot. — Mallet à l'état-major. — Il blesse le général Hullin. — On l'arrête avec tous les conjurés. — Jugement précipité. — Noms des conjurés. — Leur mort. — Épilogue..... 115

SOIRÉE XLV.

Causes de la chute de Napoléon. — La campagne d'Allemagne, en 1813, racontée par Napoléon. — Discours au Corps Législatif. — Composition de l'armée. — Entrée en campagne. — Bataille de Lutzen. — Mort du duc d'Istrie. — Bataille de Bautzen et de Wurschen. — Combat de Rischembact. — Mort de Duroc. — Récit de ses derniers moments. — Armistice. — Divers *allinacteurs*. — Rupture de l'armistice. — Etat des armées. — Trahison de Moreau. — Lettre de Louis XVIII. — Bataille de Dresde. — Mort de Moreau. — Victoires, revers et désertions. — Bataille de Leipsick. — Le pont de l'Elster. — Retraite en France. — Défection générale. — Discours de Napoléon..... 113

SOIRÉE XLVI.

État des affaires. — Sédition du Corps Législatif. — Colloque entre Napoléon et Raynouard. — Adresse du sénat et du Corps Législatif. — Allocution de l'Empereur au conseil d'État. — Le Corps Législatif est ajourné. — Discours de Napoléon au sénat. — Les reproches au Corps Législatif. — Suite des évènements. — L'Empereur fait l'éloge du prince Eugène. — Lettre admirable de celui-ci au czar. — Carnot. — Sa lettre à Napoléon. — Forces respectives de la coalition et de la France. — Réflexions impériales.. 191

SOIRÉE XLVII.

Mort fatale des amis de Napoléon. — Ambition des maréchaux. — Révélation curieuse. — Fouché, Talleyrand, accusés par Napoléon qui se reproche diverses fautes. — Son vrai discours à la garde nationale. — Détails militaires. — Brienne. — Congrès de Châtillon. — Hésitations diplomatiques. — Napoléon refuse la paix. — Champaubert. — Château-Thierry. — Montmirail. — Montereau. — Lettre. — Évasions. — Caulaincourt. — Autres combats. — Le congrès dissous. — Décrets impériaux. — Lettre mystérieuse qui annonce des trahisons. — Napoléon les méprise. Prise de Paris. — Défection générale. — Marmont, Ney, Oudinot. — Proclamation. — Récrimination contre le sénat. Abdication. — Napoléon veut mourir. — Ingratitude d'Yvan, de Constant, de Roustant et de tant d'autres. — Traité. — Adieux de Napoléon à ses troupes..... 217

SOIRÉE XLVIII.

Soirée à Porto-Ferrajo. — Convives. — Histoire réelle du Masque de Fer, racontée par Napoléon. — Histoire des deux mariages princiers proposés à Robespierre. — Fourcroy. — Le comte de La Place. — L'assassin de Schoenbrunn; récit de Napoléon. — Quatre mille Français contre trente mille Russes, ou la bataille de Diernstein..... 253

SOIRÉE XLIX.

Avant-propos du retour. — Projet des alliés touchant la France. — Détails relatifs à l'avant départ. — Allocution militaire. — Embarquement. — Traversée. — Débarquement. — Détails. — Le prince de Monaco. — Grasse. — Digne. — Sisteron. — Gap. — Proclamations. — *Qui de vous veut tuer son Empereur?* — Labédoyère. — Grenoble. — L'hôte des Trois-Dauphins. — Paris en alarme. — Deux princes à Lyon. — Ils évacuent Lyon. — Entrée de l'Empereur dans Lyon. — Décrets impériaux. — Premier grand-lèver. — Suite du voyage. — Ney. — Autun. — Fontainebleau. — Napoléon entre à Paris..... 279

SOIRÉE L.

Contrastes singuliers. — Défections royales. — Succès impériaux. — Trahison de Ney. — Sa proclamation. — Duchesse d'Angoulême. — Paris. — Lettre du duc d'Orléans. — Ministère impérial. — *Additions aux constitutions.* — Commissaires impériaux. — Chambre des Pairs et leurs noms. — Cérémonie du Champ-de-Mai. — Premier discours de Napoléon. — Second discours. — Evènements jusqu'au départ de Napoléon pour l'armée. 235

SOIRÉE LI.

Justes récriminations de Napoléon. — Illusions dissipées. — Dispositions de guerre. — Préparatifs militaires. — Divisions de la grande armée. — Proclamation. — Etat des deux armées. — Trahison de Bourmont, Villouhays et Clouet. — Propos de Napoléon à ce sujet. — Retour de Napoléon sur Bourmont. — L'Empereur fait l'éloge du comte de Novion. — Bataille de Fleurus. — Bataille des Quatre-Bras. — Aveux importants d'un émigré. — Faute du maréchal Grouchy. — Lettre mystérieuse. — Course nocturne. — Préliminaires de la bataille de Waterloo. — Récit de cette bataille. — Son dénouement funeste. — *La Garde meurt et ne se rend pas!!!*..... 365

SOIRÉE LII.

Suites de la bataille de Waterloo. — Napoléon à Paris. — Colloque de Napoléon avec le comte Regnauld. — Discussion de l'Empereur Napoléon avec le comte Lanjuinais. — Intervention du comte Labédoyère. — Napoléon et Lucien. — Divers évènements qui ont lieu à Paris. — Fouché en jeu. — Beau caractère de Carnot. — Napoléon abdique. — Situation de Paris. — Ney et les autres divers détails. — Intrigues. — Départ de Napoléon. — Rochefort. — Sa lettre au prince-régent; sa captivité..... 397

SOIRÉE LIII.

Hospitalité refusée par les Anglais. — Napoléon redevenu le général Bonaparte. — Refuge à Sainte-Hélène. — Arrivée de l'Empereur et de sa suite. — Description de la retraite de Napoléon. — Un ignoble geôlier. — Hudson-Lowe. — Maison de service. — Dévouement de Noverras. — Marie-Louise et le comte de Neiperg. — Maladie de Napoléon. — Lâches insultes de l'Europe. — Dernière scélératesse de Hudson-Lowe. — Testament. — Mort d'un grand homme..... 449

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

ERRATA.

TOME Ier.

Page 30, ligne 26, après le mot ÉPISCOPALE, ajoutez :

Sylvain Bailly, cet honnête homme qui, mêlé parmi ces ambitieux, y faisait tache, et qui plus tard fut puni par eux, comme il arrivera toujours aux gens de bien qui se veulent mêler de politique;

TOME III.

Page 389 ligne 12, après le nom PATRAT; *lisez :*

Enfin, mademoiselle Mars, *le diamant de la scène française*, comme on disait alors et comme l'on dira toujours; au reste, cette actrice sublime n'a jamais craint de faire connaître l'amour et la reconnaissance qu'elle vouait à Napoléon, en retour des bienfaits dont il la combla.

TOME IV.

Page 93, ligne 23, après le nom YVAN, *mettez un * et au bas de la page en note, ces mots :*

L'âge seul du célèbre chirurgien Sabathier empêcha ce grand professeur d'entrer dans la maison impériale. Napoléon disait : « Il y a dans la » chirurgie une trinité bien respectable, Larrey, Dubois et Sabathier. »